LUCRÈCE

DE LA NATURE DES CHOSES

6438. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

T. LUCRETI CARI, DE RERUM NATURA

LUCRÈCE

DE LA NATURE DES CHOSES

Ve LIVRE

ANALYSE LITTÉRAIRE

PAR M. PATIN

Membre de l'Académie française

TEXTE LATIN

PUBLIÉ D'APRÈS LES TRAVAUX LES PLUS RÉCENTS DE LA PHILOLOGIE

AVEC UN COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF

UN AVERTISSEMENT ET UN PRÉAMBULE

PAR

E. BENOIST

Professeur de poésie latine

à la Faculté des lettres de Paris

LANTOINE

Secrétaire

de la Faculté des lettres de Paris

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

AVERTISSEMENT

La collection d'*Éditions savantes* publiée par la librairie Hachette comprendra probablement un jour le poème de Lucrèce, mais ce projet ne semble pas encore sur le point d'être réalisé. Plusieurs années seraient nécessaires pour mener à bonne fin un pareil travail, et, d'autre part, il n'est pas, à ma connaissance, de latiniste français qui s'en occupe en ce moment. Celui qui, par sa longue intimité avec le *De rerum natura*, semblait désigné pour se faire l'éditeur de Lucrèce, mon savant collègue M. Martha, satisfait d'avoir écrit sur le poète latin un livre définitif, a résisté aux sollicitations qui lui étaient adressées. Cependant Lucrèce figure toujours sur les programmes de licence et d'agrégation, et les candidats sont en quête de secours pour préparer un auteur plein de difficultés de tous genres.

C'est pour répondre à ce besoin que, ne pouvant moi-même songer à éditer Lucrèce tout entier, je me suis occupé de réunir à leur intention des travaux de divers genre qui avaient pour objet le cinquième livre de Lucrèce, le plus important de tout le poème, sans contredit, et celui qui revient le plus souvent dans nos examens et nos concours.

En 1869, quand j'étais professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Nancy, j'ai expliqué publiquement les fragments de Lucrèce qui avaient été indiqués sur le programme de l'examen de licence, v. 1-111 ; 678-1455. La plus grande partie des notes qui avaient été préparées pour ce cours ont été publiées dans la *Revue de l'instruction publique* de ce temps, puis plus tard rassemblées dans un petit volume in-16, que

j'ai distribué à quelques amis. Depuis longtemps ce volume est épuisé et assez recherché en librairie. Il n'y a pas en effet actuellement en France de Lucrèce suffisamment annoté. L'édition de la collection Lemaire, qui a joui longtemps d'une grande faveur dans le public, présente un texte tout à fait suranné, établi d'ailleurs en dehors des règles de la critique. C'est un mélange assez confus de l'édition de Lambin, de celles de Creech, de Wakefield, d'Eichstædt et de Forbiger. Celle de M. Ad. Regnier, Paris, 1834, est épuisée depuis longtemps, et n'a pas été réimprimée. Nous avons un assez grand nombre de traductions parmi lesquelles on doit citer au premier rang celle de M. Patin (Paris, Hachette, 1876), publiée après sa mort par les soins de M. Martha, et celle de M. Crouslé (Paris, Charpentier, 1871). Mais si elles sont utiles à ceux qui veulent se faire une idée générale de Lucrèce, elles n'offrent pas les mêmes ressources qu'un commentaire explicatif à ceux qui veulent pénétrer dans le détail du texte. Il n'y a qu'une seule édition étrangère qui puisse être consultée avec sécurité, à ce point de vue. C'est celle de Munro, dont le commentaire volumineux, rédigé en anglais, est aujourd'hui le point de départ de toutes les interprétations de Lucrèce. Mais c'est un livre d'un prix très élevé, et qu'il est assez difficile de se procurer.

Il m'a donc semblé qu'il pouvait être utile de réimprimer mon commentaire de 1872, en y introduisant d'ailleurs un certain nombre de changements et de corrections, et en y faisant des additions, dont quelques-unes sont assez notables. D'abord le livre V a été complété. Mon collègue, M. Lantoine, alors maître de conférences de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Paris, aujourd'hui secrétaire de cette Faculté, a expliqué dans son cours les parties que j'avais dû laisser de côté. Les notes de M. Lantoine ont été ajoutées aux miennes, et ainsi il est le principal auteur de l'interprétation de V, 110-677.

Il est bien entendu que nous avons moins ici la prétention de donner une édition de Lucrèce que d'essayer de rendre service aux étudiants. Du reste, qui sait si ce travail ne pourrait pas devenir le point de départ d'une édition française de Lucrèce? Et pour ma part je souhaiterais vivement que mon

collaborateur, qui est en même temps mon jeune camarade de l'École normale, du lycée Charlemagne et même de l'institution Jauffret, à laquelle nous avons appartenu tous les deux, d'ailleurs à des époques assez éloignées l'une de l'autre, se chargeât de cette entreprise.

On ne devra pas s'attendre à rencontrer ici la proportion et l'équilibre qu'il faut toujours rechercher dans une édition complète et qui font l'élégance de ces sortes d'ouvrages. Pour moi, au contraire, je me suis efforcé de laisser à cette publication la physionomie de mon cours, avec ses digressions quelquefois un peu longues, et ses indications quelquefois écourtées.

Le travail ne peut pas être donné tout fait à l'étudiant ; c'est à lui de vérifier les références et de compléter par des recherches personnelles les renseignements qu'on lui fournit. D'un autre côté, pour frapper son attention et l'obliger dans l'occasion à se diriger de certains côtés, on entre dans des détails qu'il suffirait de résumer dans une édition.

Nous n'avons, ni M. Lantoine ni moi, cherché à établir un texte nouveau de Lucrèce, un texte qui nous fût entièrement propre. Nous avons pris pour base celui de Bernays, parce qu'il est en général bon, que son prix le rend le plus accessible aux étudiants et que c'est celui qu'ils ont ordinairement en main. Je ne me suis pas d'ailleurs abstenu de le corriger parfois et de le critiquer dans le commentaire.

Mais, en dehors de ce qui nous revient, à mon collaborateur et à moi, dans le présent volume, le lecteur y trouvera, dès le début, un morceau étendu et de haute valeur, qui ne nous appartient pas, mais dont j'ai la bonne fortune de pouvoir disposer, grâce à un legs bien précieux et à une autorisation libéralement accordée.

Dans les derniers moments de sa vie, M. Patin, mon illustre prédécesseur dans la chaire de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris, donna l'ordre de me faire remettre les liasses de notes qui lui avaient servi à lui-même pour nourrir l'habile et fécond enseignement qu'il a donné pendant quarante ans, de 1832 à 1872, à la Sorbonne. Ces papiers m'ont été exactement remis ; je les feuillette et les relis souvent, y retrouvant

la parole du maître que je me souviens d'avoir entendu dans sa chaire en 1853, et dont je puis dire que j'ai tiré, quoique je ne fusse alors qu'un de ses plus obscurs auditeurs, inconnu de lui, le meilleur de ce que j'ai proposé dans les différentes chaires que j'ai occupées, et dans les ouvrages sur la poésie latine que j'ai donnés au public, sous forme d'éditions ou autrement.

Quelques-uns des amis de M. Patin avaient été plus spécialement chargés de recueillir dans ses papiers ce qui méritait d'être publié, et ainsi l'on a vu paraître le volume de *Mélanges* et la traduction de Lucrèce. Après ces publications, il restait encore à glaner. L'étude des notes de M. Patin m'a fait retrouver un morceau incomplet, mais de l'intérêt le plus considérable. Outre sa traduction, dont il avait rassemblé les fragments dans les dernières années de sa vie, il avait préparé une introduction qui devait la précéder. Mais il n'eut pas le temps de l'écrire en entier. Ses papiers en contenaient d'abord le plan. On y trouve en effet une liasse portant ce titre *Traduction du poème de la Nature de Lucrèce. — Projet d'introduction*, et sous cette rubrique l'indication des développements qui suivent :

1. « Histoire générale de la poésie didactique chez les anciens ; place du poème de Lucrèce dans cette histoire. »

2. « De la philosophie exposée en vers par Lucrèce ; son introduction et ses succès à Rome ; classes diverses de ses nouveaux disciples ; à laquelle appartenait Lucrèce ? »

3. « Quelques détails sur la vie de Lucrèce ; vie de Memmius, son ami, à qui surtout il a adressé ses enseignements. »

4. « Comment Lucrèce a triomphé d'un sujet par lui-même antipoétique ; caractère de son inspiration et de sa poésie ; mérites divers de son poème. »

5. « Influence du poème de Lucrèce sur le développement de la poésie latine. »

6. « Histoire du poème de Lucrèce suivie chez les modernes ; travaux dont il a été l'objet, éditions, commentaires, traductions, réfutations. »

7. « *Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac. »
8. « Sorte d'*Anti-Lucrèce* anticipé chez Lucrèce lui-même. »

Mais le temps fit défaut à M. Patin pour remplir ce programme, dont l'exécution eût été d'un si vif intérêt.

En même temps qu'il dressait le plan qu'on vient de lire, il avait préparé, de tout le poème de Lucrèce, une analyse littéraire extraite et résumée d'après les notes de ses cours. De cette analyse totale il n'a pu écrire que deux analyses partielles, celle du livre V, complète et déjà préparée pour l'impression, et celle du livre VI, qui est probablement un des derniers travaux dont il se soit occupé. Cette dernière semble un fragment tronqué et inachevé ; la fin paraît manquer; l'écriture en est plus tremblée que dans le reste de ses papiers. Il n'en est pas de même de l'analyse du livre V; la rédaction en est terminée et arrêtée, l'écriture ferme et soignée ; les renvois sont exactement disposés en note. Il m'a paru que la publication de ce dernier travail non seulement ne pouvait compromettre la réputation de son auteur, mais qu'elle serait bien accueillie de tous ceux qui s'intéressent aux études latines, et qu'elle prolongerait utilement l'influence si considérable exercée par lui.

Je trouve, du reste, dans une autre partie de ses notes, le morceau suivant, qui marque l'importance qu'il convient d'attacher au livre V de Lucrèce, et qui confirme ce que je disais en commençant :

« Le Ve livre est celui où, par la nature du sujet principal, l'histoire de l'homme et de la société, le poète échappe le plus souvent aux rêveries physiques et psychologiques de la doctrine des atomes ; c'est celui où, parmi des erreurs générales, qui sont du système, se rencontrent le plus de ces vérités de détail dont on peut faire honneur au philosophe et à l'écrivain ; c'est celui dont l'intérêt est le plus profond, dont l'ordonnance est la plus imposante, le développement le plus riche, la forme la plus parfaite, l'expression la plus soutenue, qui provoque le plus à la citation, commentaire naturel de ce qui est grand et beau ; c'est celui enfin qui sert le plus aux études non du collège, où Lucrèce ne pénètre pas et ne peut péné-

trer, mais à celles qui le suivent et préparent aux épreuves académiques de la licence, de l'agrégation, sur le programme desquelles il est porté. »

D'autre part, M. Patin avait déjà dit dans ses *Études sur la poésie latine*[1] :

« Lucrèce divise, comme tout le monde, la nature en nature spirituelle et nature matérielle. C'est là sa division secrète, mais il en a une autre plus apparente. Son ouvrage se partage en six livres. Dans les deux premiers, il traite de ce qui compose, suivant lui, la nature spirituelle et matérielle, l'espace, les atomes, le mouvement. Il en traite d'après Épicure, et en combattant, chemin faisant, les opinions contraires. Dans les troisième et quatrième livres, mêlés également d'exposition et de réfutation, il s'occupe particulièrement de la nature que l'on dit spirituelle. Dans le troisième livre, il la trouve tout à fait conforme à la nature matérielle, composée des mêmes éléments et soumise comme elle à la loi de la dissolution. Dans le quatrième, il explique par la doctrine des simulacres (les simulacres, ce sont de certaines superficies détachées des corps et qui viennent frapper nos organes), il s'applique, dis-je, à expliquer par cette doctrine la sensation, la perception externe, les idées, les sentiments, la volonté elle-même. Restent les deux derniers livres, le cinquième et le sixième. Ils sont consacrés à la nature matérielle, de même que les deux précédents l'ont été à la nature spirituelle. Ils sont dirigés contre la providence divine, de même que les deux précédents se proposaient pour but de nier l'immortalité de l'âme. Dans le cinquième, il s'efforce d'expliquer, sans l'intervention des dieux, pour lui inutile, par le seul concours de ces trois principes, espace, atomes, mouvement, la formation du monde, qu'il ne juge pas éternel, qu'il ne juge pas divin, qui, selon lui, a commencé et doit aussi finir. Il fait donc l'histoire du monde, en particulier de notre globe ; de cette histoire il passe à celle de l'homme et des sociétés humaines, et dans cette histoire, au moyen de causes naturelles, qu'il découvre avec sagacité, ou

1. T. I, p. 112.

qu'il imagine avec hardiesse, il parvient à se passer complètement de l'intervention divine. Dans le sixième, qui est une sorte d'appendice au cinquième, de même que le quatrième était une sorte d'appendice au troisième, il donne l'explication, comme il la conçoit, des principaux phénomènes réguliers et irréguliers de la nature physique.

« Voilà quel est le contenu de ce grand poème. De ces six livres, les moins attrayants sont assurément les deux premiers, dans lesquels le poète traite des notions abstraites de l'espace, des atomes et du mouvement, et, en même temps, ce sont peut-être les plus merveilleux par l'art avec lequel Lucrèce a réussi à animer ces abstractions. Il y a là des trésors d'imagination et de poésie qui ont été mis en lumière dernièrement dans une thèse soutenue devant notre Faculté, par un savant et spirituel professeur de la Faculté de Lyon, M. Hignard. Il a très bien montré comment Lucrèce avait réussi, dans une exposition de nature si abstraite, à répandre sur les matières les plus obscures et les plus arides la clarté, la grâce, l'agrément, l'intérêt. Dans le quatrième et le sixième livre sont passés en revue un grand nombre de faits intellectuels ou physiques mal expliqués, c'est la faute d'Épicure, mais, ce qui est le mérite de Lucrèce, admirablement décrits. Il excelle, en effet, à décrire les phénomènes, ceux de l'esprit aussi bien que ceux de la nature physique; il le fait en observateur très exact, très pénétrant, avec la plus grande habileté d'écrivain et un incomparable talent de poète. Ces deux livres abondent en détails souvent pleins d'attrait et de charme; mais les deux livres capitaux, qui forment la partie principale de son œuvre, sont le troisième et le cinquième. Le troisième, avec des conclusions bien fâcheuses, puisqu'elles aboutissent à la mortalité de l'âme, est un véritable chef-d'œuvre de raisonnement, de dialectique pressante, d'éloquence poétique. C'est dans ce livre, on s'en souvient, que se trouve ce fameux passage sur la mort, que Montaigne admirait tant, qu'il a cité presque en entier, et commenté comme il lui appartenait de commenter. Le cinquième livre est peut-être plus beau encore. Il contient une histoire imaginaire, il est vrai, mais où le poète rencontre souvent la vérité probable, une histoire de notre globe, de notre

race, de la société, de tout l'ensemble des choses humaines. On ne peut mieux caractériser ce livre qu'en disant que c'est une sorte d'épopée philosophique. »

C'est ce cinquième livre, cette œuvre de haute philosophie et de poésie admirable, que j'offre aujourd'hui, de concert avec M. Lantoine, aux étudiants de nos Facultés, en le plaçant sous le patronage posthume d'un homme à qui sont redevables tous ceux qui s'occupent en France de poésie latine, et à qui je dois plus que personne.

Eugène Benoist.

ANALYSE LITTÉRAIRE

I

Lucrèce commence son cinquième livre comme il a commencé le troisième. A la vue des principes qu'il vient d'exposer et dont il ne met point en doute la vérité et l'utilité, il est, de nouveau, saisi d'admiration pour celui qui a fait ce présent aux hommes. De là un nouveau panégyrique d'Épicure, qui, pour l'enthousiasme et la verve, ne le cède en rien aux nombreux morceaux du même genre répandus çà et là dans le poème.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer comment ils y sont distribués. A part un passage jeté, en passant, vers la fin du troisième livre (v. 1055 sqq.), ils servent tous de début au premier (v. 63 sqq.), au troisième, au cinquième, au sixième. Restent deux livres intermédiaires, le second et le quatrième, où la pensée de Lucrèce se reporte, en commençant, de son maître sur lui-même, disciple fidèle de la sagesse et, de son observatoire philosophique, contemplant paisiblement les égarements des hommes : *Suavæ mari magno*, etc., interprète de cette sagesse et l'introduisant le premier dans la poésie latine : *avia Pieridum peragro loca*, etc. Cette disposition est-elle fortuite ? N'y doit-on pas plutôt reconnaître un art de composition qui, sous les apparences de l'abandon, et même de la négligence, se révèle partout à l'attention de la critique dans l'ensemble et dans les détails de son vaste ouvrage ?

Après ce magnifique éloge, cette apothéose de son maître Épicure (v. 5-54), Lucrèce résume rapidement, mêlant à ces répétitions textuelles qui lui sont si ordinaires quelques traits nouveaux d'une grande beauté, tout ce qu'il a déjà exposé, les lois qui ont présidé à l'organisation de la matière (I, II), la nature matérielle et par conséquent mortelle de l'âme (III, IV). Il annonce qu'il va expliquer de même,

par le concours d'éléments matériels, convaincre de la même mortalité le monde sensible et tout ce qui le compose, ciel, astres, mer, terre, productions diverses, espèces animales, l'homme, la société (v. 56-90).

Il fait ressortir dans cette annonce son dessein principal, qui est, en conservant les dieux, de leur retirer le gouvernement du monde, pour le donner à cet ensemble de lois, nées des combinaisons du hasard, qu'il appelle la nature, *Natura gubernans* (v. 77). N'y a-t-il pas encore là, dans ce qu'il dit du penchant qui nous fait rapporter l'ordre du monde à une cause intelligente, un aveu contraire à sa doctrine, comme il lui en échappe tant, à lui l'adversaire des causes finales [1] et qui va bientôt les admettre par mégarde ?

Quoi qu'il en soit, c'est contre la Providence divine que Lucrèce va écrire son cinquième et son sixième livre, de même qu'il a écrit les deux précédents contre l'immortalité de l'âme. Il aura ainsi expliqué la nature prétendue spirituelle et la nature prétendue matérielle par ces premiers principes de toutes choses, à la définition desquels il a consacré ses deux premiers livres.

Tel est l'ordre général, fort bien entendu, de ce poème, si riche en détails de toutes sortes, et dont la vaste unité s'annonce par son titre *De rerum natura*. Ni ce titre ni le sujet lui-même ne sont vagues, comme l'a prétendu Delille pour excuser le vague justement reproché et au sujet et au titre de son poème de l'*Imagination*. Il s'agit ici d'un système : c'est la nature entière, sensible ou non, ramenée à l'unité des mêmes principes; c'est une conclusion unique, l'indépendance de l'homme à l'égard des dieux et de l'appréhension d'une autre vie. Rien n'est moins vague qu'un tel dessein, malgré l'immense étendue et la variété des développements.

Entrant en matière, Lucrèce consacre d'abord un morceau d'une grande étendue à démontrer la destinée mortelle du monde, qui n'a rien de divin, n'est point la demeure des dieux ni leur ouvrage; qui ne peut avoir dans son ensemble l'immuabilité que n'ont point ses parties; qui, ayant commencé, et récemment, doit finir; qui a déjà éprouvé plus d'une catastrophe dangereuse, et en attend une dernière; qui n'a pas les conditions d'une durée éternelle; dans lequel luttent des principes ennemis, dont quelqu'un viendra enfin à prévaloir. Voilà, en substance, les arguments développés dans cette longue démonstration, qui ne contient pas moins de trois cent vingt-quatre vers (v. 91-415).

Elle correspond à celle qu'il a prétendu donner, dans son troisième

1. Voyez livre IV, 820-874.

livre, de la nature périssable de l'âme; de même ici, il établit que le monde est destiné à périr, le monde avec sa triple apparence, *tres species*, *tria texta*, *tria corpora*, *naturam triplicem* (v. 94-95) le ciel, la terre et la mer. « Un seul jour, dit-il en beaux vers dont Ovide s'est souvenu [1], les abandonnera à la ruine, et après tant d'années où elle se sera soutenue, tout à coup s'écroulera la masse, la machine du monde : »

> Una dies dabit exitio, multosque per annos
> Sustentata ruet moles et machina mundi.
>
> (V. 96-97.)

C'est là, sans doute, une prédiction singulière et difficile à faire admettre, car on n'en peut faire voir, toucher au doigt la vérité. Mais, il n'en doute pas, — son oracle, dit-il avec son audace ordinaire, est plus sûr que celui d'Apollon (v. 110-113, cf. I, 739), — cette prédiction sera quelque jour vérifiée par son accomplissement; puisse seulement ce jour inévitable être retardé par la puissance souveraine de la fortune (v. 97-109). A la *Natura gubernans*, alléguée plus haut (v. 77), succède ici (v. 107) ce qui n'en diffère guère, la *Fortuna gubernans*. Ainsi sont poétiquement personnifiés et le hasard et les lois nées de ses combinaisons fortuites. C'est l'Olympe d'Épicure, la mythologie épicurienne.

Mais n'est-ce point une impiété digne de la punition infligée aux géants, que d'annoncer ainsi la fin de ce qu'on regarde communément comme immortel et divin, le ciel, la terre, la mer, le soleil, la lune, les astres? Lucrèce répond en leur refusant même une âme, une vie, à plus forte raison la nature divine. L'âme, la vie, il ne les conçoit pas séparées d'un corps semblable au nôtre (v. 114-145). En quoi sa pensée semble bien timidement restreindre la puissance de ces forces tant célébrées par lui, le hasard, la nature.

Dans ces portions du monde qu'il ne peut regarder comme des dieux, Lucrèce se refuse également à voir la demeure des dieux, laquelle doit être, ce qu'ils sont eux-mêmes, intangible (v. 147-156).

Ce n'est point davantage l'ouvrage des dieux, un ouvrage durable, immortel comme eux, fait par eux dans la vue de l'homme. Qu'avaient besoin les dieux de notre reconnaissance? Quelle raison, quel besoin nouveau a pu les faire sortir de leur repos? Que nous importait d'ailleurs de vivre, à nous qui, n'existant pas, ignorions ce que c'était que la vie? Enfin où les dieux auraient-ils pris le dessein, le modèle de la création?

1. Carmina sublimis tunc sunt peritura [Lucreti,
Exitio terras cum dabit una dies.
(*Amor.*, I, xv, 23.)

Explicat ut causas rapidi Lucretius ignis,
Casurumque triplex vaticinatur opus.
(*Trist.*, II, 425. Cf. *De morte Drusi*, 361.)

Qui leur aurait appris d'avance la force de ces principes qui devaient leur servir de matériaux (v. 156-194)?

Dans un ouvrage à peu près contemporain du poëme *De la nature*, dans le *Natura deorum* (I, 8, 9, etc.) l'épicurien que fait parler Cicéron développe spirituellement quelques-uns de ces arguments. Lucrèce leur a donné aussi un tour spirituel, en même temps que poétique, dont s'est souvenu Virgile, dans ce passage de l'*Énéide* (IV, 375) où Didon s'écrie, en épicurienne :

> Scilicet is superis labor est, ea cura quietos
> Sollicitat [1].

Ici, comme souvent ailleurs, se rencontrent sous la plume de Lucrèce des expressions qui nous ramènent avec charme à un tout autre ordre d'idées que celui où il voudrait nous retenir, à l'idée d'une création providentielle dont l'homme doit remercier l'auteur :

> Natus enim debet, quicumque est, velle manere
> In vita, donec retinebit blanda voluptas;
> Qui nunquam vero vitæ gustavit amorem, etc.

Une dernière observation que suggère ce passage, c'est que Lucrèce y restreint singulièrement les attributs de ses dieux. Qu'est-ce que des dieux qui ne se mêlent point du monde, sans qui le monde s'est arrangé, qui n'auraient eu ni l'intelligence ni la puissance nécessaires pour le créer? Autant les retrancher tout à fait.

A cet argument singulier pris de l'insuffisance dont il taxe ses dieux, Lucrèce en fait succéder un tout contraire. Il lui répugne de leur attribuer un ouvrage si imparfait : *Tanta stat prodita culpa* (v. 200, cf. I, 181).

De ce monde qu'on prétend fait pour l'homme, une grande partie lu est complètement inhabitable; et l'autre, si restreinte, qu'il a besoin de s'en assurer la possession, de s'y maintenir, d'y conquérir sa nourriture par un travail opiniâtre. Il y est exposé à toutes sortes de fléaux, ouragans, tempêtes, famines, attaques de bêtes féroces, maladies, morts prématurées (v. 195-234).

On a souvent abusé contre la Providence divine de l'existence du mal physique. Mais jamais, je le crois, ces objections, si souvent reproduites, n'ont revêtu une forme plus énergique et plus vive. Tout s'anime dans les vers de Lucrèce, non seulement les choses inanimées, mais, selon son génie, les abstractions elles-mêmes. C'est ici le désert qui

1. Le pieux Énée lui-même est quelque peu épicurien, quand il dit (I, 603) :

> Di tibi, si qua pios respectant numina....
> Præmia digna ferant !

toujours s'étend et auquel il prête une avidité dévorante, *avidam partem;* ce sont les saisons qu'il représente apportant à l'homme les maladies, *anni tempora morbos apportant;* c'est la mort, aux coups imprévus et hâtifs, qu'il fait errer sur cette terre, comme dans son domaine, *mors immatura vagatur.* Que dire de ces deux forces qu'il met aux prises, dans un terrible antagonisme : la force ennemie de la nature, et la force de l'homme qui lui résiste, *ni vis humana resistat.* C'est là un trait admirable qui, dans ce drame désolant, a l'effet d'un coup de théâtre; par lui, à l'insu de Lucrèce et contre sa volonté, se relève la condition humaine, et se rétablit du même coup la Providence qui a soumis l'homme à la nécessité de la lutte, mais non sans le pouvoir de vaincre. Et n'est-ce pas une victoire, pénible il est vrai, achetée par le travail, que célèbrent indirectement et cette forte expression *terræ solum subigentes*, et les images charmantes de ces productions que la culture appelle à la naissance, qui de toutes parts s'élèvent, se répandent dans les airs, ornant la demeure de l'homme de feuillage et de fleurs !

Quum jam per terras frondent atque omnia florent.

Ce morceau offre l'occasion de rapprochements intéressants avec Virgile, qui dit et développe les mêmes choses, mais, bien qu'épicurien lui-même, du moins à l'origine, dans un sentiment plus religieux. Le domaine de l'homme lui paraît, comme à Lucrèce, bien resserré; il ne laisse pas, cependant, d'en remercier la faveur des dieux :

Has inter mediamque duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divum.

Comme Lucrèce, et s'inspirant de lui, il peint le travail opiniâtre de la culture et ses produits, fruit de tant de peine, menacés par les orages. Mais il dit religieusement qu'ainsi l'a voulu le père des hommes :

Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit [1].....

Par une transition tacite (il n'y en a guère d'autres dans ce poëme), la pensée de Lucrèce se transporte tout à coup de cette image de la mort toujours errant autour de l'homme, empressée de hâter sa fin, à la triste, à l'affligeante peinture de son entrée dans la vie. Ce n'est pas la seule fois que, pour faire mesurer, dans toute son étendue, la misère de l'existence humaine, Lucrèce en ait ainsi rapproché, mis doulou-

1. *Georg*, I, 121.

reusement en contraste, les termes extrêmes. Point de nuit, dit-il ailleurs (II, 578), point de jour qui n'ait entendu, mêlés à des vagissements plaintifs, ces cris, lugubre accompagnement de la mort, cortége des funérailles :

> Nam nox nulla diem, neque noctem aurora secuta est,
> Quæ non audierit, mixtos vagitibus ægris,
> Ploratus mortis comites et funeris atri.

Ici, dans des vers qui comptent parmi ses plus pathétiques (v. 222-227), Lucrèce compare à un naufragé, rejeté par des flots ennemis, l'enfant que la nature, avec de pénibles efforts, vient de précipiter hors du sein maternel sur les rivages du jour. Il nous le montre à terre, tristement étendu, nu, sans parole, sans secours qui puissent aider à sa vie; il nous fait entendre de nouveau les vagissements plaintifs par lesquels il semble déplorer d'avance tant de maux que, dans son pénible voyage, il est condamné à traverser. Rien de si désolant n'avait été dit depuis les paroles où Job (ch. III, v. 3), détestant la vie et ne pouvant se lasser de la maudire, avait fait remonter la malédiction plus haut même que la naissance de l'homme :

« Puisse périr le jour où je suis né et la nuit en laquelle il a été dit : Un homme a été conçu. »

Au dénuement de l'homme naissant, à l'abandon de cette créature, Lucrèce, dans quelques vers spirituels (v. 228-234), oppose la condition des animaux, plus favorisés par elle, à la croissance, à l'entretien, à la protection desquels la nature a pourvu si libéralement. Marâtre pour l'homme, elle devient, pour les animaux, une bonne mère, tendre, prévoyante, industrieuse.

Les mots de marâtre et de mère qui se présentent d'eux-mêmes à la lecture de ce triste parallèle, qui en rendent exactement l'intention et l'effet, sont ceux dont s'est servi Pline, dans le célèbre passage de son *Histoire naturelle* (VII, 1), où, d'après le poète, il l'a bien éloquemment renouvelé et développé.

Il y a, dans les deux passages, un mot de grand effet qui doit être remarqué, *jacet*, allusion à ce qui se passait, chez les anciens, lors de la naissance de l'enfant. On le déposait aux pieds du père, qui, le relevant, ou ne le relevant pas, *tollens*, *non tollens*, lui permettait ou lui défendait de vivre. Cette circonstance tragique a frappé les deux écrivains, et ils l'ont fait dominer, l'un et l'autre, dans leurs lugubres tableaux :

.... nudus humi *jacet* infans.

.... feliciter natus *jacet*, manibus pedibusque devinctus, flens animal cæteris imperaturum.

« Produit sous de si brillants auspices, le voilà donc *étendu*, pieds et mains liées, ce futur dominateur de tous les autres animaux. »

(Trad. de P.-C.-B. Guéroult.)

Ils ne sont, ni Lucrèce ni surtout Pline, exempts de déclamation, comme le remarque Montaigne, qui les cite, les traduit, les commente. *Notre mère nature* ne paraît pas à l'auteur des *Essais* (II, 12), *en la police de ce monde, avoir traité si inégalement ses créatures.*

Lucrèce, à son insu, se corrigera lui-même, lorsque, dans la suite de ce cinquième livre, il peindra l'homme, cette créature si dénuée, se soumettant par son industrie la nature entière. La compensation, en effet, aux misères déplorées par le poète, c'est l'intelligence et la liberté, qui donnent à l'homme le premier rôle parmi les êtres animés, qui lui soumettent cette nature ennemie. C'est encore, mais dans un bien autre ordre d'idées, une destinée ultérieure, à laquelle la vie mortelle n'est qu'une épreuve préparatoire. Aux plaintes dont Lucrèce s'est rendu l'éloquent interprète, la philosophie qu'il professait avec une si sincère conviction et tant de génie n'avait d'autre réponse que les lois de la nécessité et l'espoir du néant. Une philosophie meilleure et la religion en ont d'autres, et les poètes qu'elles inspirent peuvent égaler la tristesse de Lucrèce sans être aussi désespérants. Dans une pièce intitulée *la Fin*, Lamartine maudit aussi l'existence qu'il n'a point demandée, puis il s'y rattache, séduit par ses charmes, pour s'en séparer de nouveau repoussé par ses misères. Enfin, il fait intervenir la *foi*, qui concilie les contradictions de notre nature et de notre destinée. Lamartine, bien évidemment, n'a pas songé à Lucrèce, et dans la pièce qui vient d'être rappelée [1], dans d'autres du même recueil, de sujet pareil, le *Désespoir*, la *Providence à l'homme*, se rencontre une admirable paraphrase du sombre tableau retracé par le poète latin, comme aussi on y voit luire, dans quelques expressions ravissantes, ce rayon consolant qui en perce les ombres.

Lucrèce, donc, ne pense pas que la vie de l'homme soit assez heureuse, ni que le théâtre en soit assez bien ordonné pour qu'on doive faire les dieux auteurs d'un tel ordre de choses. Il aime mieux les mettre hors de cause et parler librement, annoncer la ruine et la fin de ce qui n'est pas dieu, et n'est pas davantage la demeure ou l'ouvrage des dieux.

Le monde doit périr, car ce qui le compose, ses membres, *membra*, se forment et se détruisent sans cesse, commencent et finissent. Il n'en peut être autrement du tout. De là de fort longs développements

1. *Premières Méditations*, XV. Voyez aussi VI et VII.

(v. 239-329), où se mêlent à la rigueur des formes dialectiques une grande verve, une grande habileté descriptive, des images justes, vives, ordonnées avec vérité et avec art, formant, comme chez Virgile, des ensembles, des tableaux.

Il montre d'abord (v. 252-260) la terre qui se dissout en poussière, que délayent les pluies, qu'emporte le cours des fleuves, qui perd et reprend sans cesse; mère commune, commun tombeau de toutes choses, dit-il après Ennius, dans son *Épicharme*, et à l'imitation de plus d'un poète grec :

> Omniparens, eadem rerum commune sepulcrum.

On ne peut mieux commenter ce passage que par cette heureuse traduction de M. de Pongerville :

> Par les feux du soleil cette terre brûlée,
> De pas tumultueux incessamment foulée,
> S'évapore dans l'air en légers tourbillons.
> Quand la pluie a filtré dans les fangeux sillons,
> Ils s'écoulent, unis aux torrents des orages,
> Et le fleuve, en roulant, dévore ses rivages.
> Tout objet répandu dans l'objet qu'il nourrit,
> Par ses propres bienfaits lui-même s'appauvrit.
> Ainsi, mère commune et tombeau de chaque être,
> La terre doit un jour s'épuiser et renaître.

L'eau lui offre les mêmes vicissitudes de diminution, d'augmentation, de pertes et de renouvellement, balayée par les vents, pompée par le soleil, filtrée dans la terre, et, de la mer qu'alimentent les fleuves, revenant par ce chemin souterrain, à leur source, pour couler de nouveau, dépourvue de son amertume marine, à la surface du sol partout où s'ouvre une route sous ses pas, où la pente l'invite à courir (v. 261-272). On ne saurait trop admirer ce vaste tableau du mouvement général des eaux, non plus que la vivacité charmante, la hardiesse, le caractère imitatif des torrents qui le terminent :

> Inde super terras fluit agmine dulci
> Qua via secta semel liquido pede detulit undas.

Agmine dulci est une des expressions complexes que notre poète excellait à trouver ; elle rend à la fois et le cours du ruisseau et la qualité de son onde. Par le mot *via*, en écrivain habile, Lucrèce prépare et adoucit ce qu'il y a de hardi, d'audacieux même, dans *liquido pede*. Enfin on ne saurait lire le dernier vers sans être frappé de son allure légère,

inégale, sautillante, si heureusement conforme à l'objet décrit. Ainsi a fait Horace, mais non sans le souvenir de Lucrèce, quand il a dit :

Montibus altis
Levis crepante lympha desilit pede [1].

C'est maintenant le tour de l'air. Lui-même, dit Lucrèce, s'accroît sans cesse de la dépouille de toutes choses et restitue ce qu'il a pris. C'est un flux et reflux perpétuel (v. 272-280). L'agrément du passage consiste dans un emploi du style figuré familier à Lucrèce. Nous l'avons vu ailleurs (liv. IV) se servir d'une manière piquante, pour rendre les perceptions d'un sens, de mots qui désignent celles d'un autre sens; de même ici, par un ingénieux échange, un élément devient comme la figure d'un autre élément. L'eau, par la valeur métaphorique des expressions, se substitue à l'air; le mot *fluere* y revient sans cesse; l'air y est représenté comme une mer dans laquelle s'écoulent les émanations des corps :

Semper enim quodcumque fluit de rebus, id omne
Aeris in magnum fertur mare.

Lucrèce use du même artifice de style lorsqu'il passe à la lumière (v. 281-305). Le soleil est pour lui une source abondante qui, du haut de l'éther, épanche ses flots lumineux, sans cesse renouvelés, et en arrose tous les objets.

Rien de plus naturel, au reste, que de telles métaphores. Notre Lamartine n'a-t-il pas dit de même, quelque part : « Mes yeux de lumière inondés »? Par ces émanations successives qui ne pourraient s'interrompre sans que les objets cessassent de nous apparaître, la matière du soleil s'épuise ; il en est ainsi pour les autres astres. Nos lumières artificielles elles-mêmes, nos flambeaux ne peuvent, sans s'épuiser, suffire à la continuelle émission de la clarté. Tout cela est dit, ou, plutôt, est peint, avec cette vérité, cette vivacité, cette vie descriptive, l'un des caractères principaux du génie de Lucrèce. Quand, par exemple, pour faire comprendre la nécessité du perpétuel renouvellement des rayons lumineux, il les supprime par l'interposition d'un nuage, on assiste au phénomène, on voit l'ombre se prolonger sur la terre à mesure que le nuage s'avance :

Terraque inumbratur, qua nimbi cumque feruntur.

Ainsi donc tout s'use, tout s'achemine inévitablement vers sa fin, même les objets les plus durs, les plus solides, dont l'existence est, en

1. *Epod.*, XVI, 48. Cf. *Od.*, II, III, 12, *Ad Pison.*, 17.

apparence, la mieux protégée (v. 306-317) ; de fortes et vives expressions nous font voir, vaincus dans leur lutte impuissante contre les assauts du temps, les rochers qui roulent, détachés du sommet des monts, les tours qui s'écroulent, leurs débris qui s'en vont en poussière, les temples mêmes, les statues des dieux, qui s'affaissent, qui se dégradent, sans qu'une puissance si révérée puisse reculer l'instant fatal de leur destruction et faire obstacle aux lois de la nature.

L'ironie, qui se cache sous des paroles en apparence mesurées et respectueuses, fait songer au langage que tiennent sur notre théâtre, au sujet des idoles du paganisme, l'ardent chrétien Polyeucte et le sceptique Mathan :

Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule [1].

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois, que, malgré mon secours,
Les vers sur son autel consument tous les jours [2] ?

Complétant son raisonnement (v. 313-323), Lucrèce ajoute que le ciel, qui enserre la terre et qui la féconde, doit s'épuiser lui-même par cette action fécondante.

Il se sert ensuite (v. 325-329), pour prouver la mortalité du monde, d'un argument dont il a déjà fait usage contre l'immortalité de l'âme. Le monde doit finir, car il a commencé. Autrement les souvenirs des poètes remonteraient plus haut que la guerre de Troie et que la guerre de Thèbes. « Où se sont engloutis tant de faits, tant d'actes héroïques des âges précédents, sans que les éternels monuments de la renommée en aient recueilli et fait fleurir la mémoire ? »

Quo tot facta virum toties cecidere, neque usquam
Æternis famæ monumentis insita florent ?

Horace n'est pas tout à fait d'accord avec Lucrèce. Il admet un passé héroïque antérieur aux Iliades et aux Thébaïdes, mais à ce passé les poètes ont manqué :

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrimabiles
Urgentur ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro [3].

« Avant Agamemnon ont vécu bien des chefs valeureux, mais pour eux point de larmes, de souvenir ; sur tous pèse une longue nuit, parce qu'il leur a manqué les louanges d'un chantre inspiré. »

1. P. Corneille, *Polyeucte*, II, vi.
2. Racine, *Athalie*, III, iii.
3. Horace, *Od.*, IV, ix, 25.

Le monde paraît à Lucrèce bien nouveau, bien jeune. Naguère (II, 1145 et suiv.), contradiction étrange! il le trouvait bien décrépit. Les arts, les sciences, en sont encore à se perfectionner; la vraie philosophie est d'hier, et l'auteur du poème *De la Nature* la trouve et promet d'être son introducteur à Rome (v. 330-337).

Lucrèce, en plus d'un endroit (par ex. IV, 970), fait, avec beaucoup de grâce, intervenir sa personne dans son œuvre. C'est ce qu'on voit encore ici. « Ce système même de la nature, c'est dernièrement qu'on l'a trouvé, et personne avant moi ne s'était rencontré pour le reproduire dans la langue de notre patrie : »

> Denique Natura hæc rerum ratioque reperta est
> Nuper, et hanc primus cum primis ipse repertus
> Nunc ego sum in patrias qui possim vertere voces.

Des catastrophes par lesquelles on peut penser qu'a été interrompue l'histoire du monde, qu'ont éprouvées, sans y succomber, la terre et le genre humain, on doit conclure la possibilité d'une catastrophe plus grande, plus complète, qui les anéantira (v. 339-350).

Le monde n'a pas les conditions de l'éternité, non plus que l'âme : ce qu'il a dit d'elle dans son troisième livre (III, 807-829), il le dit ici du monde (v. 351-375), absolument dans les mêmes termes. Pour être éternel, il faut être indivisible comme les atomes, inaccessible comme l'espace, sans extérieur où tomber, où se perdre, comme le grand tout. Il n'en est point ainsi du monde. « La porte de la mort n'est donc fermée ni au ciel, ni au soleil, ni à la terre, ni aux profondes eaux de la mer ; elle s'ouvre sur le gouffre immense et béant qui les doit engloutir. »

> Haud igitur Leti præclusa est janua cælo
> Nec soli, terræque, neque altis æquoris undis,
> Sed patet immani et vasto respectat hiatu.

Quand Lucrèce ajoute (v. 376-379) que toutes ces choses ont dû avoir aussi leur naissance, attendu qu'avec un corps mortel, elles n'eussent pu, pendant tant de siècles, et jusqu'à ce moment, braver les redoutables assauts d'une durée infinie, j'ai bien peur qu'il ne se rende coupable d'un cercle vicieux, concluant tour à tour de la naissance du monde sa mort, et de sa mort sa naissance.

Une dernière considération fournit à Lucrèce la matière de développements fort étendus (v. 380-416) et de grandes beautés poétiques. On peut les résumer en quelques mots. La lutte continue de deux des principes constitutifs du monde, du feu et de l'eau, doit amener, comme

on en a été déjà menacé, la prédominance de l'un ou de l'autre, et, par suite, la ruine universelle.

Cette lutte, ou plutôt, pour parler comme le poète, qui insiste sur cette métaphore, cette guerre, est peinte avec une grandeur, une vivacité, bien dignes d'un admirateur et d'un disciple d'Homère, vraiment homériques. C'est une guerre toute physique, mais celle où prennent part les dieux dans l'*Iliade*, et, particulièrement, le combat de Vulcain et du Xanthe[1], n'offrent rien de plus animé.

Le dénouement fatal de la ruine du monde par la victoire du feu a failli se produire lors d'un grand trouble de la nature, retracé dans la fable sous les formes poétiques, que Lucrèce, en poète, ne fait pas difficulté de lui emprunter. Il peint donc, d'après les poètes grecs[2], avant Ovide[3], avec non moins d'imagination et de pathétique, mais sans mélange de faux goût, en quelques traits seulement, pleins de grandeur, singulièrement expressifs, l'imprudent Phaéton qu'une course déréglée emporte à travers l'espace, Jupiter irrité, qui, d'un coup soudain de sa foudre, le précipite. Le Soleil, qui le reçoit dans sa chute, puis ramène les chevaux dispersés, les attelle de nouveau tout tremblants, et, rentrant avec son char dans sa route accoutumée, rétablit l'ordre universel.

De cette fiction, dont son imagination est charmée, mais qui ne peut contenter sa raison, Lucrèce revient à l'explication scientifique ; il reprend, mais avec des traits poétiques d'un autre ordre, le style de la discussion.

Ces alternatives ne sont pas sans agrément. On peut les rapprocher de celles des *sermones* d'Horace, où le poète, qui cause, s'élève à tout instant, et, à tout instant, se rabaisse au ton de la conversation.

Une autre menace de ruine pour le monde a été le déluge, sur la description, sur l'explication duquel Lucrèce insiste moins. Quelques vers lui suffisent, beaux vers didactiques, où ne manquent point les fortes images. Tout court qu'il est, ce passage n'a rien à perdre à une comparaison avec le brillant morceau dans lequel Ovide s'est complu à développer le même sujet, mêlant, comme cela lui est ordinaire, à de fort beaux traits, une recherche de petits détails qui en altère la grandeur. C'était mal profiter d'un judicieux conseil d'Horace[4], qu'Horace lui-même, contradiction bizarre, a négligé de suivre, ne s'abstenant pas, dans l'occasion[5], de peindre « un dauphin dans les bois, et, dans les flots, un sanglier ».

1. Hom., *Iliad.*, XX, 73 sqq. ; XXI, 230 sqq.

2. Peut-être d'après Eschyle dans ses *Héliades*, Euripide dans son *Phaéton*.

3. *Metam.*, I et II.

4. Voy., dans ce poète, l'épître *ad Pisones*, 29 sq.

5. *Od.*, I, II, 6 sqq.

Il y aurait bien d'autres rapprochements à faire avec des passages d'origine soit épicurienne, soit stoïcienne, dans lesquels le même Ovide[1], Lucain[2], Sénèque le Tragique[3], ont, après Lucrèce, quelquefois d'après lui, annoncé avec éclat, mais non sans recherche et sans emphase, le futur embrasement du monde, ou, d'une manière plus générale, sa destruction. Ces rapprochements tourneraient encore à la gloire de notre poète, mettant en relief, dans sa poésie, par le contraste, la brièveté, la rapidité du trait, l'énergie, la grandeur.

La longue argumentation de Lucrèce est sans conclusion, mais il n'en était pas besoin après l'annonce tant de fois répétée de son dessein. Ses derniers arguments, malgré sa puissante dialectique, sa vive poésie, ne me paraissent pas prouver pour la destruction du monde plus que pour sa conservation. On pourrait les faire valoir en faveur de l'harmonie que maintenait Empédocle entre les quatre éléments par la lutte de ses deux principes : la concorde (φιλία), la discorde (νεῖκος), par ce que Horace a spirituellement appelé *rerum concordia discors*[4].

II

Ce monde, qui a commencé et qui a pris naissance, Lucrèce se demande maintenant comment il s'est formé (v. 416 sqq.).

Par le concours et la combinaison des atomes, non pas, assurément, selon l'inspiration d'une pensée intelligente, selon un certain dessein, arrêté, concerté (*sagaci mente... consilio... pepigere*), mais en vertu des propriétés de pesanteur, de mouvement, de figure, qu'il leur a attribuées, et dont il renouvelle l'expression à peu près dans les mêmes termes (v. 419-431. Cf. 186-194, etc.).

Ces répétitions, si fréquentes dans le poème *De la Nature*, ne sont peut-être pas, comme on pourrait d'abord le penser, et comme on l'a dit, des négligences, ou bien encore des formes provisoires destinées à être plus tard remplacées. Peut-être tiennent-elles à un système. Chaque fois que revient la même idée, le poète en renouvelle l'expression, sans prendre la peine, qu'il juge apparemment inutile, de la varier. Il y a là quelque chose de la libre manière d'Homère, qui se répète absolument de même.

De la combinaison fortuite des atomes résulta une sorte d'agréga-

1. *Metam.*, I, 253 sqq.
2. *Pharsal.*, I, 72 sqq. ; VII, 809 sqq.
3. *Herc. Æt.*, 1031 sqq.
4. *Epist.*, I, XII, 19.

tion confuse, sans règles fixes, sans formes distinctes, une ébauche du monde, peinte admirablement par Lucrèce, ainsi que le travail qui produisit la séparation des divers départements de la nature (v. 432 sqq.).

Ce travail a rencontré chez les poètes de Rome plus d'un historien. Il a été raconté, avec autant d'élévation que de facilité poétique, par Ovide [1], qui, se séparant des épicuriens, l'attribue à une divinité créatrice; il l'a été, non sans talent, par Manilius [2] : mais Lucrèce n'est rien moins qu'étranger au mérite de leurs descriptions, venues après la sienne, et qui ne l'ont point effacée.

Il semble, tant ses expressions sont vives, qu'il ait assisté à la naissance du monde. Il nous y fait assister nous-mêmes : nous voyons, dans ses vers, les atomes, en raison de leur pesanteur ou de leur légèreté, de leurs mouvements plus ou moins rapides, de leurs figures plus ou moins lisses ou arrondies, les uns s'abaissant, s'amoncelant, les autres, plus subtils, s'échappant, remontant, former soit le corps compact de la terre, soit la masse liquide de la mer et des fleuves, soit, au-dessus, le léger fluide, l'éther, et ses feux, et ses astres.

Ce dégagement est rendu sensible par une admirable comparaison avec les vapeurs que le matin exhale la terre, en apparence fumante, *tellus fumare videtur*, et que nous voyons se condenser en nuages, ou, pour parler le langage hardi du poète, « former le tissu de ces nuages qui voilent le ciel », *subtexunt nubila cælum* (v. 460-470).

Lucrèce raconte ensuite (v. 471-508) comment se forment le soleil et la lune, la terre et la mer, l'air qui sépare la terre de l'éther. Cette exposition est quelquefois difficile à suivre. Elle tient un peu de la confusion de ce travail qui fit sortir le monde du chaos. Au lieu d'en finir tout de suite avec la terre, avec l'éther, le poète y revient à plusieurs reprises, sans doute comme la grande ouvrière, la Nature.

La terre, sous l'influence de toutes les forces qui l'entourent et la pressent, se condense, se durcit, se forme; le bassin des mers se creuse :

...Salso suffodit gurgite fossas.

Les plaines s'abaissent et s'étendent, les montagnes se dressent :

Sidebant campi, crescebant montibus altis
Ascensus.

Ce que le poète s'applique surtout à marquer en plus d'un endroit, c'est la séparation des éléments lourds et des éléments subtils, de la terre et de l'air, de l'air enfin et de l'éther, qui s'envole au-dessus du séjour des orages, et y roule avec ses feux, avec les astres, d'un mouvement continu, régulier, semblable à celui de la mer.

1. *Metam.*, I, 5 sqq. — 2. *Astron.*, I, 118 sqq.

III

Ici se place un morceau de grande étendue, qui ne comprend pas moins de deux cent soixante vers (509-768). Dans ce morceau, qui est comme le pendant de cette portion considérable du quatrième livre (IV, 175-376), où il s'est proposé de résoudre certains problèmes d'optique, Lucrèce passe des généralités cosmographiques qu'il vient d'exposer, à des faits plus particuliers, mais dans l'explication desquels sa poésie souffre visiblement du vague de ses idées et de l'imperfection de ses connaissances.

Il est fort à l'aise lorsqu'il n'a qu'à décrire les phénomènes du monde sensible. Il possède au plus haut degré cette faculté de voir qui fait les poètes, comme les peintres. Il est fort à l'aise encore lorsqu'il veut faire connaître cet autre monde qu'on ne voit ni ne touche, qui échappe à nos sens, le monde des atomes et des simulacres. C'est un monde tout à fait imaginaire, dont il dispose en maître, qu'il ordonne à sa fantaisie, en romancier inventif, ingénieux, conséquent. Il n'en est plus de même lorsqu'il lui faut passer de l'un de ces mondes à l'autre, dans l'explication des faits particuliers, remonter des choses réelles à leurs prétendus principes, descendre de ces principes aux choses réelles. Alors il s'embarrasse, ce qui ne doit pas étonner; car ce passage est le plus souvent impossible.

On l'a pu voir, lorsqu'il a été question de l'âme, à ses efforts impuissants pour arriver, des atomes et des simulacres, à la pensée, à la volonté. On le verrait de même ici, au sujet de la nature matérielle, si nous pouvions insister sur tous les problèmes scientifiques qu'il aborde sans les résoudre et qu'il ne nous appartient pas de résoudre à sa place.

Les étoiles tournent-elles avec la voûte du ciel? Tournent-elles seules? Comment tournent-elles?

Comment la terre peut-elle s'appuyer sur l'air plus léger qu'elle et se tenir immobile au centre de notre monde?

Comment le soleil, avec ses étroites dimensions, suffit-il à la distribution continuelle et générale de la lumière et de la chaleur?

Pourquoi sa révolution dure-t-elle plus que celle de la lune? Quelles sont les causes de ces révolutions et de celles des autres astres?

D'où vient la vicissitude des jours et des nuits? D'où viennent les longs jours de l'été, les longues nuits de l'hiver?

Qu'est-ce que la lumière de la lune ? Est-elle propre ou empruntée ? Qui produit ses phases, ses éclipses, et les éclipses du soleil ?

Ces questions attiraient plus tard Virgile, mais il n'osait les aborder, par sentiment de son insuffisance et par respect pour le poète heureux auquel il avait été donné de connaître les causes de toutes choses :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas [1].

Lucrèce est bien loin d'avoir mérité une si magnifique louange. Il peint admirablement la nature, il ne l'a point expliquée. Mais c'est le tort de son temps autant que le sien.

Les anciens étaient inhabiles à résoudre de telles questions. Ils ne pouvaient même les bien poser. Ils étaient, à l'égard des choses sensibles, tout à fait dupes de l'apparence, que la science moderne a rectifiée ; et les épicuriens plus que tous, eux qui croyaient à l'infaillibilité des sens [2].

Ils poussaient la confiance jusqu'à croire, sur leur rapport, que le soleil, la lune, les étoiles, ne sont pas des astres plus grands qu'ils ne nous le paraissent. Lucrèce le dit, et, ce qui est plus fort, il prétend le prouver. Mais peut-être force-t-il les idées d'Épicure, qui distinguait mieux l'apparence de la réalité, et disait le soleil fort grand καθ' αὑτόν, fort petit κατὰ τὸ πρὸς ἡμᾶς.

Lucrèce croit, avec l'antiquité, à une voûte du ciel, voûte mobile et tournante, à un mouvement réel des étoiles, à la révolution du soleil autour de la terre immobile, etc. Les questions et les réponses tirées d'un tel état du monde doivent être également vaines : vaines pour la science, non pour la poésie, qui représente les choses comme on les voit, non comme elles sont.

Ne nous occupons pas de solutions qui n'auraient d'intérêt que rapprochées des véritables, étude étrangère à notre dessein, et aussi à notre compétence. Bornons-nous à considérer le caractère peu rigoureux, plus littéraire que scientifique de notre poète.

On doit dire à sa louange, qu'il paraît avoir le sentiment du peu de certitude de la science astronomique. Il se montre ici bien moins affirmatif que d'habitude ; il use d'expressions défiantes et modestes, *putandum est*, *dicendum est*, *cur nequeat*, *videtur*, etc.

Il ne donne pas de chaque chose une seule raison, mais plusieurs, qu'il juge également probables. Il sait fort bien cependant qu'il n'y en a qu'une seule de vraie : mais les autres peuvent l'être pour d'autres mondes ; car il a la prétention étrange de savoir *a priori* le système du

1. *Georg.*, II, 475 sqq. — 2. *De rer. nat.*, IV, 376 sqq.

grand tout, en ignorant celui de ses diverses parties (v. 529-533. Cf. 1343-1344; VI, 703-712).

Cette science transcendante n'est nullement fondée sur l'observation, mais sur des hypothèses, des imaginations. La philosophie épicurienne ne paraît jamais embarrassée. Elle invente, selon le besoin, des principes, des agents, des êtres, des corps.

Ainsi, on l'a vu précédemment, elle imagine, pour expliquer la sensibilité, *l'âme de l'âme;* pour expliquer la volonté, la liberté, un mouvement régulier, une déviation des atomes, le *clinamen;* pour expliquer la perception externe, les sensations, les idées, les songes, l'intervention des *simulacres*. Autant de suppositions gratuites, de *placita*. Nous retrouvons ici le même procédé.

Comment la terre est-elle supportée par l'air plus léger qu'elle?

Au moyen d'une nature intermédiaire, arbitrairement imaginée (v. 534-539). *Convenit*, dit-il ; et, en effet, cela est à sa convenance.

Comment tourne la voûte céleste?

Au moyen de deux courants d'air, qui soufflent tout auprès, au-dessus et au-dessous, et la poussent comme la roue d'un moulin.

Comment se produisent les phases de la lune?

Peut-être par l'interposition de quelque corps opaque, qui la couvre tantôt plus, tantôt moins ; peut-être aussi doit-on se la figurer comme un ballon qui roule en nous présentant alternativement certaines tranches lumineuses.

D'où vient la naissance journalière du soleil et de la lune?

Peut-être de la production journalière du soleil et de la lune.

Ni Lucrèce ni son maître n'avaient inventé cela. Bien avant eux, Héraclite avait donné au soleil une durée éphémère. « S'éteindre plus vite que le soleil d'Héraclite » était une expression proverbiale dont a usé Platon. Une tradition fabuleuse, rapportée par Diodore de Sicile[1], par Pomponius Mela[2], et que n'oublie pas Lucrèce (v. 661-663), voulait que, du haut de l'Ida, on vît ce soleil quotidien se former. Strabon[3], d'autre part, rapporte cet autre conte populaire que, des côtes de l'Espagne, on entendait ce soleil s'éteindre, à grand bruit, dans la mer ; ce qui a fait dire aux poètes :

> Audiet Herculeo stridentem gurgite solem[4].
> Stridebatque freto Titan insignis Ibero[5].

Lucrèce a donc parlé comme tout le monde. Cette opinion n'en est

1. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, XVII.
2. *De situ orbis*, I, 18.
3. III, 1, § 4.
4. Juvénal, *Sat.*, XIV, 280.
5. Ausone, *Epist.*, XVIII, 2.

pas moins étrange, et un certain personnage comique n'a pas trop tort de demander, quand on lui parle de nouvelles lunes, ce que deviennent les vieilles. Il est, sans le savoir, de l'école d'Héraclite et d'Épicure.

Les explications de Lucrèce se bornent quelquefois à des analogies, des comparaisons, des métaphores.

C'est la roue d'un moulin qui lui fait comprendre comment tourne la voûte du ciel (v. 515).

Les astres lui semblent errer dans le ciel, comme les troupeaux dans les champs, pour y chercher leur pâture, l'aliment de leur lumière (v. 523-525. Cf. I, 231 ; Horat., *Epist.*, I, XII, 17).

La terre, pense-t-il, ne pèse point sur l'air auquel la lie une nature intermédiaire, de même que les différentes parties du corps ne pèsent point les unes sur les autres, comme ferait un poids extérieur (v. 540-545).

Ce petit soleil que nous voyons, *tantulus ille sol*, suffit pour arroser de sa lumière, *rigare*, pour baigner dans sa chaleur, *perfundere vapore*, comme fait pour de vastes campagnes le jet inépuisable d'une petite source (v. 591-601).

Un grave défaut des démonstrations de Lucrèce, c'est qu'elles ne rendent point compte de la régularité des phénomènes. Il le sent et croit se mettre en règle en disant qu'on peut citer bien des exemples divers de cette régularité. C'est ce qu'il fait en vers très spirituels et très agréables (v. 667-674; 735-745. Cf. I, 175-176).

Ceux où il a exprimé de double manière, sous leur forme mythologique et avec une grande vérité, un grand charme de détails descriptifs, les vicissitudes des saisons, ont été surtout remarqués et bien souvent cités. C'est le principal ornement de cette partie du cinquième livre, si peu scientifique, mais, par compensation, si poétique quelquefois.

IV

Dans quelques vers (769-776) où Lucrèce résume, avec plus de confiance qu'il ne devrait, ce qu'il vient de dire des phénomènes célestes, se rencontre une métaphore charmante qu'on ne peut s'abstenir de faire remarquer. Les astres dont la lumière est momentanément interceptée par le passage d'un autre corps lui semblent « des yeux qui se ferment pour se rouvrir ensuite et visiter de nouveau les lieux illuminés de leurs brillants rayons : »

> Quum quasi connivent, et, aperto lumine rursum
> Omnia convisunt clara loca candida luce.

C'est par une inspiration semblable que Catulle a dit[1], vers le même temps :

> Aut quam sidera multa, quum tacet nox,
> Furtivos hominum vident amores.

et chez nous, Lamartine[2] :

> D'autres, sur l'horizon se levant à demi,
> Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi.

Se reportant à cette histoire du monde naissant, *mundi novitatem*, qu'il avait commencé de retracer (v. 416-509), et qu'a interrompue (v. 509-768) sa longue digression astronomique, Lucrèce descend, pour ainsi dire, du ciel sur la terre, dans le dessein de raconter l'avènement de ses productions successives, végétales et animales (v. 777-779. Cf. I, 1179; Virg., *Georg.*. II, 332).

C'est encore un roman : mais il a sur ceux de la science, en pareille matière, l'avantage d'une sorte de vraisemblance poétique propre au moins à contenter, ce n'est pas assez dire, à charmer l'imagination.

D'abord la terre se couvre de verdure et de feuillages (v. 780-789). Cela est dit en vers du plus éclatant coloris, dans lesquels s'allie, à la vivacité des images, la hardiesse des figures. Ainsi l'essor général de la végétation s'y produit par des expressions qui rappellent celui des chars dans la carrière : heureuse métaphore que Virgile n'a pas manqué de s'approprier (*Georg.*, II, 363. Cf. *Æn.*, VI, 1). Cette remarque finale que, de la même manière, « la plume, le poil, le crin, les soies, se forment tout d'abord sur les membres des quadrupèdes, des animaux ailés », est une ingénieuse préparation à ce qui va être dit de l'apparition de ces nouveaux êtres.

Les vers suivants nous montrent la terre qui les crée, en grand nombre, avec une singulière variété, par des moyens divers. Car il ne se peut croire qu'ils soient tombés du ciel ou sortis du sein de l'onde, et c'est à juste titre que la terre est honorée du nom de mère (v. 790-793. Cf. II, 991, sqq., 1154, etc.). Cela n'a rien d'inadmissible pour Lucrèce : encore aujourd'hui, ajoute-t-il, l'humidité et la chaleur donnent naissance à certains animaux. Il n'est pas étonnant que la terre et l'air, dans leur nouveauté, en aient produit de plus grands, de tout développés (v. 794-797. Cf. II, 1151).

On a pensé que Lucrèce faisait ici allusion à ce que rapportent Diodore de Sicile[3] et Pomponius Mela[4] de la formation visible des rats

1. *Carm.*, VII, 7.
2. *Méditations*, les Étoiles.
3. I, x.
4. I, ix, 25.

dans le limon du Nil. C'est d'après la même tradition, sans doute, mais surtout, on ne peut le méconnaître, d'après ce passage de Lucrèce, qu'Ovide a fait sortir du dépôt limoneux laissé par le déluge les animaux renouvelés (*Metam.*, I, 416 sqq.); conservant toutefois aux hommes, comme avait fait Virgile (*Buc.*, VI, 39.....), une origine merveilleuse, les faisant provenir des pierres lancées par Deucalion et par Pyrrha. On peut suivre, jusque dans la poésie moderne, l'influence des idées propagées par Lucrèce. Chez Milton, dans un magnifique passage de son *Paradis perdu*[1], c'est encore la terre qui enfante les animaux. Mais cette *génération* n'est point *spontanée*, comme chez Lucrèce : elle est devenue un mode de la création divine, et le poème *De la Nature* se trouve un moment concilié avec la Genèse.

Lucrèce n'est pas aussi étranger qu'on peut le croire et qu'il le pense lui-même à l'idée de la Providence, quand, dans une peinture bien chimérique, mais dans des vers charmants (v. 798-823), il en transporte les attributs à la Nature; quand, voulant expliquer la naissance, les débuts des diverses espèces mortelles, il suppose à la terre, proclamée par lui leur mère commune, avec des entrailles fécondes, avec des mamelles nourricières, tous les soins, toutes les prévoyances maternelles; qu'il la montre nourrissant de ses sucs, revêtant de ses tièdes vapeurs ses jeunes enfants, leur donnant pour lit le mou duvet de son herbe abondante; qu'il ajoute enfin que ces frêles existences étaient protégées par une température où ne se produisaient encore, dans la nouveauté du monde, ni froids trop durs, ni chaleurs excessives, ni vents à la violente haleine, toutes choses ayant ensemble leur accroissement et leurs progrès. Nous voilà bien loin des vers, si voisins pourtant de ce passage (v. 222 sqq.), où l'homme naissant était représenté comme une créature si abandonnée, si dénuée, *indigus omni vitali auxilio*.

Mais pourquoi la terre n'enfante-t-elle plus d'êtres nouveaux? A cette objection déjà plus d'une fois rencontrée ou prévenue (II, 1156; V, 790 sqq.), Lucrèce répond de même, mais par une comparaison avec la femme, qui n'a qu'un temps pour être féconde. Il y répond encore en alléguant, dans des vers d'une grande élévation de pensée et de style, d'une grande variété d'expression, les perpétuels et nécessaires changements des choses (v. 825-833).

Viennent ensuite d'intéressants et spirituels développements sur la conformation et la destinée diverse des premières créations de la nature.

La terre, dans le premier effort de sa fécondité, donna le jour à des monstres, c'est-à-dire des êtres mal conformés, chacun dans leur espèce,

1. Ch. VII.

et non, il l'explique plus bas, résultant du mélange de plusieurs espèces. Ces êtres monstrueux ne purent ni se conserver ni se reproduire (v. 835-851).

Beaucoup d'espèces durent périr aussi, faute d'avoir les instincts diversement conservateurs des bêtes sauvages ou des animaux domestiques. Ne pouvant ni se défendre elles-mêmes ni se placer sous notre protection, elles furent par là condamnées à une mort certaine (v. 852-874).

Voilà l'homme bien vengé de l'injurieux parallèle qui le représentait comme moins bien traité par la nature que les animaux (v. 229 sqq.). Il est désormais le protecteur des espèces innocentes, et c'est la nature elle-même qui les a placées sous sa garde, *tutelæ tradita nostræ.*

Quant aux Centaures, aux Scyllas, aux Chimères, à ces mélanges monstrueux célébrés par les poètes dans des vers présents, bien évidemment, à la mémoire de Lucrèce (Hom., *Iliad.*, VI, 180; Hésiode, *Theog.*, 318. Cf. Virg., *Æn.*, III, 420; VI, 288, etc.), ils n'ont pu, dit-il, exister. Il le prouve spirituellement, mais peut-être surabondamment, par les incompatibilités qui rendent impossibles de tels assemblages. S'autoriser, ajoute-t-il, pour admettre ces merveilles, de la nouveauté du monde, c'est se donner le droit de contredire par les plus puériles imaginations les lois constantes de la nature (v. 875-921. Cf. II, 700 sqq.).

Le rôle actif donné à la Nature dans ce poème, où elle intervient à tout instant comme une personne divine, le continuel appel qui y est fait à ses lois, ne témoignent-ils pas de l'impuissance du poète pour faire sortir uniquement de la fortuite combinaison de ses atomes l'ordre de l'univers?

V

Nous sommes assez avancés dans l'analyse du cinquième livre de Lucrèce, son chef-d'œuvre, pour en apercevoir distinctement, en comprendre ou apprécier la belle ordonnance, le haut intérêt poétique.

Ce sont d'abord des considérations générales sur les destinées mortelles de ce monde, qui a commencé, qui doit finir, comme tous les produits de l'éternelle matière. Ce sont des tableaux de la première confusion des principes, de leur premier débrouillement; puis de l'organisation du ciel, avec tous ses phénomènes, de la formation de la terre, avec toutes ses productions végétales et animales. Vient enfin le moment

solennel où la race humaine arrive à son tour sur ce théâtre préparé par le long travail de la Nature (v. 922 sqq.).

Veut-on un beau résumé de tout cet ensemble, un résumé digne du poète, en beaux vers, on le trouvera dans la sixième églogue de Virgile, l'admirateur, l'élève, l'émule de Lucrèce. Est-ce de Silène ou de Lucrèce qu'il est question dans ces vers (v. 31 sqq.) :

> Namque canebat uti magnum per inane coacta
> Semina terrarumque, animæque, marisque fuissent,
> Et liquidi simul ignis, ut his exordia primis
> Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis;
> Tum durare solum et discludere Nerea ponto
> Cœperit, et rerum paulatim sumere formas;
> Jamque novum ut terræ stupeant lucescere solem,
> Altius atque cadant summotis nubibus imbres :
> Incipiant silvæ quum primum surgere, quumque
> Rara per ignotos errent animalia montes.
> Hinc lapides Pyrrhæ jactos....

« Il disait comment dans le vide immense s'étaient rassemblées les semences et de la terre, et de l'air, et de la mer, et du fluide igné; comment, de ces premiers principes, était résulté le commencement de toutes choses et même la tendre enveloppe du monde; comment s'était durcie la terre, séparant d'elle, pour les enfermer dans le bassin des mers, les eaux de Nérée, se produisant sous mille formes diverses; il disait le globe s'étonnant à l'éclat nouveau du soleil, les pluies tombant des nues qui s'élèvent, les forêts montant vers le ciel, et errant sur des montagnes inconnues, quelques rares animaux. Mais bientôt il rappelle les pierres jetées par Pyrrha.... »

Dans le magnifique récit de la création par Ovide, au début des *Métamorphoses*, le dénouement est aussi l'arrivée de l'homme au sein de ce monde, mais ce n'est pas le hasard, c'est un dessein providentiel qui l'y introduit.

On pourrait dire que le cinquième livre de Lucrèce est une sorte d'épopée, dont les héros ne sont pas certains hommes, ni même certaines races d'hommes, mais l'espèce humaine elle-même, s'élevant, par le développement de ses instincts, de ses facultés, de son activité, de son industrie, à la domination de ce monde au sein duquel elle a été jetée, avec lequel elle a été confondue par des combinaisons toutes fortuites.

Cette épopée offre comme les autres un mélange de vérités et de fictions, mais où les fictions l'emportent. Le merveilleux même ne lui manque pas malgré la relégation des dieux. La divinité y rentre avec ce que nous avons appelé la mythologie épicurienne, avec la *Natura gubernans*, la *Fortuna gubernans*.

Ce que les autres épopées sont à l'histoire, celle-ci l'est à la philosophie. Les unes s'inspirent des traditions confuses qui ont précédé les souvenirs distincts, les monuments authentiques du passé ; l'autre, des conjectures, des hypothèses qui sont venues avant les observations de la science. L'analogie est sensible, et l'on ne voit pas pourquoi Platon, Aristote, Plutarque et autres, contestent à ce genre d'ouvrages, traité avec génie par un Empédocle, un Lucrèce, le titre de poème, attendu, disent-ils, que l'invention y manque. Il n'y en a que trop, scientifiquement, philosophiquement parlant. C'est même ce qui les rabaisse. Si les faits y étaient aussi exacts que l'ensemble en est grand et l'expression pure, ce seraient des productions incomparables. Quelle *Iliade* pourrait valoir une histoire véritable du monde et de l'homme en vers magnifiques, en vers sublimes comme en faisait Lucrèce? Mais cette histoire n'est point véritable ; elle est presque toute d'invention ; quelquefois vraisemblable, plus rarement vraie, un roman poétique ; comme l'épopée, une des créations les plus éclatantes de l'imagination.

Lucrèce, nous l'avons vu, ne découvre pas les ressorts du monde ; il les imagine, et, ensuite, les appelle magnifiquement les lois de la nature. En outre, nous l'avons aussi remarqué, la réalité de ces lois, si on la lui concédait, irait contre son dessein. Qui dit lois, dit intelligence ; qui dit intelligence, dit Dieu. Ce n'est pas se passer de Dieu, comme il en a la prétention, que de faire intervenir les lois de la nature.

De cette contradiction générale résultent beaucoup de contradictions particulières.

Tantôt, par exemple, l'homme naissant lui paraît une créature plus abandonnée, moins protégée que la brute ; tantôt, c'est de la part de la Nature l'objet de mille attentions maternelles ; et, quand elle l'a fait naître et grandir, c'est sous sa protection que viennent se placer bon nombre de ces espèces animales au-dessous desquelles on le rabaissait.

Quand Lucrèce veut retirer le monde à la Providence, pour le remettre au hasard, il n'y voit que désordre, et, pour l'homme, qu'oppression et misère. Il n'en est plus de même quand il charge la nature du rôle de la Providence ; alors il la dote de ses attributs, et cette marâtre de l'homme en devient la mère. C'est ce que l'auteur de l'*Anti-Lucrèce*[1] a fort bien fait ressortir :

« La divinité détruite, il en a, dans son égarement, confié l'office à la Fortune. Que cette Fortune s'est montrée intelligente et généreuse ! Pourrait-on imaginer plus de munificence, des soins plus maternels pour l'entretien des choses ? Celui qui reconnait un hasard de cette sorte, n'a nul besoin du

1. Ch. VII, v. 128 sqq.

secours de la divinité : bien plus, il avoue qu'il n'est point de hasard et, malgré lui, il établit Dieu au sein même de son monde imaginaire : »

> Numine destructo, Fortunæ tradidit amens
> Numinis officium. Quam prudens, quamque benigna
> Hæc Fortuna fuit ! Quæ munificentia major,
> Aut quæ cura magis materna in rebus alendis !
> Qui talem agnoscit casum, non indiget ullo
> Numinis auxilio ; quin casum haud esse fatetur,
> Invitusque Deum commentis ponit in ipsis.

Il n'est pas très aisé de comprendre, malgré les vues providentielles que Lucrèce, dans ses beaux vers, prête à la Nature, comment l'homme a pu se former au sein de la terre ; on ne comprend pas mieux comment, une fois né, il a pu arriver à l'âge adulte. Mais enfin il y est arrivé, et, sans trop s'inquiéter du comment, Lucrèce passe rapidement à l'époque où la terre était peuplée d'hommes faits, à l'état non pas barbare ou sauvage, il y a déjà là une sorte de société, mais à l'état d'animal, de brute, à cet état d'isolement complet, d'appétits grossiers, d'instincts brutaux, de sommeil intellectuel et moral qu'on appelle l'état de nature.

Cet état a-t-il existé ? On peut en douter raisonnablement. Il y a des raisons de penser que l'homme est entré, dès sa création, en jouissance de tout son être ; qu'il est arrivé vite, par la famille, à la société ; que son état de nature, c'est l'ordre social.

Lucrèce s'est donc probablement trompé en supposant, au début de la race humaine, un tel état de l'humanité ; plus encore, en lui attribuant une longue durée. Mais les couleurs dont il le peint s'appliquent fort bien aux premières familles, aux premières sociétés, et, réduit à ce sujet, son tableau est plein de vérité ; il dément toutes ces peintures mensongères que nous tracent des premiers habitants du globe, depuis Hésiode[1], toutes les descriptions de l'âge d'or[2].

D'où vient ce penchant des poètes, et quelquefois même des philosophes, à placer au berceau du monde l'idéal de l'innocence et du bonheur ? De causes diverses, les unes religieuses, les autres fort humaines.

Par un louable sentiment de la bonté de Dieu, on s'est refusé à lui attribuer la création d'êtres pervers et misérables. Il a paru plus conforme à sa nature de supposer un premier état heureux et pur, dont l'homme serait déchu par sa faute. Cette manière de comprendre l'âge d'or n'est pas sans analogie avec ce que nous enseigne notre religion de la chute du premier homme.

1. *Op. et Dies*, v. 109 sqq.

2. Arat., *Phæn.*, 100 ; Virg., *Georg.*, I, 125 ; Tibull., *El.*, I, III, 35 ; Ovide, *Metam.*, I, 89 ; *Amor.*, III, VIII, 35 ; Sénéq., *Epist. ad Lucil.*, XC ; Sénéq. le Trag., *Hipp.*, 524 ; *Med.*, 330 ; *Octav.*, 397 ; etc.

Cette chute, la mythologie en donnait une explication moins en rapport avec l'idée de la bonté et de la justice divines. Elle regardait la civilisation comme une conquête faite en dépit du mauvais vouloir des dieux. Les dieux, jaloux de l'homme, avaient voulu le retenir dans l'abaissement; ils lui avaient caché le feu, l'instrument de tous les arts, ils l'avaient emprisonné par la barrière des mers; l'homme s'était soulevé contre cette oppression, il s'était émancipé; mais, en punition de son orgueil et de sa révolte, il avait perdu sa première innocence, son bonheur primitif.

Pour d'autres, la fable de l'âge d'or a été un texte commode de déclamations satiriques, où ils faisaient ressortir, par le contraste d'une perfection chimérique, les imperfections très réelles de l'ordre social. Dans leurs descriptions de l'âge d'or, on ne doit voir que d'ingénieuses satires. Telles sont, en particulier, celles où s'est complu Sénèque, tant en prose qu'en vers.

Lucrèce n'avait nul motif religieux de croire à l'âge d'or. Pour lui, les dieux, s'ils existaient, n'étaient ni amis ni ennemis de l'homme; il les croyait indifférents au monde et à ses habitants. Quant à l'intention satirique qui s'est quelquefois cachée sous cette fable, celle de faire servir le passé à la censure du présent, il n'y est point sans doute, quelques traits en témoignent, resté toujours étranger. Mais cela ne l'a pas conduit, comme d'autres, comme Sénèque, par exemple, à farder l'image des temps primitifs. Il les a peints librement, hardiment, avec leur rudesse, leur misère, en vers d'une singulière énergie, qu'on a pu imiter, mais non égaler.

Rappelons quelques-unes de ces imitations, les plus anciennes et les plus frappantes : c'est une part de la gloire de Lucrèce.

Voici en quels termes Virgile a parlé de ces sauvages habitants du Latium que devait civiliser Saturne :

Hæc nemora indigenæ Fauni Nymphæque tenebant,
Gensque virum truncis et duro robore nata,
Queis neque mos neque cultus erat; nec jungere tauros
Aut componere opes norant, aut parcere parto;
Sed rami atque asper victu venatus alebat.

(*Æn.*, VIII, 314.)

Horace a représenté, en traits plus rudes encore et plus voisins de la peinture de Lucrèce, cet état primitif supposé antérieur à la société :

« Quand sur la terre, nouvelle encore, rampèrent les premiers humains, muet et hideux troupeau, ils combattirent, pour leurs glands et leurs

repaires, d'abord avec les ongles et les poings, puis avec des bâtons, enfin avec toutes les armes que leur forgea le besoin.... »

> Cum prorepserunt primis animalia terris,
> Mutum et turpe pecus, glandem atque cubilia propter
> Unguibus et pugnis, dein fustibus, atque ita porro
> Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus.
>
> (*Serm.*, I, III, 99[1].)

Ces vers de Virgile et d'Horace témoignent de l'impression profonde produite sur l'imagination contemporaine par la peinture de Lucrèce. L'un et l'autre n'ont fait, au reste, que rappeler, indiquer en passant par quelques traits ce qui avait fourni à Lucrèce le sujet de longs et magnifiques développements. La forte structure des premiers humains, leur inaltérable solidité, leur longévité, leur brutale existence, les indigentes satisfactions offertes à leurs plus impérieux besoins, à leur faim, à leur soif, tout cela est peint (v. 922-949) en vers singulièrement francs et énergiques, d'une énergie à laquelle concourent des mots d'une expressive harmonie, des tours, des mouvements en parfait rapport avec l'idée de la rudesse et de la misère primitives.

Par un contraste d'un grand effet, cette vie animale, dont l'image est si peu flattée, s'accomplit au milieu des scènes, des spectacles les plus magnifiques d'une nature vierge. Nul poète, dans l'antiquité, n'a peint une telle nature, et c'est bien tard que, chez nous, l'esprit de découverte et de rêverie l'a en quelque sorte révélée à de grands écrivains.

Lucrèce, qui la peint à si grands traits, jeune, féconde, splendide, lui prête encore, comme il lui arrive quelquefois, ce qu'il refuse aux dieux, le souci de l'homme. De charmantes expressions nous la montrent qui d'elle-même, par des dons volontaires que ne lui arrache point la culture, vient au-devant de ses besoins.

En même temps, par une autre contradiction, également remarquée ailleurs, l'homme, dans cet état misérable, ne laisse pas de jouir d'un bonheur à sa portée.

> ... Quod terra crearat
> Sponte sua, satis id placabat pectora donum.
>
> ... Novitas tum florida mundi
> Pabula dura tulit, miseris mortalibus ampla.

Le poète dira de même plus loin, parlant des premières fêtes, des premiers concerts, sans doute bien grossiers, que les hommes n'en jouis-

1. Cf. *Ad Pison.*, 391; *Od.*, I, x, 3; *poétique*, IV; J.-B. Rousseau, *Odes*, II, Cicéron, *de Orat.*, I, 8; Boileau, *Art* 10; etc.

saient pas moins qu'on n'a fait depuis des raffinements de l'art musical.

Lucrèce se maintient donc dans des idées parfaitement raisonnables, ne parant pas de fausses couleurs, ne regrettant pas, comme plus tard Sénèque[1] et chez nous J.-J. Rousseau, la barbarie des anciens âges, mais s'en faisant, en imagination, le contemporain, et l'associant, ainsi qu'à ses misères, aux joies grossières qu'elle pouvait donner aux premiers humains.

Ce qu'étaient ces premiers humains, Lucrèce ne peut guère le faire comprendre que par des traits négatifs, par l'énumération de tout ce qui leur manquait encore (v. 950 sqq.). Il les représente dans une complète ignorance des arts nécessaires à la vie, sans feu, sans vêtements, sans maisons, n'ayant que les forêts et les cavernes pour asile contre une nature ennemie. Point de société, d'usages communs, de lois, mais des existences isolées, des appétits égoïstes; point de mariages, mais des unions brutales, résultat fortuit de l'emportement des sens, de la violence, d'une séduction grossière. Dans la peinture, singulièrement énergique, de cette vie animale, l'homme primitif ne se distingue guère des bêtes sauvages, avec lesquelles il est incessamment en guerre, souvent déjà attaquées et vaincues par lui, mais qui d'autres fois le réduisent à fuir, à se tenir caché au fond de quelque retraite obscure. Cette sorte de pêle-mêle est rendue d'une manière bien frappante dans des vers où l'on voit ces malheureux mortels surpris, pendant leur sommeil, dans les antres, leurs abris, par l'arrivée imprévue d'un sanglier, d'un lion, et, au milieu des ténèbres, cédant, pleins de terreur, à ces hôtes cruels, leur couche de feuillage (v. 980-985).

Ces dangereuses surprises étaient, la nuit, leur unique souci. Ils n'avaient point celui qu'on leur a attribué, même après Lucrèce; ils ne s'étonnaient point, ne s'épouvantaient point de la disparition journalière du soleil, à laquelle, dès l'enfance, ils s'étaient faits[2]; ils attendaient en silence et ensevelis dans le sommeil que, des roses lueurs de son flambeau, le soleil leur rapportât la lumière. Ici un habile contraste exprime de nouveau leur indifférence à l'égard de ces scènes de la nature auxquelles Sénèque les a supposés si attentifs, si sensibles[3]. Il n'y avait point encore de spectateurs pour le spectacle auquel nous font assister les magnifiques expressions de Lucrèce (v. 970-979).

Comment l'espèce humaine n'a-t-elle pas succombé aux causes de destruction qui menaçaient son berceau lorsque, comme le retracent les expressives peintures de Lucrèce, les malheureux mortels devaient

1. *Epist. ad Lucil.*, XC.

2. Voyez Manilius, *Astronom.*, I, 66 sqq., Stace, *Theb.*, IV, 282.

3. Voyez encore dans les *Lettres à Lucilius* la quatre-vingt-dixième, déjà citée plus haut.

périr en si grand nombre sous la dent des bêtes féroces, ou des suites de leurs blessures, ou du manque de nourriture, ou d'une nourriture malsaine et empoisonnée? Les hommes n'ont pas laissé de se perpétuer, et même le poète insinue éloquemment que, depuis, il en a péri bien davantage par la guerre, la navigation, l'intempérance et le crime (v. 986-1008).

Il est piquant d'entendre un Romain flétrir la meurtrière folie de la guerre. Mais ce Romain est un philosophe spéculatif, volontairement séparé de la vie active, et qui la juge en toute liberté.

Si, ce dont on a douté, le vers 1004, où semble également condamné l'art de la navigation, est bien de Lucrèce, il ne faut pas s'étonner de le voir s'associer avec quelque légèreté, comme tant d'autres poètes anciens[1], à l'opinion qui regardait cet art, si périlleux, surtout alors, comme insensé, et même comme criminel, qui y voyait une révolte impie contre les barrières opposées à l'ambition inquiète de l'homme par la volonté divine.

Des passages épars dans ce poème (III, 70 sqq.) où, comme son contemporain Catulle, à la fin des *Noces de Thétis et de Pélée* (v. 398 sqq.) Lucrèce s'élève contre les vices et les crimes de son temps, on peut rapprocher l'opposition marquée ici entre l'insuffisante nourriture qui trop souvent fit languir et mourir les premiers humains, et une abondance qui, plus tard, n'a pas été moins meurtrière, entre les poisons naturels dont ne pouvait d'abord se garder l'ignorance, et ceux que, depuis, a savamment préparés le crime; si toutefois la leçon qui donne ce sens est bien la véritable, ce qu'on a contesté. Il est naturel, vivant dans une société vieillie et corrompue, de se reporter, avec quelque faveur, vers des mœurs plus rudes, plus grossières, sans doute, mais plus innocentes. C'est ce que fait Horace, à qui ce sentiment a inspiré une de ses belles odes (III, 24), avant Tacite, qui n'y a point été étranger dans sa *Germanie*.

Avec l'énergique peinture de la rudesse et de la misère des premiers humains, péripéties d'un intérêt saisissant, contrastent quelques vers (1009-1025), dans lesquels sont retracés les premiers développements des arts utiles à la vie, de la famille, de la société, le premier amollissement des corps par des jouissances inconnues, des âmes par le charme nouveau des sentiments domestiques et sociaux :

Tum genus humanum primum mollescere cœpit.

C'est l'homme qui commence véritablement. Lucrèce ne lui donne point, comme Rousseau, la sympathie, la pitié, la sociabilité, la per-

1. Citons, parmi eux, Aratus, *Phæn.*, v. 295; Horace, *Od.*, I, 3; Tibulle, *Eleg.*, I, 3; Sénèque le Trag., *Med.*, 301; Juvenal, *Sat.*, XII, etc.

fertilité, au sein même de l'état sauvage, en l'engageant à y rester. Il le montre qui échappe à cet état aussitôt que se produisent en lui les sentiments propres à l'humanité.

Ici se place très naturellement un morceau de grande étendue (v. 1026-1089), de grande valeur philosophique et poétique, sur l'invention du langage. Pour le premier établissement de la famille et de la société la parole était nécessaire, elle en fut nécessairement contemporaine. Lucrèce l'a déjà fait comprendre (v. 1021), lorsqu'aux premiers rapports des hommes entre eux il a mêlé son premier bégayement.

Vocibus et gestu quum balbe significarent....

Mais comment l'homme est-il arrivé à la parole ? Est-ce par suite d'une découverte individuelle, comme l'avaient pensé Pythagore et Platon ? Lucrèce, lui, ne le pense pas et donne, contre cette origine, de fort bonnes raisons.

Peut-on admettre qu'un homme privilégié ait pu, à l'exclusion des autres, trouver les sons de la voix et inventer les mots ? D'où lui serait venue, par exception, dans l'ignorance commune, l'idée de l'utilité du langage ? Comment eût-il fait adopter sa découverte par ses semblables et leur eût-il imposé une langue ?

Ces difficultés, très fortes contre Pythagore et Platon, le sont moins contre la Genèse, que Lucrèce ne connaissait point et n'avait point en vue. Soit qu'on entende, ce qui est, je crois, très permis, que Dieu a donné à Adam, avec l'organe de la parole, la faculté d'en user et de nommer toutes choses, soit qu'on dise qu'Adam, par inspiration divine, a trouvé la première langue, il est naturel que cette langue, il l'ait transmise à ses enfants, à sa famille.

La réfutation de Lucrèce s'applique, quoi qu'on en ait dit, à tout autre chose, à la supposition d'un homme qui, se séparant du genre humain, jusque-là muet, se serait avisé de la parole et aurait fait accepter sa découverte.

Lucrèce, dans de beaux vers dont Horace s'est souvenu et s'est inspiré [1], attribue la découverte, de préférence, au genre humain lui-même. Les hommes se trouvant posséder l'organe de la parole, la faculté de parler, qui était en eux, s'est produite nécessairement sous une double influence, l'impulsion de la nature, la sollicitation du besoin. « C'est la nature qui a contraint les hommes à émettre les divers sons de la voix ; c'est le besoin qui leur a arraché les noms de toutes choses : »

At varios linguæ sonitus natura subegit
Mittere, et utilitas expressit nomina rerum.

1 *Sermon.*, I. III, 103

Est-il besoin de faire remarquer l'énergie de ces expressions : *subegit*, *expressit?* Par une rencontre curieuse à signaler, mais au reste très naturelle, elles se sont reproduites, comme d'elles-mêmes, dans la prose de Rousseau, traitant la même question :

« Il est à croire que les besoins dictèrent les premiers gestes, et que es passions *arrachèrent* les premières voix[1]. »

Cette nécessité de la production du langage est encore bien fortement marquée par le poète lorsqu'il remarque que, dans l'enfance, l'impuissant bégayement de notre langue semble nous forcer au geste, *protrahere ad gestum*, et nous fait montrer du doigt tout ce qui s'offre à nos yeux.

Lucrèce est toujours poète en même temps que philosophe; à la justesse, à la force, il joint la vivacité, l'éclat du coloris, et, sans prétention descriptive, uniquement appliqué à sa démonstration, il se répand en images, d'une vérité, d'une beauté singulières, mais qui sont encore des arguments. Tel est, dans ce morceau, le caractère des passages vraiment admirables, où, raisonnant encore par analogie, il peint chez les animaux de toutes sortes, sauvages ou domestiques, les premières et précoces manifestations de leurs instincts, et particulièrement celui que leur fait trouver, tout muets qu'ils sont, pour la variété de leurs affections des accents d'une expression variée comme elles, et dont la spontanéité lui paraît analogue à celle du langage humain. Il y a là, en abondance, des traits dont Virgile et Horace ont été visiblement frappés, qu'ils ont imités, avec lesquels ils sont entrés en lutte[2], mais qu'ils ne pouvaient surpasser, ni eux, ni les autres grands peintres, poètes ou prosateurs, de la nature.

Une ordonnance plus logique et plus naturelle qu'il n'a paru à quelques critiques, introduit ici, dans un second morceau de quelque étendue (v. 1090-1106), des explications d'un autre ordre. Elles sont comme le pendant de celles qui viennent d'être données au sujet du langage; elles ont trait à un instrument plus matériel de civilisation, le feu. Lucrèce en avait aussi parlé, en passant, dans son premier tableau de a société naissante (v. 1009) :

Inde casas postquam ac pelles ignemque pararunt.

Il y revient avec plus de détail, répondant à une question que lui adresse intérieurement, il le suppose, son disciple Memmius (v. 1090) :

Illud in his rebus tacitus ne forte requiras.

1. *Sur l'origine des langues*, c. II.
2. Cf. Virg., *Georg.*, I, 388, 420, 423; III, 85, 232; — Hor., *Carm.*, III, XIII, 3 sqq.; IV, IV, 5 sqq. etc.

Cette communication secrète entre le maître et le disciple, l'auteur et le lecteur, donne, ici comme ailleurs, beaucoup de vie et de mouvement aux développements didactiques de Lucrèce.

C'est la foudre, répond-il, qui, dans le principe, a fait descendre le feu sur la terre, où il s'est ensuite distribué. A cette cause primitive et générale ont pu en ajouter d'autres certains accidents naturels, comme, par exemple, il s'y arrête complaisamment (v. 1095-1099), reproduisant avec supériorité, par des traits heureusement descriptifs, une peinture déjà essayée par lui dans un autre livre (IV, 896-899), les incendies fortuitement allumés dans les forêts par le choc, le frottement des arbres qu'agite la tempête.

Ce n'est pas tout que de posséder le feu : il faut savoir s'en servir. Les hommes ne l'ont pas su tout d'abord ; *necdum res igni scibant tractare*..., nous a-t-on dit plus haut (v. 950). Quel a été leur maître? le soleil, sa chaleur, dont ils remarquèrent bientôt l'action puissante ; *sol docuit*, expression heureuse, correspondant au *fulmen detulit* des vers précédents. Les bienfaiteurs de l'humanité, ce sont pour Lucrèce, non pas comme pour d'autres poètes inspirés par la religion, des dieux, mais les objets inanimés de la nature. Ou plutôt l'homme n'a de bienfaiteur que lui-même, d'auxiliaire que sa pensée appliquée aux données de l'expérience et au sentiment de ses besoins : l'homme, c'est-à-dire quelques hommes plus doués que d'autres du don de l'observation, de réflexion, d'invention, les grands inventeurs de cette époque primitive, dont les découvertes ont insensiblement changé le régime de la vie,

> Ingenio qui præstabant et corde vigebant.

Lucrèce en parle magnifiquement, comme, à son exemple, Virgile, lorsque dans ses *Géorgiques*[1] il se fait à son tour l'historien des débuts de l'industrie humaine, ou que, dans son *Énéide*[2], il charge l'ami même d'Énée, le noble Achate, du soin vulgaire d'allumer le feu. A ces époques reculées, aimées de l'épopée, tout est nouveau, tout a l'intérêt d'une merveille. De là, à côté de ce merveilleux qui résulte de l'intervention des dieux, le merveilleux des mœurs, tant de tableaux de la vie, de ses détails les plus familiers, chez Homère et, par imitation, dans un âge moins naïf, chez Virgile. Lucrèce, en ce livre, est tout homérique ; il se fait le contemporain de ces merveilleuses découvertes, l'art d'allumer le feu, de cuire les aliments, et bien d'autres encore, non moins primitifs.

Voilà donc les hommes vêtus, logés, vivant en famille, en société,

1. *Georg.*, I, 112 sqq. — 2. *Æn.*, I, 174 sqq.

avec la parole qui leur sert de lien commun, et le feu pour principal instrument, les voilà en pleine voie de civilisation. Lucrèce raconte un peu vite (v. 1107-1115) l'histoire de ces premières sociétés. Il parle tout à coup de rois, qui fondent des villes, bâtissent des citadelles, pour leur sûreté, avant d'avoir expliqué comment on s'est donné des rois. Mais il ajoute que ces rois partageaient entre tous les terres et le bétail, en raison de la beauté, de la force, ou même de l'esprit, de ces supériorités naturelles qui alors avaient beaucoup d'empire, et il sous-entend sans doute que les rois ont été désignés, de même, par ces supériorités. Qu'on y fasse attention : ce mot *reges* (v. 1107), qui semble d'abord si inattendu, le poète nous y a préparés par le vers final (v. 1105) du morceau précédent.

Bientôt s'établit entre les hommes une nouvelle distinction qui prime toutes les autres, celle de la richesse, de l'or, son signe principal. Lucrèce, par une expression spirituelle, la met elle-même au nombre des découvertes (v. 1111) :

Posterius res inventa est, aurumque repertum.

Horace, on peut le croire, se souvenait de Lucrèce, lorsque, dans une de ses odes [1], il regrettait le temps où l'or n'avait pas encore été trouvé, restait encore caché dans la terre :

Aurum irrepertum et sic melius situm
Cum terra celat ;

lorsque, dans une de ses satires [2], il célébrait ironiquement la beauté sans pareille de la richesse, son universel empire sur la vertu, la renommée, la gloire, toutes les choses divines et humaines :

Omnis enim res,
Virtus, fama, decus, divina humanaque pulcris
Divitiis parent...

à bien d'autres rapprochements de ce genre prêterait un morceau, tout à fait dans le goût d'Horace, par lequel Lucrèce interrompt un moment la suite de cette histoire conjecturale dans laquelle il s'est engagé.

L'idée de la préférence accordée à la richesse, dès ces premiers temps, à plus forte raison dans les âges ultérieurs, amène le poète à une digression morale sur une autre sorte de richesse, plus réelle, la modération dans les désirs, sur la sécurité d'une humble condition, les dangers d'une haute fortune (v. 1115-1133).

1. *Carm.*, III, III 49. — 2. *Serm.*, II, III, 94.

C'est, comme d'autres morceaux du même genre, un épisode bien naturel dans un poème, où, selon l'esprit de la philosophie dont il est l'expression, la science de la nature est subordonnée à l'exposition du système de morale qui doit gouverner la vie humaine, du vrai système, *vera ratio*, c'est ainsi que l'appelle Lucrèce et ici et partout (v. 1115)[1] :

> Quod si quis vera vitam ratione gubernat....

Quand il dit spirituellement, dans les vers suivants, que savoir vivre content de peu est une grande richesse, que de ce peu il n'y a jamais disette :

> Divitiæ grandes homini sunt, vivere parce
> Æquo animo, neque enim est unquam penuria parvi,

il ne parle pas seulement comme Épicure, mais aussi comme Zénon. Cicéron a dit de même, dans ses *Paradoxes* stoïciens[2] :

> Non esse cupidum pecunia est; non esse emacem vectigal est : contentum autem suis rebus esse, maximæ sunt et certissimæ divitiæ.

A ces maximes de la sagesse le poète oppose les prétentions ordinaires de l'ambition humaine, et, comme dans le sublime début de son IIe livre, bien éloquemment, sur le ton du dédain et de la pitié, en parlant de ce qu'on regarde comme les plus enviables des biens, la gloire, la puissance, la richesse! On comptait sur la stabilité, sur la tranquillité : vain espoir! On ne rencontre dans la route de la vie, devenue l'étroit et pénible sentier de l'ambition, que lutte, que dangers, que ruine; arrivé au faîte, on en est précipité comme par un coup de foudre, « car c'est sur ces hauteurs, ces sommets, qui dépassent tout le reste, que se rassemblent, pareils aux vapeurs de la foudre[3], les traits de l'envie ».

Par le mot *invidia* (v. 1124-1132) le poète se borne-t-il à personnifier l'envieuse, la haineuse hostilité qui travaille à la chute de l'ambitieux triomphant? Je serais tenté de voir ici un nouvel exemple des emprunts que fait littérairement le poète aux croyances combattues par lui, et j'entendrais *invidia*, tout à la fois, et de l'envie, et, par allusion, de cette puissance jalouse, qu'offensait la prospérité de l'homme, de cette Némésis qui joue un si grand rôle dans la poésie des anciens et même dans leur histoire. Avec l'interprétation que je propose me paraissent s'accorder et le *dejicit contemptim*, qui répondrait si bien au caractère attribué à Némésis, et le *in Tartara tætra*, expression

1. Cf. I, 41, 499, 621, etc.
2. Cic., *Paradox.*, VI.
3. Cf. Horace, *Carm.*, II, x, 8 :
Summa petit livor....
Ovide, *Remed. amor.*, 370 :
Summa petunt dextra fulmina missa Jovis.

mythologique, naturelle dans l'hypothèse de son intervention poétique, mais qui, autrement, contredit par trop, on en a fait quelquefois l'observation, les négations philosophiques du poète, ce qu'on lit, par exemple, dans son IIIe livre (v. 25) : *nusquam apparent Acherusia templa.*

Lucrèce termine ce morceau, où tant de beautés seraient à remarquer, par un ingénieux trait de satire contre les hommes étrangers à cette *vera ratio*, à ce système de la vie raisonnable, qu'il a rappelé en commençant : ils n'ont, dit-il, que des jugements d'emprunt; ils désirent, ils poursuivent sur la foi d'autrui, non d'après leur sentiment propre. Mais, ajoute-t-il (v. 1131), il en sera toujours, il en a toujours été ainsi, et, par ce mot *ante*, il revient avec aisance au récit que sa digression morale a interrompu. C'est de quoi n'ont pas assez tenu compte les critiques qui ont arbitrairement changé l'ordre des vers de ce morceau. Chez eux disparaît la transition discrètement marquée, comme toujours, par le poète.

Elle manquerait, qu'il suffirait pour y suppléer, dans cet endroit, comme dans beaucoup d'autres, de la suite des idées. Il faut voir dans les vers qui viennent d'être analysés quelque chose de plus qu'un lieu commun épisodique. C'est, en même temps, une transition à la peinture des révolutions qui ont troublé le premier établissement social. La supériorité de la beauté, de la force, de l'intelligence avait fait les rois, les puissants et les riches. Mais l'esprit de rivalité, d'ambition, ne les laissa pas jouir longtemps de leur haute fortune. De là les révolutions : l'anarchie populaire remplace le despotisme monarchique; puis l'excès du désordre, où périt la société, amène les lois et les magistratures.

Voilà, en substance, ce qui est raconté dans quelques vers (v. 1134-1145) d'une singulière beauté poétique. C'est une histoire abstraite; mais, par un procédé ordinaire au poète, les abstractions y sont personnifiées, animées, agissantes. Le diadème, ce superbe ornement d'une tête auguste, foulé tout sanglant sous les pieds du vulgaire, pleure ses anciens honneurs; le genre humain, fatigué de la violence, épuisé par la discorde, tombe de lui-même sous le joug étroit de la justice et des lois. Et, en même temps, quelle profondeur de sens, quelle intelligence de l'aveugle emportement qui fait les révolutions et de la fatigue qui les suit, que de vérité dans ces vers :

> Nam cupide conculcatur nimis ante metutum...
> Nam genus humanum, defessum vi colere ævum,
> Ex inimicitiis languebat....

Lucrèce donne pour origine, pour fondement à la justice, l'intérêt de

la société ainsi troublée, le besoin, l'utilité. Ainsi fait Horace qui le résume et même le cite tacitement dans ces vers :

> Jura inventa metu injusti fateare necesse est,
> Tempora si fastosque velis evolvere mundi [1];

c'est la doctrine d'Épicure et avant lui d'Aristippe. Il y en a une autre, celle de l'Académie, du Lycée, du Portique, qui remonte à une origine plus haute et asseoit le droit sur une base moins variable que le besoin des sociétés. Elle enseigne que Dieu, la suprême justice, a mis dans le cœur de l'homme la notion du juste et de l'injuste, première source des lois. Quelques années après Lucrèce, Cicéron, dans ses discours, dans ses traités [2], s'en rendait l'éloquent interprète. Il ne contredisait pas Lucrèce, il le complétait. L'origine divine du droit n'a rien de contradictoire avec la cause occasionnelle des lois particulières.

Ce qui fit surtout sentir le besoin d'un ordre nouveau réglé par des lois, ce fut, ajoute Lucrèce (v. 1146-1159), l'excès et la perpétuité des vengeances auxquelles se substitua un châtiment légal. Il y a encore ici de bien belles choses sur la violence, l'injustice, qui par un retour vengeur remontent à leur auteur, et que l'on compare, par une figure hardie, à un filet dans lequel s'embarrasse le coupable; sur la crainte du supplice qui altère toutes ses joies, qui ne lui laisse aucun repos, le tient sans cesse préoccupé de la découverte presque infaillible de son acte criminel, au point que, dans son sommeil, ou dans le délire de la maladie, il lui arrive de se trahir, de se dénoncer lui-même. Lucrèce avait déjà (IV, 1016) comme ébauché le terrible tableau de ce cauchemar du crime, mis, chez les modernes, en action par l'auteur de Macbeth. A ses vers font écho ces paroles de Shakespeare :

« Il a été murmuré d'horribles secrets. — Des actions contre nature produisent des désordres contre nature. Le sourd oreiller recevra les confidences des consciences souillées [3]. »

Ce n'est pas sans étonnement qu'on entend Lucrèce dire de cet homme qui, selon sa belle expression, a violé par ses actes le traité de la paix publique : « En vain les a-t-il dérobés aux regards des dieux et des hommes, il ne peut avoir la confiance qu'ils resteront toujours ignorés : »

> Etsi fallit enim divum genus humanumque
> Perpetuo tamen id fore clam diffidere debet.

Le poète parle ici involontairement le langage ordinaire, et non pas le sien; car il croit à des dieux qui ne s'occupent ni de ce globe ni de

1. Hor., *Serm.*, I, III, 111. A ce passage d'Horace comparez celui d'Ovide, *Fast.*, III, 275 sqq.

2. Cic. *Pro Milon.*, IV; *de Legibus*, I; *de Re publ.*, III, etc.

3. Shakespeare, *Macbeth*, V, 1.

ses habitants, qui sont complètement indifférents aux actions humaines. De plus, en ne croyant retracer que les appréhensions de l'intérêt personnel alarmé sur les conséquences d'une action coupable, il exprime, sans s'en rendre compte, tout autre chose, ce qu'on appelle le remords, ce sentiment douloureux qui suit l'infraction de la loi morale, la révolte contre celui qui l'a portée.

Lucrèce est encore ici ramené, dans ses expressions du moins, par la nécessité de son sujet, à des idées que n'admet pas sa philosophie, mais qu'il est bien difficile d'éviter, aux idées religieuses. Aussi est-ce en cet endroit qu'il s'avise, un peu tard, de rechercher comment ces idées ont pu s'introduire dans le monde, occuper une si grande place dans l'ordre social, dresser tant d'autels, bâtir tant de temples, établir tant de cultes (v. 1159-1238).

Remarquons comme cette recherche vient à point, comme Lucrèce répond à sa pensée et à la nôtre, comme il est actif et nous rend actifs dans ce travail sur des idées empruntées, quelle vie dans cette poésie, qui n'est pas logiquement, méthodiquement didactique, qui l'est avec passion, les passions de la conviction, et parfois peut-être du doute.

D'où est venue aux hommes l'idée de la puissance active des dieux, *numina deum*, et, par suite, l'établissement des religions et des cultes? Lucrèce pose cette question avec une grande solennité, sans dissimuler ce qu'il y a là d'universel, d'involontaire : mais en même temps il annonce l'explication qu'il en donnera, une terreur secrète et irréfléchie, *horror*[1].

Ce mot a été pris en bonne part par d'autres qui l'ont trouvé propre à rendre le respect mêlé de crainte qu'inspire la présence ou la pensée de la divinité :

> Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre et parmi nous
> Jette une sainte horreur qui nous rassure tous[2].

C'est que Lucrèce explique ce qu'il s'est demandé (v. 1167-1180), d'après la doctrine des simulacres, d'où est venue aux hommes l'idée de la puissance active des dieux ; c'est, dit-il, de certaines images merveilleuses qui s'offraient à eux, dans leurs songes, ou même dans l'état de veille, avec des proportions colossales, un langage impérieux, convenable à leur nature, à leur force et à leur beauté, avec des actes surnaturels exécutés sans peine et sans fatigue.

Ces images étaient-elles des émanations des dieux véritables que Lucrèce reconnaît avec Épicure, niant seulement qu'ils se mêlent en rien des choses de ce monde? Il ne le dit pas ici, mais très expressé-

1. V. 1163. Cf. II, 610; III, 28. — 2. Racine, *Iphigénie en Aulide*, v. 6.

ment dans le livre suivant (VI, 68-78), et on doit le conclure des principes généraux de sa philosophie.

Les dieux une fois conçus de cette sorte, les hommes ont attribué à leur action tous les phénomènes dont ils ignoraient la cause ; ils les ont fait habiter dans le ciel parce que dans le ciel s'accomplissent tous ces phénomènes, énumérés par le poète avec quelque confusion, mais beaucoup de magnificence et d'éclat (v. 1181-1191). L'énumération se termine par ce que ces phénomènes présentent de plus effrayant et ce qui a dû surtout, pense-t-il, précipiter les hommes vers la religion, les impétueux éclats de la tempête, ses menaçants murmures :

> Et rapidi fremitus, et murmura magna minarum.

Minarum, c'est encore là une de ces transitions tacites, dont se contente le plus souvent le poète. Tout à coup il se récrie douloureusement sur la misère du genre humain qui, s'étant ainsi donné des maîtres, leur a prêté des idées de colère, de vengeance, et a par là préparé bien des peines aux âges à venir. Si l'on entre dans la pensée de Lucrèce, cette exclamation inattendue (v. 1192 sqq. Cf. II, 18 sqq.) paraîtra d'un effet très pathétique.

Mais n'est-ce pas là un langage bien impie, se dit le lecteur ? Lucrèce le comprend et réplique par la définition de la vraie piété, comme il la comprend. Elle ne consiste pas, pense-t-il, dans cet abaissement superstitieux sous des maîtres imaginaires, mais dans la tranquillité de l'âme, regardant sans trouble toutes choses (v. 1197-1202). Horace a dit, d'après lui, se souvenant sans doute de ce passage :

> Hunc solem et stellas et decedentia certis
> Tempora momentis, sunt qui formidine nulla
> Imbuti spectent [1]...

Pour ces poètes épicuriens, en raison de l'idée qu'ils se font de leurs dieux recueillis, sans souci de nous, dans leur inaltérable repos, on leur fait injure en les craignant, on les honore par le sentiment contraire.

Si Lucrèce n'a pas réussi à définir la vraie piété, du moins a-t-il, on ne peut mieux, caractérisé la fausse, celle du superstitieux : « La piété, dit-il, en vers admirablement satiriques (v. 1196-1201), ce n'est pas se montrer aux autres, se tournant, à tout instant, la tête voilée, vers une pierre, s'approchant de tous les autels, précipitant sur le sol son corps prosterné, étendant ses mains vers les sanctuaires, arrosant les

1. Hor., *Epist.*, I, vi, 3 sqq. Cf. Cic., *de Nat. deor.*, I, 17, 44 sqq., etc.

temples du sang des animaux, enchaînant les prières aux prières... » Et ce n'est pas seulement à la vanité, à l'absurdité des croyances et des pratiques de la superstition que s'attaque le poète, mais à l'ostentation qui s'y mêle, et par ce seul mot *videri*, point de départ de tout le développement, il fait penser à une peinture, qu'il a peut-être inspirée, celle du dévot hypocrite dans les *Épîtres* d'Horace[1] :

Vir bonus, omne forum quem spectat, et omne tribunal....

Stace, résumant Lucrèce, a fait dire à un des personnages de la *Thébaïde*, l'impie Capanée : *Primus in orbe deos fecit timor*[2]. Cette crainte, cette terreur, Lucrèce en développe les causes principales dans une suite de tableaux d'une grande vivacité poétique.

C'est le spectacle des merveilles célestes, qui éveille en nous le soupçon d'une puissance surnaturelle et redoutable (v. 1202-1215).

C'est le bruit de la foudre qui nous fait trembler, qui ramène les plus puissants au sentiment de leurs fautes, à la crainte du châtiment, qui les précipite au pied des autels (v. 1216-1223).

C'est le naufrage qui engloutit un général, avec ses vaisseaux et ses légions, malgré ses humbles prières, comme si une puissance secrète se faisait un jeu de briser les puissances humaines (v. 1224-1233) :

Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulcros fasces, sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

Lucrèce parle encore ici le langage ordinaire, il se met à la place des superstitieux qu'il peint. On a eu tort de lui imputer ces paroles et d'y voir, avec Bayle[3] et Louis Racine[4], une reconnaissance involontaire de la Providence.

Ce sont enfin les tremblements de terre qui, donnant aux hommes le sentiment de leur faiblesse, les amènent à l'idée de la puissance divine (v. 1234-1238).

Nous venons de réduire à des termes bien simples ce qui est pour Lucrèce la matière de bien riches tableaux : soit que, par exemple, s'inspirant d'Ennius, comme plus tard Virgile s'inspirera de lui, il peigne magnifiquement la voûte céleste où, selon l'opinion des anciens, sont attachées et brillent les étoiles,

Magni cælestia mundi
Templa super, stellisque micantibus æthera fixum[5] ;

1. Hor., *Epist.*, I, XVI, 57 sqq.
2. Stace, *Thebaid.*, III, 661.
3. Diction., art. *Lucrèce*.
4. *La Religion*, chant II.
5. V. 1202-3. Cf. Enn. fragm. *Annal.* I : Qui cælum vortat stellis fulgentibus aptum.

soit que, dans des vers, qu'il faudrait tous transcrire, il devance, il suscite les célèbres peintures de l'orage dans les *Géorgiques*[1], de la tempête dans l'*Énéide*[2]; soit que le terrible phénomène des tremblements de terre lui fournisse des images qu'on peut dire égales à leur objet, des expressions hardies qui tenteront une industrieuse imitation[3]. Et quels forts et pathétiques accents il trouve pour rendre ces sentiments d'étonnement, d'admiration, de frayeur, d'humilité qu'excite chez l'homme le spectacle des grandes scènes de la nature, ces rois superbes qui frissonnent au bruit du tonnerre, ce général qui rencontre sur mer un ennemi inattendu, la tempête, et tout tremblant, d'une voix suppliante, demande la paix aux vents,

> Ac prece quæsit
> Ventorum pavidus paces, animasque secundas?

Par quels termes spirituels[4], d'autre part, s'applique-t-il à faire comprendre que ces sentiments ajoutent aux scènes de la nature qui les excitent ce qui réellement n'y est pas, le témoignage d'une action divine!

Faut-il en convenir avec Lucrèce? Son argumentation, d'une expression si forte, d'une si vive poésie, est-elle sans réplique? Il faudrait y changer peu de choses pour en faire une magnifique démonstration de la Providence divine. Que dit en effet Lucrèce? Que l'admiration des merveilles de la nature, l'impuissance de les expliquer, le sentiment de notre faiblesse qui nous saisit à ce spectacle, la terreur que nous causent certains phénomènes redoutables, et le souvenir de nos fautes qu'ils réveillent, conduisent, partout et en tout temps, l'homme à l'idée de dieux, auteurs du monde et ses souverains. Que disent autre chose ceux qui, pour établir l'existence de Dieu, la réalité de sa providence, argumentent précisément de ces sentiments et de leur universalité? Est-ce assez, pour en infirmer l'autorité, de cette prétendue connaissance des lois de la nature que leur oppose dédaigneusement le disciple d'Épicure (v. 1209-1215)?

Sans autre transition que ce *quod superest* dont il use si volontiers, Lucrèce passe (v. 1239 sqq.) à un autre ordre d'explications, qui doivent elles-mêmes occuper une grande place dans une histoire des premiers progrès de l'humanité. Comment l'homme vient-il à connaître les métaux, l'or, l'argent, le plomb, l'airain, le fer, leurs propriétés, l'art de les travailler? Par divers accidents, sans doute; mais Lucrèce ne s'arrête qu'à un seul, l'embrasement des forêts: soit que la

1. Virg., *Georg.*, I, 311.
2. Virg., *Æneid.*, I, 80 et sqq.
3. Cf. Virg., *Æn.*, II, 628; V, 88.
4. V. 1170, 1173, 1184-1186, 1193, 1237.

foudre eût allumé l'incendie; soit que ce fût l'homme lui-même, par quelque raison, guerre, chasse, défrichement. Il en résulta une fusion des métaux que renfermait la terre. L'homme fut frappé de leur éclat, remarqua leur fusibilité, leur ductilité, comprit qu'il était possible, en imitant le procédé de la nature, de leur faire prendre des formes diverses, d'en fabriquer toutes sortes d'armes et d'instruments (v. 1239-1266). Cette histoire des débuts de l'industrie humaine est racontée par Lucrèce en vers faciles, spirituels, expressifs, semés, à l'ordinaire, de beaux traits descriptifs, d'expressions heureuses, dont un certain nombre recueillies, par Virgile particulièrement, sont entrées dans le trésor de la langue poétique des Romains[1].

Une de ces expressions, particulièrement, *tum penetrabat eos, posse*, etc. (v. 1260) me paraît exprimer heureusement l'acquisition de ces idées nouvelles que l'observation fait entrer dans l'esprit des premiers humains. Les métaux découverts et appliqués aux usages de la vie, on ne tarde pas à découvrir entre eux des différences; l'or et l'argent sont méprisés à cause de leur peu de dureté, l'airain est seul en estime. Il en a été depuis tout autrement, remarque le poète dans des vers où il renouvelle, non sans se copier un peu lui-même, l'expression spirituelle de ces révolutions que le temps amène dans la condition des choses et le jugement qu'on en porte (v. 1267-1278. Cf. v. 824-838).

L'airain lui-même, on le voit dans les vers suivants (1279-1294), l'airain, pendant longtemps d'un universel usage, devait perdre sa prééminence, et le fer, une fois connu, devenir le principal instrument de la guerre et de l'agriculture.

Lucrèce est ici d'accord avec Homère, chez qui l'airain joue un si grand rôle et qui nomme à peine le fer, avec Hésiode, dans ce passage[2] célèbre, bien connu du poète latin, des imitations de détail le montrent, où l'histoire des divers âges du monde semble rattachée à celle de la découverte successive des métaux. A l'une et à l'autre répond l'histoire de la guerre que leur associe Lucrèce, rappelant, comme depuis Horace[3], d'après lui, de quelles armes, bien primitives, elle fit d'abord usage, les poings, les ongles, les dents, une pierre, une branche d'arbre, jusqu'au moment où l'expérience enseigna à en fabriquer d'airain et de fer. Il rappelle aussi la cause, bien primitive elle-même, témoin certains vers d'Homère[4], pour laquelle se fit d'abord la guerre, le

1. Au vers 1248 comparez Virgile, *Buc.*, X, 55; *Georg.*, I, 140. Au vers 1255 comparez Virgile, *Georg.*, 165, etc.

2. Hesiod. *Opera et dies.*, v. 142 sqq. Cf. Ovid. *Metam.*, I, 10....

3. Hor. *Serm.*, I, III, 99 sqq.

4. Hom. *Iliad.*, I, 153 sqq.

ravage des champs, l'enlèvement des troupeaux. Il trouve dans le rapprochement de fortes images guerrières (v. 1287-1288) et d'images rustiques le sujet d'agréables contrastes.

Un morceau d'assez grande étendue (v. 1293-1347) est ensuite consacré par Lucrèce à énumérer et à décrire les divers procédés imaginés par les hommes pour se combattre.

Il n'est pas d'accord avec Homère[1] lorsqu'il dit, en vers élégants (v. 1295-1296)[2] que l'on combattit à cheval avant d'en venir à combattre du haut d'un char. C'est uniquement de cette seconde manière que combattent les guerriers, grecs et troyens, de l'*Iliade*. D'autre part la fable des Centaures est plus ancienne que les traditions de la guerre de Troie, et l'on a des raisons de penser que si l'art de combattre à cheval était alors inconnu dans la Grèce méridionale, il ne l'était point dans la Thessalie, dans la Thrace.

Lucrèce ne parle qu'en passant (v. 1299) des chars armés de faux. Il a peint ailleurs (III, 640 sqq.), les terribles effets de cette machine de guerre.

Cette énergie se retrouve dans les vers (v. 1301-1303) où il rappelle que les hommes se sont donné pour auxiliaires, dans les combats, les éléphants. Il les appelle, après Névius et Ennius, du nom que, dans leur surprise et leur ignorance, les soldats romains leur avaient donné, au temps de la guerre de Pyrrhus, bœufs de Lucanie, *Lucas boves*. Ce nom, vingt ans après la bataille d'Héraclée, on l'inscrivait sur la colonne de Duillius; il était comme consacré, et les poètes latins ont pu s'en servir légitimement. C'est toutefois dans l'*Hippolyte*[3] de Sénèque un singulier anachronisme.

Si *Lucas boves* fait songer à la guerre de Pyrrhus, *Pœni* rappelle les guerres puniques, dont le poète a parlé ailleurs (III, 831 sqq.), épisodiquement, en si beaux vers. Ces souvenirs inattendus, jetés au milieu de développements didactiques, ont de l'agrément.

A ces inventions de l'art de la guerre, devenue de plus en plus meurtrière et terrible (v. 1303-1305), Lucrèce en ajoute d'autres (v. 1306 sqq.) auxquelles on ne peut accorder la même réalité historique. S'il fallait l'en croire, les hommes en seraient venus à mener au combat des taureaux, des sangliers, des lions, auxiliaires aussi et peut-être plus redoutables à ceux qu'ils devaient soutenir

1. Il l'est avec Fréret, *Recherches sur l'ancienneté et l'origine de l'art de l'équitation dans la Grèce*. Voy. *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. VII, p. 315.

2. Cf. Virg., *Georg.*, III, 113 et sqq.

3. Sénèque, *Hippol.*, v. 352. Comparez le passage de la tragédie de *Médée* (acte I, v. 113) du même auteur, où il est question de poésie fescennine.

qu'à l'ennemi. De là une description de bataille telle qu'il n'en existe nulle part ailleurs de semblable. Le poète s'y laisse entraîner, peut-être un peu trop longtemps, par le plaisir de décrire le désordre jeté dans les deux armées à la fois par l'intervention de ces étranges combattants, les actes divers où s'emporte leur fureur, mal dirigée, mal contenue, des scènes variées d'épouvante, de tumulte et de carnage. Tout cela est peint avec une verve originale, une singulière énergie, et le tableau, confus en apparence, comme ce qu'il devait exprimer, ne laisse pas d'être ordonné avec art. Des traits généraux le commencent (v. 1306-1331) et le terminent (v. 1332-1338), et dans l'intervalle (v. 1316-1331) se place ce qui est particulier à chacune de ces espèces d'animaux sauvages, transformés en combattants par certains progrès de l'art de la guerre, ou plutôt par l'imagination de Lucrèce.

Lui-même ne peut comprendre, il l'avoue (v. 1329-1347), que les hommes aient eu recours à des moyens d'attaque et de défense si dangereux et si désespérés, à moins qu'ils n'aient voulu à tout prix, même au prix de leur propre vie, nuire à leurs adversaires. Faut-il croire que Lucrèce use ici d'une de ces réserves par lesquelles la philosophie qu'il expose corrige quelquefois l'audace de ses assertions, comme dans un autre passage de ce livre (v. 526-533; cf. VI, 703 sqq.), il ait dit ne rien affirmer pour ce monde en particulier, mais bien pour la généralité des mondes diversement créés? Des critiques de grande autorité[1] suppriment, avec un profit évident pour la suite des idées, les trois vers (v. 1342-1344) qui contiennent une si étrange réserve. Ils les regardent comme une interpolation dérisoire de quelque malin lecteur.

Lucrèce désormais (v. 1348 sqq.) accélère sa marche. Il ne doit pas entrer dans le détail des procédés particuliers aux différents arts. Son but est de marquer à grands traits le mouvement général de la civilisation. C'est ce qu'il fait, avec beaucoup de rapidité, de grandeur et d'agrément.

Souvent il revient en arrière. Il en a besoin pour faire comprendre les progrès de l'humanité. De là, entre la barbarie et la politesse, entre la simplicité et le raffinement, entre l'innocence et la corruption, des contrastes intéressants, où le poète s'abstient sagement de l'exagération et de la déclamation, qu'on a pu reprocher depuis, dans des tableaux de même genre, à Sénèque et à J.-J. Rousseau.

A ce que Lucrèce a dit plus haut (v. 1279 sqq.), de la découverte du

1. Lachmann, Bernays, etc.

fer et par suite du renouvellement des armes employées à la guerre, se rattache ici, après des développements quelque peu épisodiques sur la guerre elle-même, logiquement, mais, comme presque toujours, sans lien apparent, ce qu'il dit (v. 1349-1351) de l'application de cette découverte à l'industrie, et particulièrement à l'art du tisserand. Les instruments de cet art n'ont pu être fabriqués qu'à l'aide du fer ; et avec cet art nouveau s'est produit un changement considérable dans le vêtement de l'homme. Des tissus ont remplacé ces pièces rapportées, et simplement nouées, que leur procurait primitivement la dépouille des bêtes sauvages.

Les hommes, ajoute-t-il (v. 1352-1358), plus industrieux que les femmes, se sont adonnés avant elles à ces travaux, qu'ils leur ont plus tard abandonnés comme trop peu virils. Les cultivateurs en faisaient honte à ceux qui s'y livraient et les appelaient à venir partager leurs durs labeurs. Par ce détail est ingénieusement amenée l'histoire des progrès de la culture à laquelle s'arrête le poète dans une suite de vers charmants, où sont devancés, annoncés, l'art et le sentiment de Virgile, et qu'on pourrait appeler les *Géorgiques* de Lucrèce.

En quels termes, vraiment virgiliens, il nous montre (v. 1359-1367) la nature, qui enseigne aux hommes l'art de planter, l'art de greffer ! Ces essaims de rejetons, *pullorum examina*, que les baies, les glands tombés des arbres font croître, dans la saison, à leur pied, donnent l'idée de confier à la terre, ou même à la branche entr'ouverte, *committere ramis*, de jeunes plants. D'essais en essais se produisent les procédés de la culture, et s'apprivoisent peu à peu, par des ménagements, des soins délicats, les fruits sauvages :

> ... Fructusque feros mansuescere terram
> Cernebant indulgendo blandeque colendo.

Sans insister davantage, Lucrèce conclut (v. 1368-1376) par le tableau de la terre qu'a renouvelée le travail de l'homme, et qui se civilise en même temps que lui. On y voit les forêts, ce théâtre de l'antique barbarie, qui reculent et se retirent vers les montagnes, et la culture qui, sous des formes diverses, s'empare des collines comme des plaines. Le penchant des hautes montagnes offre encore des traces de ce partage, ou plutôt de cette conquête. C'est là qu'il faut lire les vers qui la retracent et qu'on en constatera la frappante et agréable vérité. Ils font errer notre imagination, presque notre regard, sur la gracieuse confusion d'un immense paysage, où parmi des prairies que baignent des ruisseaux, des champs couverts de moissons, des vigno-

bles, des vergers, courent de toutes parts, et s'en détachant par l'azur de leur feuillage, d'innombrables plants d'oliviers.

Aux *Géorgiques* de Lucrèce succèdent ses *Bucoliques* dans un morceau ravissant (v. 1377 sqq.), qui, contrairement à l'opinion de quelques critiques, me paraît parfaitement à sa place.

L'homme est déjà bien loin de l'état de nature, de l'état sauvage. Il est entré, il avance dans la vie domestique, dans la vie sociale. Il abuse des métaux pour la guerre ; il en use pour le développement de la culture et de l'industrie. Viennent enfin les arts agréables après les arts utiles. Leur origine du reste remonte très haut, aux premiers loisirs, qui suivirent la satisfaction des premiers besoins. Le poète recule vers ces antiques ébauches de la musique, de la poésie; il les voit naître d'une imitation grossière de la nature; il se rend, par l'imagination, contemporain de la découverte d'un plaisir encore bien imparfait; il jouit comme les premiers humains de la surprise et du charme d'une situation si nouvelle.

Il faut ajouter les premiers vers de ce morceau (v. 1377-1385) à ceux qui, çà et là, dans le poème, témoignent du goût très vif de Lucrèce pour la musique. Il avait parlé excellemment des agréables sons que le musicien, à la main agile, tire de son instrument, qu'il éveille et semble dessiner (II, 412-413), du langage harmonieux, des cordes parlantes de la cithare (IV, 978) ; il ne parle pas ici avec un sentiment moins expressif de ces chants, de ces accords dont la pureté enchante l'oreille, de ces douces plaintes qu'exhale la flûte sous les doigts, sous les lèvres qui la touchent. Mais, dit-il, on n'en est arrivé là que peu à peu, par une lente éducation ; le point de départ a été d'imiter, par un pénible effort de la voix, le chant des oiseaux, ou, au moyen de pipeaux grossiers, les soupirs du vent dans les roseaux.

C'est, ajoute le poète, dans les bois, dans les solitudes pastorales, au sein du loisir et du repos, qu'a été trouvé cet art, et il faut citer ses vers eux-mêmes (v. 1382-1385) où des consonnances redoublées, à la manière de Virgile, répondent, par un accord mystérieux, aux idées de calme et de bonheur qu'ils expriment :

> Avia per nemora ac silvas saltusque reperta,
> Per loca pastorum deserta, atque otia dia.

Dans d'autres vers (v. 1390 sqq.), d'une beauté singulière, Lucrèce s'arrête à décrire ces premières fêtes, auxquelles a présidé la Muse rustique *agrestis Musa*, comme il l'appelle (v. 1396). Il y fait contraster avec la grâce et l'éclat des images de la nature sensible, où il les encadre, leur rudesse, leur grossièreté primitives. C'est à une ker-

messe des anciens âges que nous font assister, et ces groupes de convives couchés sur l'herbe, et bien repus, s'égayant en joyeux propos, et, au milieu des éclats bruyants dont on accueille l'essai d'un plaisir nouveau encore et merveilleux, ces danseurs couronnés de feuillages, qui s'ébranlent, sans trop de mesure, avec de lourds mouvements, et de leurs pieds frappent lourdement la terre, leur mère, la mère commune, ne manque pas d'ajouter le poète épicurien.

L'exemple de Lucrèce n'a pas été perdu pour Virgile, pour Horace, lorsqu'ils ont eu l'occasion de peindre les amusements des anciens habitants du Latium et de l'Attique[1]. Mais ils sont, on doit le dire, malgré l'agrément de leurs vers, restés loin de leur modèle.

A l'intérêt de ces souvenirs d'un passé lointain, évoqué par l'imagination, s'ajoute encore ici celui de réflexions morales, auxquelles revient volontiers le poète, et qui, nous avons déjà eu occasion de le dire, dans l'exposition qu'il a entreprise de la doctrine épicurienne, n'ont rien d'épisodique. Elles sont d'un tour spirituel et renouvellent heureusement ce qui a déjà été, dans ce livre même (v. 1115-1134), si bien exprimé. Lucrèce y redevient l'homme de la civilisation comparant avec les plaisirs grossiers des sauvages habitants des bois, des enfants de la terre, *silvestre genus terrigenarum*, les raffinements des arts de son temps, et trouvant, dans l'un et dans l'autre cas, à peu près égalité de jouissances (v. 1406-1409). Le plaisir, il le montre fort bien (v. 1410-1420), est chose relative; on se contente, on s'arrange fort bien de ce qu'on a, tant qu'on ne connaît rien de mieux, et puis on s'étonne ensuite que cela ait pu suffire, être admiré, envié, disputé. « Les premiers vêtements, faits de la peau des bêtes sauvages, sont à un certain moment tombés dans le mépris, et pourtant, au temps où on en eut l'idée, ils furent peut-être un tel objet d'envie, que le premier qui les porta dut perdre la vie dans quelque embûche; sans que sa dépouille, disputée entre les assaillants, mise par eux en lambeaux et arrosée de leur sang, ait pu servir à aucun (v. 1416-1420). » Cette terrible peinture de la féroce convoitise des premiers temps nous met bien loin de la concorde imaginaire dont il a plu à Sénèque de les gratifier :

Quidquid natura protulerat, id non minus invenisse, quam inventum monstrare alteri voluptas erat[2].

La civilisation a beau avancer, la somme des plaisirs reste à peu près la même, comme aussi, c'est le sujet d'un nouveau développement, la violence des passions : l'objet seul diffère. Lucrèce insiste sur cette

1. Virg., *Georg.*, II, 385; Hor., *Epist.*, II, I, 140; I, 145.

2. Sénèque, *Epistolæ ad Lucilium*, XC.

idée et montre éloquemment qu'il ne nous convient guère d'être sévères pour les hommes des anciens âges. Plus coupables qu'eux, c'est pour des besoins factices que nous nous faisons la guerre (v. 1421-1433).

Dans ce passage qui fait de nouveau songer aux belles moralités d'Horace, et qui a pu, pour sa part, leur servir de modèle, il y aurait à relever des traits bien vifs, bien spirituels, de bien heureuses expressions.

Ainsi, à cette pourpre, à cet or, objet d'une frivole et souvent funeste ambition, il oppose ingénieusement, il l'a déjà fait ailleurs (v. 1427; cf. II, 36), l'étoffe *plébéienne* qui suffirait à la protection du corps. Horace a dit depuis, moins hardiment :

Toga quæ defendere frigus
Quamvis crassa queat [1].

Il dit de ces vains soins, de ces soucis qui tourmentent les hommes, qu'ils ont, peu à peu, poussé au large la vie humaine, *minutatim vitam provexit in altum*, et soulevé autour d'elle les tempêtes de la guerre :

Et belli magnos commovit funditus æstus.

De là peut-être procède cette belle strophe d'Horace [2] :

Rectius vives, Licini, neque altum
Semper urgendo, neque dum procellas
Cautus horrescis, nimium premendo
Littus iniquum.

En parlant, comme son sujet l'y ramène si souvent, de la paix du sage qui connaît la mesure des besoins et y conforme ses désirs, qui sait jusqu'où peut s'étendre et croître la véritable volupté, *quoad crescat vera voluptas*, il réhabilite habilement, par cet emploi sévèrement philosophique, un mot dont a tant abusé un brutal épicuréisme.

Les réflexions de Lucrèce ont de la justesse et de la profondeur. Un poète religieux y trouverait l'occasion de louer la Providence qui a voulu que, dans ce progrès de l'homme vers un plus grand bien-être social, chaque âge de l'humanité fût cependant content de son lot et n'imaginât rien au delà, qu'il y eût entre tous à peu près égalité de bonheur, et même que parfois une plus grande simplicité de cœur, une plus grande innocence, compensât l'indigence et la rudesse de la vie.

Après quelques vers (v. 1434-1437), pleins de majesté, de sérénité, sur les phénomènes célestes, qui, journellement observés, firent connaître aux hommes l'ordre régulier des saisons, Lucrèce conclut par

1. Hor., *Serm.*, I, III, 14. — 2. Hor., *Carm.*, II, x, 1.

quelques traits généraux (v. 1438-1447). Ils embrassent l'ensemble de la vie humaine, les villes entourées de murailles, la campagne partagée, divisée et livrée à la culture, la mer s'émaillant de voiles, ouvertes au souffle des vents,

Jam mare velivolum florebat....

expression d'une hardiesse charmante, mais qu'on peut trouver insuffisante pour faire, dans ces annales du monde, la part d'un art aussi important que celui de la navigation. Le poète ne néglige pas d'y faire celle de la politique, d'y marquer, en quelques mots, les rapports des nations entre elles, les traités qui commencent à leur assurer des secours et des alliances. Tel était, dit-il, l'état du monde, quand les poètes confièrent pour la première fois aux vers le souvenir des choses passées. Il finit donc où Homère commence, et, dans l'ordre des faits humains, son épopée philosophique prend place avant l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

Lucrèce est-il conforme à cet ordre quand il ajoute que, bien peu de temps avant, on avait trouvé l'écriture :

.... nec multo priu' sunt elementa reperta ?

On serait tenté de corriger le texte, et, comme quelques éditeurs, de substituer *post* à *prius*. Il semble en effet que les premiers chants épiques ont dû être un secours apporté à la mémoire, en l'absence de l'écriture, encore inconnue.

C'est sur la raison que compte Lucrèce (v. 1443-1445), pour retrouver, à défaut des récits épiques, perpétués par l'écriture, la trace du passé le plus lointain. C'est par elle en effet (en le disant, il fait son propre éloge) qu'il a retrouvé les événements de cette longue histoire. Ainsi peut parler l'auteur d'une épopée philosophique ; Homère, lui, s'adresse au Muses :

« O Muses, habitantes de l'Olympe, inspirez-moi ! Vous êtes déesses, ô Muses, vous savez tout, vous voyez tout ; et nous, mortels, qui ne savons rien par nous-mêmes, nous écoutons seulement les rumeurs confuses de la renommée [1]. »

Arrivé au terme de sa longue carrière, Lucrèce résume en beaux vers (v. 1446-1455), dont quelques-uns, déplacés plus haut (v. 1386-1387), trouvent ici (v. 1452-1453) leur place naturelle, la marche ultérieure de la civilisation, hâtée par l'expérience et le travail, par les efforts soutenus des générations, par ce que les mortels appellent progrès et perfectibilité.

1. Hom., *Iliade*, II. 484.

Ce livre est empreint d'une double grandeur, celle de la nature e celle de l'homme. On y voit tour à tour travailler ces deux ouvriers, l'un au monde des phénomènes sensibles, l'autre au monde de l'ordre social, les conduire jusqu'à ce concert admirable d'où résulte la civilisation. Une autre grandeur, la grandeur de Dieu, y manque; mais pas autant que l'aurait voulu Lucrèce. Elle se trahit, malgré lui, par des traits inattendus, dans ces intelligentes combinaisons du hasard, dans ces sages lois de la nature, dans toutes ces dispositions vraiment providentielles auxquelles il ne faut que rendre leur nom pour réfuter Lucrèce par lui-même.

PRÉAMBULE

AU COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF

Lucrèce (Titus Lucretius Carus) naquit à Rome, si l'on accepte les dates de saint Jérôme, en 660 (94 av. J.-C.) et mourut en 703 (51 av. J.-C.) ou 704 (50 av. J.-C.). Si l'on suit les indications données par Donat, que les savants semblent préférer, il naquit en 655 (99 av. J.-C.) ou en 656 (98 av. J.-C.) et mourut en 699 (55 av. J.-C.). La différence entre les deux traditions viendrait d'une confusion faite par saint Jérôme entre les consuls de 656, Q. Cæcilius et T. Didius, et ceux de 660, C. Cæcilius et L. Domitius.

On ne sait rien de précis de sa famille, de sa situation, de sa destinée ; on n'a là-dessus que des conjectures à former. C'est encore en vertu d'une conjecture que certains critiques prétendent qu'il étudia dans Athènes la philosophie épicurienne sous Zénon. Selon saint Jérôme, sa mort est due à un philtre qu'on lui fit boire. Il tomba dans des accès de fureur, au milieu desquels, suivant la tradition, il se donna la mort. Son œuvre, dont il avait composé quelques parties dans les intervalles de ses souffrances, semble être restée inachevée. On y trouve des allusions à Catilina et à Clodius, d'où il est permis de conclure que le poème fut écrit vers 696. Selon Forbiger, il fut connu du public à la fin de 696 ou au commencement de 697. Selon Bergk[1], le poète commença à s'en occuper en 696.

Lucrèce ne put certainement revoir son œuvre ; il en fut empêché par sa mort soudaine, et nous en avons la preuve dans le désordre que les éditeurs critiques ont remarqué dans le plan et la disposition des parties. Des transpositions nombreuses ont dû être opérées pour retrouver mieux le dessin de l'ensemble. Enfin certains morceaux ne peuvent être ajustés à une place qui leur convienne exactement. Ce sont comme des pierres d'attente, des matériaux dont le poète se proposait plus tard de faire les pièces de son édifice et qui sont restés

1. Bergk, *Opuscula philolog.*, t. I, p. 431.

sur le sol au milieu de la construction. Saint Jérôme croit, et divers indices confirment cette opinion, que le poème vint, après la mort de Lucrèce, entre les mains de Cicéron qui le corrigea et le mit en état de voir le jour. Cette supposition a été contestée[1]. Dans tous les cas, si l'on peut admettre que l'exécution a été incomplète, que le plan n'a pas trouvé son ordre définitif, que la dernière main a manqué au détail des parties, il faut rejeter l'opinion d'après laquelle le poète eût ajouté d'autres livres à ceux que nous possédons. Les termes mêmes dont se sert Lucrèce (VI, 92 et suiv.) condamnent formellement cette hypothèse.

Le *De rerum natura* est dédié à C. Memmius Gemellus, orateur et homme d'État de ce temps, qui s'occupait aussi de poésie et fut en rapport avec les autres écrivains distingués de cette époque, entre autres avec Catulle.

On a souvent attaqué les doctrines du livre de Lucrèce, doctrines qui sont l'épicuréisme pur, accepté avec toutes ses théories et toutes ses conséquences. Il n'y a certes pas lieu de défendre la doctrine d'Épicure, ni de l'attaquer de nouveau. Il ne s'agit que de Lucrèce, et il convient d'essayer rapidement d'expliquer comment il est un aussi grand poète, en développant une philosophie qui a si peu d'élévation et de profondeur.

Sans entrer dans un détail infini de preuves et de citations, pour tout esprit non prévenu il résulte de la lecture impartiale et attentive de l'œuvre que Lucrèce n'a pas un but scientifique, mais plutôt un but pratique et moral. Il veut rendre plus forte la personne humaine, la délivrer des superstitions et des terreurs qui l'enchaînent. Mais il ne se contente pas d'un développement exact des arguments de la secte à laquelle il appartient. Il ne lui suffit pas de convaincre l'esprit; il veut pénétrer jusqu'à l'âme. Il s'adresse au sentiment autant qu'à l'intelligence. Pour cela, il a deux moyens : la poésie, qui frappe l'imagination, émeut le cœur; la doctrine d'Épicure qui, selon lui, doit donner le dernier mot des choses. Il a d'ailleurs la conscience de ce qu'il veut faire, et il le proclame en plus d'un endroit. (Cf. I, 925 et suiv.) Seulement son double instrument est imparfait : la poésie, à Rome, est dans l'enfance, et la doctrine d'Épicure ignore les secrets de la vie intellectuelle et morale. Il en résulte, de la part du poète, un effort d'autant plus violent pour triompher de toutes les difficultés qui l'arrêtent, et l'on peut dire que s'il ne persuade pas toujours par ses raisons, s'il n'arrive pas toujours à toucher par le charme de sa diction, il donne l'un des plus remarquables exemples d'une âme ardente et vigoureuse; il entraîne à sa suite à la recherche de l'idéal, et s'il n'en enseigne pas les chemins, au moins en donne-t-il le goût et le désir.

1. Cf. Teuffel, *Gesch. der röm. Liter.*, § 203, 4e édit.

Rien n'est plus intéressant que de voir cet homme qui, d'une doctrine spéculative médiocre, veut faire sortir une tranquillité morale qu'elle ne peut procurer. Quel spectacle que celui des tentatives dans lesquelles il s'épuise, et quels jets puissants de poésie jaillissent de son âme et se font voir à travers les labeurs de son expression!

Dans son poème d'ailleurs ne manquent pas la science et les recherches scientifiques, personnelles même. Il y en a sur l'âme, les sentiments, les passions. Un esprit vivant anime l'œuvre entière. Le poète veut démontrer, et, comme Pascal, s'acharnant à une démonstration impossible, il fait sortir de son effort la poésie, comme Pascal fait sortir du sien l'éloquence.

Ce que Rome gagne au poème de Lucrèce est moins un développement exact de physique qu'une impression profonde de passion poétique et d'éloquente conviction, servie par une admirable imagination. Le poète en a la conscience, et c'est à ce sentiment que répondent les vers de la fin du premier livre (921-934) et du commencement du quatrième.

La forme et les moyens d'expression trahissent souvent son enthousiasme. Sans doute aux ressources que lui fournit son génie naturel, il ajoute de savantes ou ingénieuses imitations d'Homère, d'Empédocle, du plus grand poète des Latins avant lui, Ennius. Mais on sent qu'il n'a pas toujours la pleine possession du système qu'il expose. En réalité, il ne le pratique pas; aussi s'attache-t-il à certaines parties plus qu'à d'autres; il est tantôt abondant, tantôt décharné. La précision et surtout l'égalité lui font souvent défaut. Il prend aux Grecs des doctrines et des mots; mais il ne grécise pas, en ce sens qu'il ne s'est pas assimilé l'art de la Grèce. Souvent il est simple et archaïque jusqu'à la sécheresse, absolument dépourvu de coloris, jusqu'à ce que l'inspiration lui revienne.

Sa versification est une pure technique; on y regrette l'harmonie, la variété, l'habile disposition des rythmes. Sa syntaxe est maigre; il a encore des tours pénibles et anciens; il se répète, et reproduit les mêmes formules jusqu'à satiété[1].

Toutefois, même pour ce qui regarde le style, la versification et la langue, il a des mérites de premier ordre. Il y a chez lui plus de régularité dans la structure de la période que chez ses prédécesseurs; les termes sont choisis avec une rare propriété; enfin toutes ses tentatives pour créer des mots nouveaux n'ont pas été vaines, et il a enrichi la langue poétique des Romains.

Il semble qu'il ait profondément étudié et plus d'une fois imité la traduction des *Phénomènes* d'Aratus donnée par Cicéron[2]. On a essayé de trouver de la ressemblance entre plusieurs de ses vers et quel-

1. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.*, p. 6

2. Cf. Munro, *Commentaire*, livre V, p. 198, éd. de 1866.

ques-uns de ceux de Catulle. Mais un examen attentif a montré que les rapports signalés peuvent être expliqués par ce fait que les deux poètes étant contemporains ont naturellement les mêmes moyens d'expression et ont puisé au même trésor de termes poétiques[1]. Mais son influence a été considérable sur les poètes qui sont venus après lui. Le nombre des imitations de Lucrèce que l'on peut relever dans Virgile est extraordinaire[2]. Horace laisse voir aussi combien Lucrèce lui était familier[3]. Ovide lui a aussi emprunté beaucoup[4]; il en est de même de Manilius[5]. Enfin les poètes et les écrivains du premier siècle de l'empire l'ont souvent imité. La trace d'une lecture assidue de Lucrèce se trouve jusque dans les apologistes chrétiens : on a relevé de fréquentes réminiscences de Lucrèce dans Arnobe[6].

Comme dans l'interprétation qui suit il est souvent question des manuscrits, des commentateurs et des éditions, il est nécessaire de dire un mot de toutes les questions qui s'y rapportent.

Les manuscrits de Lucrèce[7] sont tous dérivés d'un archétype du quatrième ou du cinquième siècle écrit en lettres capitales et où les mots n'étaient pas séparés. De cet archétype on a fait trois copies depuis le neuvième siècle, et il en est résulté trois familles de textes, entre lesquelles se partagent les manuscrits que nous possédons. La première ne nous est connue que par l'*Oblongus* ou *Leidensis* I (*Vossianus* 30), de beaucoup le texte le meilleur et le plus pur.

La seconde se compose des *Italici* ou manuscrits italiens (il y en a huit à la bibliothèque Laurentienne de Florence, six à celle du Vatican, un à celle de Cambridge). Ils ont été copiés sur un exemplaire aujourd'hui perdu, apporté par le Pogge d'Allemagne en Italie, et qui ressemblait à l'*Oblongus*. A la même famille appartient un texte d'ailleurs fort interpolé, le *Victorianus* (*Monac.* 816), de Munich, dont les corrections émanent vraisemblablement de la main de Marullus, érudit du quinzième siècle.

Enfin, la troisième famille se compose du *Quadratus* ou *Leidensis* II (*Vossianus* 94), des *Schedæ Havnienses* (huit feuillets) et des *Schedæ Vindobonenses* (dix feuillets).

Les deux sources principales du texte doivent être les *Leidenses*, parce que si les manuscrits italiens, souvent retouchés, ont été quelquefois heureusement corrigés, ils ont été souvent aussi altérés. Parmi les auteurs de ces corrections, on cite Niccolo Niccoli, Michel Marullus,

1. Cf. Jessen, *Ueber Lucrez und sein Verhæltniss zu Catull und Spæteren*, Kiel, 1872.

2. Aulu-Gelle, I, 21, 7, exprime ainsi cette opinion : « Non verba sola sed versus prope totos et locos quoque Lucreti plurimos sectatum esse Vergilium videmus. »

3. Cf. Weingærtner, *De Horatio Lucretii imitatore* dans les *Dissertationes philologicæ Halenses*, t. II.

4. Cf. Zingerle, *Ovidius und sein Verhæltniss zu den Vorgængern*, 2 *H.*

5. Voyez l'indication donnée par Teuffel, *Gesch. der rœm. Literat.*, 4e édit., p. 540.

6. Jessen, *Ueber Lucrez und sein Verhæltniss*, etc.

7. Cf. Teuffel.

mort en 1500, mais d'après les notes duquel fut donnée l'édition Juntine de 1512 ; Avantius, d'après lequel furent données l'édition Aldine de 1500, et la Bresciane de 1511.

Entre les principales éditions qu'il est utile de consulter, il faut placer au premier rang celle de Lambin, 1564 et 1570, dont le riche commentaire, souvent réimprimé, est encore aujourd'hui une des principales sources de l'interprétation de Lucrèce.

A la suite viennent celles de Gifanius, 1566, de Creech, 1695, d'Havercamp, 1725. Il faut se défier des leçons et des explications que contient celle de Wakefield, 1796. Les éditions de Eichstædt, 1801, et de Forbiger, 1828, sont jugées assez sévèrement par les érudits modernes, quoique M. Ad. Regnier, dans la préface de son édition, Paris, 1833, annonce qu'il a suivi surtout Creech et Forbiger. Quant à l'édition Lemaire, il en a été parlé dans l'*Avertissement*.

Le travail de Lachmann (1850, 1853-1855, 1860-1866, 1871), qui a entièrement renouvelé la critique de Lucrèce, est une des œuvres les plus considérables de la philologie moderne.

C'est une édition surtout critique, dont le commentaire est un véritable monument d'érudition pour ce qui concerne la prosodie, la métrique et la langue des poètes latins. Le texte de Bernays (Teubner, 1852, et années suivantes) suit en général le texte de Lachmann avec quelques modifications que l'éditeur indique dans sa préface. Le travail le plus considérable de ces derniers temps est celui de Munro, texte, commentaire et traduction en anglais (1860, 1866, 1873). C'est actuellement l'instrument le plus sûr et le plus complet pour pénétrer dans l'intelligence du texte de Lucrèce. On pourra y joindre avec de grandes précautions l'ouvrage de Bockemüller, *T. Lucreti Cari, De Rerum natura libri VI, redigirt und erklärt*[1].

On pourrait citer un grand nombre de brochures ou de dissertations où Lucrèce est considéré, soit pour ce qui concerne la philosophie, soit pour ce qui concerne l'appréciation littéraire; mais on en trouvera la liste, avec celle des travaux qui sont relatifs à la critique, dans la *Littérature romaine* de Teuffel. Il suffit ici de citer l'article *Lucrèce* du Dictionnaire de Bayle, les chapitres consacrés à Lucrèce dans les *Études sur la poésie latine* de M. Patin, le livre de M. Martha, *le Poème de Lucrèce*, et la brochure de Reisacker, *Quæst. Lucretianæ*, Bonn, 1847, où est traitée à fond la question du rapport de Lucrèce à ses sources. Quant à la langue et à la métrique, nous nous contenterons de signaler Holtze, *Syntaxis Lucretianæ lineamenta*, Halle,

1. Aucune des nouveautés qui ont rapport à la personne du poète ou à la composition du poème ne résiste à l'examen ; un petit nombre de bonnes conjectures se mêle à beaucoup de mauvaises; il y a aussi beaucoup d'erreurs dans le commentaire; mais la partie scientifique, sans être elle-même irréprochable, a un vrai mérite. Le livre, en somme, malgré ses énormes défauts, est indispensable à quiconque veut étudier Lucrèce. (*Revue des Revues*, 1878, p. 82.)

1861; R. Bouterwek, *Lucretianæ quæstiones grammaticæ et criticæ*, Halle, 1861; Kühn, *Quæstiones Lucretianæ grammaticæ et metricæ*, Breslau, 1879. Il sera nécessaire enfin de consulter le *De re metrica* de L. Müller, et l'opuscule intitulé *Symbola ad historiam hexametri Latini* de Birt, Bonn, 1876.

T. LUCRETI CARI

DE RERUM NATURA

LIBER QUINTUS

Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere pro rerum majestate hisque repertis ?
Quisve valet verbis tantum, qui fingere laudes
Pro meritis ejus possit, qui talia nobis
Pectore parta suo quæsitaque præmia liquit ?

1. *Potis.* Adjectif indéclinable : il y a une autre forme, *pote*, et on ne peut pas dire qu'elle soit absolument le neutre de *potis*. Les anciens emploient *potis* et *pote* aux deux nombres, et aux divers genres. Lucrèce, I, 452 : « Quod numquam sine perniciali Discidio potis est sejungi seque gregari. » V, 717 : « Nec potis est cerni, quia cassum lumine fertur. » Varron, *de Re rustica*, 2, 2 : « Nec non emptor pote ex empto vendito illum damnare. » Plaute, *Pœn.*, I, 2, 17 : « Duæ potis sunt plus satis negoti dare. » Cf. Ruddimann, t. II, p. 119. — *Potis* et *pote*, unis au verbe substantif, ont formé *possum*. Il convient de dire que *pote* n'est pas un neutre ; c'est un affaiblissement de la prononciation, comme *mage* s'est formé de *magis*. Cf. Corssen, *Aussprache und Vokalismus*, etc., t. I, p. 286, 2ᵉ édit. — Construisez : *Quis potis est pollenti pectore*.

2. *Condere.* Cf. Virgile, *Bucol.*, X, 50 : « Ibo et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu. » — Les mss. donnent *pro rerum majestatis atque repertis*, ce qui ne peut ni s'expliquer, ni se mesurer. Lambin dit avoir trouvé dans ses mss. : *pro rerum majestate hisque repertis*, et *pro rerum majestate atque repertis*. Il adopte la première de ces deux leçons, et il a été suivi par tous les éditeurs. Bockemüller propose : *pro rerum majestate arte reperta*. — *Hisque repertis*, ces découvertes que j'offre aux lecteurs, c'est-à-dire le système d'Épicure.

3. *Quisve valet verbis tantum ?* Qui a une assez haute éloquence, une éloquence assez puissante ? — *Fingere laudes* équivaut à *fingere carmen laudativum*.

4. *Ejus*, Épicure. — *Qui talia*. L'*Oblongus* donne *quia talia*. — Bockemüller : *potis sit*

5. *Pectore parta suo*, obtenues par la force de son génie. Comparez l'expression *parta armis*. Cf. I, 732 : « Carmina divini pectoris. » I, 413 : « Diti de pectore fundet. » — *Quæsita*. Cf. III, 420. — Les mss. anciens n'ont pas *que*, ajouté par un correcteur, et reproduit sur les textes récents. — *Talia præmia*, de tels avantages, des biens si précieux. Lucrèce a dit ailleurs *vitaï præmia*, les jouissances de la vie, et Virgile, *Veneris præmia*, les plaisirs de l'amour. Cf. *Æn.* IV, 33 : « Nec dulces natos, Veneris nec præmia noris. » — *Liquit*, a laissé comme héritage. En prose on mettrait *reliquit*.

Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cretus.
Nam si, ut ipsa petit majestas cognita rerum,
Dicendum est, deus ille fuit, deus, inclyte Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam quæ
Nunc appellatur sapientia, quique per artem

6. *Cretus*, c'est-à-dire *natus*. C'est le participe passif de *cresco* (Cf. Krüger, *Gramm. der latein. Sprache*, p. 624), ou encore du primitif *creo*, d'où s'est formé *cresco*. Dans tous les cas il ne faut point admettre l'étymologie donnée par quelques grammairiens qui font venir *cretus* de *creatus*, par contraction.

7. *Nam si*, *ut*. Dactyle formé par l'abréviation de *si*. Lucrèce s'est interdit l'hiatus sur l'*arsis ;* toujours il abrège la première voyelle. Cf. V, 74 : « qui in orbi. » II, 404 : « quæ amara. » IV, 1058 : « si abest. » VI, 796 : « si odorata est. » VI, 740 : « quo Averna. » II, 617 : « qui in oras. » VI, 716 : « qui Etesiæ esse putantur. » Voyez Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 42. Cf. Virgile, *Bucol.* VIII, 108 : « an qui amant. »

8. *Deus ille fuit*, *Deus*, *inclyte Memmi*. Le *Quadratus* a *ipse fuit*. Cf. Virgile, *Bucol.* V, 64 : « deus, deus ille, Menalca ! » La doctrine d'Épicure connaissait, outre les dieux de l'éther, aussi les dieux de la terre, qui étaient mortels comme les hommes et répandaient leurs bienfaits sur la race humaine, comme Bacchus, Cérès, Hercule, et, en s'approchant de l'idéal du bonheur, méritaient les honneurs divins. — *Memmi*. Memmius l'ami auquel Lucrèce dédia son livre. Il était de la grande famille des Memmius, qui faisait remonter son origine à Mnesthée, compagnon d'Énée (Mox Italus Mnestheus, genus a quo nomine Memmi, *Æn.* V, 117) ; les Memmius comptèrent plusieurs tribuns du peuple, entre autres l'oncle de celui auquel s'adresse Lucrèce. Ce personnage est représenté par Salluste dans *Jugurtha*, 30, comme doué d'une éloquence entraînante, *facundia clara pollensque*. Le nôtre, ami de Pompée, fut préteur de Bithynie. Il emmena Catulle dans son gouvernement, et ils ne paraissent pas s'être séparés satisfaits l'un de l'autre. Il échoua dans sa candidature au consulat et fut exilé pour crime de brigue ; il se retira à Patras. Il appartenait, comme croyance, à la secte d'Épicure, et passait pour avoir, comme les autres membres de sa famille, une éloquence mordante et facile ; on lui attribuait aussi des vers d'un caractère licencieux. Voyez le portrait de Memmius tel que le trace M. Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 50 et suivantes.

9. *Princeps*. C'est-à-dire *primus*. Aux yeux de Lucrèce, le système de la philosophie d'Épicure est le seul, par conséquent le premier, qui soit réellement conforme à la vérité. Cf. Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 40. — *Vitæ rationem*. Cf. Cicéron, *de Finibus*, I, 5 : « Vitæ regendæ disciplinam. » — *Invenit eam*, *quæ*. Forme métrique négligée. Lucrèce n'a pas soin comme Virgile de ne mettre un monosyllabe à la fin d'un vers que pour produire un effet. Sans parler des vers terminés par le verbe substantif *est*, qui s'unit au mot précédent par synalèphe, dans un même nombre de vers, Virgile a mis à la fin *six* fois, Lucrèce *quarante* fois un monosyllabe ; cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 43. Il y a là une grande différence dans l'art de la versification chez les deux poètes. Exemples de vers terminés par un monosyllabe, tirés de Virgile : *Exiguus mus ; divum pater atque hominum rex ; procumbit humi bos ; intempesta silet nox ; ruit Oceano nox*. La forme métrique fait dans ces différents cas ressortir la petitesse, la majesté, la pesanteur, la profondeur du silence, la grandeur et l'étendue.

10. *Quæ nunc appellatur sapientia*. Lucrèce imite vraisemblablement Ennius, *Ann.* VII, 227, éd. Vahlen : « Nec quisquam sophiam sapientia quæ perhibetur In somnis vidit prius quam discere cœpit. » — *Per artem*. Cf. IV, 844. Virgile, *G.* I, 122 : « Primusque per artem Movit agros. » *Æn.* VI, 663 : « Inventas aut qui vitam excoluere per artes. » *Per artem* signifie proprement : au moyen d'une méthode sûre, en suivant une marche régulière. C'est ainsi que Platon oppose l'art,

Fluctibus e tantis vitam tantisque tenebris
In tam tranquillo et tam clara luce locavit.
Confer enim divina aliorum antiqua reperta.
Namque Ceres fertur fruges Liberque liquoris

τέχνη, à la routine, ἐμπειρία, et dit que l'on ne peut arriver à un résultat utile qu'en usant de procédés précis dont on a la conscience. Bockemüller : *appellatur sapientia cuique.*

12. *Locavit.* La leçon des mss. de Leyde est *vocavit* corrigée à l'aide des mss. italiens. *Vocavit* obligerait à mettre le régime indirect à l'accusatif; au contraire le régime indirect à l'ablatif appelle *locavit.* — *In tranquillo.* Cf. Virgile, *Æn.* V, 127 : « Tranquillo silet immotaque attollitur unda. » Il y a toutefois une différence ; *tranquillo* dans Virgile est un ablatif absolu équivalant à γαλήνης οὔσης, et dont on trouve des analogues dans Tacite, dans Tite-Live même. Lucrèce semble imiter Lucilius cité par Nonius : « Quodque te in tranquillum ex sævis transfert tempestatibus. » On peut remarquer l'admirable opposition des deux membres de la phrase : *Fluctibus* forme contraste avec *tranquillo; tenebris* avec *luce.* Quant au fond de la pensée, Lambin rapproche justement un passage remarquable de Cicéron, *de Finibus*, I, 13, 43 : « Nam cum ignoratione rerum bonarum et malarum maxime hominum vita vexetur, ob eumque errorem et voluptatibus maximis sæpe priventur et gravissimis animi doloribus torqueantur : sapientia est adhibenda, quæ et terroribus cupiditatibusque detractis, et omnium falsarum opinionum temeritate dempta, certissimam se nobis ducem præbeat ad voluptatem. Sapientia enim est una, quæ mæstitiam pellat ex animis, quæ nos exhorrescere metu non sinat : qua præceptrice in tranquillitate vivi potest omnium cupiditatum ardore restincto. »

13. *Reperta.* Construisez *antiqua reperta aliorum divina;* expliquez : les antiques découvertes d'autres bienfaiteurs de l'humanité, admises comme divines, et par conséquent les antiques découvertes qui ont mérité à d'autres bienfaiteurs des hommes le nom de dieux. Les pluriels neutres, dont l'un *reperta* est pris substantivement, surchargent le style et donnent à la pensée quelque obscurité et quelque embarras.

14. *Ceres.* Les mss. de Leyde ont *geres*, corrigé en *Ceres* par les mss. italiens. L'*Oblongus* laisse voir *frugesque liberque.* — *Ceres.... Liberque.* Cf. *G.* I, 7 : « Liber et alma Ceres, vestro si munere tellus Chaoniam pingui glandem mutavit arista, Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis. » — *Ceres.* Antique divinité italienne, dont le nom dérive de la même racine que le verbe *creare*, comme Servius l'indique. Voyez Bailly, *Manuel des racines grecques et latines*, p. 363. Le culte de Cérès était d'abord intimement lié à celui de Tellus (Preller, *Rœm. Mythol.* p. 402, 403; *Les dieux de l'ancienne Rome*, p. 273). Quand les croyances grecques pénétrèrent en Italie, Cérès s'identifia avec la Déméter hellénique, à laquelle on attribuait l'institution de l'agriculture, et, avec *Liber* et *Libera*, forma un groupe semblable à celui de *Déméter*, *Dionysos* et *Perséphone* (cf. Preller, *Rœm. Mythol.* p. 432, 445; *Les dieux de l'ancienne Rome*, p. 298). Les *Cerealia* se célébraient du 12 au 19 avril et au mois d'août. — *Liber.* C'est l'antique dieu italien identifié avec Bacchus, quand le culte grec se répandit en Italie, comme *Libera* se confondit avec *Perséphone* ou *Cora*, fille de *Déméter.* C'est la divinité qui garde et protège les campagnes et y répand la fécondité. Les instruments de la vendange et de la fabrication du vin lui étaient spécialement consacrés. Les *Liberalia* ou *Vinalia* se célébraient à l'époque de la récolte du raisin ; il y avait une autre fête des *Liberalia* en mars. Cf. *Bucol.* V, 70; *G.* II, 382 et suiv., 527 et suiv. L'étymologie du nom de *Liber* est contestée ; les uns la rapportent à la racine *lib*, en vieux langage *lub*, d'où est venu *lubet*, *libet*, *libentia*, *Libitina;* d'autres, à un radical d'où serait venu *libare*, en grec λείβειν. Voyez Preller, *Rœm. Mythol.* p. 440-445 ; *les dieux de l'ancienne Rome*, p. 303-306 ; Bailly, *Manuel des racines grecques et latines*, p. 356 et 403. Outre le passage présent, on peut voir ce que pense Lucrèce de la divinité de Cérès et de Bacchus, II, 655 et suiv.

Vitigeni laticem mortalibus instituisse,
Cum tamen his posset sine rebus vita manere,
Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentis.
At bene non poterat sine puro pectore vivi;
Quo magis hic merito nobis deus esse videtur,
Ex quo nunc etiam per magnas didita gentis

15. *Laticem*, littéralement, la source. Ce mot entre souvent dans les périphrases qui servent à désigner le vin. Cf. Virgile, *Æn.* I, 690 : « Regales inter mensas laticemque Lyæum. » Ovide, *Métam.* XIII, 653 : « Latex meri. » Quoique nous ne rencontrions cette périphrase dans aucun auteur avant Lucrèce, en présence de la rareté de nos documents, je n'oserais pas affirmer qu'il l'a inventée. Elle n'est pas contraire au génie d'Ennius. — *Vitigeni.* Lucrèce a employé deux fois cet adjectif, ici et VI, 1071. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 38, 39, la liste des adjectifs formés par le poète latin. D'ailleurs *vitigineus* est dans la langue latine. Cf. Caton, *de Re rustica*, 41 : « Vitiginei surculi. » Columelle, XII, 16 : « Foliis vitigineis. » Pline, *H. N.* XXX, 6, 16 : « Vitigineis lignis. »

17. *Ut fama est.* Lambin renvoie à Diodore, III, 32 et suiv., où il est question des habitants de l'Arabie, des Troglodytes et des Éthiopiens méridionaux qui vivent de poissons, de tortues, de racines, de sauterelles, de feuillages, de grains, etc., et ne connaissent ni le blé, ni le vin.

18. *Bene.* On ne pouvait mener une vie exempte de peine, etc. *Bonus* exprime ce qui procure la jouissance et fait disparaître la peine, dans le système d'Épicure. — *Purum pectus*, un cœur libre de superstition. *Purum vas*, c'est un vase nettoyé; *purum pectus*, littéralement : un cœur nettoyé de croyances. — *Vivi.* Emploi remarquable du passif d'un verbe neutre qui, combiné avec *poterat*, donne à ce mot une valeur impersonnelle. Cf. Cicéron, *Tusculanes*, III, 20 : « Negat Epicurus *jucunde* posse vivi, nisi cum virtute vivatur. » *Jucunde* dans ce passage peut nous servir à déterminer le sens de *bene*.

19. *Hic.* Épicure, celui que Lucrèce propose actuellement à l'admiration de ses lecteurs.

20. *Ex quo.* A ces deux mots il faut rattacher directement *solacia vitæ*, comme si une expression telle que *orta* réunissait les deux membres de la pensée. — *Didita* équivaut à *dispersa*. C'est le participe du verbe *dido, didere*, formé de *dis* et de *do, dare*. Ce verbe, assez usité dans les anciens auteurs, se rencontre encore sous certaines formes dans Virgile, *Æn.* VIII, 132, *didita fama;* VII, 144 : *diditur rumor;* Horace, *Sat.* II, 2, 67 : « dum munia didit; » Silius, I, 181, et Tacite, *Ann.* XI, 1 : *didita fama.* — *Gentis.* Il faut se rendre compte de la loi de ces accusatifs pluriels. Le pluriel s'est formé du singulier en latin par l'addition de *s : formam, formams, formas; filiom, filioms, filios.* Dans la troisième déclinaison, l'accusatif singulier était en *em* et en *im*. Les radicaux dans cette déclinaison sont, suivant la définition des grammairiens allemands, en *i* ou terminés par des consonnes; ainsi *avis* a le radical en *i; consul* est un radical terminé par une consonne. Les radicaux en *i* sont les seuls à avoir l'accusatif en *im;* et encore dans beaucoup *em* a dominé à cause de la facilité avec laquelle le son s'assourdit devant *m* et devient *e*. L'accusatif pluriel a donc été dans le principe *es* ou *is* suivant la forme de l'accusatif singulier. Mais dans le latin classique *is* s'est généralisé dans les mots dont le radical est en *is*, et dans plusieurs de ceux dont le radical est terminé par des consonnes, à cause de la facilité avec laquelle, dans l'articulation latine, *i* se place devant *s*. Dans l'histoire de la langue latine, la plus ancienne terminaison, pour le plus grand nombre des radicaux, est *es*, qui, par une transformation moderne, devenue fréquente depuis le septième siècle, s'est changé en *eis*, puis en *is*. C'est une erreur de croire que la plus ancienne forme est *is*, et que *es* est postérieur. La comparaison des modifications du vocalisme dans les autres dialectes italiens le prouve. Ainsi, dans l'ombrien, on trouve successivement *avef, aveif, avif.* Cf. Büeheler, *Grundriss der*

Dulcia permulcent animos solacia vitæ.
Herculis antistare autem si facta putabis,

latein. Declinat. p. 27 et suiv. M. Keller, *Rhein. Museum*, XXI, 241-246, a essayé d'établir les lois d'après lesquelles les poètes du siècle d'Auguste ont admis *is* ou *es*. Mais les résultats de ses recherches sont tout à fait problématiques; ainsi le juge M. Bücheler, p. 29; et c'est ce que démontre l'étude exacte de ces accusatifs dans les manuscrits de Virgile, faite par M. Ribbeck; cf. *Prolegomena*, p. 413. Un certain usage, l'harmonie, l'oreille, déterminaient l'emploi de tel ou tel de ces accusatifs. Pour les introduire dans un texte, faut donc surtout consulter les témoignages spéciaux; c'est une question de diplomatique.

21. Le *Quadratus* donne *animum* au lieu de *animos*. — *Solacia vitæ*. Cf. VI, 4.

22. *Antestare* équivaut à *antecellere*. C'est le même verbe que l'on trouve dans Cicéron, *de Invent.* II, 1 : « Crotoniatæ multum omnibus, corporis viribus et dignitatibus antestiterunt. » D'ailleurs c'est une expression archaïque. — *Herculis*. Lucrèce prend ici Hercule pour un homme qui a réellement existé, pour un bienfaiteur de l'humanité, et il énumère ses travaux. Cf. Virgile, *Æn.* VIII, 287-300, où ce passage est formellement imité, et aussi *Æn.* VI, 800, où Auguste est mis au-dessus d'Hercule, comme Épicure est préféré au héros grec. Il faut remarquer ici que Lucrèce ne considère que l'Hercule grec, sans y ajouter le mélange d'éléments latins que l'on peut signaler dans celui de Virgile. L'exposition la plus complète en français et la plus nette du mythe d'Hercule se trouve dans un article de M. Albert Réville, d'après Preller, *Revue germanique*, 1er février 1863. Hercule est le soleil personnifié dans sa force invincible. Infatigable dans son action, il recommence, sans se lasser jamais, ses travaux et ses luttes; il fait ainsi l'impression d'être au service d'une puissance exigeante, qui s'ingénie à lui imposer de rudes et difficiles tâches. Dans son histoire se sont ajustées une foule de traditions locales; le nombre de ses douze travaux ne répond à rien de primitif, ni de positif. Cette division arbitraire n'est adoptée formellement qu'à partir d'Apollodore et de Diodore. Le mythe d'Hercule attira un grand nombre d'autres légendes, et la confusion s'établit entre ce culte et divers autres.

Virgile choisit dans la tradition les traits qui peuvent donner une idée de la puissance du héros; Lucrèce, ceux qui peuvent servir à le représenter comme bienfaiteur des hommes et destructeur des êtres monstrueux ou nuisibles. Le lion de Némée, le sanglier d'Érymanthe, l'hydre de Lerne sont des symboles sortis des anciennes croyances de la race indo-européenne et localisés par l'imagination grecque. Le lion de Némée est l'image du nuage orageux qui descend en rugissant de la montagne et dévaste la vallée en même temps qu'il obscurcit le domaine de Jupiter, le ciel. L'hydre de Lerne est le marais dont les émanations funestes répandent la mortalité tout à l'entour et que le soleil dessèche. L'Érymanthe est une haute montagne au nord de l'Arcadie, où prend sa source une rivière du même nom, engendrée par les neiges qui couronnent ses sommets. Cette rivière, calme et paisible en été, est le sanglier d'Érymanthe qui s'emporte et commet toutes sortes de ravages en hiver et au printemps. Hercule le poursuit jusque sur les neiges où il s'est réfugié, le prend au lacet, et l'emporte sur ses épaules. Les oiseaux de Stymphale représentent au contraire les tempêtes hivernales, et en particulier les nuages produisant la neige et la grêle. Le taureau crétois qu'Hercule amène à Mycènes, le portant sur ses épaules quand il est sur la terre et se faisant porter par lui quand il doit traverser la mer, représente l'association de deux symboles solaires, l'un portant l'autre. Les chevaux terribles de Diomède qui dévorent la chair des naufragés sont sans doute les flots soulevés par les tempêtes de l'hiver sur les côtes inhospitalières de la Thrace. Géryon est un nuage du soir au sein duquel le tonnerre gronde; il est à l'occident. Hercule le perce de ses flèches et lui enlève ses vaches, ce symbole aryen du nuage qui enferme la pluie dans ses flancs. Dans la légende d'Atlas, qui porte le ciel, et dans celle des pommes du jardin des Hespérides, gardées par un dragon, se mêlent des éléments phéniciens; mais c'est toujours, sous une autre forme, la conquête de fruits ou d'ani-

Longius a vera multo ratione ferere.
Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus
Ille leonis obesset et horrens Arcadius sus?
Denique quid Cretæ taurus Lernæaque pestis
Hydra venenatis posset vallata colubris?
Quidve tripectora tergemini vis Geryonai
Et Diomedis equi spirantes naribus ignem,
Thracam Bistoniasque plagas atque Ismara propter,

maux féconds, placés à l'occident, et le triomphe du héros sur des obstacles à peu près semblables. Lucrèce sans doute ne songe pas à ce symbolisme; mais, ou bien il fait des vieilles traditions des symboles de faits moraux (voyez livre III, 976 et suivants), ou il leur applique ce qu'on nomme les principes de l'Évhémérisme, et il en fait des événements humains amplifiés par l'imagination. Dans les deux cas, il y ajoute peut-être une créance plus forte que les poètes qui se jouent dans des romans mythologiques, et ses peintures ont un caractère saisissant de réalité. Virgile, dans sa description des travaux d'Hercule, renouvelle l'intérêt qui peut s'attacher à une légende rebattue, en donnant presque à son style le mouvement de l'ode. Lucrèce peint avec une force singulière des faits qu'il représente comme vrais et naturels.

23. *Ferere.* Selon Lambin, quelques-uns de ses manuscrits avaient *fereris;* les meilleurs ont *ferere.*

24. *Leonis magnus hiatus* est une périphrase équivalente à *leo magno hiatu*, ou *leo magnum in modum hians.* Mais l'effet poétique est plus grand, si le sujet du verbe est précisément le mot qui exprime le détail le plus effrayant, la gueule ouverte prête à dévorer.

25. *Horrens Arcadius sus.* Les deux derniers mots sont tellement unis par le sens qu'ils peuvent être considérés comme un seul nom, capable par conséquent de recevoir une épithète. Virgile a imité cette coupe dans *inventa sub ilicibus sus*, où il place à la fin du vers le monosyllabe qui attire l'attention principale, et l'alliance de mots dans *sus horridus*, le sanglier aux soies hérissées.

26. *Pestis Lernæa*, le fléau de Lerne. Cf. Virgile, *Æn.* VII, 214 : « Nec sævior ulla Pestis et ira deum Stygiis sese extulit antris. »

27. *Vallata.* L'hydre de Lerne est représentée entourée de ses nombreuses têtes (le nombre varie de trois à dix mille suivant les auteurs), comme d'un retranchement de palissades.

28. *Tripectora.* Adjectif dont Lucrèce seul offre un exemple. C'est un des mots forgés par lui. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucretianæ*, p. 39. — *Tripectora vis Geryonai* est une périphrase semblable au grec βία Ἡρακλῆος. Elle met en lumière la qualité du personnage sur laquelle l'attention se porte surtout. — *Geryonai* pour *Geryonæ*, de *Geryones.* Le poète semble offrir moins d'exemples de ce génitif archaïque dans les derniers livres que dans les premiers. Cf. Bouterwek, *Q. Lucret.*, p. 29. Virgile, *Æn.* VIII, 202, a écrit *Geryonæ;* quelques mss. ont en cet endroit *Geryoni.*

29. *Spirantes naribus.* Virgile a emprunté cette fin de vers, *G.* II, 140.

30-31. *Thracam... colentes.* Les manuscrits ont ici : *Tanto opere officerent nobis Tymphala colentes Thracia Bistoniasque plagas atque Ismara propter.* Marullus a interverti cet ordre et rétabli celui que nous connaissons, et, par une conjecture audacieuse, il écrit : *Tantopere officerent nobis, uncisque timendæ Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colentes.* Lambin adopte ce texte. Lachmann écrit : *Tanto opere officerent, et aves Stymphala colentes*, ce qui semble le plus probable. Bernays croit à une lacune entre le vers *Thracam*, etc., et *Tanto opere*, et il maintient *nobis.* — Lachmann et Bernays admettent *Thracam* au lieu de *Thracen*, écrit par Marullus et Lambin. Le texte a en effet la forme latine; il s'agit seulement de le mettre en harmonie avec les nécessités de

Tanto opere officerent, et aves Stymphala colentes?
Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala,
Asper, acerba tuens, immani corpore serpens
Arboris amplexus stirpem quid denique obesset
Propter Atlanteum litus pelageque severa,
Quo neque noster adit quisquam nec barbarus audet?
Cetera de genere hoc quæ sunt portenta perempta,
Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?

la versification. D'après Servius, *ad Æn.* XII, 335, Cicéron a employé *Thracam* dans le traité de *la République*. Munro admet une leçon ingénieuse; il croit à une lacune après le vers 28, et il intervertit l'ordre des vers : *Tanto opere officerent nobis Stymphala colentes Et Diomedis equi spirantes naribus ignem Thracis Bistoniasque plagas*, etc. Mais, à mon avis, c'est rejeter bien loin *Thracis*. Je persiste à conserver le texte de Lachmann. Bockemüller, 30, 31 : *Tanto opere officerent nobis tum prata colentes Thracia Bistoniasque plagas atque Ismara propter*. — *Bistonias*. Les Bistoniens étaient une peuplade thrace. — *Ismara*. Neutre pluriel; on trouve aussi *Ismarus*. C'est une montagne de Thrace. Cf. Virgile, *Bucol.* VI, 30; *G.* II, 37; *Æn.* X, 139, 351.

32. *Hesperidum*. Les Hespérides, filles d'Hespérus, frère d'Atlas. — *Aurea mala* forme encore ici une expression complexe qui reçoit l'épithète *fulgentia*.

33. *Asper, acerba tuens*. Cf. Virgile, *G.* III, 149 : « Asper, acerba sonans. » *Æn.* IX, 794 : « Asper, acerba tuens. » — *Serpens*. Cf. Virgile, *Æn.* IV, 482 : « Hinc mihi Massylæ gentis monstrata sacerdos, Hesperidum templi custos epulasque draconi Quæ dabat et sacros servabat in arbore ramos. »

34. *Stirpem*. Leçon rétablie par Marullus; les manuscrits ont *stirpes*, comme, au vers précédent, ils ont *acerban*.

35. *Atlanteum*. Les manuscrits ont *propter atianeum litus pelagique severa*. Turnèbe a rétabli *Atlanteum*. L'adjectif *Atlanteus* se trouve dans Ovide, *Fastes*, V, 165; Horace, *Odes*, I, 34, 10; Stace, *Achilléide*, I, 223. Lambin admet *pelage* qui, d'après lui, se trouve dans des manuscrits d'ordre inférieur, et il explique *pelage severa* par *non navigabilia, quæ non se præbent navigantibus placata aut facilia, sed infesta et inimica*. Cf. Virgile, *G.* III, 37 : « Amnemque severum Cocyti. » Lucrèce, VI, 619, écrit sans qu'il y ait lieu à contestation : « At pelage multa, et late substrata. » *Pelage* est la forme du pluriel de πέλαγος, transcrite par le poète latin. Bernays adopte cette leçon. Lachmann avec Marullus écrit *sonora*. Quelques éditeurs, entre autres Bockemüller, acceptent *pelagique severa*, expression formée comme *acuta belli* dans Horace. Mais elle rend le style inégal ici, et, puisque la forme *pelage* existe, il est permis de la rétablir.

36. *Nec barbarus audet*. Suppléez *adire*.

37. *Cetera de genere hoc*. Formule familière à Lucrèce; cf. III, 479; IV, 462, 590; V, 845, etc. Horace l'a imitée, *Sat.* I, 1, 13. La préposition *de* a dans cette locution une valeur partitive.

38. *Si non victa*. Les manuscrits de Leyde ont *sed non vincta forent;* les Italiens : *Si non victa*. Lachmann pense que *sed* vient de ce que l'ancien texte portait l'orthographe antique *sei*. — *Tandem* renforce l'interrogation. *Quid tandem* a un degré de plus que *quidnam*. Cette particule ainsi placée sert à marquer l'indignation, ou tout au moins une émotion vive. Lucrèce s'anime en développant sa pensée, et parle comme un homme mécontent d'être obligé d'expliquer des choses si claires. Cf. Cicéron, *Philipp.* I, 9 : « Hæc utrum tandem lex est an legum omnium dissolutio? » César, *Guerre des Gaules*, I, 40 : « Quod si furore atque amentia pulsus bellum intulisset, quid tandem vererentur. » Salluste, *Catilina*, 20 : « Quæ quousque tandem patiemini, fortissumi viri? » Cette particule correspond ici à notre conjonc-

Nil, ut opinor : ita ad satiatem terra ferarum
Nunc etiam scatit et trepido terrore repleta est
Per nemora ac montes magnos silvasque profundas;
Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.
At nisi purgatumst pectus, quæ prœlia nobis
Atque pericula tumst ingratis insinuandum !
Quantæ tum scindunt hominem cuppedinis acres

tion *donc*. Festus et Donat, dans un tel sens, l'ont crue explétive. Mais il n'y a pas à proprement parler de particules explétives; elles servent toujours à indiquer une nuance, soit de la pensée, soit du sentiment.

39. *Satiatem*. Accusatif de *satias*, qui a le même sens que *satietas*. Cf. Lucrèce, V, 1389; II, 1038. Plaute, *Pseudolus*, I, 3, 100 : « Ut hodie ad litationem huic suppetat satias Jovi. » On trouve de ce mot des exemples assez nombreux dans les auteurs archaïques. En voici un de Tacite, *Ann.* VI, 38 : « Non tempus, preces, satias, mitigabant Tiberium. » Cf. Silius, IV, 110. — *Ferarum*. C'est un des emplois du génitif de marquer chez les poètes l'abondance, la disette, etc. Lucrèce se sert quatre fois de *scatere*, deux fois sans régime et deux fois avec le génitif. Cf. VI, 890. Voici un exemple remarquable d'un semblable génitif, V, 1162 : « ararum compleverit urbes. »

40. *Scatit*. Lucrèce fait *scatere* de la troisième conjugaison. Cf. V, 596, 952; VI, 891, 896.

41. *Silvasque profundas*. Cf. Virgile, *G.* II, 391 : « Complentur vallesque cavæ saltusque profundi. » Il y a dans Lucrèce une remarquable progression dans la disposition des termes, *nemora*, *montes*, *silvas*. On passe de la colline, plantée de bois clairsemés, aux montagnes et aux épaisses forêts qui les couvrent. Il est d'ailleurs intéressant de rapporter la définition de Servius *ad Æn.* I, 310 : « *Nemus*, composita multitudo arborum; *silva*, diffusa et inculta. » Virgile a du reste aussi, dans l'exemple cité plus haut, sa gradation dans le choix des termes.

42. *Vitandi potestas*. Il y a ici une différence très sensible entre la syntaxe de Lucrèce et celle de Virgile. En pareille circonstance, Virgile met ordinairement l'infinitif, qui devient ainsi l'attribut de la proposition. Cf. *G.* II, 73; *Æn.* III, 670. On peut dans le passage actuel de Lucrèce construire : *Potestas vitandi quæ* (c'est-à-dire *hæc*) *loca nostra est*. Mais d'ailleurs il semble que cet emploi du gérondif soit propre à notre poète. Voyez cinq exemples recueillis par Holtze, *Synt. Lucr.*, p. 135.

43. *Purgatumst pectus*. Cf. VI, 24 : « Veridicis igitur purgavit pectora dictis. » Voyez aussi *puro pectore* du v. 18.

44. *Pericula*. Seul exemple dans Lucrèce de cette forme sans la syncope. Les anciens écrivains se plaisaient à supprimer *u* dans les mots terminés en *culum*. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucretianæ*, p. 11. Les manuscrits ont *quæ pericula sunt insinuandum*. Mais cette syntaxe ne peut être expliquée. Lambin a établi *tunc ingratis*. Lachmann ajoute *est*, parce que Lucrèce fait rarement l'ellipse du verbe substantif. La coupe des vers est négligée et fort éloignée de l'art virgilien. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.*, p. 43. — *Ingratis*. Synérèse pour *ingratiis*. Plaute et Térence ont la forme complète, *ingratiis*, *gratiis*. *Gratis* paraît pour la première fois dans Cicéron. Cette construction d'*insinuare*, pour *insinuare se*, avec l'accusatif sans préposition, ne se rencontre guère que dans Lucrèce. Forcellini cite un exemple de Silius. Mais les autres poètes emploient en général le datif ou l'accusatif avec une préposition. — *Insinuandum* equivaut à *intrandum*, *obeundum*. Il faut remarquer cet emploi du participe en *dus* au nominatif avec un régime à l'accusatif, c'est une tournure fréquente dans Lucrèce; cf. Holtze, *Synt. Lucret.*, p. 133. Virgile n'en offre qu'un seul exemple, *Æn.* XI, 230.

45. *Cuppedinis... curæ*. Cf. III, 994 : « Aut aliæ quavis scindunt cuppedine curæ. » Les manuscrits de Leyde ont *cuppedines*, les italiens : *cupidinis*. La leçon actuelle a été rétablie par Lambin. Bocke-

Sollicitum curæ, quantique perinde timores!
Quidve superbia, spurcitia ac petulantia? quantas
Efficiunt clades! quid luxus desidiæque?
Hæc igitur qui cuncta subegerit ex animoque
Expulerit dictis, non armis, nonne decebit
Hunc hominem numero divom dignarier esse?

müller : *cuppedines acres*. Les formes *cuppes*, *cuppedia*, se trouvent dans Varron, *de Lingua latina*, dans le glossaire de Paul Diacre et dans Plaute, *Stichus*, V, 4, 32; *Trinummus*, II, 1, 13. Lucrèce lui-même fournit trois autres exemples de *cuppedo*, I, 1082; IV, 1083; VI, 25. *Cuppedinis* équivaut ici à *cupiditatis*. La doctrine d'Épicure regarde en effet la passion comme l'occasion des plus grands troubles pour la vie humaine. Cf. Cicéron, *de Finibus*, I, XIII, 43 : « Cupiditates enim sunt insatiabiles : quæ non modo singulos homines, sed universas familias evertunt, totam etiam labefactant sæpe rempublicam. Ex cupiditatibus odia, dissidia, discordiæ, seditiones, bella nascuntur. »

46. *Quanti*. L'édition Lemaire donne *quantei* pour *quanti*. C'est une affectation d'archaïsme qui ne trouve sa justification, ni dans les variantes de Lachmann, ni dans celles de Munro. Les deux formes du pluriel de la seconde déclinaison se rencontrent à partir du commencement du sixième siècle de Rome. Mais on ne peut affirmer que *ei* soit plus ancien et que *i* en dérive. Jusqu'au siècle d'Auguste les inscriptions portent comme terminaison du pluriel *ei* et *i*. Ce qui est vrai, c'est que divers grammairiens du sixième siècle ont essayé d'établir l'orthographe *ei* comme règle pour distinguer le nominatif pluriel du génitif singulier. Cf. Lucilius cité par Quintilien, I, 7, 15 : « Jam puerei venere : e postremum facito atque i, Ut pueri plures fiant. » On doit en pareil cas s'en tenir au témoignage des manuscrits. Voyez d'ailleurs Bucheler, *Grundriss der lat. Decl.*, p. 18, 19; Corssen, *Ueber Aussprache*, etc.; 2e édition, p. 331.

47. *Quidve*, formule de transition avec laquelle, pour la construction grammaticale, on peut suppléer *efficiunt*. — *Spurcitia*, les sales voluptés, les désirs impurs, les honteuses débauches; cf. Martial, IV, 4, 9 : « Leda spurca. » Plaute, *Captifs*, 56 : « Spurcidici versus. » C'est le *mala lustra* d'Horace. — *Petulantia*, la colère, la violence brutale.

48. *Desidiæ* se trouve dans les manuscrits, quoique Lambin admette ici la forme *desidies*. D'ailleurs ce pluriel d'un substantif abstrait se rencontre encore dans Virgile, *Æn.* IX, 615 : « Vobis picta croco et fulgenti murice vestis, Desidiæ cordi. »

49. *Subegerit*. Expression amenée par la comparaison établie entre Épicure et Hercule. Les vices deviennent aux yeux de Lucrèce des monstres domptés. Cf. Horace, *Épîtres*, II, 1, 11 : « Notaque fatali portenta labore Subegit. » — *Ex animoque*. Déplacement de la copulative mise après le régime, qui fait en quelque sorte corps avec la préposition. Cf. Virgile : « Sub pedibusque deæ. »

50. *Dictis, non armis expulerit*. Nouvelle opposition établie entre Hercule et Épicure.

51. *Hunc hominem*. Cf. v. 8. — *Numero divom*. Ablatif, comme *in numero divom*. Lucrèce d'ailleurs emploie ordinairement la préposition dans les locutions de ce genre, ce qui a fait conjecturer par Bentley la leçon suivante : *Numero in divom*. Mais on trouve dans César, Tite-Live, Cicéron, un grand nombre d'exemples de cette construction sans la préposition. Munro en rapporte plusieurs. En voici un de Tite-Live, XLIII, 3, 3 : « Uti numero colonorum essent. » — *Dignarier*. Forcellini explique par un déponent, comme s'il y avait *nonne decebit judicare eum dignum qui sit*. Mais avec Munro, on peut admettre qu'il y a ici un passif, comme dans cet exemple de Cicéron, *de Oratore*, III, 25 : « Quæ consimili laude dignentur. » Virgile a employé *dignatus* au passif, *Æn.* III, 475. — *Dignarier*. Infinitif archaïque. Il n'y a pas la paragoge, comme on dit ordinairement, il y a trace de l'ancienne terminaison passive. Cf.

Cum bene præsertim multa ac divinitus ipsis
Immortalibu' de divis dare dicta suërit
Atque omnem rerum naturam pandere dictis.
  Cujus ego ingressus vestigia dum rationes
Persequor ac doceo dictis, quo quæque creata
Fœdere sint, in eo quam sit durare necessum
Nec validas valeant ævi rescindere leges,

Schleicher, *Compendium der vergleich. Gramm.*, 2e édit., p. 474. Bockemüller : *ecce* au lieu de *esse*.

52. *Bene ac divinitus.* Munro cite un ragment des manuscrits d'Herculanum, tiré de Philodamus, περὶ εὐσεβείας, où Épicure est appelé ἅγιον καὶ ἁγιώτατον, et où l'auteur épicurien ajoute : διὸ καὶ μόνον μεγίστην εὐσέβειαν ἐζηλωκέναι καὶ δοξάζειν ὁσιώτατα περὶ θεῶν.

53. *De divis.* Épicure a écrit des ouvrages περὶ θεῶν et περὶ ὁσιότητος. Cf. Cicéron, *de Natura deorum*, I, 115 : « At etiam de sanctitate, de pietate adversus deos libros scripsit Epicurus. » — *Immortalibus.* La dernière lettre ne forme pas position. S final avait une articulation très peu accentuée dans l'ancien latin; on voit que cette lettre est souvent omise dans les inscriptions. La prononciation se raffermit du temps de Cicéron, qui appelle *subrusticum* la suppression de *s* final devant une consonne : plus tard, vers le quatrième siècle de l'ère chrétienne, cette lettre semble avoir tout à fait disparu de l'articulation. Cf. Corssen, *Ueber Aussprache*, etc., t. I, p. 285 et suiv. 2e édit. Lucrèce est le dernier poète qui ait admis cette licence de versification. Selon Bouterwek, il en a usé soixante-douze fois, dont cinquante et une fois sur la dernière syllabe du cinquième pied. Cf. *Quæst. Lucretianæ*, p. 18. — Les manuscrits ont ici *immortalibus e divis.* C'est Lambin qui a restitué la leçon *de divis.* Bockemüller : *jam mortalibus e divis.* — *Suërit.* Diérèse, assez fréquente dans Lucrèce. Cf. *Suëmus*, I, 60, 301. *Suërit*, VI, 954. *Suëtis*, II, 903. *Suësse*, V, 912. Toutefois, sauf dans un seul cas, I, 60, cette licence n'est admise qu'à la fin du vers. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.*, p. 15.

54. *Pandere.* Cf. I, 55 : « Rerum primordia pandam; » 126 : « Rerum naturam expandere dictis. »

55. *Cujus ego...* La longue période qui commence à ce vers est un des exemples les plus frappants de ce qu'il y a encore d'imparfait dans l'art de Lucrèce. L'accumulation des idées, des mots, dont l'écrivain ne peut se tirer aisément, est évidente Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 5. Lucrèce résume, du v. 55 au v. 63, le sujet du troisième livre et du quatrième; puis, sans autre transition que la formule banale *quod superest*, commence à indiquer la matière du cinquième. Cette sorte de sommaire se prolonge jusqu'au vers 92.

C'est une des parties du texte de Lucrèce qui nous sont parvenues dans le meilleu état et avec le moins d'altérations.

55. *Cujus ego ingressus vestigia.* Tite-Live reprend cette expression, XXXVII, 53, 11, et la met dans la bouche d'Eumène parlant de son père : « Hujus ego vestigia ingressus. » Cicéron, *Songe de Scipion*, 9, emploie au contraire le datif : « Ingredi vestigiis patris. »

57. *Fœdere.* Cf. Virgile, *G.* I, 60 : « Continuo has leges æternaque fœdera certis Imposuit natura locis. » *Æn.* I, 66 : « Regemque dedit qui fœdere certo, etc. » Cette acception de *fœdus* est très fréquente dans Lucrèce. Cf. M. Patin, *Études sur la poésie latine*, t. 1, p. 120. — *Necessum.* Selon Donat, il y avait une double déclinaison archaïque : *necessis*, *necesse*, et *necessus, a, um.* On trouve encore dans Tite-Live quelques exemples de *necessum.* L'étymologie de ce mot est contestée; la voici d'après Bailly, *Manuel*, p. 458 : Ἀνάγκη, avec un α prosthétique et la nasalisation = *necesse*.

58. *Nec valeant*, c'est-à-dire *quamque non valeant.* — *Validas valeant.* Cf. I, 826 : « Sonitu sonanti. » — *Rescindere*, c'est-à-dire *abrogare*, *irritas facere.* Cf. Cicéron, *Philipp.* XIII, 3 : « Acta Antonii rescidistis. » *Verrines*, II, 2, 26 : « Ut

Quo genere in primis animi natura reperta est
Nativo primum consistere corpore creta
Nec posse incolumis magnum durare per ævom,
Sed simulacra solere in somnis fallere mentem,
Cernere cum videamur eum quem vita reliquit,
Quod superest, nunc huc rationis detulit ordo,
Ut mihi mortali consistere corpore mundum
Nativomque simul ratio reddunda sit esse;
Et quibus ille modis congressus materiai
Fundarit terram, cælum, mare, sidera, solem,
Lunaique globum; tum quæ tellure animantes
Extiterint, et quæ nullo sint tempore natæ;
Quove modo genus humanum variante loquella
Cœperit inter se vesci per nomina rerum;
Et quibus ille modis divom metus insinuarit
Pectora, terrarum qui in orbi sancta tuetur

omnes istius injurias rescindere et irritas faceret. »

59. *Reperta est.* C'est le sujet des démonstrations du troisième livre.

60. *Creta.* Cf. v. 6. — *Nativo*, c'est-à-dire *qui nascitur.* Cf. v. 66. Bockemüller écrit *corpore creto.*

61. *Incolumis.* L'*Oblongus* donne *incolumen.* Marullus a déjà rétabli *incolumis* appelé par *creta* du vers précédent. Il y a d'ailleurs souvent dans les textes une confusion entre *incolumis* et *incolumen*, *sublimis* et *sublimen.* Ceci a fait admettre par Ritschl et Ribbeck un adjectif ou adverbe *sublimen.* Ritschl maintient cette opinion dans le dernier volume de ses *Opuscula.* Ribbeck n'a pas continué à donner cette leçon dans l'édition de 1867. Comparez à ce vers, III, 603 : « Non modo non omnem possit durare per ævom. »

62. *Simulacra.* Cf. IV, 30-41. — *Sed.* Suppléez *repertum est.*

63. *Cernere . videamur.* Cf. I, 133 : « Somnoque sepultis cernere uti videamur eos, » etc. — *Quem vita reliquit.* Cf. *Æn.* VI, 735 : « Supremo cum lumine vita reliquit. »

64. *Quod superest.* Formule qui dans Lucrèce sert a passer d'une énumération à une autre, et qui équivaut presque à *ergo.* — *Nunc detulit ordo.* Suppléez *me.*

67. Bockemüller considere les vers 67-75 comme une ancienne indication du contenu du livre V abandonnée plus tard par Lucrèce. Plusieurs vers se répètent en divers endroits, et, suivant lui, les vers 76-77 les rendent inutiles et sont pris dans la manière ordinaire d'argumenter propre à Lucrèce. — *Congressus materiai.* Cf. Virgile, *Bucol.* VI, 31 et suiv. — *Materiai*, génitif archaïque de la première déclinaison. Cf. v. 28.

68. *Fundarit*, etc. Cf. v. 416.

69. *Lunaique globum.* Cf. Virgile, *Æn.* VI, 725 : « Lucentemque globum lunæ. »

70. *Extiterint tellure*, sont sortis du sein de la terre. — *Quæ nullo tempore.* Cf. v. 878 : « Sed neque Centauri fuerunt, nec tempore in ullo Esse queunt. »

71. *Quove.* Nonius cite ce vers avec la forme *quoque*, qui est entièrement contraire à l'usage de Lucrèce. — *Variante loquella.* Le langage humain ne resta pas uniforme comme les cris des animaux, mais fut articule.

72. *Vesci*, c'est-a-dire *uti.* Lambin cite un passage de Nonius, p. 415, où cette signification est indiquée et ce passage cité; voy. aussi dans Virgile, *Æn.* I, 546, et dans Cicéron, *de Finibus*, V, 57.

73. *Insinuarit.* Cf. vers 44.

74. *Qui* s'abrége au lieu de s'élider. Cf. v. 7. — *Orbi*, ablatif archaïque. Cf. Bou-

Fana, lacus, lucos, aras simulacraque divom.
Præterea solis cursus lunæque meatus
Expediam qua vi flectat natura gubernans;
Ne forte hæc inter cælum terramque reamur
Libera sponte sua cursus lustrare perennis
Morigera ad fruges augendas atque animantis,
Neve aliqua divom volvi ratione putemus.
Nam bene qui didicere deos securum agere ævom,
Si tamen interea mirantur qua ratione
Quæque geri possint, præsertim rebus in illis
Quæ supera caput ætheriis cernuntur in oris,
Rursus in antiquas referuntur religiones,
Et dominos acris adsciscunt, omnia posse

terwek, *Quæst. Lucret.* p. 30. Voyez plus bas, v. 705 et 719.

75. *Lacus, lucos.* Lucrèce rapproche souvent ces deux mots. Et en effet, dans les bois consacrés aux dieux se trouvaient généralement des sources avec des bassins, ou des lacs, objet de vénération. Tels sont le lac *Nemi*, le lac Averne, le lac Fucin, etc. Cf. Tite-Live, XXIV, 38, 8 : « Qui hanc urbem, hos sacratos lacus lucosque colitis. »

76. *Solis.* Cf. I, 128 : « Solis lunæque meatus qua fiant ratione. » Virg. *Æn.* VI, 849 : « Cælique meatus Describent radio. »

77. *Qua vi flectat natura gubernans.* La métaphore est tirée de l'art de la navigation. Cf. v. 107 : « Quod procul a nobis flectat fortuna gubernans. » L'idée du poète est que le monde est dirigé par le hasard et la nécessité. Munro rappelle à ce sujet, VI, 31 : « Seu casu, seu vi, quod sic natura parasset, » passage où *casu* et *vi* sont des expressions différentes de la même idée. Cf. sur ce passage M. Patin, *Études sur la poésie latine*, t. I, p. 120.

78. *Hæc*, c'est-à-dire le soleil et la lune.

79. *Sponte sua libera.* Lucrèce veut détruire l'opinion stoïcienne, que ces astres ont une volonté propre qui détermine leur course et leur direction.

80. *Morigera*, en se prêtant obligeamment à faire prospérer les fruits de la terre et les êtres vivants. Quelques interprètes donnent *apta* pour équivalent à *morigera*; mais ils négligent l'idée que le poète veut ajouter. Il y a dans son expression une ironie profonde. Il se raille de la crédulité des hommes qui croient que les astres se préoccupent de leurs désirs.

82. Les vers 82-90 se répètent mot pour mot, VI, 58-66. On peut d'ailleurs rapprocher tout le couplet du v. 55 à 90, de VI, 26-89; I, 54-61, 127-135; IV, 26-52, etc. — *Qui didicere.* Cf. Horace, *Satires*, I, 5, 101 : « Namque deos didici securum agere ævum. » *Securum.* Cf. II, 646 et suiv.

83. *Mirantur.* Cela n'est pas sans rapport avec le début de l'épître VI du Ier livre d'Horace : « Nil admirari », etc. — *Interea*, quelquefois. Cf. Silius Ital., XII, 395.

85. *Supera.* Forme ancienne de la prép. *supra*. Cf. Priscien, XIV, p. 980 et 1001 P : « Et *super* tamen et *supra* a *supera*, illud per apocopam, hoc per syncopam facta sunt. » Mais d'ailleurs *supera* est formé de *super* et d'un ablatif féminin *ead*, *ad*. On trouve dans l'ancien latin *suprad*, *intrad*, ce qui montre bien clairement l'origine de ces formes, d'abord locutions prépositives, puis adverbes, puis prépositions. Cf. v. 326 : « ut supra bellum. » — *Ætheriis.* Leçon rétablie à la place de *ætheris*, que donnent les manuscrits.

86. *Referuntur in antiquas religiones*, retombent dans les anciennes superstitions.

87. *Dominos acris.* Cf. Cicéron, *de Natura deorum*, I, 54 : « Imposuistis in cer-

Quos miseri credunt, ignari quid queat esse,
Quid nequeat, finita potestas denique cuique
Quanam sit ratione atque alte terminus hærens.
  Quod superest, ne te in promissis plura moremur,
Principio maria ac terras cælumque tuere;
Quorum naturam triplicem, tria corpora, Memmi,
Tris species tam dissimilis, tria talia texta,
Una dies dabit exitio, multosque per annos
Sustentata ruet moles et machina mundi.
Nec me animi fallit quam res nova miraque menti
Accidat exitium cæli terræque futurum,
Et quam difficile id mihi sit pervincere dictis;

vicibus nostris sempiternum dominum quem dies et noctes timeremus; quis enim non timeat omnia providentem et cogitantem et animadvertentem et omnia ad se pertinere putantem curiosum et plenum negotii deum? »

88. *Quos miseri credunt.* La coupe fait ici ressortir la valeur de l'opposition.

89. *Quid nequeat.* Cf. I, 76-77, et I, 595, 596.

90. *Atque alte terminus hærens.* Cf. *Æn.* IV, 614 : « Et sic fata Jovis poscunt, hic terminus hæret. »

91. *Ne te in promissis plura moremur.* Cf. VI, 245 : « Neque te in promissis plura morabor. » — Bockemuller supprime les vers 91-109.

92. *Principio.* Ici commence un développement qui se termine v. 418, sur la formation du monde et sur sa ruine nécessaire. — Cf. Virgile, *Æn.* VI, 724 : « Principio cælum ac terram, » etc.

93. *Naturam triplicem.* Cf. Ovide, *Métam.* XII, 39 : « Terrasque fretumque Cælestesque plagas, triplicis confinia mundi. » *Tristes*, II, 425 : « Explicat ut causas rapidi Lucretius ignis Casurumque triplex vaticinatur opus. » *De morte Drusi*, 361 : « Ecce necem intentam cælo terræque fretoque Casurumque triplex vaticinatur opus. » *Fastes*, I, 105 : « Et quæ tria corpora restant, Ignis, aquæ, tellus. » Cicéron, *de Divin.* I, 15 : « Lentiscus triplici solita grandescere fetu, Ter fruges fundens tria tempora monstrat arandi. »

94. *Texta.* Expression propre à exprimer une charpente dont les parties se trouvent ajustées d'une façon compliquée. On dit *texta carinæ*, la charpente d'un navire. Cf. Virgile, *Æn.* II, 16 : « Sectaque intexunt abiete costas. »

95. *Una dies dabit exitio.* Cf. Ovide, *Amours*, I, 15, 23 : « Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti, Exitio terras cum dabit una dies. » Lucrèce lui-même, V, 1000, a repris cette expression : « Una dies dabit exitio. » II, 1148 : « Magni quoque circum mœnia mundi Expugnata, dabunt labem putresque ruinas. »

96. *Ruet moles et machina mundi.* Cf. Ovide, *Metam.* I, 256 : « Affore tempus Quo mare, quo tellus correptaque regia cæli Ardeat et mundi moles operosa laboret. » Lucain, I, 79 : « Totaque discors Machina divulsi turbabit fœdera mundi. » Manilius, II, 807 : « Dissociata fluat resoluto machina mundo. »

97. *Animi.* Génitif qui a la valeur d'un locatif. Les poètes et les prosateurs des temps postérieurs emploient le génitif au lieu de l'ablatif seul ou accompagné d'une préposition, avec un certain nombre de verbes ou d'adjectifs, dans le sens de : au regard de, pour ce qui concerne. C'est un des emplois du génitif objectif. Mais, avec les verbes et les adjectifs qui marquent un trouble de l'âme, on s'accorde à regarder *animi* ainsi construit comme un locatif. Cf. Madvig, *Lat. Sprachlehre*, § 290 *g* et 298 *b*, *Anm.* 3.

Ut fit ubi insolitam rem adportes auribus ante,
Nec tamen hanc possis oculorum subdere visu
Nec jacere indu manus, via qua munita fidei
Proxima fert humanum in pectus templaque mentis.
Sed tamen effabor. Dictis dabit ipsa fidem res,
Forsitan, et graviter terrarum motibus ortis
Omnia conquassari in parvo tempore cernes.
Quod procul a nobis flectat fortuna gubernans,
Et ratio potius quam res persuadeat ipsa
Succidere horrisono posse omnia victa fragore.
|| Qua prius adgrediar quam de re fundere fata

100. *Ubi... adportes.* Le subjonctif est amené par cette circonstance que *ubi* a la valeur de *cum* non seulement marquant le temps, mais aussi la cause. Cf. Madvig, *L. Spr.* § 370. — *Ante.* Adverbe, équivaut à *antea*, *hactenus*.

101. *Visu.* Datif archaïque pour *visui.* On trouve dans Lucrèce *usu* et *visu*. Virgile offre un grand nombre d'exemples de cette forme. Cf. Ruddimann, t. I, p. 203 ; Bücheler, *Gr. der lat. Declin.*, p. 57.

102. *Jacere indu* équivaut à *injicere.* Cf. I, 82 : « Indugredi. » *Indu* est une forme archaïque de la préposition *in*. Ces vers sont traduits d'Empédocle, 356 : Οὐκ ἔστιν πελάσασθ' οὔτ ὀφθαλμοῖσιν ἐφικτὸν Ἡμετέροις ἢ χερσὶ λαβεῖν ᾗπερ γε μεγίστη Πειθοῦς ἀνθρώποισιν ἀμαξιτὸς εἰς φρένα πίπτει. — *Via munita.* Traduction exacte du grec ἀμαξιτός. Cf. III, 498 : « Et sunt munita viai. » — *Fidei.* Sur la quantité de cette syllabe, cf. Bouterwek, p. 21 ; Ennius a dit *plenus fidei. Ann.* 342. Voyez aussi I, 688.

103. *Fert in pectus.* Cf. Virgile, *Æn.* VI, 295 : « Via quæ fert Acheruntis ad undas. » — *Templa.* Cf. IV, 624 : « Linguaï sudantia templa. » III, 140 : « Idque situm media regione in pectoris hæret. »

104. *Dabit fidem* équivaut à *faciet fidem.* Voyez d'ailleurs Ovide, *Fastes*, II, 20 : « Nunc quoque dant verbo plurima signa fidem. » Pline, *Panégyr.* 74, 3 : « Proinde dabat vocibus nostris fidem apud optimum principem quod apud malos detrahebat. »

105. *Ortis.* Quelques textes ont *orbis*, qui ne s'appuie sur aucune autorité.

106. *Conquassari motibus terrarum.* Cf. Cicéron, *de Divin.* I, 43 : « Cum ad infinitam altitudinem terra desedisset, Apuliaque maximis terræ motibus conquassata esset. »

107. *Fortuna gubernans.* Cf. v. 77.

110. Tout le développement qui s'étend de 110 à 235 a été mis entre crochets dans les éditions de Lachmann, de Munro, et de Bernays. En effet, comme l'a remarqué Lachmann, p. 264 de son commentaire, l'argumentation du poète est ici interrompue; nous nous trouvons en présence d'un de ces passages que Lucrèce a laissés dans un état provisoire, se réservant sans doute de le retoucher dans la suite. Au IIe Livre, v. 165-183, on rencontre déjà un développement de même nature, dans lequel les idées ne sont pas sensiblement différentes des idées traitées ici. C'est ainsi d'ailleurs que dans l'*Hermès* d'André Chénier, un certain nombre de morceaux ne figurent que comme des pièces d'attente, pour ainsi dire, et la place même qu'ils doivent occuper dans telle ou telle partie du poème n'est pas arrêtée d'une façon définitive. Munro fait observer avec raison pour les 125 vers qui nous occupent, que, tandis qu'un bon nombre est écrit « dans la manière la plus noble du poète », il en reste à peu près un quart, qui n'est que la reproduction de vers choisis dans les livres précédents, où ils semblent mieux à leur place : ainsi, par exemple, les v. 112 et 113 qui figurent déjà I, 737 et 739, avec toute leur valeur, ne peuvent plus compter ici que comme un ornement poétique.

110-125. Remarquez la longueur de cette période, qui ne comprend pas moins de seize

Sanctius et multo certa ratione magis quam
Pythia quæ tripode a Phœbi lauroque profatur,
Multa tibi expediam doctis solacia dictis;
Religione refrenatus ne forte rearis
Terras et solem et cælum, mare, sidera, lunam,
Corpore divino debere æterna manere,
Proptereaque putes ritu par esse Gigantum
Pendere eos pœnas immani pro scelere omnis,
Qui ratione sua disturbent mœnia mundi
Præclarumque velint cæli restinguere solem,
Immortalia mortali sermone notantes;

vers, et qui peut se décomposer en quatre membres formant autant de phrases distinctes, la 1re de 110 à 113 incl. la 2e de 114 à 116, la 3e de 117 à 121, la 4e de 122 à 125; il est aisé de voir combien la structure générale de cette période ressemble à la construction cicéronienne; elle caractérise à merveille la manière ordinaire de Lucrèce, et suffit à montrer quel progrès, après lui, Virgile a su accomplir dans la construction de la phrase poétique. — *Fundere fata.* C'était là le ton de l'école chez les Epicuriens; Cicéron s'en moque, *de Nat. deor.* I, 24 : « Hæc ego nunc physicorum oracula fundo. »

112. *Tripode a Phœbi lauroque.* Cf. Stace, *Théb.* VII, 707 : « tripodas laurosque sequi. » Sur l'assurance de ce langage du poète, cf. Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 46.

113. *Expediam dictis.* Cf. Virgile, *Æn.* III, 379; VI, 759; quant au rapprochement de *doctis dictis*, que nous trouvons déjà, II, 987, c'est un de ces exemples d'assonance et d'allitération si fréquents dans Lucrèce.

116. *Corpore divino*, ablatif de qualité : *étant* d'essence divine. — *Æterna manere*, telle est la leçon de Lachmann, Munro, Bernays, leçon due à Marullus; elle est préférable à *meare* adopté par Lemaire; car ce que le poète tient à marquer ici, ce n'est pas le mouvement dans ces corps, mais la permanence, la durée. Toute l'argumentation du v. 115 à 145 est dirigée contre les Stoiciens, et leur âme du monde; cf. Manilius, I, 247 : « Hoc opus Vis animæ divina regit », et Virgile, *G.* IV, 221; or, pour en bien saisir ici toute la portée, il est indispensable d'avoir sous les yeux le IIe Livre du *de Nat. deor.*, et de relire l'exposé des théories stoïciennes que Cicéron met dans la bouche de Balbus; en voici au moins la conclusion : « Sequitur ergo ut ipsa (sidera) sua sponte, suo sensu ac divinitate moveantur, » conclusion diamétralement opposée au v. 78 et 79 : « Ne forte hæc inter cælum terramque rearis Libera sponte sua cursus lustrare perennis. »

117. *Gigantum.* Raillerie à l'adresse des Stoïciens, qui tournaient tout à l'allégorie, et qui comparaient volontiers les Epicuriens, leurs adversaires, aux Titans révoltés contre les dieux.

119. *Qui ratione sua*, par leur système. — *Disturbent, velint*, subjonctifs qui marquent l'intensité. Cf. v. 49 : « Hæc igitur qui cuncta subegerit. » Lucrèce relève dans ces vers d'une ironie mordante le reproche d'impiété qu'on jette sans cesse aux Epicuriens, et que Cicéron formule en ces termes, *de Nat. deor.* II, 43 : « Restat igitur ut motus astrorum sit « voluntarius. Quæ qui videat, non indocte « solum, verum etiam *impie* faciat, si deos « esse neget. » Plutarque rapporte que le stoïcien Cleanthe demandait qu'on poursuivit comme sacrilège Aristarque de Samos : « ὡς κινοῦντα τοῦ κόσμου τὴν « ἑστίαν. »

121. *Immortalia mortali sermone notantes.* Lemaire explique, comme s'il y avait simplement *vocantes*, et donne à entendre qu'il faut traduire : « traitant de corps

Quæ procul usque adeo divino a numine distent,
Inque deum numero quæ sint indigna videri,
Notitiam potius præbere ut posse putentur
Quid sit vitali motu sensuque remotum.
Quippe etenim non est, cum quovis corpore ut esse
Posse animi natura putetur consiliumque;
Sicut in æthere non arbor, non æquore salso
Nubes esse queunt, neque pisces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis neque saxis sucus inesse.
Certum ac dispositumst ubi quicquid crescat et insit.
Sic animi natura nequit sine corpore oriri
Sola neque a nervis et sanguine longiter esse.
Quid si posset enim? multo prius ipsa animi vis

mortels des êtres immortels; » ce n'est pas le sens. *Notare* veut dire ici, comme partout, flétrir (*nota censoria*), et *mortali* opposé à *immortalia* forme une de ces antithèses de mots qui ne sont pas rares dans Lucrèce; le vers signifie donc : flétrissant, outrageant par une censure, partie, provenant d'un être mortel, des êtres immortels.

122. *Quæ.* Le relatif équivaut à *quamvis re vera hæc usque adeo*, etc., et réfute ce qui précède de 114 à 121; le subjonctif *distent*, qu'offrent les mss., est aussi régulier ici que II, 87 : « durissima quæ sint, » et V, 316. — Bockemüller, avec Bruno et Christ, écrit ici *distant*.

123. *Inque deum numero... videri.* Réfutation anticipée de cette phrase du *de Nat. deor.* II, XV, 42 : « Quare cum in « æthere astra gignantur, consentaneum est « in iis sensum inesse et intelligentiam. Ex « quo efficitur in deorum numero astra « esse ducenda. » — Bockemüller, avec Christ et Bruno, écrit ici *videntur* au lieu de *videri*.

125. *Quid sit*, c'est-à-dire *quale illud sit*, *quod est*.

127. *Animi natura consiliumque*, périphrase pour *animus*. Cf. III, 613 : *animi mens consiliumque*, et III, 94, passage dans lequel le mot *consilium* est ainsi expliqué : « animum dico, mentem quam sæpe vocamus, in quo *consilium* vitæ regimenque locatum est. »

128-141. A l'exception d'un mot ou deux, tout ce passage n'est que la reproduction des v. 783-795 du liv. III, qu'on est un peu surpris de retrouver ici. Cf. aussi III, 620 : « neque flamma creari Fluminibus solitast neque in igni gignier algor. »

129. *In arvis.* Bockemüller écrit *in auris* au lieu de *in arvis* des mss., ce qui s'oppose mieux à *non æquore salso nubes.*

130. *Sucus.* Cf. IV, 616; les sucs nourrissants qui sont dans les objets comestibles et que la chaleur du soleil amène à leur maturité.

131. *Quicquid.* Sur l'emploi de ce pronom, comme équivalent de *quicque*, emploi très fréquent dans Lucrèce, cf. Holtze. *Synt. Lucret.* p. 110.

132. *Sine corpore.* Suivant les Épicuriens, la raison ne saurait se trouver que dans un corps de forme humaine, ni « exister indépendamment (*longiter*) des nerfs et du sang ». *Longiter* se rencontre plusieurs fois dans Lucrèce, notamment III, 676, et ne se trouve guère que chez lui.

133. *Longiter.* Bockemüller écrit *longius*, et non *longiter*.

134. *Quid si posset enim?* Telle est la leçon de Lachmann adoptée par Bernays, et elle est très satisfaisante : « que serait-ce, « en effet, si cela était possible? A ce compte « on verrait plutôt l'âme se loger dans la « tête, etc. » C'est un raisonnement par l'absurde. Munro admet une construction toute différente; au lieu de *quid si*, il

In capite aut umeris aut imis calcibus esse
Posset, et innasci quavis in parte soleret
Tandem in eodem homine atque in eodem vase manere.
Quod quoniam nostro quoque constat corpore certum,
Dispositumque videtur ubi esse et crescere possit
Seorsum anima atque animus, tanto magis infitiandum
Totum posse extra corpus formamque animalem
Putribus in glebis terrarum aut solis in igni
Aut in aqua durare aut altis ætheris oris.
Haud igitur constant divino prædita sensu,
Quandoquidem nequeunt vitaliter esse animata.
  Illud item non est ut possis credere, sedes
Esse deum sanctas in mundi partibus ullis.
Tenvis enim natura deum longeque remota

imprime *quod si;* il fait de *posset enim multo prius* une parenthèse, et met une virgule après *parte;* le sens général de la phrase n'est pas modifié, mais le texte est plus tourmenté. On peut à la rigueur hésiter entre Bernays et Munro; ce qu'il faut rejeter à tout prix, c'est le texte de Lemaire, qui lui aussi admet *quod si*, et qui remplace gratuitement le *tandem* du v. 137 par un *quamde* dépendant de *prius. Quamde* pour *quam* se trouve une fois dans Lucrèce I, 641; ici, rien ne le justifie. — Bockemüller : *quidni? posset enim multo prius.*

137. *In eodem homine.* Pour comprendre ce vers et les précédents, il faut se reporter au livre III, 547 à 560; cf. notamment v. 553 : « non quit sine corpore, et ipso Esse homine, illius quasi quod *vas* esse videtur. » — Bockemüller : *maneret*, au lieu de *manere.*

140. *Seorsum anima atque animus.* Lucrèce emploie indifféremment *sorsum* et *seorsum, seorsus* et *sorsus* comme dissyllabes; quelquefois il fait de *seorsum* un trisyllabe, Holtze, *Synt. Lucr.*, p. 7 et sq. — Voir III, 136 et sq , la distinction établie par le poète entre *anima* et *animus*, et le siége qu'il leur assigne. Il faut noter dans tout ce passage l'emploi fréquent de la tautologie, et l'insistance que met Lucrèce a établir par l'accumulation des termes un point important de sa doctrine : *certum ac dispositumst, crescat et insit, sine corpore oriri sola, certum dispositumque, esse et crescere.*

143. *Aut altis.* Bockemüller : *aut amplis aeris oris.*

145. *Vitaliter* ne se rencontre qu — *Esse animata.* De prémisses absolument opposées, Cicéron a tiré, comme de juste, une conclusion entièrement contraire, *de Nat. deor.* II, xvii, 47 : « Ita efficitur *animantem,* sensus, mentis, rationis mundum esse compotem. Qua ratione deum esse mundum concluditur. »

147. *Sedes esse deum sanctas.* Au premier abord ces vers semblent en contradiction avec l'admirable passage du livre III, 18 et sqq., dans lequel Lucrèce a rivalisé avec Homère, en dépeignant le merveilleux séjour des dieux, inaccessible aux vents, aux tempêtes, et aux frimas; il n'en est rien pourtant. Ce que le poète tient à prouver ici, c'est que leur demeure n'existe nulle part dans le monde : elle est au delà. Épicure reléguait les Immortels dans les μετακόσμια (en latin *intermundia*), ce qui faisait dire à Cicéron, *de Divin.* II, 40 : « Deos induxit Epicurus habitantes tanquam inter duos lucos, sic inter duos mundos propter metum ruinarum. » — Bockemüller : *illis* au lieu de *ullis.*

148. *Tenvis enim natura deum.* Voici sur l'essence des dieux le langage que Cicé-

Sensibus ab nostris animi vix mente videtur;
Quæ quoniam manuum tactum suffugit et ictum,
Tactile nil nobis quod sit contingere debet:
Tangere enim non quit quod tangi non licet ipsum.
Quare etiam sedes quoque nostris sedibus esse
Dissimiles debent, tenues de corpore eorum;

ron prête à l'épicurien Velléius, *de Nat. deor.* I, XVIII-XIX, 48-49 : « hominis esse « specie deos confitendum est. Nec tamen « ea species corpus est, sed quasi corpus, « nec habet sanguinem, sed quasi sangui- « nem .... Epicurus autem .... docet eam « esse vim et naturam deorum ut primum « non sensu sed mente cernatur, nec soli- « ditate quadam. » Et dans le *de Divin.* II, 40 : « deos enim ipsos jocandi causa « induxit Epicurus perlucidos et perflabi- « les; eosque habere putat eadem membra « quæ nos nec usum ullum habere mem- « brorum. »

149. *Animi mente. Mens animusque*, l'âme avec toutes ses facultés; *mens*, l'intelligence. L'alliance de ces deux mots est fréquente chez les poètes; on en trouve des exemples non seulement dans Lucrèce, mais dans Plaute, dans Catulle, et dans Virgile.

150. *Suffugit*. Munro veut que *suffugit* soit au présent, et cite, pour expliquer l'allongement de la 2e syllabe, Virgile, *Æn.* II, 12 : « horret luctuque refugit; » Horace, *Ep.* II, 2, 171 : « refugit jurgia; » Sénèque, *Herc. Fur.* 1193 : « quid hoc? manus refugit : hic errat scelus. » Ces exemples sont loin d'être décisifs, notamment celui de Virgile; cf. la note de l'édition Benoist à propos du vers cité. Ne peut-on pas admettre que Lucrèce ait employé ici le parfait avec le sens de l'aoriste grec, et se ranger à l'explication de Wakefield : « *semper in sæculis præteritis elusit, atque nunc etiam eludit* »?

151. *Contingere* équivaut à *tangere*, emploi du composé pour le simple.

152. *Tangere*, etc. Munro entame une longue discussion à propos de ce toucher d'une essence particulière, toucher plus fin, qui ne cesse pas d'être matériel, comme Lucrèce le démontre au liv. III, et par lequel l'esprit est affecté aussi bien que le corps. « Si, dit-il, on concède au poète « ces prémisses, ainsi que ce qui suit, à « savoir que les demeures des dieux sont « aussi subtiles que leur corps, leur exis- « tence ne peut être révélée que par les « images qu'ils envoient aux esprits des « hommes : c'est la théorie soutenue v. « 1161, et sq.; or, ces images, nécessaire- « ment plus subtiles que les corps mêmes « qui les envoient, sont-elles immortelles? « Sinon, pourquoi et comment ces dieux, « qui sont beaucoup plus subtils que les « hommes, et beaucoup plus gros que leurs « propres images, sont-ils impérissables? « De même ces *intermundia* décrits, III, « 18, qui sont aussi nombreux dans l'espace « que les mondes, pourquoi sont-ils tous « impérissables, puisque des mondes in- « nombrables périssent à chaque heure au- « tour d'eux? Pourquoi « des troupes « d'atomes errants sur la dissolution d'un « monde voisin », suivant les paroles de « Bentley? Pourquoi ne viennent-ils jamais « en contact avec eux? Si, grâce à leur « subtilité, ils échappent à la destruction « dans tel ou tel endroit, à travers les « siècles, peut-il en être ainsi dans des « places différentes, innombrables, et dans « des âges infinis? » Sur toutes ces questions fort obscures consultez les derniers chapitres du *de Nat. deor.* I. — Bockemüller : *quo tangi non licitum ipsist.*

154. *Tenues de corpore eorum*. Leçon que donnent les manuscrits, qui est admise par Munro et très bien défendue par lui. Il fait de *de* l'équivalent de *secundum*, et cite Plaute, *Most.* 760; *Menæchm.* 935 : « *de* illis verbis : cave tibi; *Asin.* 210 : meo *de* studio studia erunt vestra omnia; Apulée, *Mét.* VIII, 8 : Thrasyllus præceps alioquin et *de* ipso nomine temerarius ». Il conclut que dans tous ces exemples *de* a la valeur de « de exemplo », « de more », etc. Lachmann soutient que *de* n'a pas de sens; il serait porté à admettre la correction de Lambin *pro corpore*

Quæ tibi posterius largo sermone probabo.
Dicere porro hominum causa voluisse parare
Præclaram mundi naturam, proptereaque
Adlaudabile opus divom laudare decere
Æternumque putare atque inmortale futurum,
Nec fas esse, deum quod sit ratione vetusta
Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
Sollicitare suis ulla vi ex sedibus umquam,
Nec verbis vexare et ab imo evertere summa,
Cetera de genere hoc adfingere et addere, Memmi,
Desiperest. Quid enim inmortalibus atque beatis
Gratia nostra queat largirier emolumenti,

eorum, en ajoutant que dans ce cas *tenui* serait préférable à *tenues;* mais il soupçonne que le passage a été mal transcrit, et que Lucrèce avait écrit : *tenuest si corpu deorum*, restitution fort ingénieuse, qui a été adoptée par Bernays. — Bockemuller : *tenuesque e corpore eorum.*

155. *Quæ tibi*, etc. Promesse que le poète n'a point tenue.

156. *Dicere*, etc. Cf. la même formule III, 360 et sq. Tout le développement qui suit est dirigé contre l'argument des causes finales invoqué par les Stoïciens. Cf. Cicéron, *de Nat. deor.* I, 23 : « An hæc, ut fere dicitis, hominum causa a deo constituta sunt. » C'est l'Épicurien, bien entendu, qui s'exprime ainsi. — Bockemuller écrit : *Divos porro hominum causa voluisse parare.*

158. *Adlaudabile* ne se trouve qu'ici. C'est à propos de cette expression que Donat, rencontrant « advigilare » dans le *Phormion*, I, 4, 26, fait la remarque suivante : « *Ad* vim auctivam nunc habet, ut « *adlaudabile*, *admirabile.* » Lactance a reproduit ce passage, *Inst.* VII, 3, 13.

161. *Perpetuo ævo*, ablatif dépendant de *fundatum*, et qui équivaut à *in perpetuum, in æternum.*

162. *Sollicitare.* « Quasi solo citare », dit Festus. Lucrèce compare le monde à un édifice bâti par la main des dieux : de là toutes ces expressions, qui se suivent à merveille : *fundatum, sollicitare, vexare, ab imo evertere.*

163. *Ab imo evertere.* Cf. *Æn.* II, 625 : « et ex imo verti Neptunia Troja ; » Tite-Live, XLII, 20, 1 : « columna rostrata .... tota ad imum fulmine discussa est; » Horace, *Sat.* II, 3, 308 : « ab imo ad summum totus moduli bipedalis. » *Summa* est un pluriel neutre, et la locution complète serait : *ab imo ad summa evertere.* Il faut repousser la correction de Lambin « summam », qui correspond au grec τὸ πᾶν, « universum » en latin. — Bockemüller propose l'ingénieuse conjecture *suasu* au lieu de *summa;* et il écrit *ac verbis* au lieu de *nec verbis.*

164. *Addere.* Bockemüller, au lieu de *addere*, qui suivant lui est, après « adfingere », une tautologie, propose *edere.*

165. *Inmortalibus.* Sur le rythme de ce vers, Munro fait une remarque de métrique intéressante : il cite III, 612 et 715; II, 1059; VI, 197, où sont employés des mots composés de 4 ou 5 syllabes au 3e et au 4e pied; il présume qu'en pareil cas la préposition se détachait du mot composé et formait ainsi comme une césure; en fait, il n'y avait pour les Latins aucune différence de son entre *in mortali* et *inmortali.* C'est ainsi qu'il faudrait scander le vers de Lucilius : « Scipiadæ magno improbus objiciebat Asellus, » en détachant *in* de *probus;* et dans Horace : « Vestrum prætor, is *in*-testabilis et sacer esto » ; et dans Lucrèce II, 1059; VI, 197 : « Complerunt, magno *in*-dignantur murmure clausi, » etc.

Ut nostra quicquam causa gerere adgrediantur?
Quidve novi potuit tanto post ante quietos
Inlicere ut cuperent vitam mutare priorem?
At, credo, in tenebris vita ac mærore jacebat,
Donec diluxit rerum genitalis origo.
Nam gaudere novis rebus debere videtur
Cui veteres obsunt : sed cui nil accidit ægri
Tempore in anteacto, cum pulchre degeret ævom,
Quid potuit novitatis amorem accendere tali?
Quidve mali fuerat nobis non esse creatis?
Natus enim debet quicumque est velle manere
In vita, donec retinebit blanda voluptas :
Qui numquam vero vitæ gustavit amorem
Nec fuit in numero, quid obest non esse creatum?
Exemplum porro gignundis rebus et ipsa
Notities hominum dis unde est insita primum,

167. *Ut... adgrediantur.* Après ce vers Bockemüller place les vers 176-180.

168. *Quietos.* Cf. VI, 73 : « placida cum pace quietos; » Virgile, *Æn.* IV, 379 : « ea cura quietos sollicitat. » L'Épicurien s'exprime ainsi dans le *de Nat. deor.* I, 21 : « ab utroque autem sciscitor cur mundi ædificatores repente exstiterint, innumerabilia sæcla dormierint. »

170. *At, credo.* Lambin transporte ce vers et le suivant au v. 176, et il a le tort de croire que *vita* désigne la vie humaine, tandis qu'il s'agit de la vie des dieux. L'erreur est singulière, quand on se reporte aux paroles de Velléius, *de Nat. deor.* I, 22 : « Si, ut deus ipse melius « habitaret; antea videlicet tempore infi- « nito in tenebris tamquam in gurgustio « habitaverat. » Munro adopte le même ordre, et admet *an*, *credo*, au lieu de *at*, vigoureusement défendu par Lachmann, et accepté par Bernays. — *In tenebris;* cf. *Æn.* II, 92 : « Vitam in tenebris luc- « tuque trahebam. » Remarquez l'opposition de *tenebris* avec le *diluxit* du vers suivant. — Bockemüller transporte comme Lambin ce vers et le suivant après le v. 175, et il écrit ainsi le vers 170, devenu 176, et dans sa numération, [1] différente de celle des éditions, v. 160 : *an crepera in tenebris vita ac merore jacebat.* Bergk écrivait : *an cæca in tenebris*, et Bruno : *haud credo in tenebris.*

175. *Tali*, c'est-à-dire *illi qui talis est.*

177. *Natus enim*, etc. La construction normale serait : *Debet enim, natus quicumque est, velle;* mais Lucrèce aime à intervertir l'ordre régulier, qui est plus prosaïque. Cf. I, 566, 632, 648; II, 1133; III, 261, 843; IV, 1119, où se rencontrent des tournures semblables, lesquelles se retrouvent également dans Virgile, et surtout dans Ovide; cf. notamment, *Art d'aimer*, I, 339; *Amours*, III, 5, 13, 14, 18; *Ibis*, 3; *ex Ponto*, I, 80; 5, 79.

178. *Blanda voluptas.* Cf. Cic. *Tusc.* I, 93 : « Nondum gustaverat, inquit, vitæ suavitatem. »

180. *In numero*, suppléez *viventium*, comme en grec : « ἐν ἀριθμῷ εἶναι. »

182. *Notities.* Lucrèce traduit par ce mot la πρόληψις d'Épicure, ou préconception, ce que Cicéron appelle *anticipatio* ou *prænotio;* cf. *de Nat. deor.* I, 43 : « Solus vidit (Epicurus) primum esse deos, « quod in omnium animis eorum *notionem* « impressisset ipsa natura. Quæ est enim « gens aut quod genus hominum quod non

Quid vellent facere ut scirent animoque viderent,
Quove modost umquam vis cognita principiorum,
Quidque inter sese permutato ordine possent,
Si non ipsa dedit specimen natura creandi?
Namque ita multa modis multis primordia rerum
Ex infinito jam tempore percita plagis
Ponderibusque suis consuerunt concita ferri
Omnimodisque coire atque omnia pertemptare,
Quæcumque inter se possent congressa creare,
Ut non sit mirum, si in talis dispositura
Deciderunt quoque et in talis venere meatus,
Qualibus hæc rerum geritur nunc summa novando.
 Quod *si* jam rerum ignorem primordia quæ sint,
Hoc tamen ex ipsis cæli rationibus ausim

« habeat sine doctrina *anticipationem* « quamdam deorum? quam appellat πρόληψιν Epicurus, id est anteceptam animo « rei quamdam informationem, sine qua « nec intelligi quicquam nec quæri nec dis- « putari potest; » et 44 : « hanc nos habere « sive anticipationem, ut ante dixi, sive « prænotionem deorum (sunt enim rebus « novis nova ponenda nomina, ut Epicurus « ipse πρόληψιν appellavit, quam antea « nemo eo verbo nominarat). » Pour en revenir à Lucrèce, il faut, si l'on veut comprendre le sens de ce passage, se reporter aux principes posés dans les deux premiers livres : toute préconception d'un être ou d'un objet ne peut venir que des simulacres qui se dégagent de cet être ou de cet objet; or les simulacres n'ont pu exister tant que les objets ou les êtres eux-mêmes n'existaient pas; donc où les dieux auraient-ils pu prendre le type de l'homme? — Bockemuller : *unde insita primast*.

183. *Quid vellent*, etc. Cf. v. 1049.

186. *Ipsa dedit*, etc. Cf. v. 1361.

187-191. Ces vers se retrouvent V, 422-426; et, avec les vers 192-194, figurent déjà I, 1021-1026 : autre preuve de l'imperfection de tout ce morceau, dans lequel cette digression sur les atomes ne semblait pas nécessaire.

190. *Omnimodis*. Cf. note au v. 716.

192. *Dispositura*, mot particulier à Lucrèce, et par lequel il remplace *dispositiones*, qui ne pouvait entrer dans le vers. Le poète a été amené par les exigences de la métrique à substituer ainsi un certain nombre de termes les uns aux autres : par exemple *variantia* à « varietas »; *ægror*, à « ægritudo » ; *maximitas* à « magnitudo » ; *pestilitas* à « pestilentia »; *differitas* à « differentia »; *refutatus* à « refutatio »; *emissus* à « emissio »; *commutatus* à « commutatio »; *opinatus* à « opinatio »; *formatura* à « conformatio ».

194. *Novando*. Lambin donne le sens actif à ce gérondif, et sous-entend : « ea quæ jam ætate et ævo confecta sunt; » c'est à tort, car *novando* a ici le sens passif; il équivaut à un substantif à l'ablatif, « novatione ». Cf. I, 312 : « Annulus in digito subtertenuatur habendo. »

195-199. Cf. II, 177 et sq. Tout le développement de 195 à 235, un des plus beaux du poème, l'un des plus achevés au point de vue de la langue et de la versification, est en quelque sorte la contre-partie du IIe livre du *de Nat. deor.*, dans lequel Cicéron exalte les merveilles de l'univers, en suivant de près le *Timée* de Platon.

195. *Quod si*. *Si*, addition nécessaire due à Marullus. — Sur tout ce passage, voyez Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 316.

Confirmare aliisque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitus esse paratam
Naturam rerum : tanta stat prædita culpa !
Principio quantum cæli tegit impetus ingens,
Inde avide partem montes silvæque ferarum
Possedere, tenent rupes vastæque paludes
Et mare, quod late terrarum distinet oras.
Inde duas porro prope partis fervidus ardor
Adsiduusque geli casus mortalibus aufert.
Quod superest arvi, tamen id natura sua vi

197. *Reddere*. Cf. I, 566 : « possit reddi », c'est-à-dire « possit *ratio* reddi ».

198. *Nobis*, pour notre service, comme plus haut : *hominum causa*.

199. *Stat*. Lucrèce emploie ce verbe comme synonyme de « esse », mais pour marquer plus fortement un état, une manière d'être persistante et durable. Cf. I, 564 : « Et finita simul generatim tempora rebus *stare*; » VI, 1058 : « Pondere enim fretæ partim *stant*. » On trouve dans Lucilius : « stat sentibu' pectus, » et « stat sentibu' fundus »; et dans Virgile : « stat pulvere cælum ; » dans Horace : « alta stat nive candidum Soracte; » dans Ovide : « saxo stant antra vetusto. » Cf. *Æn*. III, 210 : « stant nomine dictæ. » Lucrèce se sert aussi de *manere*, dans le même sens (cf. II, 843, et VI, 1274 : templa *manebant*), et quelquefois de *constare*. — *Prædita culpa*. Chrysippe composa plusieurs ouvrages περὶ τοῦ μηδὲν ἐγκλητὸν εἶναι μηδὲ μεμπτὸν κοσμῷ : c'est la thèse contraire que développe Lucrèce. Cf. Platon, *Timée*, p. 24 et sq.

200. *Principio*. — Le premier argument qui prouve que la nature n'est qu'une marâtre, c'est que le tiers de la terre est inhabitable. — *Cæli impetus*. Cf. IV, 416 ; V, 1436 : « mundi magnum et versatile templum ; » Cic., *de Nat. deor.* : « Cum autem impetum cæli cum admirabili celeritate moveri vertique videmus. » Ovide, *Met*. II, 72 : « Nec me, qui cetera, vincit Impetus, et rapido contrarius evehor orbi. » — Bockemüller propose *ambitus*.

201. *Inde avide*. La plupart des éditions portent *avidam*, que Lemaire commente ainsi : « Quasi scilicet montes sua portione parum contenti, omnia rapere vellent et haurire, » commentaire très ingénieux sans doute, mais que Lachmann repousse, en établissant péremptoirement (p. 283) que *avida pars* n'a jamais pu se dire en latin pour « magna pars ». Il soutient, rejetant « aliam », leçon de Marullus, qu'il faut lire *aliquam* ou plutôt *alicam*, qui serait en vérité bien prosaïque. Munro, en écrivant *avidei*, qui se rapporte à *montes*, rentre dans l'explication de Lemaire, qui se trouve ainsi justifiée, et qui devient plus probante encore, rapprochée de cette phrase de Pline l'Ancien, *Nat. Hist*. II, 68 : « Ita terræ tres partes abstulit cælum : oceani *rapina* in incerto est. » — Bockemüller : *Inde auctam partem montes silvæque ferarum*. — *Silvæque ferarum*. Génitif de qualité, comme « Tartara leti ».

202. *Possedere*. Pour le rythme de ces vers, cf. Virgile, *G*. II, 144 : « Implevere : tenent, etc. »

203. *Distinet*. Cf. Horace, *Od*. I, 3, 22 : « Oceano dissociabili. »

204. *Duas partes*, τὰ δύο μέρη, les deux tiers.

205. *Geli*. Cf. VI, 156 et 530. Lucrèce fait *gelum*, *i*, neutre ; du reste, le génitif en *i* dans les noms en *u* ou en *us* est fréquent chez les vieux auteurs : « Senati, ornati, soniti, exerciti. » Cf. Neue, I, p. 362, 364. D'après Bücheler, *Déclin. lat*. p. 105, « ces génitifs sont employés si souvent, d'Ennius à Lucrèce, qu'évidemment il y a eu pendant cette période une réaction contre les formes en *uis* et en *us* ».

206. *Arvi*. Bockemüller : *arvis*, au lieu de la leçon des mss. : *arvi*.

Sentibus obducat, ni vis humana resistat,
Vitai causa valido consueta bidenti
Ingemere et terram pressis proscindere aratris.
Si non fecundas vertentes vomere glebas
Terraique solum subigentes cimus ad ortus,
Sponte sua nequeant liquidas existere in auras,
Et tamen interdum magno quæsita labore
Cum jam per terras frondent atque omnia florent,
Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol
Aut subiti peremunt imbris gelidæque pruinæ,
Flabraque ventorum violento turbine vexant.
Præterea genus horriferum natura ferarum
Humanæ genti infestum terraque marique
Cur alit atque auget? cur anni tempora morbos
Adportant? quare mors inmatura vagatur?
Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, cum primum in luminis oras

207. *Sentibus obducat.* Cf. Virgile, *G.* II, 411 : « densis obducunt sentibus. » — *Ni vis humana.* Cf. *G.* I, 198 : « ni vis humana quotannis. »

209. *Bidenti Ingemere... proscindere aratris.* Cf. Virgile, *G.* I, 45 : « Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro Ingemere... » II, 237 : « Validis terram proscinde juvencis. » II, 354, 355 : « duros jactare bidentes, Aut presso exercere solum sub vomere. »

210-11. *Si non... ad ortus.* A l'exception de *si non*, au lieu de *quæ nos*, ces deux vers répètent les vers 211-12 du livre I. — Bockemuller les supprime, comme n'étant qu'une reproduction par un copiste des vers du premier livre, 211, 212.

212. *Sponte sua nequeant.* Le sujet sous-entendu de *nequeant* n'est pas *glebæ*, mais un terme plus général, contenu implicitement dans l'expression *cimus ad ortus*, comme « fruges » ou « germina ». Cf. Virgile, *G.* II, 47 : « Sponte sua quæ se tollunt in luminis oras. » — Bockemuller supprime ce vers, qui n'a pas de sujet.

213. *Magno quæsita*, etc. Cf. *G.* I, 197 : « multo spectata labore. » Macrobe compare avec 213-217, *G.* I, 118 : « nec tamen hæc cum sint hominumque boumque labores, » où le tour de phrase est le même ; mais Virgile s'est surtout inspiré de ce passage de Lucrèce dans la description des tempêtes d'automne, *G.* I, 310 et sq., dont les vers 216 et 217 forment en quelque sorte la matière.

218. *Genus horriferum.* Cf. Cic. *Acad.* II, 120 : « Cur Deus, omnia nostra causa « cum faceret, sic enim vultis, tantam vim « natricum viperarumque fecerit? cur tam « multa pestifera terra marique disper- « serit? »

223. *Indigus omni.* Emploi très rare et peut-être unique d'*indigus* avec l'ablatif, qui s'explique pourtant, si l'on considère que l'adjectif peut passer dans ce cas pour le participe du verbe, qui se construit toujours avec l'ablatif. — *Omni.* Bockemuller écrit *omnis* et termine ici la phrase. Il reprend au vers suivant, en faisant de *vitali auxilio* un ablatif d'instrument.

Nixibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet, ut æquumst
Cui tantum in vita restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta feræque,
Nec crepitacillis opus est, nec cuiquam adhibendast
Almæ nutricis blanda atque infracta loquella,
Nec varias quærunt vestes pro tempore cæli;
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
Qui sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit naturaque dædala rerum. ‖
Principio quoniam terrai corpus et umor
Aurarumque leves animæ calidique vapores,
E quibus hæc rerum consistere summa videtur,

225-230. Cf. Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* VII, 1 : « Hominem tantum nudum et in « nuda humo natali die abicit ad vagitus « statim et ploratum, nullumque tot ani- « malium aliud ad lacrimas, et has pro- « tinus vitæ principio. » Consultez à propos de tout ce passage M. Patin, *Études sur la poésie latine*, t. I, p. 125; Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 328 et suiv. — *Ut æquum est*. Cf. saint Augustin, *Enarrat. in psalm.* 125, 10 : « Poterat ridere « prius puer qui nascitur : quare a fletu « incipit vivere ? Ridere nondum novit, « quare plorare jam novit ? Quia cœpit ire « in istam vitam ? » Saint Bernard, *De Pass. Domini :* « Primam vocem ploratio- « nis edimus, merito quidem utpote vallem « plorationis ingressi. » — *Restet transire*. Cf. I, 1005 : « restet minus ire. » — Au lieu de *variæ*, Bockemüller écrit *varæ*, qu'il ne semble guère facile d'expliquer ici d'une manière satisfaisante.

233. *Qui* équivant à *quibus*. Cf. IV, 615 : « *qui* sentimus succum, lingua atque palatum. » Plaute, *Capt.* 1003 : « Aut coturnices dantur quicum lusitent. » *Aul.* 498 : « Vehicla qui vehar. » Térence, *Andr.* 511 : « multa concurrunt simul, qui conjecturam hanc nunc facio ; » Apulée, *Mét.* VI, 7 : « indicia qui possit agnosci. » Pour l'explication de cette forme, consultez Bücheler, *Décl. lat.* p. 192, § 316. — Bockemüller la trouve non dénuée de possibilité, mais écrit *quis*.

234. *Dædala rerum*. *Rerum* dépend de *dædala ;* cela n'est pas douteux, si l'on se reporte IV, 549, où l'on trouve la même construction : « Mobilis articulat verborum dædala lingua. » Le sens de *dædala* est ainsi déterminé par un grammairien ancien : « Dædalam a varietate rerum artificiorum- « que dictam esse apud Lucretium terram, « apud Ennium Minervam, apud Virgilium « Circen, facile est intelligere, cum Græce « δαιδάλλειν significet variare. » — Ici Bockemüller insère les vers 91-109 qu'il a supprimés plus haut. Il fait au v. 91 une parenthèse de *ne te in promissis plura moremur Principio*. V. 100, il écrit *apte* au lieu de *ante ;* v. 102 : *quæ* au lieu de *qua ;* v. 106 : *cernas* au lieu de *cernes*.

235. *Principio*. Le poète, après cette digression de 125 vers, reprend ici le développement de sa thèse au point où il l'a laissé au vers 109 : il va s'attacher à prouver que le monde étant un tout formé d'éléments périssables, doit nécessairement périr comme les parties qui le composent. Cf. Épicure cité par Diogène Laërce, X, 74 : « φθαρτούς φησι τοὺς κόσμους, μεταβαλλόντων τῶν μερῶν. » Ces parties, qui sont la terre, l'eau, le feu, sont soumises aux lois de la naissance et de la mort : 235-415. — *Terrai corpus*, périphrase familière à Lucrèce, comme : « corpus aquæ, aquai, Neptuni, » etc.

236. *Animæ*, les souffles légers des airs, les vents. Cf. I, 715 ; Hor. *Od.* IV, 12 : « Impellunt animæ lintea Thraciæ ; » l'ad-

Omnia nativo ac mortali corpore constant,
Debet eodem omnis mundi natura putari.
Quippe etenim, quorum partis et membra videmus
Corpore nativo ac mortalibus esse figuris,
Hæc eadem ferme mortalia cernimus esse
Et nativa simul, quapropter maxima mundi
Cum videam membra ac partis consumpta regigni,
Scire licet cæli quoque item terræque fuisse
Principiale aliquod tempus clademque futuram.
Illud in his rebus ne corripuisse rearis
Me mihi, quod terram atque ignem mortalia sumpsi
Esse, neque umorem dubitavi aurasque perire,
Atque eadem gigni rursusque augescere dixi,
Principio pars terrai nonnulla, perusta
Solibus adsiduis, multa pulsata pedum vi,
Pulveris exhalat nebulam 'nubesque volantis,
Quas validi toto dispergunt aere venti.
Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur

jectif « animalis » a été employé dans ce sens par Cicéron, *de Nat. deor.* III, 34. — *Calidique vapores*, cf. II, 844.

239. *Debet eodem*, s.-e. « corpore constare ». Les manuscrits ont *eadem*, se rapportant à *natura;* la correction *eodem* est due à Gifanius. Cf. Lachmann, p. 285.

245. *Terræque*. Bockemuller écrit *terrasque* et, après ce mot, termine une parenthèse qu'il ouvre au commencement du vers; au vers suivant il écrit : *principiale liquet tempus*.

246. *Principiale tempus*, c'est-à-dire « tempus quo principium habuerint ». Cf. II, 423 : « haud sine principiali aliquo levore creatast. » Cet adjectif, qui correspond au mot français « originel », ne se trouve que dans Lucrèce.

247. *Corripuisse Me mihi*. Cicéron emploie « arripere » dans le même cas, pour dire : « se saisir d'une proposition qui n'a pas été démontrée, avancer une assertion gratuite », en bon français : « prendre sur soi. » Lachmann cite à ce propos Varron, *De lingua latina*, VII, p. 371 : « Clepere (κλέπτειν) id est *corripere*, » expliqué par Gronovius, *Observationes*, IV, 19, et il ajoute : « Similiter sceptiel συναρπάζειν τὸ ζητούμενον dicunt τοὺς ἑαυτοῖς τὴν κρίσιν ἐπιτρέποντας. »

249. *Dubitavi perire*. L'emploi de *dubitare*, dans ce sens, est rare avec le présent de l'infinitif, du moins jusqu'à l'époque de Tacite et de Pline le Jeune.

250. *Rursus* tombe sur les deux verbes.

251. *Perusta solibus*. Cf. Hor. *Ep.* 2, 41 : « perusta solibus. » Ovide, *Heroid.* V, 110 : « assiduis ... solibus usta. » — Les mss. ont *non ulla*. Les anciens éditeurs ont introduit la leçon *nonnulla* généralement acceptée; Bockemuller propose *convulsa*.

253. *Exhalat*. Cf. Virgile, *G.* II, 217 : « Quæ tenuem exhalat nebulam fumosque volucres. » — Il y a ici une gradation entre *nebulam* et *nubes*. *Volantes* fait une transition à ce qui suit. Toutes ces images sont justes et bien ordonnées. Elles forment un ensemble, un tableau complet. On suit cette poussière depuis sa formation jusqu'à sa dispersion dans les airs.

255. *Ad diluviem revocatur*. Cf. VI, 292. Cicéron se sert de l'expression « rem revocare ad », dans le sens de « adducere » :

Imbribus, et ripas radentia flumina rodunt.
Præterea pro parte sua, quodcumque alid auget,
Redditur : et quoniam dubio procul esse videtur
Omniparens eadem rerum commune sepulcrum,
Ergo terra tibi libatur et aucta recrescit.
Quod superest, umore novo mare, flumina, fontes
Semper abundare et latices manare perennis
Nil opus est verbis : magnus decursus aquarum
Undique declarat. Sed primum quicquid aquai
Tollitur, in summaque fit ut nil umor abundet,
Partim quod validi verrentes æquora venti
Diminuunt radiisque retexens ætherius sol,

pro Cluent., 136 : « cum rem pæne ad manus revocasset; » *re* perd toute sa force : Lucrèce fait aussi le même emploi de « redeo », v. 1139 : « res itaque ad summam facem turbasque *redibat.* »

256. *Ripas radentia rodunt.* Remarquez l'effet d'harmonie imitative. Il y a ici un reste de l'allitération si goûtée des anciens poètes. — *Rodunt.* Cf. Horace, *Odes*, I, 31, 7 : « non rura quæ Liris quieta Mordet aqua, taciturnus amnis. » Eschyle, *Prom.* 367, a donné des dents au fleuve de lave descendant de l'Etna : ἔνθεν ἐκραγήσονταί ποτε Ποταμοὶ πυρὸς δάπτοντες ἀγρίαις γνάθοις Τῆς καλλικάρπου Σικελίας λευρὰς γύας.

257. *Alid*, pour *aliud*, fréquent dans Lucrèce. Cf. I, 264, 1108; II, 933, etc.

258. *Redditur*, c'est-à-dire *restituitur*, *retribuitur*, *recreatur*, conformément au principe émis v. 322 : « quodcumque aliis ex se res auget alitque, Deminui debet, *recreari* cum recipit res. » Marullus, en écrivant *roditur*, n'a pas vu que le poète préparait, par le *redditur*, « aucta recrescit » du v. 260.

259. *Omniparens.* Varron, *De lingua lat.* V, 64 : « hæc enim Terris genteis omnis peperit et resumit denuo, ut ait Ennius. » Ἐκ γαίης γὰρ πάντα καὶ εἰς γῆν πάντα τελευτᾷ, attribué par Stobée à Xénophane. Euripide, *Antiope*, *Frag.* 195, (Nauck) : « ἅπαντα τίκτει χθὼν πάλιν τε λαμβάνει. » — *Commune sepulcrum.* Catulle, 68, 89 : « Troja, nefas, commune sepulchrum Asiæ Europæque. »

260. *Tibi.* L'emploi du datif éthique est très fréquent dans Lucrèce, I, 733, 797, 918; II, 500, 1038; III, 197, 279; IV, 511, 875, etc. — *Libatur et aucta recrescit;* en effet, comme l'explique Wakefield, *solum quod fluvius inde auctus abraserat, limo deposito, telluri redonatur.* Ici Bockemüller introduit les vers 306-317. Il écrit ainsi le v. 312 : *quæres proporro sibi quorsu' senecta recedunt?* au v. 314, il remplace *validas ævi vires* par *validos æstus vires.* Après ce morceau il place les vers 281-305; puis les vers 273-280 et enfin 261-272. — C'est au v. 317 seulement que les chiffres concordent de nouveau.

263. *Nil opus est verbis.* Suppléez *declarare.*

264, 284 et 304. *Quicquid* équivaut à *quicque.* C'est un archaïsme assez commun dans Lucrèce, qui le construit avec *unum*, *primum*, *summum;* on le trouve aussi dans Plaute, et même dans Cicéron (cf. Madvig, *de Fin.* V, 24), ainsi que dans T.-Live, XXXVIII, 17, 13 : « in sua quicquid sede. » Quant à la locution *primum quicquid*, qui se retrouve 291 et 304, et qui signifie « chaque chose successivement, l'une après l'autre », elle n'est pas particulière au poète; ainsi Cicéron recommande, *de Inv.*, I, 33 : « ut et *prima quæque* pars, ut exposita sit in partitione, sic ordine transigatur; » Tite-Live, XLII, 32, 7 : « cum tribuni militum, qui centuriones essent *primum quemque* citarent. »

267. *Retexens*, selon Wakefield : *in particulas tenuissimas resolvens, et tunc*

Partim quod subter per terras diditur omnis :
Percolatur enim virus, retroque remanat
Materies umoris et ad caput amnibus omnis
Convenit, inde super terras fluit agmine dulci
Qua via secta semel liquido pede detulit undas.
Aera nunc igitur dicam, qui corpore toto
Innumerabiliter privas mutatur in horas.
Semper enim, quodcumque fluit de rebus, id omne
Aeris in magnum fertur mare ; qui nisi contra
Corpora retribuat rebus recreetque fluentis,
Omnia jam resoluta forent et in aera versa :
Haut igitur cessat gigni de rebus et in res
Reccidere, adsidue quoniam fluere omnia constat.
Largus item liquidi fons luminis, ætherius sol,
Inrigat adsidue cælum candore recenti

absorbens. Cf. plus haut 94, « texta ». Il y a ici un terme de la philosophie épicurienne qui voit partout des agrégats plus ou moins serrés d'atomes.

268. *Subter*, etc. Ce sont ces infiltrations qui forment la mer, de laquelle naissent les sources et les fleuves. Cf. Homère, *Iliade*, Φ, 195.

269-272 se retrouvent avec plus de développement VI, 635 et sq. — *Virus.* Cf. II, 474-477. C'est, dit-il, l'amertume de la mer. Sénèque fait allusion à ce passage, *Quæst. Nat.* III, 5 : « Quidam judicant « terram quicquid aquarum emisit rursus « accipere, et ob hoc maria non crescere, « quia quod influxit non in suum vertunt, « sed protinus reddunt .... occulto enim » itinere subit terras, et palam venit, secreto « revertitur, *colaturque* in transitu mare : » quod per multiplices anfractus terrarum « verberatum amaritudinem ponit, et pra- « vitatem saporis in tanta soli varietate « exuit, et in sinceram aquam transit. »

271. *Agmine.* Cf. Ennius, *Ann.* 177 : « Quod per amœnam urbem leni fluit agmine flumen. » *Dulci* est-il simplement l'équivalent de *leni*, et faut-il traduire : elle s'écoule d'un mouvement paisible? Lemaire croit que *dulci* est employé au propre, et signifie de l'eau douce, et il s'appuie sur cette citation de Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* XXXI : « nam in terra marina aqua argilla *percolata dulcescit.* » En dépit de ce rapprochement, la première interprétation me semble préférable ; car ce que le poete veut peindre ici, ce sont ces larges nappes d'eau, ces grands chemins qui marchent à la surface de la terre, et non la qualité de l'élément liquide.

272. *Qua via*, etc. Ici encore un effet d'harmonie imitative, souvent reproduit après Lucrèce. Cf. Horace, *Epod.* XVI, 48 : « Levis crepante lympha desilit pede. » *Culex*, 17 : « Castaliæque sonans liquido pede labitur unda. » Silius, VI, 140 : « lento pede sulcat arenas Bagrada. »

274. *Privas.* Cf. note au v. 730.

276. *Aeris mare.* Ennius, *Trag.* 6 : « cæli fretum », expression créée par lui, suivant Nonius, III, 92.

276-278. *Qui nisi retribuat, omnia... forent.* Munro remarque que c'est dans Lucrèce le seul exemple de cette construction d'un subjonctif présent au premier membre, avec un imparfait à la proposition principale, construction que l'on trouve ensuite dans Catulle ; Virgile, *G.* IV, 116 ; Tibulle, Sénèque et Martial.

282. *Irrigat.* Cf. IV, 187 ; V, 594. Remarquez la propriété de ce verbe, après *fons luminis*. Cf. Empédocle, 127 : « καὶ ἀργέτι δαίεται αὐγῇ. » Lamartine a dit

Suppeditatque novo confestim lumine lumen.
Nam primum quicquid fulgoris disperit ei,
Quocumque accidit. Id licet hinc cognoscere possis :
Quod simul ac primum nubes succedere soli
Cœpere et radios inter quasi rumpere lucis,
Extemplo inferior pars horum disperit omnis,
Terraque inumbratur qua nimbi cumque feruntur;
Ut noscas splendore novo res semper egere,
Et primum jactum fulgoris quemque perire,
Nec ratione alia res posse in sole videri,
Perpetuo ni suppeditet lucis caput ipsum.
Quin etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt,
Lumina, pendentes lychni claræque coruscis
Fulguribus pingues multa caligine tædæ
Consimili properant ratione, ardore ministro,
Suppeditare novom lumen, tremere ignibus instant,
Instant, nec loca lux inter quasi rupta relinquit :
Usque adeo properanter ab omnibus ignibus ei
Exitium celeri celatur origine flammæ!
Sic igitur solem lunam stellasque putandumst

quelque part : « Mes yeux de lumière inondés. »

284. *Quicquid fulgoris*, c'est-à-dire *omnis fulgor*. — *Ei*. Allongement de la première syllabe, comme plus bas, v. 300. Cf. la note au v. 752.

286-289. *Quod simul... feruntur*. Tous ces détails du passage d'un nuage sur le soleil sont admirablement rendus : *succedere* est pris dans son sens primitif; la tmèse du v. 287 marque l'interruption de la lumière; enfin, avec *inumbratur*, on voit en quelque sorte se prolonger l'ombre, à mesure que le nuage avance.

287. *Inter quasi rumpere*. Tmèse pour *quasi interrumpere*.

294. *Terrestria*. Cf. II, 87 : « ignis noster hic e lignis ortus tedaque creatus, » opposé à « cælestem fulminis ignem ».

295. *Pendentes lychni*. Macrobe, *Saturn*. VI, 4, 17, compare avec Lucrèce Virgile, *Æn*. I, 726 : « Dependent lychni laquearibus aureis. »

296. *Caligine*, et non pas *fuligine*, comme le propose Bentley, suivi par Wakefield (qui s'appuie à tort sur le « postes fuligine nigri » de Virgile, *Bucol*. VII, 50), et comme l'imprime Lemaire.

298. *Instant, Instant*. Lucrèce aime ces répétitions : ainsi nous trouvons, II, 955 : « vincere ... Vincere; » III, 12 : « aurea dicta, Aurea; » IV, 789 : « Mollia membra movere, Mollia; » V, 950 : lavere humida saxa, Humida saxa; » VI, 528 : « omnia, prorsum Omnia. » Virgile et Horace ont usé de cet artifice avec plus de discrétion.

300. *Ei*. Cf. v. 284 et la note du v. 752.

301. *Celatur*, et non *celeratur*, d'après les ms. italiens et Marullus, ou *toleratur* d'après Avantius et autres; en effet, la perte est dissimulée, cachée par la rapidité même de la succession des jets lumineux qui partent de toutes ces lampes. Construisez : *exitium adeo properanter celatur ei* (*luci*) *celeri flammæ origine ab omnibus ignibus*.

Ex alio atque alio lucem jactare subortu
Et primum quicquid flammarum perdere semper;
Inviolabilia hæc ne credas forte vigere.
   Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo,
Non altas turris ruere et putrescere saxa,
Non delubra deum simulacraque fessa fatisci,
Nec sanctum numen fati protollere finis
Posse neque adversus naturæ fœdera niti?
Denique non monimenta virum dilapsa videmus,
   Quare proporro sibi quicque senescere credas,
Non ruere avolsos silices a montibus altis
Nec validas ævi vires perferre patique
Finiti? neque enim caderent avolsa repente,

303. *Subortu* ne paraît pas avoir été employé ailleurs, du moins en ce sens. Cf. I, 1049; II, 1138, l'emploi du verbe *suboriri*, qui explique ici l'emploi du substantif.

305. *Hæc*, le soleil, la lune, en général les corps célestes.

306. *Vinci ab ævo*, par l'effet de l'âge.

308. *Fessa fatisci*. Cf. III, 458.

309. *Protollere*, porter en avant, étendre. Plaute emploie ce verbe dans le sens propre : « protollere manum, » et aussi dans le sens métaphorique : « protollo mortem mihi. » Lucrèce fait de même.

311. *Monimenta virum*, opposé à *delubra deum*, signifie les monuments élevés aux héros. Cf. Ausone, *Epi*. 35, 9 : « Miremur periisse homines? monimenta fatiscunt; mors etiam saxis nominibusque venit. »

312. *Quare proporro sibi cumque senescere credas*. Texte suivi par Bernays, qui met ce vers entre crochets : voici quel en serait à peu près le sens : « Ainsi donc tu pourrais croire que chaque chose vieillit à son tour. » Cette explication n'est guère satisfaisante; de plus elle ne résout pas certaines difficultés de détail. Lemaire, d'après Gifanius et Wakefield, remplace *quare* par *quærere*, et commente ainsi : *credas esse propemodum* [illegible] *ad senectutem properantia contineri*. Ce qui paraît bien raffiné. M. Crouslé abandonne le vers que Munro écrit de la façon suivante : *quærere proporro sibi cumque senescere credas*, ce qui semble inexplicable. Lachmann, dans une note très instructive, p. 287, passe en revue toutes les leçons précédentes, et les écarte; il commence par rejeter le *cumque*, qui ne peut se construire qu'avec un relatif, qui a déjà été rejeté, II, 721, et qui ne se soutient que par un vers d'Horace mal lu, *Od*. I, 32 : « o laborum Dulce lenimen medicumque (et non *mihi cumque*) salve. » Puis, après une discussion très serrée, qui l'amène à conclure que le premier mot du vers doit être un relatif, et le deuxième un verbe à l'infinitif, il propose, sans toutefois prétendre à rien de décisif : *Qua* (monimenta) *fore proporro vetitumque senescere credas* : « ces monuments qui sembleraient devoir exister toujours, auxquels il est défendu de vieillir. » Ce n'est là sans doute qu'une hypothèse, mais elle a le mérite de ne pas arrêter le mouvement de la phrase, qui reprend tout naturellement après cette proposition incidente, tandis que les autres leçons constituent une parenthèse après le premier vers de la période : ce qui est absolument contraire aux habitudes de Lucrèce. Autres leçons proposées : *Cedere proporro subitoque senescere casu* (Marullus); *Itaque proporro solidumque senescere ferrum*. Ne pourrait-on pas conserver le texte de Bernays en remplaçant *cumque* par *quicque* : « *Quare proporro sibi quicque senescere credas* ? » — *Proporro*, mot particulier à Lucrèce, archaïsme pour « porro ». Cf. II, 977; IV, 888.

Ex infinito quæ tempore pertolerassent
Omnia tormenta ætatis, privata fragore.
  Denique jam tuere hoc, circum supraque quod omnem
Continet amplexu terram : si procreat ex se
Omnia, quod quidam memorant, recipitque perempta,
Totum nativo ac mortali corpore constat.
Nam quodcumque alias ex se res auget alitque,
Deminui debet, recreari, cum recipit res.
  Præterea si nulla fuit genitalis origo
Terrarum et cæli semperque æterna fuere,
Cur supera bellum Thebanum et funera Trojæ
Non alias alii quoque res cecinere poetæ!
Quo tot facta virum totiens cecidere neque usquam
Æternis famæ monimentis insita florent?
Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
Naturast mundi neque pridem exordia cepit.

317. *Privata fragore.* Rapprochez le substantif du verbe « frangere » : « sans avoir été entamés ». Cf. I, 347 : « neque pausam stare fragori. »

318-321. Tout ce passage semble une imitation de Pacuvius, 86 : « Hoc vide, « circum supraque quod complexu continet « Terram... Id quod nostri cælum memorant, « Grai perhibent æthera : Quidquid est hoc, « omnia animat, format, alit, auget, creat, « Sepelit recipitque in sese omnia, om- « niumque idem est pater, Indidemque « eadem quæ oriuntur, de integro æque « eodem occidunt. »

320. *Quidam memorant.* Il ne s'agit pas ici des poètes, comme Pacuvius, mais des philosophes, Stoïciens, Platoniciens, Pythagoriciens, dont le vieux poète s'est fait l'écho. C'est encore lui qui a écrit, comme l'aurait pu faire un disciple de Zénon : « Mater est terra : ea parit corpus, animam æther adjungat. »

323. *Deminui, recreari.* Ces deux verbes déterminent la nature même de tout être destiné à périr, en opposition avec ce qui est immortel, que Lucrèce a défini ainsi, III, 515 : « At neque transferri sibi partes « nec tribui vult immortale quod est quie- « quam neque defluere hilum. »

324-350. *Præterea... removit.* C'est un fait curieux et qu'il convient de remarquer que Lucrèce mette ici au service de sa thèse un argument historique; il fait même allusion aux progrès des arts, et au développement de la civilisation romaine à son époque. Ces retours sur la société contemporaine, qui apparaissent çà et là dans une œuvre généralement impersonnelle, sont toujours précieux à noter; mais ils frappent davantage, quand ils se font jour, comme ici, au milieu de développements d'un caractère purement didactique.

326. *Funera Trojæ.* Cf. Hor. *Od.* I, 8 : « Sub lacrimosa Trojæ Funera. » Au reste, Horace, comme poète, soutient la thèse contraire à celle que défend ici Lucrèce, comme philosophe : « Vixere fortes ante Agamemnona Multi », etc. *Od.* IV, 9.

330. *Summa*, l'univers, pour « *hæc rerum summa* ». Lucrèce emploie dans le même sens « summa omnis, summa *summai* totius omnis, summarum summa ».

331. *Exordia cepit.* Cf. I, 149 : « Principium cujus hinc nobis exordia sumet. » Virgile, *G.* IV, 316 : « Unde nova ingressus hominum experientia cepit. » Remarquez en français le même emploi du verbe « prendre » : La guerre *a pris* fin.

Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
Nunc etiam augescunt : nunc addita navigiis sunt
Multa, modo organici melicos peperere sonores,
Denique natura hæc rerum ratioque repertast
Nuper, et hanc primus cum primis ipse repertus
Nunc ego sum in patrias qui possim vertere voces.
Quod si forte fuisse antehac eadem omnia credis,
Sed periisse hominum torrenti sæcla vapore,
Aut cecidisse urbis magno vexamine mundi,
Aut ex imbribus adsiduis exisse rapaces
Per terras amnes atque oppida cooperuisse,
Tanto quique magis victus fateare necessest
Exitium quoque terrarum cælique futurum :
Nam cum res tantis morbis tantisque periclis
Temptarentur, ibi si tristior incubuisset
Causa, darent late cladem magnasque ruinas.
Nec ratione alia mortales esse videmur,
Inter nos nisi quod morbis ægrescimus idem

334. *Organici.* Cf. II, 412 : « Musæa mele per chordas organici quæ... figurant. »

335. *Natura hæc rerum ratioque.* Hendiadyin, pour : *hæc ratio rerum naturæ.*

336. *Primus cum primis*, le premier de tous, avant tous les autres. Cf. VI, 225 : « Subtilem cum primis ignibus ignem. » D'après Ciceron, *Tusc.* IV, 6, un certain Amafinius avait déjà écrit un traité populaire d'épicureisme en prose.

340. *Vexamine*, ἅπαξ λεγόμενον. Lucrèce emploie volontiers ces mots en *en* ou *amen*, qui sont rares chez les classiques de la bonne époque : *augmen*, *momen*, *glomeramen*, *frustramen*, *clinamen.*

342. *Cooperuisse.* VI, 491, les manuscrits portent *coperiant* : ce qui est plus correct au point de vue orthographique, puisque nous avons, VI, 1068, *colescere*, et I, 977 : *probeat* pour « prohibeat ».

343. *Quique magis.* Les éditeurs ont voulu substituer à *quique*, les uns *quippe*, les autres *nempe*. Lemaire, tout en conservant *quique*, en fait un synonyme de « quisque », employé pour « quisquis » ou « quicumque » : c'est une erreur complète. Il suffit de rapprocher ce passage de III, 700, et surtout de VI, 460, où nous trouvons : « Quam sint *quoque* magis, » pour voir que *quique* est un ablatif de pure forme, employé adverbialement, qui joue le rôle d'une locution affirmative. C'est à ce titre que la forme *qui* figure dans les locutions « utqui, atqui », dans les exclamations « hercle qui, edepol qui, ecastor qui, atpol qui, » si fréquentes chez les comiques. Cf. Bucheler, *Décl. lat.* p. 192, § 316 ; p. 193, note 6.

346. *Incubuisset causa.* Cf. VI, 1143, où il s'agit de la peste : « Incubuit tandem populo. » Horace, *Od.* I, 3 : « Macies et nova febrium terris incubuit cohors. »

349. *Inter nos nisi quod morbis ægrescimus idem. Inter nos*, nous tous, tant que nous sommes : telle est l'interprétation de Munro, qui substitue *isdem* (*morbis*) à *idem*, et qui traduit : « Ce qui nous prouve clairement que nous sommes mortels, c'est que nous sommes atteints des mêmes maladies que ceux qui sont morts avant nous. » La pensée de Lucrèce n'est pas celle-là, et Lachmann a mieux saisi le sens de ce pas-

Atque illi quos a vita natura removit.
  Præterea quæcumque manent æterna necessust
Aut, quia sunt solido cum corpore, respuere ictus
Nec penetrare pati sibi quicquam quod queat artas
Dissociare intus partis, ut materiai
Corpora sunt, quorum naturam ostendimus ante,
Aut ideo durare ætatem posse per omnem,
Plagarum quia sunt expertia, sicut inane est,
Quod manet intactum neque ab ictu fungitur hilum,
Aut etiam quia nulla loci fit copia circum,
Quo quasi res possint discedere dissoluique,
Sicut summarum summa est æterna, neque extra
Qui locus est quo dissiliant, neque corpora sunt quæ
Possint incidere et valida dissolvere plaga.

sage. Après avoir bien établi que *idem* ne peut pas être l'équivalent de « nos ipsi » ; que, d'autre part, *isdem* est inacceptable (*isdem* ne semel quidem membranæ, p. 262) au point de vue diplomatique, il construit : *idem inter nos*, et : *idem atque illi*, « hoc est, inter nos simillimi, ac prorsus iidem nos et illi qui jam mortui sunt. » C'est ainsi que M. Crouslé a excellemment traduit : « Comment voyons-nous nous-mêmes que nous sommes mortels ? En nous comparant entre nous : les maladies nous minent, et nous sommes semblables à ceux que la nature a déjà retranchés du nombre des vivants. »

350-379. Après les preuves historiques, Lucrèce ajoute les preuves métaphysiques, ou plutôt mécaniques, qui s'opposent à l'immortalité de l'univers. — *Necessust.* Cf. IV, 999, et la note de Lachmann au v. 815, VI, p. 396. On trouve dans Plaute, comme dans Lucrèce, au nominatif neutre, les trois formes *necessumst*, *necessust*, *necesse est* ; et dans Térence, *Eun.* V, 5, 28 : « Necessus fuit ; » *Heauton.* II, 3, 119 : « ut sit necessus. » Cf. note au v. 67.

351. *Solido cum corpore.* L'emploi de *cum* avec l'ablatif est très fréquent dans Lucrèce, pour donner plus de force à l'idée : Munro en cite un grand nombre d'exemples, p. 386 de son commentaire. — *Respuere ictus ;* cf. II, 448 : « ictus contemnere ; » Pline l'Ancien, *H. N.* XXXVII, 57, dit des diamants : « Respuentes ictus », qu'ils sont réfractaires aux coups.

354. *Materiai Corpora*, les atomes.

358. *Fungitur hilum.* L'emploi de *fungi* avec l'accusatif n'est pas propre à Lucrèce, mais le poète donne à cette expression un sens particulier : il n'a rien à démêler avec les coups, « ictus nihilum curat. » *Fungitur* est à peu près l'équivalent de « patitur », mais il marque quelque chose de plus.

359. *Loci fit copia*, opposé au *natura loci Deficit* du v. 370 : ce qui prouve qu'il faut écrire *fit*, et non *sit*, comme Lemaire, qui n'a plus songé au *quia sunt expertia* du v. 357, pas plus qu'au « magna mali fit copia circum, » VI, 829 ; cette expression est empruntée sans doute à Ennius, chez lequel on trouve, *Ann.* 437 : « Nec respirandi fit copia. »

361. *Summarum summa.* Cf. II, 303 : « Nec rerum summam commutare ulla potest vis, Nam neque quo possit genus ullum materiai Effugere ex omni, quicquam est extra, neque in omne Unde coorta queat nova vis irrumpere, et omnem Naturam rerum mutare et vertere motus. »

362. *Qui locus*, pour *aliquis* ou *quisquam* équivalant à *ullus.* Remarquez la longueur de cette période qui n'a pas moins de 13 vers ; cf. note au v. 110.

At neque, uti docui, solido cum corpore mundi
Naturast, quoniam admixtumst in rebus inane,
Nec tamen est ut inane, neque autem corpora desunt,
Ex infinito quæ possint forte coorta
Corruere hanc rerum violento turbine summam,
Aut aliam quamvis cladem inportare pericli,
Nec porro natura loci spatiumque profundi
Deficit, exspargi quo possint mœnia mundi,
Aut alia quavis possunt vi pulsa perire.
Haut igitur leti præclusa est janua cælo
Nec soli terræque neque altis æquoris undis,
Sed patet immani et vasto respectat hiatu.
Quare etiam nativa necessumst confiteare
Hæc eadem : neque enim, mortali corpore quæ sunt,
Ex infinito jam tempore adhuc potuissent
Inmensi validas ævi contemnere vires.
Denique tantopere inter se cum maxima mundi
Pugnent membra, pio nequaquam concita bello,
Nonne vides aliquam longi certaminis ollis
Posse dari finem, vel cum sol et vapor omnis
Omnibus epotis umoribus exsuperarint?
Quod facere intendunt, neque adhuc conata patrantur :
Tantum suppeditant amnes ultraque minantur
Omnia diluviare ex alto gurgite ponti,
Nequiquam, quoniam verrentes æquora venti

364. *Uti docui*. Cf. I, 329 et sq.

368. *Corruere*. L'emploi de ce verbe à l'actif est rare en ce sens, quoiqu'on le trouve dans Catulle, 68, 51 : « Mihi quam dederit duplex Amathusia curam Scitis, et in quo me corruerit genere. »

369. *Cladem pericli*, génitif qui équivaut à une épithete. Catulle, 23, 11, fournit encore un exemple de cette tournure : « Non casus alios periculorum. »

374. *Leti janua*. Cf. Ovide, *Met*. I, 662 : « Præclusaque janua leti. »

375. *Vasto hiatu*. Cf. *Æn*. VI, 237 « Vastoque immanis hiatu. »

380-415. Autant le développement qui précède est technique et aride, autant les 35 vers qui suivent sont d'une poésie colorée, tout étincelante d'images : c'est par cet heureux mélange que Lucrèce, en traitant une matiere si ingrate, a su éviter la monotonie.

381. *Pio nequaquam*, i. e. « civili ». Cf. *Æn*. VI, 612 : « Quique arma secuti impia. »

384. *Vel*, etc. On attendrait un second *vel* au vers 386 ; mais le poete brise la construction, et change de tournure.

387. *Diluviare* ne semble pas avoir été employé ailleurs.

Deminuunt radiisque retexens ætherius sol,
Et siccare prius confidunt omnia posse
Quam liquor incepti possit contingere finem,
Tantum spirantes æquo certamine bellum
Magnis *inter se* de rebus cernere certant,
Cum semel interea fuerit superantior ignis
Et semel, ut fama est, umor regnarit in arvis.
Ignis enim superat et lambens multa perussit,
Avia cum Phaethonta rapax vis solis equorum
Æthere raptavit toto terrasque per omnis :
At pater omnipotens ira tum percitus acri
Magnanimum Phaethonta repenti fulminis ictu
Deturbavit equis in terram, solque cadenti
Obvius æternam succepit lampada mundi,
Disjectosque redegit equos junxitque trementis,
Inde suum per iter recreavit cuncta gubernans,

392. *Spirantes bellum* : Ἄρη πνέοντες. Pétrone, *Sat.* 122 : « Civiles acies jam tum spirare putares. » — *Certamine... cernere certant.* Dans toute cette description, Lucrèce peint la lutte de l'eau et du feu sous les mêmes traits que la lutte de deux guerriers ; ce duel entre les deux éléments acharnés à se détruire a fait songer Lambin au combat d'Apollon et de Neptune dans Homère, *Iliade*, XX. Le savant critique veut voir dans cette lutte un symbole : « Per Apollinem, inquit, sol significatur, per Neptunum mare et aquarum natura... Apollo autem, per quem sol et ardor significatur, pugnans cum Neptuno, per quem humor et mare, sinit ad extremum se vinci. Nam si sol omnem humorem ebiberet atque exhauriret, hic pulcherrimus mundi ornatus ardore conflagraret. »

393 *Inter se.* Les manuscrits ont simplement : *magnis de rebus cernere certant.* Si la lacune doit être comblée par *inter se*, ce qui est vraisemblable, il faut au moins ne pas placer *inter se* après *rebus*, comme le fait Lemaire. — *Cernere*, le simple pour le composé, dans le sens de *dimicare ;* cf. Ennius, *Ann.* 544 : « Olli cernebant magnis de rebus agentes, » et Virgile, *Æn.* XII, 709 : « cernere ferro. »

394. *Superantior*, ἅπαξ λεγ. ; cf. l'emploi de semblables comparatifs, IV, 958 : « et *divisior* inter se ac *distractior* actus. »

396. *Superat*, parf. contr., comme « irritat », I, 70, comme « obit ». — *Lambens*, et non *ambens*, comme Lemaire. La note de Lachmann démontre péremptoirement (p. 290) que « ambens » ne peut s'employer ni pour « ambiens » ni pour « ambedens ».

397. *Avia.* Cf. Ovide, *Mét.* II, 167 et 205 : « Rapiuntque per avia Currum. »

400. *Magnanimum*, l'orgueilleux, μέγα φρονοῦντα. — *Repenti*, pour « repentino ». Cf. *Æn.* XII, 313 : Quæve ista repens discordia surgit. »

401. *Deturbavit equis in terram.* L'Éridan le reçut dans sa chute, « fumantiaque abluit ora », dit Ovide. Aristote, περὶ θαυμας. ἀκουσμ., raconte qu'auprès du fleuve, non loin de l'endroit où il se jette dans l'Adriatique, il existe un marais aux eaux chaudes et sulfureuses ; c'est dans ces eaux qu'au dire des habitants du pays Phaéton aurait été précipité.

403. *Disjectos redegit.* Cf. Ovide, *Mét.* II, 398 : « Colligit amentes et adhuc terrore paventes Phœbus equos. »

404. *Suum* ne se rapporte pas au sujet de la proposition, comme c'est l'usage dans

Scilicet, ut veteres Graium cecinere poetæ,
Quod procul a vera nimis est ratione repulsum.
Ignis enim superare potest ubi materiai
Ex infinito sunt corpora plura coorta,
Et pereunt res exustæ torrentibus auris.
Inde cadunt vires aliqua ratione revictæ.
Umor item quondam cœpit superare coortus,
Ut fama est, hominum multas quando obruit urbis :
Inde ubi vis aliqua ratione aversa recessit,
Ex infinito fuerat quæcumque coorta,
Constiterunt imbres et flumina vim minuerunt.
Sed quibus ille modis conjectus materiai
Fundarit terram et cælum pontique profunda,
Solis, lunai cursus, ex ordine ponam.

Salluste, Cicéron, Tite-Live. Cf. IV, *Fastes*, Ovide, 459 : « Ut vitulo mugit sua mater ab ubere rapto. »

405. *Ut veteres Graium cecinere poetæ.* Cf. II, 600 : « Veteres Graium docti cecinere poetæ; » Cic. *Arat.* 33 : « Ut veteres statuere poetæ. »

406. *Quod procul*, etc. Platon, dans le *Timée*, après avoir raconté en quelques lignes la fable de Phaéton, conclut ainsi : « τοῦτο μὲν μύθου σχῆμα ἔχον λέγεται· τόδ' ἀληθές ἐστι, τῶν περι γῆν καὶ κατ' οὐρανὸν ἰόντων παράλλαξις. καὶ διὰ μακρῶν χρόνων γινομένη τῶν ἐπὶ γῆς πυρὶ πολλῷ φθορά. » Lambin cite également Aristote qui, dit-il, au livre IV de son Traité περὶ κόσμου. « Phaetontis fabulam refert ad incendia et flammas e cælo profectas, quæ partes mundi ad orientem spectantes exusserunt. »

409. *Et pereunt.* Lachmann et, d'après lui, Bernays écrivent : *Et pereunt*, en faisant suivre ce vers de *Inde cadunt*, tandis que Munro, comme Lemaire, adopte la leçon *aut pereunt*, et fait précéder ce vers du suivant *Inde cadunt*. L'ordre adopté par Lachmann et Bernays me semble préférable; car il correspond beaucoup mieux au développement parallèle qui suit sur le triomphe de l'eau.

410. *Revictæ*, vaincues à leur tour et refoulées; cf. I, 592 : « primordia rerum... aliqua ratione revicta; » Horace, *Od.* I, 23 : « victrices catervæ Consiliis juvenis revictæ. »

416. *Quibus modis... fundarit terram.* Lucrèce a démontré la première partie de sa thèse, à savoir que le monde est mortel, puisqu'il est né : « Mortali consistere corpore mundum, Nativumque simul ratio reddunda sit esse; » il passe maintenant à la seconde partie de son programme, la formation du monde, dont il a donné le sommaire aux vers 68 et sq. qui se trouvent répétés ici avec quelques changements. Il y a là près de 100 vers (415-509), dans lesquels le poëte décrit, avec un langage d'une précision et d'une force incomparables, le jeu des atomes s'essayant en mille combinaisons, pour faire sortir du chaos la terre, la mer, l'air, l'éther, qui se dégagent successivement et se superposent, suivant la loi de la pesanteur. Ici la comparaison avec Ovide s'impose à chaque instant; mais combien l'auteur du *de rerum Natura* est supérieur au chantre élégant des *Métamorphoses*, qui n'a vu dans cette genèse de l'univers qu'un thème poétique à développer! Dans cette cosmogonie, Lucrèce semble s'être attaché à suivre pas à pas les idées d'Épicure, qui nous ont été transmises tout au long par Plutarque, *Plac. phil.*, I, IV; nous renvoyons à ce chapitre, auquel nous emprunterons quelques citations de détails.

Nam certe neque consilio primordia rerum
Ordine se suo quæque sagaci mente locarunt
Nec quos quæque darent motus pepigere profecto,
Sed quia multa modis multis primordia rerum
Ex infinito jam tempore percita plagis
Ponderibusque suis consuerunt concita ferri
Omnimodisque coire atque omnia pertemptare,
Quæcumque inter se possent congressa creare,
Propterea fit uti magnum volgata per ævom
Omne genus cœtus et motus experiundo
Tandem conveniant ea quæ convecta repente
Magnarum rerum fiunt exordia semper,
Terrai, maris et cæli, generisque animantum.
  Hic neque tum solis rota cerni lumine largo
Altivolans poterat nec magni sidera mundi
Nec mare nec cælum nec denique terra neque aer
Nec similis nostris rebus res ulla videri,
Sed nova tempestas quædam molesque coorta
Omne genus de principiis, discordia quorum

419-423, vers qui figurent déjà I, 1021; on comprend du reste l'importance que le poète attache à cette opinion, et l'insistance qu'il met à l'exprimer, puisqu'elle est le principe fondamental de sa doctrine.

420. *Suo*, monosyllabe; cf. III, 1025 : « suis oculis, » synizèse fréquente dans Plaute et les comiques, rare ailleurs, même chez Ennius.

422-426 se trouvent V, 187-191; le vers 428 se répète I, 1026; les vers 429-431, avec des différences insignifiantes, II, 1061-62; toutes ces répétitions sont une nouvelle preuve de l'état d'imperfection dans lequel le poète avait laissé son œuvre.

422. Cf. Plut. *Plac. phil.* I, IV : τῶν ἀτόμων σωμάτων ἀπρονόητον καὶ τυχαίαν ἐχόντων τὴν κίνησιν, συνεχῶς τε καὶ τάχιστα κινουμένων εἰς τὸ αὐτὸ, πολλὰ σώματα συνηθροίσθη, καὶ διὰ τοῦτο ποικιλίαν ἔχοντα καὶ σχημάτων καὶ μεγεθῶν.

429. *Convecta*, et non *conventa*, comme Lachmann l'a très bien démontré (p. 137) à propos de 1061, II; de même au vers suivant, à *sæpe*, que donnent Lemaire et Munro, il faut substituer *semper*, qui a été rétabli par Lachmann, II, 1061.

432 et sq., semblent imités d'Empédocle : « Ἔνθ' οὐδ' ἠελίοιο δεδίσκεται (se montre) ἀγλαὸν εἶδος, Οὐδὲ μὲν οὐδ' αἴης λάσιον δέμας οὐδὲ θάλασσα. » — *Solis rota*, pour *orbis*, le disque, expression créée par Ennius, *Ann.* 548 : « patefecit radiis rota candida cælum, » et que tous les poètes ont employée après lui.

433. *Mundi*, c'est-à-dire *cæli*.

436. *Tempestas molesque*. Cf. Ovide, *Met.* I, 5; *Fast.* I, 106 : « Ignis, aquæ, tellus unus acervus erant; » *Ars am.* II, 467 : « Prima fuit rerum confusa sine ordine moles, Unaque erat facies sidera, terra, fretum. »

437. *Omne genus*, comme plus haut 428, et non pas *omnigenis* (Lemaire), est une expression fréquente dans Lucrèce, qui emploie volontiers aussi *quod genus* ou *hoc genus*. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que l'adjectif est de la 1re classe, et que

Intervalla, vias, conexus, pondera, plagas,
Concursus, motus turbabat prœlia miscens,
Propter dissimilis formas variasque figuras
Quod non omnia sic poterant conjuncta manere
Nec motus inter sese dare convenientis.
Diffugere inde loci partes cœpere, paresque
Cum paribus jungi res et discludere mundum
Membraque dividere et magnas disponere partes,
Hoc est, a terris altum secernere cælum,
Et sorsum mare uti secreto umore pateret,
Seorsus item puri secretique ætheris ignes.
Quippe etenim primum terrai corpora quæque,
Propterea quod erant gravia et perplexa, coibant
In medio atque imas capiebant omnia sedes;
Quæ quanto magis inter se perplexa coibant,
Tam magis expressere ea quæ mare, sidera, solem
Lunamque efficerent et magni mœnia mundi:
Omnia enim magis hæc e levibus atque rotundis
Seminibus multoque minoribu' sunt elementis
Quam tellus. Ideo, per rara foramina, terræ

dans Virgile, *Æn.* VIII, 698 : « Omnigenumque deum monstra, » *omnigenum* est au génitif pluriel. Cf. Priscien, p. 732.

438-439. Cf. II, 726, 727.

443. *Inde loci*, très fréquent dans Lucrèce, 741, 791, se rencontre déjà dans Ennius, dans Cicéron, *Orat.* 327 : « Humidus inde loci. » On trouve dans Plaute : « postidea loci, interea loci, post id locorum; » dans Salluste, *Jug.* : « ad id locorum, post id locorum, postea loci; » « ad id locorum » revient à chaque instant dans Tite-Live. Nous avons en français une expression équivalente : « en cet endroit, » pour indiquer, comme en latin, non l'espace, mais le temps.

444. *Discludere mundum*, c'est-à-dire *mundi partes separatim locare*. Cf. Virgile, *Bucol.* VI, 35 : « discludere Nerea ponto. »

445. *Membra dividere*. Cf. Ovide, *Mét.* I, 33 : « sectamque in membra redegit. »

449. *Corpora quæque... erant gravia et perplexa*. Cf. Plut. *de Plac. phil.* I, 4 : « ἀθροιζομένων δὲ ἐν ταὐτῷ τούτων τὰ μὲν ὅσα μείζονα ἦν καὶ βαρύτατα πάντως ὑπεκάθιζεν. » Cf. Anaxagore, *Fragm.* 8, Schorn, 19, Schaub. : « τὸ μὲν πυκνὸν καὶ διερὸν καὶ ψυχρὸν καὶ τὸ ζοφερὸν ἐνθάδε συνεχώρησε, ἔνθα νῦν ἡ γῆ· τὸ δὲ ἀραιὸν καὶ τὸ θερμὸν καὶ τὸ ξηρὸν καὶ τὸ λαμπρὸν ἐξεχώρησεν ἐς τὸ πρόσω τοῦ αἰθέρος. »

453. *Tam* répond à *quanto* : c'est une irrégularité fréquente dans Lucrèce; cf. Holtze, *Synt. Lucret.* p. 32. — *Expressere*, remarquez l'énergie du verbe, qui correspond au grec ἐξέθλιψαν.

454. *Magni mœnia mundi*, c.-à-d. l'éther.

455. *Hæc e levibus*. Cf. Plut. *loc. cit.* : « ὅσα δὲ μικρὰ καὶ περιφερῆ καὶ λεῖα καὶ εὐόλισθα, ταῦτα καὶ ἐξεθλίβετο κατὰ τὴν τῶν σωμάτων σύνοδον, εἴς τε τὸ μετέωρον ἀνεφέρετο. »

457. *Rara foramina*. Cf. l'expression de Virgile, *G.* I, 89-90 : « cæca spiramenta, » qui est plus poétique.

Partibus erumpens primus se sustulit æther
Ignifer et multos secum levis abstulit ignis,
Non alia longe ratione ac sæpe videntur,
Aurea cum primum gemmantis rore per herbas
Matutina rubent radiati lumina solis,
Exhalare lacus nebulam fluviique perennes,
Ipsaque ut interdum tellus fumare videtur ;
Omnia quæ sursum cum conciliantur, in alto
Corpore concreto subtexunt nubila cælum.
Sic igitur tum se levis ac diffusilis æther
Corpore concreto circumdatus undique *flexit*
Et late diffusus in omnis undique partis
Omnia sic avido complexu cetera sæpsit.
Hunc exordia sunt solis lunæque secuta,

458. *Erumpens... se sustulit æther.* Cf. Ovide, *Met.* I, 26, et Manilius, *Astr.* I, 149 : « Ignis in ætherias volucer se sustulit auras, Summaque complexus stellantis culmina cæli, Flammarum vallo naturæ mœnia fecit. »

459. *Ignifer et... levis abstulit ignis.* Remarquez la légèreté du vers. — *Ignifer* et non *signifer ;* car il n'est pas encore question du Zodiaque.

460. *Videntur.* Lemaire et Munro, *videmus*, et, 463, *exhalantique.* Lachmann, en restituant *videntur* et *exhalare*, donne une construction plus correcte. Remarquez avec quelle grâce et quelle fraîcheur Lucrèce, en quelques vers, nous peint un tableau du matin.

462. *Radiati*, c'est-à-dire *radiis instructi*, ou plutôt *radios emittentis.*

466. *Subtexunt nubila.* Cf. VI, 482 : « Et quasi densendo subtexit cærula nimbis ; » le *quasi densendo* exprime exactement la même chose que le *corpore concreto* de ce vers et du v. 468.

467. *Diffusilis*, ἅπαξ λεγόμενον, adjectif très expressif, dont le sens équivaut au français « volatil ».

468-470. Le commentaire de ces vers nous est en quelque sorte donné par Plutarque, *loc. cit. :* ὡς δ' οὖν ἐξέλιπε μὲν ἡ πληκτικὴ δύναμις μετεωρίζουσα, οὐκέτι δὲ ἦγεν ἡ πληγὴ πρὸς τὸ μετέωρον, ἐκωλύετο δὲ ταῦτα κάτω φέρεσθαι, ἐπιέζετο πρὸς τοὺς τόπους τοὺς δυναμένους δέξασθαι· οὗτοι δὲ ἦσαν οἱ πέριξ καὶ πρὸς τούτοις τὸ πλῆθος τῶν σωμάτων περιεκλᾶτο, περιπλεκόμενα δὲ ἀλλήλοις κατὰ τὴν περίκλασιν τὸν οὐρανὸν ἐγέννησαν. Lachmann (p. 293) montre comment Lucrèce, en décrivant l'éther qui s'étend en forme de sphère dans l'espace, n'a jamais pu dire *se sæpsit*, « qu'il se servait de barrière à lui-même ; » et il propose *se flexit*, leçon aussi juste qu'elle est ingénieuse. — *Corpore concreto ;* cf. Ennius, *Fragm.* p. 187 : « pilatas ætheris oras, » i. e. *moles concretas, globatim coalitas* (Lemaire).

470. *Avido complexu.* Cf. II, 1066 : « Avido complexu quem tenet æther. » Empédocle, 185 : « αἰθὴρ σφίγγων περὶ κύκλον ἅπαντα. » La description du stoïcien Balbus peut servir de commentaire à ce passage, *de Nat. deor.* II, 101 : « ultimus et a domiciliis nostris altissimus omnia cingens et coercens cæli complexus, qui idem æther vocatur, extrema ora et determinatio mundi. »

471. *Hunc*, l'éther ou le ciel. — *Exordia solis lunæque.* Cf. Plutarque, *loc. cit. :* « τῆς δὲ αὐτῆς ἐχόμεναι φύσεως αἱ ἄτομοι, ποικίλαι οὖσαι, καθὼς εἴρηται, πρὸς τὸ μετέωρον ἐξωθούμεναι τὴν τῶν ἀστέρων φύσιν ἀπετέλουν. »

Interutraque globi quorum vertuntur in auris;
Quæ neque terra sibi adscivit nec maximus æther,
Quod neque tam fuerunt gravia ut depressa sederent,
Nec levia ut possent per summas labier oras,
Et tamen interutraque ita sunt, ut corpora viva
Versent et partes ut mundi totius extent;
Quod genus in nobis quædam licet in statione
Membra manere, tamen cum sint ea quæ moveantur.
His igitur rebus retractis terra repente,
Maxuma qua nunc se ponti plaga cærula tendit,
Succidit et salso suffudit gurgite fossas.
Inque dies quanto circum magis ætheris æstus
Et radii solis cogebant undique terram,
Verberibus crebris extrema a limini' parte
In medio ut propulsa suo condensa coiret,
Tam magis expressus salsus de corpore sudor
Augebat mare manando camposque natantes,
Et tanto magis illa foras elapsa volabant

472. *Interutraque*, locution adverbiale, qui correspond au français « dans l'entre-deux », c.-à-d. entre le ciel et la terre. Sur la formation de cette locution, cf. Lachmann, *Comment.* p. 404, et la note du v. 837. Lemaire a fait sur ce vers un contresens. — *Globi vertuntur*; cf. Plutarque, *loc. cit.* : πνευματούμενος ὁ ἀὴρ κατὰ τὴν κίνησιν καὶ συμπεριλαμβάνων τα ἄστρα συμπεριῆγε ταῦτα καὶ τὴν νῦν περιφορὰν αὐτῶν μετέωρον ἐφύλαττε.

476. *Corpora viva versent.* Cf. I, 1034 : « Vivant labentes ætheris ignes. »

478. *In statione*, en repos, comme plus bas, 518.

480-488. Cf. Plut. *loc. cit.* : πολλῆς δὲ ὕλης ἔτι περιειλημμένης ἐν τῇ γῇ πυκνουμένης τε ταύτης κατὰ τὰς ἀπὸ τῶν πνευμάτων πλήγας καὶ τὰς ἀπὸ τῶν ἀστέρων αὐγάς, προσεθλίβετο πᾶς ὁ μικρομέρης σχηματισμὸς ταύτης καὶ τὴν ὑγρὰν φύσιν ἐγέννα. Ῥευστικῶς δὲ αὕτη διακειμένη κατεφέρετο πρὸς τοὺς κοίλους τόπους καὶ δυναμένους χωρῆσαί τε καὶ στέξαι. ἢ καθ' αὑτὸ τὸ ὕδωρ ὑποστὰν ἐκοίλανε τοὺς ὑποκειμένους τόπους.

485. *Extrema a limini' parte.* Munro écrit *extrema ad limina in artum*, en faisant rapporter *in artum* à *cogebant*; Lemaire : *extrema ad limina apertam*, d'après Lambin : à quoi Lachmann répond : « neque *aperta terra* cur dicatur apparet, neque quomodo *ad extrema limina* coacta sit ut coiret, » et il restitue ce qui nous paraît être le véritable texte, *extrema a limini' parte*, en montrant que ce qui a dû induire en erreur les copistes, ici comme en maint endroit, c'est la suppression de l'*s* final.

487. *Salsus sudor Augebat mare.* Cf. Manilius, *Astr.* I, 163 : « Quoque magis puras humor secessit in undas, Et siccata magis strinxerunt æquora terram. » Plutarque, *De Plac. phil.*, III, 16 : Ἐμπεδοκλῆς ἱδρῶτα τῆς γῆς ἐκκαιομένης ὑπὸ τοῦ ἡλίου διὰ τὴν ἐπιπόλαιον πίλησιν [εἶναι τὴν θάλατταν].

488. *Camposque natantes.* Cf. VI, 405 et 1142; Virgile, *G.* III, 198 : « campique natantes; » *Æn.* VI, 472 : « camposque liquentes; » Manilius, I, 155 : « fluctusque natantes. »

Corpora multa vaporis et aeris, altaque cæli
Densebant procul a terris fulgentia templa.
Sidebant campi, crescebant montibus altis
Ascensus : neque enim poterant subsidere saxa
Nec pariter tantundem omnes succumbere partis.
  Sic igitur terræ concreto corpore pondus
Constitit, atque omnis mundi quasi limus in imum
Confluxit gravis et subsedit funditus ut fæx;
Inde mare, inde aer, inde æther ignifer ipse
Corporibus liquidis sunt omnia pura relicta
Et leviora aliis alia, et liquidissimus æther
Atque levissimus aerias super influit auras,
Nec liquidum corpus turbantibus aeris auris
Commiscet. Sinit hic violentis omnia verti
Turbinibus, sinit incertis turbare procellis,
Ipse suos ignis certo fert impete labens.
Nam modice fluere atque uno posse æthera nisu
Significat Pontos, mare certo quod fluit æstu
Unum labendi conservans usque tenorem.

491. *Densebant.* Lemaire : *densabant.* Tacite, *Ann.* II, 14, a employé la première de ces deux formes (*denserent ictus*), qui est la plus usitée dans Lucrèce; cf. Lachmann, p. 291.

497. *Quasi limus in imum... subsedit.* Cf. Manilius, I, 159 : « Ultima subsedit glomerato pondere tellus, Convenitque vagis limus commixtus arenis, Paulatim ad summum tenui fugiente liquore. »

499. *Corporibus liquidis*, suppléez *aquæ constant.*

500. *Liquidissimus æther.* Cf. Ovide, *Met.* I, 67 : « liquidum et gravitate carentem Æthera nec quicquam terrenæ fæcis habentem. »

502. *Turbantibus*, neutre, comme II, 126. Au lieu de *commiscet. Sinit hic*, l'éd. Lemaire porte *commisci*, d'un verbe *misco*, pour *misceo*, qui n'existe pas en latin, et fait dépendre *commisci* de *sinit;* puis met un point après *sinit*, et substitue *hæc* à *hic.* Lachmann a fait justice de cette série d'erreurs. Comparez à ce passage la belle description du préambule du livre III, 18 et sq.

505. *Labens.* Cf. 1434 : « mundi magnum versatili' templum. »

506. *Modice*, συμμέτρως.

507. *Pontos*, et non *Ponto*, comme Lemaire, ou *Ponti*, comme le voulait Lambin; il s'agit ici du Pont-Euxin, et l'on peut rapprocher de ces vers le passage de Sénèque, *Quæst. nat.* IV, 2 : « Ob hoc Pontus in infernum mare assidue fluit rapidus, non ut cetera maria alternatis ultro citro cessibus; in unam partem semper pronus et torrens. »

508. *Unum conservans usque tenorem.* Remarquez comme le son et le rythme du vers expriment heureusement la pensée. — Avant de passer aux météores, nous devons rappeler que Virgile a résumé en quelques vers admirables tout ce développement de Lucrèce sur la formation du monde; cf. *Buc.* VI, 31 et sq. : « Namque canebat uti magnum per inane coacta Semina terrarumque animæque marisque fuissent, Et liquidi simul ignis. » etc.

|| Motibus astrorum nunc quæ sit causa canamus.
Principio magnus cæli si vertitur orbis,
Ex utraque polum parti premere aera nobis
Dicendum est extraque tenere et claudere utrinque;
Inde alium supra fluere atque intendere eodem,
Quo volvenda micant æterni sidera mundi;
Aut alium supter, contra qui subvehat orbem,
Ut fluvios versare rotas atque haustra videmus.

509-533. Ici encore nous nous trouvons en présence d'un passage, comme celui que nous avons signalé 110-235; l'ordre logique du développement est interrompu, et il ne reprend qu'au vers 534. Tout ce que le poëte dit en cet endroit du mouvement des astres aurait été bien mieux placé aux vers 563 et sq. Il est étonnant que le premier éditeur de Lucrèce n'ait pas opéré cette transposition. Évidemment ce morceau est un de ceux qui ont été composés après coup; l'auteur, trouvant sans doute que sa théorie sur les météores était incomplète, est revenu sur ce sujet, après l'avoir clos v. 777 : de là cette addition de 25 vers, qui provoque la remarque suivante de Lachmann, p. 295 : *non hæc de motibus astrorum poeta infra v. 774 et sq. commemorat. Itaque apparet hic quoque in schedis carminis disponendis a primo editore, quem Q. Ciceronem fuisse supra dixi, peccatum esse. Poterant autem hæc paulo aptius post v. 563 collocari.*

510. *Cæli si vertitur orbis.* L'indicatif avec *si*, parce que Lucrèce admet pour l'instant cette hypothèse. Lambin remarque avec raison que les Épicuriens emploient volontiers les formules dubitatives, quand il s'agit des phénomènes célestes, et qu'ils se gardent de rien affirmer.

511. *Ex utraque polum parti. Polus*, l'axe de la sphère céleste; *utraque pars*, les deux pôles. Supposons que le ciel tourne, il faut admettre : 1° une colonne d'air, qui le maintienne en pressant à chacun de ses pôles.

513. *Inde alium supra fluere.* 2° une autre masse d'air, un second courant qui lui imprime, en le poussant par en haut, un mouvement de rotation, dans le sens où l'on voit tourner les astres. Ici deux leçons se présentent : faut-il admettre *intendere eodem*, et rattacher à ces mots le *quo volvenda micant* qui devient le v. 514, ou bien à la place de *eodem* accepter *deorsum* (dissyllabe), et rejeter le *quo volvenda* après *ut fluvios*, en changeant préalablement *aut* en *hinc* au v. 515, *hinc alium supter*? Munro s'est déclaré pour la première leçon, Lachmann et Bernays se sont rangés à l'autre. Il faut avouer que Lachmann est obligé de faire violence aux manuscrits, de changer des mots, et de transposer un vers pour justifier son interprétation. Selon lui, le mouvement des astres étant la résultante de la pression des deux courants qui agissent sur la sphère céleste, l'un de haut en bas, l'autre de bas en haut, il faut rejeter *quo volvenda* à la fin de la période. Mais rien ne prouve que Lucrèce l'ait entendu ainsi. Il admet l'hypothèse d'une colonne d'air, qui agit soit par en haut, dans le sens où nous voyons tourner les astres, soit par en bas, et il nous donne à choisir entre ces deux agents.

514. *Volvenda*, c'est-à-dire *volventia*, *volubilia*. Cf. *Æn.* IX, 7 : « volvenda dies. » — *Micant*, grec διάττουσιν, *celeriter moventur.* — *Æterni*, c'est le poëte qui oublie ici l'Épicurien, et ses théories sur la fin du ciel.

516. *Haustra*, roues à godets. Nonius, p. 13 : « haustra proprie dicuntur rotarum cadi ab hauriendo. » Vitruve décrit ainsi, X, 5, l'appareil auquel Lucrèce fait allusion : « fiunt etiam in fluminibus rotæ.... circa earum frontes affiguntur pinnæ quæ cum percutiuntur impetu fluminis, cogunt progredientes versari rotam, et ita modiolis aquam haurientes et in summum referentes..., ipsius fluminis impetu versatæ. »

Est etiam quoque uti possit cælum omne manere
In statione, tamen cum lucida signa ferantur :
Sive quod inclusi rapidi sunt ætheris æstus,
Quærentesque viam circumversantur et ignes
Passim per cæli volvunt immania templa ;
Sive aliunde fluens alicunde extrinsecus aer
Versat agens ignis ; sive ipsi serpere possunt
Quo cujusque cibus vocat atque invitat euntis,
Flammea per cælum pascentis corpora passim.
Nam quid in hoc mundo sit eorum ponere certum
Difficile est : sed quid possit fiatque per omne

517. *Est etiam quoque.* Épicure ne s'était pas prononcé à ce sujet, d'après ce passage dans lequel Diogène Laërce rapporte l'opinion du philosophe, X, 92 : τὰς κινήσεις τῶν ἄστρων οὐκ ἀδύνατον μὲν γίνεσθαι κατὰ τὴν τοῦ ὅλου οὐρανοῦ δίνην, ἢ τούτου μὲν στάσιν, αὐτῶν δὲ δίνην. Lucrèce n'a garde d'être plus affirmatif.

519. *Sive quod inclusi.* Lucrèce applique aux astres en général l'hypothèse d'Anaximandre sur le soleil. Ce philosophe, au témoignage de Stobée, *Ecl.* I, p. 510, comparaît le soleil à un disque, creusé sur les bords et plein de feu à l'intérieur : τροχῷ παραπλήσιον, ἔχοντα κοίλην περιφέρειαν, πλήρη πυρὸς, κατὰ μέρος ἐκφαίνουσαν διὰ στομίου τὸ πῦρ, ὥσπερ διὰ πρηστῆρος.

521. *Immania.* Le *Quadratus* donne *sumania*, l'édition de Brescia *se inania*, Pius *se immania ;* Creech a rétabli *volvunt immania.* Munro cherche à établir à grand renfort de citations *Summania templa*, pour *templa Summani*, le palais de Jupiter Summanus ; interprétation forcée. *Immania templa*, les espaces immenses.

522. *Sive aliunde.* Deuxième hypothèse, assez conforme à la conjecture que Plutarque prête à Épicure, *De Plac. phil.* I, 4 : πνευματούμενος ὁ ἀὴρ κατὰ τὴν κίνησιν, καὶ συμπεριλαμβάνων τὰ ἄστρα, συμπεριῆγε ταῦτα. Épicure d'ailleurs ne faisait que reprendre l'opinion d'Anaximène, qui pensait, d'après le même Plutarque, *Ibid.* II, 23 : « ὑπὸ πεπυκνωμένου ἀέρος καὶ ἀντιτύπου ἐξωθεῖσθαι τὰ ἄστρα. » — *Aliunde alicunde*, pour *ab aliquo alio loco :* pléonasme fréquent chez les vieux auteurs ; cf. Plaute, *Epidicus*, III, 4, 10 : « verum aliquid aliqua aliquo modo alicunde ab aliqui aliqua tibi spes est. »

524. *Quo cujusque cibus.* Troisième hypothèse, que les Stoïciens avaient empruntée à la doctrine d'Héraclite, et que ne répudiaient pas, comme on le voit, les Épicuriens. Plut. *Ibid.* II, 23 : « οἱ Στωικοὶ κατὰ τὸ διάστημα τῆς ὑποκειμένης τροφῆς διέρχεσθαι (λέγουσι) τὸν ἥλιον. » — *Euntis* comme *euntes.* Lachmann, *aventis* au gén. se rapportant à *cujusque :* correction trop ingénieuse ; *euntis* est comme *pascentis.* Cette répétition de participes se rencontre fréquemment dans Lucrèce, p. ex. 692, 693, du même livre. Sur ces noms pluriels en *is*, cf. Bücheler, *Déclinaison latine*, trad. Havet, 57, 58.

526. *Ponere certum difficile est.* Cf. T.-Live, X, 18, 7 : « piget tamen ponere certum ». Lucrèce est ici le fidèle interprète de la parole du maître. Pour Épicure, le critérium de la vérité repose sur le témoignage des sens : « κριτήρια τῆς ἀληθείας εἶναι τὰς αἰσθήσεις καὶ προλήψεις καὶ τὰ πάθη » (Diog. Laërce, X, 31). Or ces instruments sont insuffisants pour étudier les météores, auxquels on ne peut pas appliquer les mêmes procédés d'observation qu'aux phénomènes terrestres. Aussi le philosophe ne cherchera-t-il à déterminer que les causes possibles : *quid possit fiatque per omne ;* en prenant toujours comme point de départ ce qui se passe sous nos yeux, ce qui n'est pas contraire au témoignage des sens. Cf. pour de plus amples détails, Diog. Laërce, X, 87.

In variis mundis varia ratione creatis,
Id doceo, plurisque sequor disponere causas,
Motibus astrorum quæ possint esse per omne ;
E quibus una tamen siet hic quoque causa necessest,
Quæ vegeat motum signis : sed quæ sit earum
Præcipere hautquaquamst pedetemtim progredientis. ||
Terraque ut in media mundi regione quiescat,
Evanescere paulatim et decrescere pondus
Convenit, atque aliam naturam supter habere,
Ex ineunte ævo conjunctam atque uniter aptam
Partibus aeriis mundi, quibus insita vivit.
Propterea non est oneri neque deprimit auras ;
Ut sua cuique homini nullo sunt pondere membra,
Nec caput est oneri collo, nec denique totum
Corporis in pedibus pondus sentimus inesse :

528. *In variis mundis.* Cf. Plut. *Plac. phil.* II, 1 : « Δημόκριτος καὶ Ἐπίκουρος ἀπείρους κόσμους ἐν τῷ ἀπείρῳ κατὰ πᾶσαν περίστασιν....

529. *Sequor disponere.* Cf. III, 420 : « pergam disponere. » Ovide, *Tristes*, II, 263 : « Persequar inferius... Posse nocere animis carminis omne genus. »

532. *Vegeat*, archaïsme, c'est-à-dire *faciat ut vigeat.*

533. *Pedetemtim* se retrouve v. 1453. — Pour tout ce qui concerne l'astronomie de Lucrèce et l'exposé de sa doctrine, on peut consulter une thèse très intéressante, due à un Hollandais : *Lucretii Philosophia cum fontibus comparata*, par J. Woltjer, Groningæ, 1877.

534. *Terraque.* Lucrèce ne traite pas la question de la forme de la terre, sur laquelle les philosophes étaient très divisés : les Stoïciens lui donnaient la forme sphérique. Cf. Diogène Laërce, VII, 140. Épicure, en parlant des différents mondes, se contentait de dire que tous n'avaient pas la même apparence : ἀλλὰ καὶ διαφόρους αὐτούς, οὓς μὲν σφαιροειδεῖς, οὓς δ' ᾠοειδεῖς, καὶ ἀλλοσχήμονας ἄλλους· οὐ μέντοι πᾶν σχῆμα ἔχειν. D. Laërce, X, 74. Peut-être les Épicuriens pensaient-ils, comme Leucippe, qu'elle avait la forme d'un tambour, τυμπανοειδῆ, ou, avec Démocrite, qu'elle était « δισκοειδέα μὲν τῷ πλάτει, κοίλην δὲ τὸ μέσον ». Ici il n'est question que de son équilibre au centre de l'univers. Dans les fragments d'Épicure, περὶ φύσεως, XI, on trouve : « φημὶ ἐν μέσῳ εἶναι τὴν γῆν. »

538. *Conjunctam... Partibus aeriis.* Cf. D. Laërce, X, 74, qui rapporte qu'Épicure affirme « τὴν γῆν τῷ ἀέρι ἐποχεῖσθαι ὡς συγγενῆ. » *Conjuncta atque uniter apta* sont le développement de συγγενῆ. Cf. Pline, *Hist. nat.* II, 10 : « Spiritus quem Græci nostrique eodem vocabulo aera appellant, vitalem hunc et per cuncta rerum meabilem totoque consertum : hujus vi suspensam cum quarto aquarum elemento librari medio spatii tellurem. » — *Insita vivit.* Lachmann, qui voit une contradiction entre l'expression *vivit* et le vers 125, *quod sit vitali motu sensuque remotum*, propose *crevit* ; Lambin avait déjà proposé *sidit*. Ces deux substitutions ne paraissent pas fondées : *vivit* est une expression poétique qui remplace *manet* ; c'est ainsi que Lucrèce dit, à propos des feux de l'éther, I, 1034 : « Vivere ; » V, 476 : « viva (*solis lunæque corpora*), » quoiqu'en réalité, il les range, comme la terre, parmi les corps *vitali motu sensuque remota*.

At quæcunque foris veniunt inpostaque nobis
Pondera sunt lædunt, permulto sæpe minora.
Usque adeo magni refert quid quæque aveat res.
Sic igitur tellus non est aliena repente
Allata atque auris aliunde objecta alienis,
Sed pariter prima concepta ab origine mundi,
Certaque pars ejus, quasi nobis membra, videtur.
Præterea grandi tonitru concussa repente
Terra supra quæ se sunt concutit omnia motu;
Quod facere haut ulla posset ratione, nisi esset
Partibus aeriis mundi cæloque revincta :
Nam communibus inter se radicibus hærent
Ex ineunte ævo conjuncta atque uniter apta.
Nonne vides etiam quam magno pondere nobis
Sustineat corpus tenuissima vis animai
Propterea quia tum conjuncta atque uniter apta est?
Denique jam saltu pernici tollere corpus
Quid potis est nisi vis animi, quæ membra gubernat?
Jamne vides quantum tenuis natura valere
Possit, ubi est conjuncta gravi cum corpore, ut aer
Conjunctus terris et nobis est animi vis?
  Nec nimio solis major rota nec minor ardor

545. *Quid quæque aveat res.* Munro : *obeat*, i. e. *quod munus obire debeat*, quelle est la fonction de chaque chose; Læmaire : *queat;* N. P. Howard : *gerat;* Gronovius, *Observ.*, III, 5, p. 465 : *vehat* i. e. *portet*. On peut hésiter entre *obeat* et *aveat* proposé par Lachmann, à cause de la confusion perpétuelle du *b* et du *v* dans les manuscrits (voir à propos de cette confusion une note très curieuse de Lachmann, p. 30, sur le vers 222, I); quant aux autres leçons, elles sont inacceptables.

546 et 47. *Aliena aliunde alienis.* Cf. note, v. 522.

556 et sq. Cf. IV, 898-906.

560. *Vis animi, quæ membra gubernat.* Cf. II, 261 : « Nam dubio procul his rebus sua cuique voluntas Principium dat, et hinc motus per membra rigantur. »

564-590. *Solis major rota.* Les anciens philosophes étaient loin d'être d'accord sur la grandeur des corps célestes. On peut lire sur cette question une note très étendue dans les *Disq. variæ* de l'éd. Lemaire, t. II, p. 123, et les Mémoires communiqués à l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur les *Hypothèses astronomiques chez les anciens*, par M. Théodore-Henri Martin. Dans le passage qui nous occupe, Lucrèce s'est attaché à reproduire exactement les opinions d'Épicure. Le maître, partant de ce principe qu'on ne doit en ces matières « s'attacher qu'aux évidences », τοῖς ἐναργήμασι προσέχειν, conclut que : τὸ μέγεθος τοῦ ἡλίου τε καὶ τῶν λοιπῶν ἄστρων κατὰ μὲν τὸ πρὸς ἡμᾶς τηλικοῦτόν ἐστιν ἡλίκον φαίνεται. Diogène Laërce cite en outre,

Esse potest, nostris quam sensibus esse videtur.
Nam quibus e spatiis cumque ignes lumina possunt
Adjicere et calidum membris adflare vaporem,
Nil *illa* his intervallis de corpore libant
Flammarum, nil ad speciem est contractior ignis.
Proinde, calor quoniam solis lumenque profusum
Perveniunt nostros ad sensus et loca mulcent,
Forma quoque hinc solis debet filumque videri,
Nil adeo ut possis plus aut minus addere, vere.
Lunaque sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactat de corpore lucem,
Quidquid id est, nilo fertur majore figura
Quam, nostris oculis qua cernimus, esse videtur.

X, 91, ce passage tiré du XIe livre περὶ φύσεως : εἰ γὰρ τὸ μέγεθος διὰ τὸ διάστημα ἀπεβεβλήκει, πολλῷ ἂν μᾶλλον τὴν χρόαν, et d'autres encore que le poète n'a fait que traduire.

567. *Adjicere*, pris dans son sens étymologique, et non *allicere* (Lemaire) qui serait, comme le remarque Lachmann, *jactui vel adjectui contrarium*. Cf. I, 688 : « Rei quæ corpora mittere possit Sensibus et nostros *adjectu* tangere tactus. »

568. *Nil* (*illa*) *his intervallis de corpore libant*. Marullus a rétabli *libant* au lieu de *librant*, qui n'a été conservé que par Lemaire. Lambin écrit *illa ipsa intervalla nihil*; Gifanius : *nil visus intervalla*; Eichstædt : *nil missus intervallis*, adopté par Lemaire, qui arrive à cette étrange interprétation : *ex hoc intervallo emissiones ignis nihil de corpore flammarum decorticant* (*delibrare : proprie, corticem arbori detrahere*). Il était à tout le moins plus simple d'imprimer *libant* pour en arriver là. Lachmann, sans se prononcer d'une façon absolue sur ce que Lucrèce a pu écrire, comble ainsi la lacune : *Nil ea in his intervallis*.

671. *Et loca mulcent*. Les manuscrits donnent *fulgent*, conservé par Lemaire ; Lambin avait déjà proposé *tingunt*, *tangunt* vaudrait mieux, mais *mulcent* est préférable à tous les points de vue, et absolument conforme aux analogies. Cf. II, 411 : « hæc loca circum Lætitiæ mulcent ; IV, 136 : « Aera mulcentes motu, » il s'agit des nuages ; Virgile, *Æn.* VII, 34 : « Æthera mulcebant cantu. »

572. *Filum*, le volume. *Filum* « est proprie crassitudo », dit Lachmann, p. 300, « quod vel ex l. IV, 88, apparet ubi sunt : *formarum vestigia subtili prædita filo* ; Cicéron, *de Or.* II, 93 : « omnes etiam tum retinebant illum Periclis succum, sed erant paulo uberiore *filo* ; » III, 103 : « hæc formanda *filo* ipso et genere orationis ; » Varron, *de Lingua lat.* X, p. 546 : « Eo porro similiores sunt qui facie quoque pæne eadem, habitu corporis, *filo*. » Cependant tous les grammairiens n'admettent pas le sens donné par Lachmann ; ainsi Nonius, à propos d'un vers de Lucilius, XXVIII, explique *filum* par *oris lineamentum*, les contours, le galbe. J'avoue que cette interprétation me semble plus naturelle et plus en harmonie avec les exemples mêmes de Lachmann, qui a omis de citer, II, 340 et 341 : « Debent, nimirum, non omnibus omnia prorsum Esse *pari filo* similique affecta, » où il s'agit du contour des atomes.

574. *Lunaque sive notho*, *Sive*, etc. Cf. Épicure cité par D. Laërce, X, 94 : « ἔτι τε ἐνδέχεται τὴν σελήνην ἐξ ἑαυτῆς ἔχειν τὸ φῶς, ἐνδέχεται δὲ καὶ ἀπὸ τοῦ ἡλίου. » — *Notho*, Catulle, 34, 15 : « notho es dicta lumine luna. »

677. *Quam* (figura) *qua cernimus, esse videtur*.

Nam prius omnia, quæ longe semota tuemur
Aera per multum, specie confusa videntur
Quam minui filum. Quapropter luna necesse est,
Quandoquidem claram speciem certamque figuram
Præbet, ut est oris extremis cumque notata
Quantaque quantast hinc nobis videatur in alto.
Postremo quoscumque vides hinc ætheris ignes,
Quandoquidem quoscumque in terris cernimu', *flammæ*
Dum tremor *est* clarus, dum cernitur ardor eorum,
Perparvom quiddam interdum mutare videtur
Alteram utram in partem filum, quo longius absunt,
Scire licet perquam pauxillo posse minores
Esse vel exigua majoris parte brevique.

582. *Ut est*, etc. Voici la construction : *Necesse est videatur nobis e terra talis qualiscumque est oris notata, et quantacumque est.*

583. *Quantaque quantast.* Les manuscrits n'étant pas d'accord, Lambin lit *quanta hæc cunque fuat, tanta hinc videatur*. Havercamp : *quantaquoque hæc fuvat, tanta hinc*. Eichstædt a rétabli la véritable leçon *quantaque quantast*. Cf. Cicéron, *Ad Att.* XII, 23 : « quantiquanti, » à n'importe quel prix. Donat rend ainsi compte de cette expression, Térence, *Ad.* 394 : « quantus quantus, » *id est quantuscumque*. Comp. *quisquis* équivalant à « quicumque », *quoquo* équivalant à « quocumque ».

584-590. Cette comparaison entre les météores et la flamme d'une lumière ou d'un feu quelconque allumé sur la terre est la traduction de ce passage d'Épicure, D. Laërce, X, 91 : « κατὰ δὲ τὸ κατ' αὐτὸ (ἡλίου μέγεθος) ἤτοι μεῖζον τοῦ ὁρωμένου ἢ ἔλαττον μικρῷ ἢ τηλικοῦτον ἡλίκον ὁρᾶται· οὕτω γὰρ καὶ τὰ παρ' ἡμῖν πύρα ἐξ ἀποστήματος θεωρούμενα κατὰ αἴσθησιν θεωρεῖται. »

585-6. *Flammæ*. Les manuscrits ont *quandoquidem quoscumque in terris cernimus dum tremor clarus*, deux vers tronqués, que Marullus rétablissait en ajoutant *ignes* au premier et *est* au second. Lemaire accepte cette leçon, que Lachmann rejette avec raison à cause de la répétition de *ignes*, qu'il remplace par *flammæ :* correction très satisfaisante, au moins pour le sens.

587. *Mutare*. Neutre ; emploi fréquent, même en prose.

588. *Alteram utram*, c'est-à-dire *majorem aut minorem ;* quant à l'élision, que ne comporte pas d'ordinaire le vers hexamètre (cf. L. Müller, *De re metrica*, p. 299), on la trouve plusieurs fois dans Lucrèce, I, 1012 ; III, 339 ; IV, 616, 618 ; VI, 80. — *Quo longius absunt*, et non *absint*, comme Lambin, qui a le tort de faire rapporter ce verbe à *ætheris ignes*, tandis qu'il s'agit des feux de la terre.

589. *Scire licet* gouverne *quoscumque ignes* du v. 584. — *Perquam pauxillo, exigua parte brevique* et plus haut *perparvum quiddam :* accumulation de termes familière à Lucrèce, et dont l'emploi accuse l'imperfection relative de la langue poétique. On pourrait croire que Cicéron a songé à ce passage, quand il se moque de toute cette astronomie, *de Fin.* I, 20 : « Sol Democrito magnus videtur, quippe homini erudito in geometriaque perfecto, huic (Epicuro) pedalis fortasse ; tantum enim esse censet quantus videtur, vel paulo aut majorem, aut minorem. » Pour expliquer ces absurdités, il faut se rappeler le dédain profond que les Épicuriens affichaient pour la science prise en tant que science : οὐ δὴ ἰδιολογίας καὶ κενῆς δόξης ὁ βίος ἡμῶν ἔχει χρείαν, ἀλλὰ τοῦ ἀθορύβως ἡμᾶς ζῆν, était la devise de l'école.

Illud item non est mirandum, qua ratione
Tantulus ille queat tantum sol mittere lumen,
Quod maria ac terras omnis cælumque rigando
Compleat et calido perfundat cuncta vapore.
Nam licet hinc mundi patefactum totius unum
Largifluum fontem scatere atque erumpere lumen,
Ex omni mundo quia sic elementa vaporis
Undique conveniunt et sic conjectus eorum
Confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor.
Nonne vides etiam quam late parvus aquai
Prata riget fons interdum campisque redundet ?
Est etiam quoque uti non magno solis ab igni
Aera percipiat calidis fervoribus ardor,
Opportunus ita est si forte et idoneus aer,
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus ;
Quod genus interdum segetes stipulamque videmus
Accidere ex una scintilla incendia passim.
Forsitan et rosea sol alte lampade lucens
Possideat multum cæcis fervoribus ignem
Circum se, nullo qui sit fulgore notatus,
Æstifer ut tantum radiorum exaugeat ictum.

591-611. Pour expliquer comment un astre aussi petit qu'il vient de le dire envoie autant de lumière et de chaleur, Lucrèce met en avant trois causes possibles, trois hypothèses, comme plus haut, 509-533, quand il s'agit du mouvement des astres : 1° Le soleil peut être la source unique de la chaleur du monde, où viennent se précipiter tous les éléments de feu de l'univers ; 2° peut-être le soleil n'est-il que l'étincelle qui suffit à embraser l'air doué d'une inflammabilité surprenante ; 3° peut-être enfin le soleil, alimenté par des feux sans lumière, possède-t-il des rayons caloriques invisibles.

593. *Rigando*. Cf. IV, 187.

596. *Erumpere*, actif.

603. *Percipiat*, c'est-à-dire *occupet, comprehendat*. Pour l'emploi de ce verbe dans Lucrèce, cf. IV, 729 : « Percipiunt oculos, » frappent les yeux ; III, 28 : « me quædam divina voluptas Percipit atque horror ; » III, 79 : « Vitæ Percipit humanos odium. »

607. *Accidere* est la leçon des meilleurs manuscrits. D'ailleurs les exemples de ce verbe avec l'accusatif sans préposition ne manquent pas : Plaute, *Stichus*, 88 : « mihi paternæ vocis sonitus aures accidit ; » Lucilius et Accius ont « accumbere mensam ». On trouve dans Virgile : « urbem adferimur, advehitur Teucros ; » dans Ovide : « adducor littora. » Ce sont là des constructions analogues. Voir dans Lachmann, p. 302, les différentes leçons proposées : « *accendi*, *accipere*, » qu'il faut rejeter.

611. *Æstifer ut tantum* : n'apportant qu'une quantité de chaleur, qui augmente, etc., Lemaire : *æstifer, in tantum*, qui ne peut guère s'expliquer, malgré la citation de Virgile : « in tantum spe tollet avos. »

Nec ratio solis simplex reclusa patescit,
Quo pacto æstivis e partibus ægocerotis
Brumales adeat flexus atque inde revertens
Cancri se ut vertat metas ad solstitialis,
Lunaque mensibus id spatium videatur obire,
Annua sol in quo consumit tempora cursu.
Non, inquam, simplex his rebus reddita causast.
Nam fieri vel cum primis id posse videtur,
Democriti quod sancta viri sententia ponit,
Quanto quæque magis sint terram sidera propter,
Tanto posse minus cum cæli turbine ferri :
Evanescere enim rapidas illius et acris
Imminui supter viris, ideoque relinqui
Paulatim solem cum posterioribu' signis,
Inferior multo quod sit quam fervida signa.
Et magis hoc lunam : quanto demissior ejus

612. *Nec ratio... reclusa patescit.* Les manuscrits portent : *nec ratio solis simplex recta patescit*, qui ne peut pas se scander; Marullus a ajouté *et;* les éditeurs suivants se partagent entre *et*, *aut*, *ac*. Lambin, s'écartant un peu plus du texte, écrit : *nec certa*. Lachmann rejette ces différentes leçons en s'appuyant sur le v. 618 : *non, inquam, simplex his rebus reddita causa est*, ce qui n'est nullement concluant; car Lucrèce n'était pas nécessairement obligé de répéter mot pour mot son premier vers. Bernays, se rangeant à l'ordre d'idées suivi par Lachmann, a imprimé *reclusa*. Il semble que la meilleure leçon soit encore celle de Marullus, *et recta*, ou plutôt avec une légère interversion de lettres, *et certa*, adoptée par Munro.

613. *Partibus* désigne ici les sections du Zodiaque.

614. *Brumales flexus. Flexus* a le même sens que *metas :* le solstice d'hiver. On sait que les Latins désignaient par *bruma* (*brevissima dies*) le solstice d'hiver, et par *solstitium*, le solstice d'été : « Humida solstitia atque hiemes orate serenas, » a dit Virgile dans les *Géorg*. I, 100. — *Atque inde revertens*, suppléez *per partes rursus æstivas*.

615. *Cancri se*. Lemaire : *Canceris ut vertat*. — *Solstitiales*. Cf. Cicéron, *de Nat. deor*. II, 19 : « Solis accessus discessusque solstitiis brumisque cognosci. »

617. *Annua*. Cf. Manilius, III, 515 : « Annua quod lustrans consumit tempora mundum. » Pour comprendre ce passage, 613-617, il faut se rappeler l'obliquité du Zodiaque, par rapport au cercle équinoxial, dont Lucrèce ne fait pas mention ici.

620. *Democriti*. Cf. III, 371. Cette opinion ne figure pas dans les fragments de Démocrite, cités dans l'ouvrage de Müllach, *Fragmenta philos. Græcorum*. Mais on voit d'après ces fragments mêmes quelle importance ce philosophe attachait aux spéculations astronomiques.

622. *Cum cæli turbine*. Cf. V, 510 : « magnus cæli si vertitur orbis. »

623. *Evanescere... et... Imminui*. Cf. V, 535 : « evanescere et decrescere. »

626. *Inferior... quod sit*. Pseudo-Origène (*Philosophumena*) cité par Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, I, p. 801, note 3, rapporte cette opinion de Démocrite : εἶναι τὴν μὲν σελήνην κάτω, ἔπειτα τὸν ἥλιον, εἶτα τοὺς ἀπλανεῖς ἀστέρας · τοὺς δὲ πλανήτας οὐδ' αὐτοὺς ἔχειν ἴσον ὕψος.

627. *Magis hoc*, c'est-à-dire *lunam magis quam hunc relinqui*.

Cursus abest procul a cælo terrisque propinquat,
Tanto posse minus cum signis tendere cursum.
Flaccidiore etenim quanto jam turbine fertur
Inferior quam sol, tanto magis omnia signa
Hanc adipiscuntur circum, præterque feruntur.
Propterea fit ut hæc ad signum quodque reverti
Mobilius videatur, ad hanc quia signa revisunt.
Fit quoque ut e mundi transversis partibus aer
Alternis certo fluere alter tempore possit,
Qui queat æstivis solem detrudere signis
Brumalis usque ad flexus gelidumque rigorem,
Et qui reiciat gelidis a frigoris umbris
Æstiferas usque in partis et fervida signa.
Et ratione pari lunam stellasque putandumst,
Quæ volvunt magnos in magnis orbibus annos,
Aeribus posse alternis e partibus ire.
Nonne vides etiam diversis nubila ventis

629. *Tendere cursum.* Cf. Virgile, *Æn.* V, 834 : « contendere cursum; » XII, 909 : « aridos extendere cursus. »

630. *Etenim*, et non *etiam*, admis par Lemaire.

634. *Ad hanc quia signa revisunt.* Cf. II, 359, la même construction : « revisit ad stabulum, » et VI, 1239 : « visere ad ægros. »

635. *Fit quoque.* Lucrèce, tout en donnant la préférence à l'explication de Démocrite (*cum primis*) mentionne une autre hypothèse, qui paraît avoir été adoptée par Épicure, Épicure se bornant sans doute à répéter sur ce point l'opinion suivante d'Anaximène, mentionnée par Stobée, I, 524 : ὑπὸ πεπυκνωμένου ἀέρος καὶ ἀντιτύπου ἐξωθούμενα τὰ ἄστρα τὰς τρόπας (*flexus*) ποιεῖσθαι.

635-36. *Aer ... alter*, c'est-à-dire *duo aeres, alter qui queat æstivis... alter, qui rejiciat.*

639. *Frigoris umbris.* Cf. Virgile, *G.* III, 357 : « Tum sol pallentes haud unquam discutit umbras. »

641. *Et ratione pari lunam stellasque.* Que Lucrèce attribue la même cause au cours du soleil et de la lune, on peut l'admettre, et c'était l'opinion d'Epicure, qui ne sépare jamais les autres astres du soleil et de la lune. Diog. Laerce, X, 90 : ἥλιός τε καὶ σελήνη καὶ τὰ λοιπὰ ἄστρα; 91 : τοῦ ἡλίου τε καὶ τῶν λοιπῶν ἄστρων; 92 : ἡλίου καὶ σελήνης καὶ τῶν λοιπῶν ἄστρων. Mais pour les étoiles, ceci est plus surprenant, à moins qu'il ne faille entendre par *stellas* les planètes, dont les mouvements diffèrent aussi de ceux des autres astres.

642. *Quæ volvunt*, c'est-à-dire *volvendo faciunt.* Cf. Aratus, 458 : Μακροὶ δὲ σφέων εἰσὶν ἑλισσομένων ἐνιαυτοί, et Cicéron, *Arat.* 232 : « Hæc faciunt magnos longinqui temporis annos. » Ce n'est pas là d'ailleurs le seul emprunt que Lucrèce ait fait au poëme de Cicéron. Munro, dans sa note au v. 619, a relevé toutes les expressions, tous les fragments de vers que Lucrèce a transportés de son devancier : et ils sont très nombreux dans un nombre de vers assez restreint.

643. *Aeribus alternis.* Cf. IV, 291 : « Aeribus binis. » Lucrèce emploie aussi *cælos.*

Diversas ire in partis inferna supernis?
Qui minus illa queant per magnos ætheris orbis
Æstibus inter se diversis sidera ferri?
At nox obruit ingenti caligine terras,
Aut ubi de longo cursu sol ultima cæli
Impulit atque suos efflavit languidus ignis
Concussos itere et labefactos aere multo,
Aut quia sub terras cursum convortere cogit
Vis eadem, supra quæ terras pertulit orbem.
Tempore item, certo roseam Matuta per oras
Ætheris auroram differt et lumina pandit,
Aut quia sol idem, sub terras ille revertens,
Anticipat cælum radiis accendere temptans,
Aut quia conveniunt ignes et semina multa
Confluere ardoris consuerunt tempore certo,

645. *Supernis.* Datif dépendant de *diversas.* Cf. Horace, *Ep.* I, 18, 5. « Est huic diversum vitio vitium. » Ovide, *Met.* IX, 321 : « forma est diversa priori. » La construction rétablie est : *in partes contrarias iis partibus in quas superna eunt.* On trouve des exemples de la même concision en maint passage, notamment III, 1051 : « eadem aliis sopitu' quietest. »

648-653. Pour tout ce passage, cf. Diogène Laërce, X, 92, qui cite l'opinion d'Épicure : « ἀνατολαὶ καὶ δύσεις ἡλίου καὶ σελήνης καὶ τῶν λοιπῶν ἄστρων καὶ κατ' ἄναψιν γίνεσθαι δύνανται καὶ κατὰ σβέσιν... καὶ καθ' ἑτέρους δὲ τρόπους, ὥστε τὰ προειρημέν' ἀποτελεῖσθαι.

649. *De* équivaut à *ex*, et signifie « après », et « par suite de »; cf. VI, 290 : « Quo de concussu sequitur gravis imber et uber; » Plaute, *Most.* 697 : « non bonust somnus de prandio; » Virgile, *Æn.* II, 662 : « Jamque aderit multo Priami de sanguine Pyrrhus. » Dans ces exemples *de* indique simplement le passage d'une chose à une autre, comme dans la locution : « diem de die differre, » ou dans cette phrase de Cicéron, *Ad Atticum*, XII, 3 : « velim scire hodiene statim de auctione, aut quo die venias; » dans les vers suivants, *de* marque la conséquence; Ovide, *Met.* X, 49 : « Incessit passu de vulnere tardo; » *Tristes*, III, 3, 82 : « deque tuis lacrimis humida serta dato. »

650. *Efflavit languidus ignes. Efflare* a ici le même sens que *dimittere* au v. 756 : exhaler ses derniers feux; cf. II, 832 : « prius omnem efflare colorem. » Lucrèce semble se ranger ici à l'hypothèse d'Héraclite, que le soleil s'éteint chaque jour, pour céder la place à un nouveau soleil. Cf. Alexandre d'Aphrodise en son commentaire d'Aristote, *Météor.* II, 2, 355 a, 12 : « οὐ μόνον, ὡς Ἡράκλειτός φησι, νέος ἐφ' ἡμέρῃ ἂν ἦν (ἥλιος), καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἄλλος ἁπτόμενος, τοῦ πρώτου ἐν τῇ δύσει σβεννυμένου. »

651. *Itere.* En d'autres endroits, Lucrèce emploie *itiner*, qui est également une forme archaïque; *iteris* et *itere* se rencontrent dans Nævius, Pacuvius, Accius, Varron; *itiner*, dans Plaute, Ennius, Pacuvius, Accius, et même dans Manilius, *Astron.* I, 88.

657. *Anticipat* gouverne *cælum.* Cf. Cic. *Ad Att.* VIII, 14 : « dices, quid igitur proficis qui anticipes ejus rei molestiam. »

658-659. *Aut quia conveniunt ignes*, etc. C'est là encore une hypothèse empruntée à Héraclite; voici comment elle est résumée dans le travail de Woltjer cité plus haut (v. 533, note) : « Heraclitus docet evapora-

Quæ faciunt solis nova semper lumina gigni :
Quod genus Idæis fama est e montibus altis
Dispersos ignis orienti lumine cerni,
Inde coire globum quasi in unum et conficere orbem.
Nec tamen illud in his rebus mirabile debet
Esse, quod hæc ignis tam certo tempore possunt
Semina confluere et solis reparare nitorem.
Multa videmus enim, certo quæ tempore fiunt
Omnibus in rebus. Florescunt tempore certo
Arbusta et certo dimittunt tempore florem :
Nec minus in certo dentes cadere imperat ætas
Tempore et inpubem molli pubescere veste
Et pariter mollem malis demittere barbam :
Fulmina postremo, nix, imbres, nubila, venti,
Non nimis incertis fiunt in partibus anni.
Namque ubi sic fuerunt causarum exordia prima
Atque ita res mundi cecidere ab origine prima,
Consequë quoque jam redeunt ex ordine certo.

tiones ex terra fieri et mari, alias quidem lucidas et liquidas, alias vero occultas : a lucidis ignem, a reliquis humorem incrementa capere. Priores illæ sunt ignes quos Lucretius memorat V, 658, 660, qui quotidie novum solem efficiunt, alteræ solem occidentem exstinguunt. Porro dicit diem et noctem, et menses et tempestates et annos secundum evaporationes varias fieri, quod de æstate et hieme sic explicat : « καὶ ἐκ μὲν τοῦ λαμπροῦ τὸ θερμὸν αὐξανόμενον θέρος ποιεῖν, ἐκ δὲ τοῦ σκοτεινοῦ τὸ ὑγρὸν πλεονάζον χειμῶνα ἀπεργάζεσθαι ».

661. *Idæis.* Il y avait deux monts Ida, l'un en Phrygie, l'autre en Crète, tous deux célèbres par les poètes. Nous ne nous chargerons pas d'expliquer le phénomène décrit ici par Lucrèce, disons seulement qu'il se trouve mentionné par Diodore de Sicile (XVII, VII, 6) et par Pomponius Méla, I, 94.

662. *Orienti.* L'ablatif en *i* du participe est fréquent dans Lucrèce, ainsi 887 : « fugienti languida vita ; » IV, 914 : « vera repulsanti ; » VI, 126 : « turbine versanti, » surtout quand le participe n'est en réalité qu'une épithète, comme V, 1074 : « florenti ætate ; » I, 282 : « flumine abundanti ; » VI, 1197 : « Octavoque fere candenti lumine. »

665, 667, 670. *Tam certo tempore ... Certo quæ tempore ... In certo tempore...* Remarquez la tautologie et l'emploi de la préposition *in*, qui se rencontre assez souvent chez Lucrèce dans ces sortes de locutions : Munro en a relevé une vingtaine d'exemples.

671. *Inpubem*, etc. Cf. v. 888 : « juventas Occipit et molli vestit lanugine malas. » Virgile, *Æn.* VIII, 160 : « Tum mihi prima genas vestibat flore juventas. »

672. *Pariter malis.* Cf. I, 88 : « Ex utraque pari malarum parte profusast. »

676. *Atque ita res mundi cecidere ab origine prima.* C'est la formule chère à Épicure : κατὰ τὴν ἀρχῆθεν ἐν τῇ τοῦ κόσμου γενέσει ἀνάγκην ἀπογεννηθεῖσαν.

677. *Consequë* forme 3 syllabes, comme « relicuo », I, 560. Les divergences de leçons étaient ici très nombreuses : Lachmann les signale toutes, comme il suit, avant d'en faire justice : « Veronensis editio

Crescere itemque dies licet et tabescere noctes,
Et minui luces, cum sumant augmina noctes,
Aut quia sol idem sub terras atque superne
Imparibus currens amfractibus ætheris oras
Partit et in partis non æquas dividit orbem,
Et quod ab alterutra detraxit parte, reponit
Ejus in adversa tanto plus parte relatus,
Donec ad id signum cæli pervenit, ubi anni
Nodus nocturnas exæquat lucibus umbras :
Nam, medio cursu flatus aquilonis et austri,

consequæ, nescio unde, sed melius quam *consequiæ ;* Brixiensis, *consequitur ;* Itali et Marullus, *consequa natura est ;* Avantius, *consequitur quodquest ;* Wakefieldus, *consequiæ quodquest* (adopté par Lemaire), omnes pessime. Olim dixi in Rhenano museo, VI, p. 120, scribendum esse : *Conseque* quoque jam redeunt ex ordine certo. » L'adverbe *conseque* se justifie d'ailleurs par un adverbe du même genre « asseque », qui se trouve dans Plaute, *Trin.* 1118 (Ritschl) : « Quod ago subit, asseque sequitur. »

678. *Licet*, avec l'infinitif et l'accusatif, a le sens à peu près de *accidit ut.* — *Tabescere noctes*, c'est-à-dire *pedetentim deminui*, décroître peu à peu ; à cette expression on peut comparer Plaute, *Stichus*, V, 1, 8 : « Quasi nix tabescit dies. »

679. *Luces*, c'est-à-dire *dies*. Cf. v. 686.

680. *Idem*, restant le même, conservant la même flamme. Lucrèce admet en effet, un moment, v. 649, l'hypothèse que les feux du soleil s'éteignent, ou du moins s'affaiblissent quand vient le soir. Le terme *sol idem* se lit déjà, v. 658. — A *aut quia* répond l'alternative présentée, v. 691.

681. *Imparibus amfractibus currens*, accomplissant sa course d'après des courbes obliques inégales, c'est-à-dire dont le partage n'est pas égal au-dessus et au-dessous de l'horizon. Cicéron, *Songe de Scipion*, 2, a employé *amfractus* dans le sens des révolutions du soleil. Toutefois Lucrèce ajoute ici une idée nouvelle, celle de révolutions inégalement distribuées.

682. *Partit.* L'emploi de *partio* pour *partior* est archaïque. — *Orbem*, la ligne courbe que suit le soleil.

683. *Reponit*, il rend, il compense.

684. *Relatus* sert à exprimer le mouvement que le soleil accomplit sous l'horizon pour se retrouver à l'orient. — *Ejus*, c'est-à-dire *ejus orbis.* — Au lieu de *tanto plus* on attendrait *tantumdem ;* mais le poète a l'idée de deux parties qui doivent être égales; il faut donc, si cette égalité est rompue, qu'il y ait dans une partie un excédent (*plus*) correspondant à ce qui manque dans l'autre ; de là *tanto plus*, à quoi l'on peut suppléer *quam quod necessarium est ut æquæ sint partes.*

685. *Signum.* Les signes dans lesquels se produit l'équinoxe, c'est-à-dire le Bélier et la Balance.

686. *Nodus anni.* C'est l'intersection de l'écliptique et de l'équateur. Dans la langue astronomique des Latins on appelait cette rencontre *nodus*, dans celle des Grecs, σύνδεσμος. Cf. Cicéron, *Phénomènes*, 287 : « In quo autumnali atque iterum sol lumine verno Exæquat spatium lucis cum tempore noctis. »

687. *Nam medio*... etc. Lachmann et après lui Bernays admettent la leçon suivante : « Nam medio cursu flatus aquilonis et austri Distinet æquato cælum discrimine metans, Propter signiferi posituram totius orbis Obliqui, terras et cælum lumine lustrans. » Il y a là une modification importante du texte qui a *metas* et *obliquo*, et une transposition du v. 691. Je retiens pour tout ce passage la leçon de Munro qui fait le moins violence à la tradition diplomatique. *Flatus* est un génitif dépendant de *medio*. Cf. César, *Guerre des Gaules*, I, 34, 1 : « Uti aliquem locum medium utrinsque deligeret. » Ovide, *Mét.* V, 409 : « Est medium Cyanes et

Distinet æquato cælum discrimine metas,
Propter signiferi posituram totius orbis
Annua sol in quo concludit tempora serpens,
Obliquo terras et cælum lumine lustrans;
Ut ratio declarat eorum qui loca cæli
Omnia dispositis signis ornata notarunt.
Aut quia crassior est certis in partibus aer,
Sub terris ideo tremulum jubar hæsitat ignis
Nec penetrare potest facile atque emergere ad ortus :
Propterea noctes hiberno tempore longæ
Cessant, dum veniat radiatum insigne diei.
Aut etiam, quia sic alternis partibus anni
Tardius et citius consuerunt confluere ignes,
Qui faciunt solem certa desurgere parte
Propterea fit uti videantur dicere verum.

Piseæ Arethusæ... æquor. » 614 : « Et medium cæli terræque per aera vecta est » ; *Flatus Aquilonis et Austri*, c'est le point d'où soufflent ces vents. — *Cursu* est la course du soleil.

688. *Metas*, les deux tropiques, termes extrêmes des écarts du soleil dans l'un et l'autre hémisphère. Cf. 615 : « Cancri se ut vertat metas ad solstitiales. » La construction est celle-ci : *Nam cælum cursu* (*solis*) *medio flatus*, etc., *distinet æquato discrimine metas*. — *Cælum*, le point du ciel où se trouve le soleil. On peut comparer Ovide, *Metam.* III, 145 : « Et sol ex æquo meta distabat utraque. »

689. *Signiferi orbis*. Cf. Cicéron, *Phænomènes*, 317 : « Zodiacum hunc Græci vocitant nostrique Latini Orbem signiferum perhibebant nomine vero. »

690. *Concludit*, leçon admise depuis Lachmann, au lieu de celles des manuscrits, *contundit* et *contudit*. — *Serpens*. Le soleil semble en effet ramper dans sa course à travers le ciel. Lachmann croit le texte corrompu à cause de l'accumulation des participes, *serpens*, *lustrans*. Mais cette accumulation qui est fréquente dans Cicéron traduisant les *Phénomènes* d'Aratus, comme dans ce passage v. 217 : « Quattuor æterno lustrantes lumine mundum Orbes stelligeri portantes signa feruntur, Amplexi terras, cæli sub tegmine fulti, » n'a rien qui répugne au style de Lucrèce.

691. *Obliquo*, etc. Cf. Virgile, *G.* I, 239 : « Obliquus qua se signorum verteret ordo. »

692. *Eorum qui... notarunt*. Les astronomes.

695. *Tremulum*. Ces hésitations produisent des mouvements saccadés qui rendent tremblante la clarté de l'astre. Cf. v. 299 : « Tremere ignibus instant. »

698. *Cessant*, tardent, se prolongent. — *Radiatum*. Cf. v. 462 : « radiati lumina solis. » — *Insigne diei*, le soleil. Cf. Cicéron, *de Natura deorum*, I, 100 : « Cum ipsum mundum, cum ejus membra, cælum, terras, maria, cumque horum insignia, solem, lunam, stellasque vidissent. » Cicéron, *Orator*, 134 : « Similia illis quæ in amplo ornatu scenæ aut appellantur insignia, non quod sola ornent, sed quod excellant. »

700. *Consuerunt confluere ignes*. Cf. v. 659.

701. *Certa desurgere parte*. Quelques-uns écrivent *certa de surgere*. Mais voyez Horace, *Satires*, II, 2, 76 : « Vides ut pallidus omnis Cena desurgat dubia. » La préposition a une valeur augmentative du sens.

702. *Propterea fit uti... dicere verum*. Vers très souvent rejeté, contre les ma-

Luna potest solis radiis percussa nitere,
Inque dies magis *id* lumen convertere nobis
Ad speciem, quantum solis secedit ab orbi,
Donique eum contra pleno bene lumine fulsit
Atque oriens obitus ejus super edita vidit :
Inde minutatim retro quasi condere lumen
Debet item, quanto propius jam solis ad ignem
Labitur ex alia signorum parte per orbem ;
Ut faciunt, lunam qui fingunt esse pilai
Consimilem cursusque viam sub sole tenere.
Est etiam quare proprio cum lumine possit
Volvier et varias splendoris reddere formas :

nuscrits, après le v. 712. Selon Lucrèce, le retard que semble éprouver le soleil à son lever rend vraisemblable le sentiment de ceux qui partagent l'opinion émise v. 658.

703. *Luna potest*. Lucrèce émet diverses opinions sur les causes des phases de la lune. Son argumentation revient à cette idée que différentes raisons pouvant être assignées à ce phénomène, sans qu'aucune s'impose nécessairement à l'esprit, il y a lieu de ne rien conclure à cet égard, et que tous les raisonnements que l'on a imaginés sur les influences de la lune sont faux. La conclusion est sceptique et aboutit à l'ἀταραξία. Lucrèce d'ailleurs traduit à peu près littéralement Épicure. Cf. Diogène La rce, X, 94. Sur cette doctrine et la manière dont elle est exposée, cf. Martha, *le Poème de Lucrèce*, p.244. — *Percussa*. Avant Lambin, les éditions écrivaient *perculsa*.

704. *Id lumen*. Les manuscrits ont *magis lumen*, ce qui ne peut se scander. Marullus avait donc écrit *majus lumen*, leçon admise jusqu'à ces derniers temps; mais Lachmann fait remarquer que le sens est altéré par cette correction. Lucrèce ne dit pas : *majus ad speciem fit lumen;* mais *magis ad speciem convertitur*. Il a donc repris une ancienne correction, *magis hoc lumen*, dont Bernays a fait *id lumen*. — *Ad speciem* équivaut à *ad visum*. Cf. IV, 235 : « Quæ poterit res Accidere ad speciem quadrata. » — *Orbi*, ablatif archaïque pour *orbe*. Cf. Bouterwek. *Quæst. Lucret*. p. 30.

706. *Donique*, forme ancienne de *donec*. Lambin admet *donicum*, les autres *donec*. Voyez d'ailleurs Holtze, *Synt. Lucret*. p. 192. Les manuscrits ont ici *deneque* ou *denique*. — *Eum contra*, c'est-à-dire *adversus solem*, *e regione solis*. Cf. *Æn*. I, 13 : « Italiam contra. » — *Pleno bene*. L'adverbe *bene* équivaut à *valde*. Cicéron offre de cette signification un assez grand nombre d'exemples.

707. *Oriens*, c'est-à-dire *dum oritur*, *dum surgit de orientali parte*. — *Edita*, c'est-à-dire *elata super terras*. *Super* est adverbe.

708. *Condere* a le même sens ici que son composé *abscondere*.

709. *Propius jam*. Les manuscrits avaient *tam*. La correction a été faite par Marullus.

710. *Labitur*. Expression propre à tous les objets ou à tous les êtres qui se meuvent dans l'air. Cf. Virgile, *Æn*. III, 225. — *Signorum per orbem*, c'est-à-dire *ex alia parte signiferi orbis*.

711. *Ut faciunt*. Comme pensent, comme le prétendent, *ut dicunt fieri*. — *Pilai*, génitif archaïque. Cf. Bouterwek, *Q. Lucr*. p. 28, 29.

712. *Cursus viam*. Cf. 1122 : « iter viai; » II, 626 : « Iter omne viarum. » Vitruve, IX, 2, 1 : « Cursum itineris sui peragens. »

713. *Est quare possit*. C'est-à-dire *est ut possit*.

714. *Volvier*. Infinitif archaïque. Cf. v. 51.

Corpus enim licet esse aliud, quod fertur et una
Labitur omnimodis occursans officiensque,
Nec potis est cerni, quia cassum lumine fertur.
Versarique potest, globus ut sit forte pilai
Dimidia ex parti candenti lumine tinctus,
Versandoque globum variantis edere formas,
Donique eam partem, quaecunque est ignibus aucta,
Ad speciem vertit nobis oculosque patentis :
Inde minutatim retro contorquet et aufert
Luciferam partem glomeraminis atque pilai;
Ut Babylonica Chaldaeum doctrina refutans
Astrologorum artem contra convincere tendit,
Proinde quasi id fieri nequeat quod pugnat uterque,
Aut minus hoc illo sit cur amplectier ausis.

716. *Omnimodis.* Mot adverbial composé à l'exemple de *multimodis*. Cf. Bouterwek. *Quæst. Lucr.* p. 17. Cicéron, *Orator*, § 153.

717. *Potis.* Cf. v. 1. L'opinion que Lucrèce rapporte ici est celle d'Antiphon et d'Anaximandre. — *Cassum lumine.* Cf. *Æn.* II, 85. Peut-être *cassus* vient-il de *carere*. Dans tous les cas il signifie *vide*, *privé de*.

718. *Si forte* est la leçon des mss. que Lachmann, d'après Douza, a transformée en *ut sit forte*. Mais, comme l'explique Madvig. *si forte* est très latin dans le sens de *fortasse*. Cf. Cicéron. *de Oratore*. III, 47 : « Aliquem, si forte, motum. » — *Si forte* donne à la phrase une tournure hypothétique. Lucrèce passe en effet d'une supposition à une autre, et écrit comme s'il y avait : *Est etiam ut versari possit, ut globus*. Voyez le commentaire de Munro. — *Globus pilai* équivaut à *globosa pila*. Sur le genitif *pilai*, cf. les divers exemples donnés au commencement du livre, notamment v. 28.

719. *Parti.* Sur cet ablatif archaïque, cf. v. 705. Lucrèce admet *bili*, *colli*, *fini*, *igni*, *lapi*, *navi*, *orbi*, *tussi*, *sordi*, *luci*, *imbri*, *parti*, *labi*, *mucroni*, *rationi*, *tripodi*, *Cilici*, *Heliconi*, *diti*. — *Tinctus.* C'est-à-dire *immersus*.

721. *Donique.* Cf. v. 706. — *Aucta* équivaut à *prædita*, *instructa*.

722. *Vertit* est un parfait. Sur la syntaxe de *donec*, cf. Madvig. *Gr. lat.* § 338 et 360. — *Speciem.* Cf. v. 705.

724. *Glomeraminis atque pilai.* Hendiadyin pour *glomeratæ pilæ*.

725. *Babylonica Chaldaeum.* Les manuscrits de Leyde ont *Babylonis* déja corrigé par Marullus. Quelques textes anciens offrent *Chaldaeam* corrigé par Avantius, Douza et les autres éditeurs. Le génitif syncopé n'a rien qui doive surprendre. La doctrine que Lucrèce expose ici est celle de Berose. Cf. Vitruve. IX. 2 (1) : « Berosus qui a Chaldæorum civitate seu natione progressus in Asiam etiam disciplinam Chaldaicam patefecit, ita est professus, pilam esse ex dimidia parte candentem, reliqua habere cæruleo colore. Cum autem cursum itineris sui peragens subiret sub orbem solis, tunc eam radiis et impetu caloris corripi convertique candentem propter ejus proprietatem luminis, ad lumen. Cum autem evocata ad solis orbem superiora spectent, tunc inferiorem partem ejus, quod candens non sit, propter aeris similitudinem obscuram videri. »

726. *Astrologorum artem.* C'est la doctrine exposée en premier lieu; *astrologi*, c'est l'ancien nom des astronomes.

727. *Pugnare* avec l'acc. est dans Cic. *de Nat deor.* I, 75 : « Illud video pugnare te. »

728. *Amplectier*, comme *cohiber*, v. 714. est un infinitif archaïque pour *am-*

Denique cur nequeat semper nova luna creari
Ordine formarum certo certisque figuris,
Inque dies privos aborisci quæque creata
Atque alia illius reparari in parte locoque,
Difficilest ratione docere et vincere verbis,
Ordine cum *possint* tam certo multa creari.
It ver et Venus, et veris prænuntius ante
Pennatus graditur zephyrus, vestigia propter
Flora quibus mater præspargens ante viai

plecti. — *Ausis.* Forme archaïque de la 2[e] personne, dont on ne trouve guère d'exemples après Lucrèce; *ausim, ausit, ausint* sont plus fréquents. Cf. Neue, *Formenlehre*, t. II, p. 413.

729. *Cur nequeat.* Lucrèce propose une nouvelle opinion, celle d'Épicure, dont il n'est pas besoin de signaler la fausseté. — *Semper*, chaque jour. On peut comparer au sens de ce mot celui du grec ἀεί.

730. *Inque dies privos*, c'est-à-dire *in dies singulos.* Tel est, en effet, le sens de *privus.* L'étymologie de ce mot semble être *pris-vus*, de *præ*, et du suffixe *vus.* Le sens primitif est donc : Qui s'élève au-dessus de, qui se tient à part, qui doit être considéré séparément. Cf. Corssen, *Beitræge zur Formenlehre*, p. 433. — *Aborisci.* Les manuscrits ont *abolisci* et *abolesci* dont Lambin a fait *abolescere.* Lachmann compare à *aborisci* les mots *ulcisci, pacisci, proficisci* formés avec le même suffixe, qui a une valeur inchoative. Le sens d'ailleurs est à peu près le même que celui d'*aboriri* employé par Lucrèce, III, 155.

732. *Illius.* C'est-à-dire *lunæ.* Cet emploi de *pars* dans un sens analogue à *locus* peut, suivant Munro, venir de l'expression *partes agere* ou *suscipere.* Cf. Cicéron, *ad Quint. fratr.* I, 1, 43 : « Si mea pars nemini cedit, fac ut tua ceteros vincat. »

733. *Vincere verbis.* Cf. Virgile, *G.* III, 289 : « Verbis ea vincere magnum Quam sit. »

734. *Possint* manque dans les manuscrits de Leyde. Les manuscrits italiens ont rempli cette lacune par *videas.* Mais Lachmann renvoie au v. 748 : « Cum fieri possint tam certo tempore multa. »

735. *It ver et Venus.* Ici vient une description des quatre saisons. *Vénus* intervient comme la déesse de la génération. Cette divinité, dans l'antique mythologie des Romains, était une des formes de la déesse du printemps et de la végétation naissante, et sous ce nom elle ne semble avoir été adorée qu'assez tard. Elle devint ensuite une déesse de l'amour et acquit de l'importance quand on la confondit avec l'Aphrodite grecque et orientale dont le culte fut apporté à la Sicile et à l'Italie méridionale. Le nom même de Vénus appartient à l'ancienne langue italienne; on croit y reconnaître un radical semblable à celui d'où est sorti οἶνος et qui signifie : aimer, convoiter. Cf. Preller, *Ræm. Mythol.* p. 382. — Les manuscrits ont *Veneris prænuntius ante Pennatus graditur zephyri vestigia propter.* Mais il ne s'agit point ici de Vénus, comme personnage principal, et le texte actuel dû à Bentley est adopté par tous les éditeurs depuis lors. — *Prænuntius.* Cf. Horace, *Épîtres*, I, 7, 13 : « Cum zephyris et hirundine prima. »

736. *Pennatus.* Le Zéphyr, *Hymnes orphiques*, LXXX, 6, est appelé κουφόπτερος.

737. *Vestigia propter Flora quibus.* Construisez *propter vestigia quibus Flora*, etc. *Quibus* est un datif, régime de *præspargens.* Cette phrase équivaut à *propter Floram quæ vestigiis suis*, etc. — *Flora mater.* Divinité d'origine sabine, qui présidait à tout ce qui fleurit, et qui se rapprochait de Vénus plus que de Junon. Comme Acca Laurentia, on en fit plus tard une courtisane divinisée. Cf. Preller, *Ræm. Mythol.*, p. 378-382. — *Viai.* Génitif archaïque. *Cuncta viai* équi-

Cuncta coloribus egregiis et odoribus opplet.
Inde loci sequitur calor aridus et comes una
Pulverulenta Ceres *et* etesia flabra aquilonum.
Inde autumnus adit, graditur simul Euhius Euan.
Inde aliæ tempestates ventique secuntur,
Altitonans Volturnus et auster fulmine pollens.
Tandem bruma nives adfert pigrumque rigorem,
Prodit hiems, sequitur crepitans hanc dentibus algor.
Quo minus est mirum, si certo tempore luna
Gignitur et certo deletur tempore rusus,
Cum fieri possint tam certo tempore multa.
Solis item quoque defectus lunæque latebras

vant a *omnem viam*. C'est un génitif partitif. Cf. Burnouf, *Méth. latine*, § 319.

739. *Inde loci* équivaut à *postea*. Cette locution est fréquente dans Lucrèce. Cf. v. 443. — *Calor aridus*, l'été.

740. *Pulverulenta Ceres*. Cf. Virgile, *G.* I, 66 : « Pulverulenta coquat maturis solibus æstas. » — *Ceres*. Cf. v. 14. — *Et* manque dans les manuscrits ; Marullus l'a rétabli. — *Etesia flabra aquilonum*. Cf. VI, 715 : « Aut quia sunt æstate aquilones ostia contra Anni tempore eo qui Etesiæ esse feruntur. » Il y a sur les vents Étésiens une tradition fabuleuse. Hygin prétend que pendant les chaleurs de la canicule, Aristée obtint que le vent du nord soufflât pendant quarante jours pour rafraichir l'air. En réalité les vents Étésiens sont un courant d'air constant, dirigé du nord au sud dans l'Archipel pendant l'été.

741. *Euhius Euan*. C'est Bacchus, ainsi appelé du cri des Bacchantes, εὐοῖ, en latin *euœ*. L'orthographe de ces mots est une question grammaticale importante. Les manuscrits de Lucrèce intercalent un *h* au milieu de *Euhius*. Les meilleurs manuscrits de Virgile, *Æn.* VI, 517, ont *Euhiantes* admis par Ribbeck; enfin Munro cite une inscription de Naples, Mommsen, 2904, où il y a : HIC. PHOEBUS. FUIT. AC. SEPHEBUS. EUHAN.

743. *Altitonans* Ennius et Cicéron appliquent cette épithète à Jupiter; c'est la traduction du grec ὑψιβρεμέτης. Ici elle se rapporte à un vent qui amène les orages. Le Vulturne était un vent qui soufflait du sud-est au commencement de l'hiver. Son nom est dérivé de ce qu'il semblait venir du mont *Vultur*, en Apulie. L'Auster est le vent du midi. Dans les contrées baignées par la Méditerranée, les orages se montrent surtout en hiver et viennent du sud.

744. *Bruma*, le jour le plus court de l'année; c'est une contraction de *brevissima*, sous-entendu *dies*. Ici le mot peut s'entendre dans son sens étymologique. Cf. v. 614.

745. *Prodit hiems*. Les manuscrits ont *redit hiems.... hanc dentibus algi*. Les textes anciens en ont fait *reddit*. Lachmann trouve l'expression et le mouvement poétique faibles; il remarque que le verbe *ire* et ses composés se rencontrent dans tout le développement, et il écrit *prodit* admis par Bernays et Munro. — Les anciens éditeurs avaient écrit à la fin du vers *accentibus algi*, s'appuyant sur ce que l'un des mss. de Leyde offre *ac dentibus*. Lambin donne *algus*, nominatif neutre, cf. Priscien, p. 699 P. ; Wakefield : *algu*, d'accord avec Charisius, p. 23 ; enfin Lachmann a rétabli la leçon actuelle : *crepitans hanc dentibus algor*.

747. *Certo tempore*, chaque jour. — *Rusus*. Telle est l'orthographe de ce mot dans les manuscrits. C'est une altération très ancienne de l'orthographe due à la disparition de *r* devant *s*. Cf. Corssen, *Beiträge zur Formenlehre*, p. 396.

749. *Solis defectus lunæque latebras*. Tout ceci semble traduit d'Épicure

Pluribus e causis fieri tibi posse putandumst.
Nam cur luna queat terram secludere solis
Lumine et a terris altum caput obstruere ei,
Obiciens cæcum radiis ardentibus orbem;
Tempore eodem aliut facere id non posse putetur
Corpus, quod cassum labatur lumine semper?
Solque suos etiam dimittere languidus ignis
Tempore cur certo nequeat, recreareque lumen,
Cum loca præteriit flammis infesta per auras,
Quæ faciunt ignis interstingui atque perire?
Et cur terra queat lunam spoliare vicissim
Lumine et oppressum solem super ipsa tenere,
Menstrua dum rigidas coni perlabitur umbras;
Tempore eodem aliut nequeat succurrere lunæ

Ἔκλειψις ἡλίου καὶ σελήνης δύναται μὲν γίνεσθαι καὶ κατὰ σβέσιν, καθάπερ καὶ παρ' ἡμῖν τοῦτο θεωρεῖται γινόμενον καὶ δὴ καὶ κατ' ἐπιπρόσθησιν ἄλλων τινῶν ἢ γῆς ἢ οὐρανοῦ τινος ἑτέρου τοιούτου. — Cf. Virgile, *G.* II, 478 : « Defectus solis varios lunæque labores. » — Il ne semble pas que *latebras* ait été ailleurs employé dans le sens de *disparition*, *éclipse*.

751. *Solis*. Les manuscrits offrent ici *possis* au lieu de *solis*, et quelques éditeurs ont écrit *poscis*. Lambin le premier a remplacé ce mot par *solis*, et il a été suivi par Lachmann, Bernays et Munro.

752. *Ei*. La première syllabe est allongée par la force de l'accent métrique. Ce n'est d'ailleurs que dans le dernier pied du vers que cette licence, dont on a vu déjà deux exemples, v. 284 et v. 300, est admise. Cf. Bouterwek, *Q. Lucret.* p. 21.

754. *Tempore eodem*. Locution familière à Lucrèce; cf. v. 1043. — *Aliut*. La forme primitive de ces neutres se termine en latin par *t*. On trouve dans les anciennes inscriptions et dans les anciens manuscrits un certain nombre d'exemples de cette forme qu'il importe de conserver quand on la rencontre. Cf. Corssen, *Aussprache*, etc. t. 1, 2[e] édit., p. 193.

755. *Cassum*. Cf. v. 717.

756. *Dimittere languidus ignis*. Cf. v. 750 : « Efflavit languidus ignes. » — *Dimittere ignes*, perdre son éclat.

757. *Recreare lumen*, c'est-à-dire : *de novo creare*.

758. *Flammis infesta*. Cf. v. 768 : « flammis inimica. »

759. *Interstingui*, c'est-à-dire *penitus extingui*. La préposition *inter* augmente beaucoup la force du radical. D'ailleurs ce verbe est rare; le participe offre plusieurs exemples; mais hors de là, on ne connaît que *interstingui* du passage présent et *interstinguere* dans Apulée, *Métam.* 4, 12. — Les anciens manuscrits ont *periri*, leçon corrigée par les manuscrits italiens en *perire*.

761. *Oppressum solem*. Cf. Quinte-Curce, IV, 10, 5 : « Lunamque deficere, cum aut terram subiret, aut sole premeretur. » — *Super*, c'est-à-dire *insuper*, en outre, de plus. Cf. I, 649.

762. *Menstrua*, c'est-à-dire *dum luna, quæ singulis mensibus cursum peragit*. Cf. Virgile, *G.* I, 353 : « quid menstrua luna moneret. » — *Rigidas umbras*, une ombre épaisse, que le toucher presque peut sentir. Cf. Cicéron, *Tuscul.* I, 37 : « Ubi rigida constat caligo inferum. » — *Coni*, le cône formé par la projection de l'ombre terrestre.

763. *Succurrere*, c'est-à-dire *succedere*, se placer après, se placer devant, de

Corpus vel supra solis perlabier orbem,
Quod radios interrumpat lumenque profusum?
Et tamen ipsa suo si fulget luna nitore,
Cur nequeat certa mundi languescere parte,
Dum loca luminibus propriis inimica per exit?
  Quod superest, quoniam magni per cærula mundi
Qua fieri quicquid posset ratione resolvi,
Solis uti varios cursus lunæque meatus
Noscere possemus quæ vis et causa cieret,
Quove modo *possent* offecto lumine obire
Et neque opinantis tenebris obducere terras,
Cum quasi conivent et aperto lumine rursum
Omnia convisunt clara loca candida luce,
Nunc redeo ad mundi novitatem et mollia terræ
Arva, novo fetu quid primum in luminis oras
Tollere et incertis crerint committere ventis.

manière à intercepter la lumière de la lune.

766. *Si fulget.* Tel est le texte des manuscrits que suit Munro. Lachmann fait observer que partout ailleurs Lucrèce a fait *fulgere* de la troisième conjugaison, et il écrit *fulgit*, suivant en cela l'exemple de Lambin et de Gifanius. Il est imité lui-même par Bernays.

767 et 768. *Cur nequeat... languescere.* C'est le raisonnement déjà appliqué aux éclipses de soleil, v. 756-759.

769. *Quod superest.* Cf. v. 64. — Les vers suivants résument rapidement les arguments présentés sur les mouvements des astres dans le ciel.

770. *Quicquid* équivaut à *quicque*. C'est un emploi de ce mot familier à Lucrèce. Cf. v. 2[illegible]1. — *Resolvi*, c'est-à-dire *docui, omnibus solutis difficultatibus*. Cf. VI, 46, « Pleraque dissolvi, » où Munro veut lire *pleraque ressolvi*. Cf. aussi Quintilien, VII, 9, 14 : « Nec refert quomodo facta sit amphibolia aut quo resolvatur. »

771. *Lunæque meatus*. Virgile a dit *cælique vias* et *cælique meatus*, en faisant probablement allusion à ce passage.

774. *Possent* manque dans les manuscrits anciens. Les manuscrits italiens avaient ajouté *valeant*, Lambin *soleant*. Lachmann et les autres éditeurs ont repris *possent* de l'édition de Brescia, 1473. — *Offecto*, c'est-à-dire *obducto*, *obstructo*. Cf. II, 156, *officiuntur*, employé de la même manière.

775. *Conivent*, métaphore poétique familière à Lucrèce, qui, tout en se refusant à voir dans le soleil et la lune des êtres animés, parle sans cesse de leurs regards, de leurs yeux, de leur visage.

776. *Omnia convisunt loca.* Cf. II, 357.

777. *Nunc redeo.* Tout le passage qui s'étend depuis le v. 509 est en effet une sorte de digression. — *Mollia.* Cf. Virgile, *Bucol.* VI, 34 : « Mundi tener orbis. » — Cf. sur tout ce passage M. Patin, *Études sur la poésie latine*, t. I, p. 124 et suiv.

778. *In luminis oras.* Cf. *G.* II, 47 : « Sponte sua quæ se tollunt in luminis oras. »

779. *Crerint*, c.-à-d. *decreverint*. Cf. Catulle, LXIV, 150 : « Germanum amittere crevi. » — Il y a ici une forte variante. Les manuscrits ont « *tolleret incertis crelunt committere ventis.* » Marullus avait admis *Tollere et incertis credit*. Lambin, sentant le besoin d'un subjonctif parfait, a mis *tentarit credere ventis*. Wakefield maintient

Principio genus herbarum viridemque nitorem
Terra dedit circum collis camposque per omnis,
Florida fulserunt viridanti prata colore,
Arboribusque datumst variis exinde per auras
Crescendi magnum immissis certamen habenis.
Ut pluma atque pili primum sætæque creantur
Quadripedum membris et corpore pennipotentum,
Sic nova tum tellus herbas virgultaque primum
Sustulit, inde loci mortalia sæcla creavit
Multa modis multis varia ratione coorta.
Nam neque de cælo cecidisse animalia possunt,
Nec terrestria de salsis exisse lacunis :
Linquitur ut merito maternum nomen adepta
Terra sit, e terra quoniam sunt cuncta creata.
Multaque nunc etiam existunt animalia terris,
Imbribus et calido solis concreta vapore ;

credunt, en donnant à ce mot pour sujet *philosophi*, sous-entendu. Forbiger, après Orelli, écrit *creduint*. Orelli, d'ailleurs, s'est depuis rangé à l'opinion de Lachmann, admise par Bernays.

780. *Principio*. Lucrèce emprunte probablement ces idées à Empédocle, dont Plutarque et Galien disent : πρῶτα τῶν ζώων τὰ δένδρα ἐκ γῆς ἀναδῦναί φησι. On peut comparer à cette théorie celle de Virgile, *Bucol.* VI, 39 : « Incipiant silvæ cum primum surgere cumque Rara per ignaros errent animalia montes. »

781. *Camposque per omnis*. Les anciens manuscrits ont *campusque per omnis*, corrigé dans l'*Oblongus* en *campos*. — La ponctuation de l'édition Lemaire, point et virgule après *colles*, introduit une sorte de construction antithétique peu conforme à l'usage de Lucrèce.

783. *Per auras*. Cf. Virgile, *G.* II, 363 : « Dum se lætus ad auras Palmes agit laxis per purum immissus habenis. »

786. *Quadripedum* est l'orthographe des manuscrits de Lucrèce. Le son de l'*i* et de l'*u*, comme voyelle de liaison, avait la plus grande ressemblance avant *b*, *p*, *f*. Cf. Corssen, *Ueber Ausspr. Vok.*, *etc.* t. I, p. 331. — *Pennipotentum*, mot composé dont Lucrèce seul offre des exemples. Cf. II, 878. Lambin écrit *quadrupedum in membris* contre l'autorité des manuscrits principaux.

788. *In le loci*. Cf. v. 739. — *Mortalia sæcla*, leçon des manuscrits, et non *corda*, admis par Wakefield, Forbiger et Lemaire. Comme l'explique Orelli, *corda* ne se dit que lorsque l'on veut parler de l'être humain comme pensant et sentant. *Mortalia sæcla* désigne ici les êtres vivants en général.

790. *De cælo*. Réfutation de l'opinion stoïcienne, et en même temps allusion à la chaîne d'or qui, selon Hermès, relie la terre au ciel. Cf. II, 1153 : « Haud, ut opinor, enim mortalia sæcla superne Aurea de cælo demisit funis in arva. »

791. *De salsis lacunis*, c'est-à-dire de *mari*. Allusion à l'opinion de ceux qui prétendent que l'eau est le principe générateur des êtres, notamment Démocrite.

792. *Merito maternum nomen*. Cf. II, 998, et plus bas, V, 818.

794. *Multaque... existunt*. On peut comparer à ce développement, II, 871 et suiv., et Ovide, *Métam.* I, 416-438.

795. *Concreta*, c'est-à-dire *membratim coalescentia*, se formant peu à peu. — L'étymologie de *concretus* peut être rapportée à *concresco*. Voyez d'ailleurs *cretus*, v. 6.

Quo minus est mirum, si tum sunt plura coorta
Et majora, nova tellure atque æthere adulta.
Principio genus alituum variæque volucres
Ova relinquebant exclusæ tempore verno,
Folliculos ut nunc teretis æstate cicadæ
Lincunt sponte sua victum vitamque petentes.
Tum tibi terra dedit passim mortalia sæcla.
Multus enim calor atque umor superabat in arvis :
Hoc ubi quæque loci regio opportuna dabatur,
Crescebant uteri terram radicibus apti ;
Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas

796. *Tum*, c'est-à-dire au commencement du monde. L'ancienne leçon des anciens manuscrits était *situs sunt.*

797. *Majore* est la leçon des manuscrits; la correction a déjà été faite par Marullus. — *Nova*. Cf. v. 904 et suiv. On peut entendre ici *tellure nova atque æthere novo*, comme au passage cité *tellure nova cæloque recenti*. — *Adulta*, c'est-à-dire *ad suam magnitudinem perducta*. C'est le participe de *adolesco*.

798. *Alituum* est le génitif pluriel de *ales*. On explique quelquefois cette dérivation par épenthèse, c'est-à-dire par redoublement de l'*u*; il est plus vraisemblable que c'est le reste d'une ancienne déclinaison parallèle. Cf. Ruddimann, t. I, p. 99; Ramshorn, p. 53. — Ce vers se répète plus bas, 1076. Voyez sur la théorie de Lucrèce, Martha, p. 233.

799. *Tempore verno*. Cf. 815 et suiv. Ces mots signifient qu'un printemps éternel régnait alors. Cf. Virgile, *G.* II, 336 et suiv.

800. *Folliculos*. Les enveloppes légères qui entourent les larves de la cigale. Cf. IV, 56 : « Cum teretes ponunt tunicas æstate cicadæ. »

801. *Victum*, c'est-à-dire *cibum*. — *Vitam*, c'est-à-dire *aera et lucem*.

802. *Tibi*. Datif éthique, qui a pour objet de rappeler à notre attention que le poème est dédié à Memmius. — *Mortalia sæcla*. La suite du développement montre ici que par *mortalia sæcla* Lucrèce entend la même chose que *mortales*, les hommes, et qu'en conséquence cette expression n'a pas tout à fait le même sens que plus haut. J'adopte cette opinion contre Lachmann, d'accord avec Munro, qui cite un fragment intéressant du *Ménalippe* d'Euripide : Τίκτουσι πάντα κἀνέδωκαν εἰς φάος, Δένδρη, πετεινά, θῆρας, οὕς θ' ἅλμη τρέφει, Γένος τε θνητῶν.

803. *Superabat* équivaut à *abundabat*. Cf. Virgile, *G.* II, 331 : « Superat tener omnibus humor. »

804. *Hoc*, c'est-à-dire *ideo, propterea*. — *Quæque loci regio*. Construction très usitée dans Lucrèce, et qui équivaut à *cujusque loci regio*. — *Loci regio* est la même chose que *situs loci*.

805. *Uteri*. Cf. Censorinus, *De die natali*, IV, 9 : « Democrito vero Abderitæ ex aqua limoque primum esse visum homines procreatos. Nec longe secus Epicurus ; is enim credidit limo calefacto uteros nescio quos radicibus terræ cohærentes primum increvisse et infantibus ex se editis ingenitum lactis humorem natura ministrante præbuisse, quos ita educatos et adultos genus hominum propagasse. » — *Apti* vient de *apisci*, et a le sens de « s'étant attachés à » ; c'est ce qui détermine l'accusatif *terram*, comme explique Lachmann : *terram adepti vel nacti in qua radices suas ponerent*. Il faut donc traduire *uteri* par des « germes humains ». La plupart des éditeurs, pour se conformer à la règle ordinaire qui régit le complément d'*aptus*, ont écrit *terræ* ou *terra*. Mais dans Plaute on trouve *hanc ætatem aptus*; dans Térence : *decorum vitam apti sumus*.

806. *Ætas*. Avec Lachmann et Munro, j'écris *æstas*; la leçon des anciens manuscrits est *ætas*, dont la plupart des éditeurs et Bernays ont fait *ætas*.

Infantum, fugiens umorem aurasque petessens,
Convertebat ibi natura foramina terræ
Et sucum venis cogebat fundere apertis
Consimilem lactis, sicut nunc femina quæque
Cum peperit, dulci repletur lacte, quod omnis
Impetus in mammas convertitur ille alimenti.
Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile
Præbebat multa et molli lanugine abundans.
At novitas mundi nec frigora dura ciebat
Nec nimios æstus nec magnis viribus auras.
Omnia enim pariter crescunt et robora sumunt.
  Quare etiam atque etiam maternum nomen adepta
Terra tenet merito, quoniam genus ipsa creavit
Humanum atque animal prope certo tempore fudit
Omne, quod in magnis bacchatur montibu' passim,
Aeriasque simul volucres variantibu' formis.
Sed quia finem aliquam pariendi debet habere,

807. *Infantum* dépend de *ætas* ou plutôt de *æstus*. — *Petessens*, fréquentatif de *peto*, c'est-à-dire *sæpius petens*.

808. *Ibi*. Creech entend ce mot par : alors. Toutefois les détails qui suivent peuvent faire admettre que l'adverbe marque ici le point précis dans l'espace, et non dans la durée.

812. *Impetus ille*. Le pronom *ille* est déterminé par cette idée qu'avant la naissance de l'enfant, les aliments que prenait la mère étaient employés à le nourrir. La direction des substances destinées à la nourriture de l'enfant change alors et se tourne vers le sein. — *Impetus* marque le mouvement violent, l'espèce de flux qui, après l'enfantement, produit ce changement de direction et porte le lait vers la poitrine. Il y a dans toute l'expression et dans l'ensemble des faits relatés la preuve d'une observation remarquable des phénomènes naturels et une vive peinture de ces phénomènes. — A tout ce passage on peut comparer Diogène Laërce, II, 17 : Γεννᾶσθαι δέ φησιν Ἀρχέλαος τὰ ζῶα ἐκ θερμῆς τῆς γῆς καὶ ἰλὺν παραπλησίαν γάλακτι οἷον τροφὴν ἀνιείσης· οὕτω δὲ καὶ τοὺς ἀνθρώπους ποιῆσαι.

815. *Nec frigora... nec æstus*. Cf. pour tout ce passage, Virgile, *G*. II, 336 et suiv.

818. *Etiam atque etiam*. Formule qui équivaut à ceci : Je ne puis trop le répéter. — *Maternum nomen*. Cf. v. 792.

820. *Animal... fudit omne*. Les manuscrits ont ici un texte altéré : *atque anima... fudit omne quod in magni bacchatur montibus passim, aeriæque simul volucres*. Les anciens correcteurs se sont partagés entre *animas*, *animans* et *animal*, que le neutre *omne* appelle plus naturellement. *Animans*, dans le sens de « être animé », s'emploie surtout au féminin. Le neutre ne semble usité qu'au pluriel *animantia*. Toutefois nulle part ailleurs Lucrèce n'a écrit *animal* au singulier, comme substantif. *Omne animal* équivaut à *omnia animalia*. Lucrèce se sert ordinairement d'une périphrase : *animantum genus*, *natura*, *sæcla*, *vulgus*, *turba*. — *Fudit*. Cf. v. 914 ; Virgile, *G*. I, 13 ; *Æn*. VIII, 139.

821. *Bacchatur*, c'est-à-dire, comme explique Lambin : *Bacchantium in morem vagatur*.

822. *Aerias volucres*. Cf. I, 12. — *Variantibus formis*, expression destinée à marquer les différentes espèces.

Destitit, ut mulier spatio defessa vetusto.
Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet,
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,
Omnia commutat natura et vertere cogit.
Namque aliut putrescit et ævo debile languet,
Porro aliut clarescit et *e* contemptibus exit.
Sic igitur mundi naturam totius ætas
Mutat, et ex alio terram status excipit alter,
Quod pote uti nequeat, possit quod non tulit ante.
Multaque tum tellus etiam portenta creare
Conatast mira facie membrisque coorta,
Androgynum, interutraque nec utrum, utrimque remotum,

824. *Destitit.* Cf. II, 1150 et suiv. — Voyez aussi Diodore de Sicile, I, 7, 6 : Τὴν δὲ γῆν ἀεὶ μᾶλλον στερεουμένην ὑπό τε τοῦ περὶ τὸν ἥλιον πυρὸς καὶ τῶν πνευμάτων τὸ τελευταῖον μηκέτι δύνασθαι μηδὲν τῶν μειζόνων ζωογονεῖν, κτλ. — *Spatio vetusto*, qui se répète, II, 1174, et III, 774, semble une pure périphrase pour *vetustate*.

825 et 826. *Mutat ... ætas, Ex alioque...* Ces deux vers se répètent un peu plus bas.

828. *Vertere.* Dans le sens neutre, pour *verti*.

829. *Namque aliut*, etc. Cf. 71. 77.

830. *Clarescit.* Les manuscrits ont *crescit*, dont les éditeurs anciens ont fait *concrescit* ; on peut encore supposer qu'il y avait *succrescit* ou *cum crescit*. *Clarescit* est une correction de Lachmann. — *E* ne se trouve pas dans les manuscrits et a été ajouté par les anciens éditeurs. — *E contemptibus*, c'est-à-dire *e numero rerum quæ contemptui sunt*.

832. *Ex alio.... alter.* C'est la même chose que *ex alio.... alius* du v. 826. Le sens défini de ces mots semble n'avoir pas été rigoureux dans l'ancienne latinité. D'ailleurs on peut admettre que, dans le premier exemple, il y a plus de généralité ; les états divers se succèdent, et l'idée d'un grand nombre d'états successifs se présente à la pensée du poète. Ici il insiste sur ce que l'état qui vient après le premier, l'état suivant, accomplit ce que l'autre n'a pu faire. Deux états successifs sont plus étroitement comparés, et ainsi *alter* se trouve justifié.

833. *Quot pote... nequeat.* Le texte est ici évidemment altéré; il porte *quod potuit nequeat*. Ce subjonctif est difficile à expliquer, ainsi construit. Bentley avait déjà conjecturé *quod tulit, ut nequeat*. Lachmann, suivi par Bernays et Munro, en a fait : *quod pote, uti nequeat*, c'est-à-dire *uti nequeat quod pote, quod pote fuit ferre*. Le verbe substantif est sous-entendu comme III, 1079 : « Nec devitari letum pote quin obeamus, » et souvent ailleurs.

836. *Androgynum.* Voici le texte des mss.: *Androgynem inter utras nec utramque, utrumque remotum*. Le *Quadratus* a *remoti*. Marullus donne *interutra neutrumque utrique remotum*. Lambin en a fait *androgynum inter utrum, nec utrumque, et utrinque remotum*. — Il est nécessaire d'écrire *androgynum*, ce mot étant formellement de la seconde déclinaison. En second lieu vient *utrimque remotum*, à quoi l'on peut comparer Horace, *Épitres*, I, 18, 9 : « Medium et utrimque reductum. » Quant à l'emploi de *uter*, construit comme le voulait la leçon des manuscrits, il est impossible de l'admettre. Lachmann rétablit donc *interutraque* (cf. v. 472), et avec Bücheler j'irais plus loin et je rétablirais *inter utrasque*, forme adverbiale, où *utrasque* joue le rôle d'un génitif locatif, et *inter* celui d'une particule augmentative du sens. Lachmann écrit ensuite, en cela suivi par Bernays et Munro, *nec utrum*,

Orba pedum partim, manuum viduata vicissim,
Muta sine ore etiam, sine voltu cæca reperta,
Vinctaque membrorum per totum corpus adhæsu,
Nec facere ut possent quicquam nec cedere quoquam
Nec vitare malum nec sumere quod foret usus.
Cetera de genere hoc monstra ac portenta creabat,
Nequiquam, quoniam natura absterruit auctum,
Nec potuere cupitum ætatis tangere florem
Nec reperire cibum nec jungi per Veneris res.
Multa videmus enim rebus concurrere debere,
Ut propagando possint procudere sæcla;
Pabula primum ut sint, genitalia deinde per artus

qui équivaut à *et neutrum*. Cf. IV, 1209 : « Et neque utrum superavit eorum nec superatum est. » On peut comparer les passages suivants de Tite-Live, XXVII, 11, 4 : « Et Sinnessæ natum ambiguo inter marem ac feminam sexu infantem, quos androgynos vulgus, ut pleraque, faciliore ad duplicanda verba græco sermone appellat. » Ovide, *Mét.* IV, 378 : « Nec femina dici, nec puer ut possint; neutrumque et utrumque videntur. » Martial, XIV, 174 : « Masculus intravit fontes, emersit utrumque. » Il y a ici une imitation évidente d'Empédocle : Πολλὰ μὲν ἀμφιπρόσωπα καὶ ἀμφίστερν' ἐφύοντο, Βουγενῆ ἀνδρόπρωρα, τὰ δ' ἔμπαλιν ἐξανάτελλον Ἀνδροφυῆ βούκρανα, μεμιγμένα τῇ μὲν ἀπ' ἀνδρῶν, Τῇ δὲ γυναικοφυῆ, σκιεροῖς ἠσκημένα γυίοις. Lucrèce accepte la fin de cette indication; il repousse l'idée des natures mêlées d'hommes et d'animaux.

837. *Orba pedum*. Cf. Virgile, *G.* IV, 310 : « Trunca pedum primo. »

838. *Sine voltu*, c'est-à-dire *sine oculis*. On peut dans ces vers reconnaître une imitation d'Empédocle : « Ἦ πολλαὶ μὲν κόρσαι ἀναυχένες ἐβλάστησαν. Γυμνοὶ δ' ἐπλάζοντο βραχίονες εὔνιδες ὤμων, Ὄμματα θ' οἶα πλανᾶτο πενητεύοντα μετώπων. Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μεῖζον ἐμίσγετο δαίμονι δαίμων, Ταῦτά τε συμπίπτεσκον ὅπῃ συνέκυρσεν ἕκαστα, Ἄλλα τε πρὸς τοῖς πολλὰ διηνεκὲς ἐξεγένοντο. Censorinus, IV, 7 : « Empedocles autem egregio suo carmine, quod ejusmodi esse prædicat Lucretius, tale quiddam confirmat. Primo membra singula ex terra quasi prægnante passim edita deinde coisse et effecisse solidi hominis materiam igni simul et humore permixtam. »

839. *Adhæsu*, c'est-à-dire *adhæsione*. C'est un mot dont Lucrèce seul offre des exemples.

841. *Quod foret usus*. Cf. IV, 828 : « Quæ foret usus. » Les manuscrits ont ici *quod volet usus*. La leçon a été restituée par Lambin.

843. *Absterruit*, c'est-à-dire *prohibuit*, *ademit*. Les manuscrits ont *abserruit*, mais on peut comparer IV, 1226 et 1056.

844. Cf. I, 564.

845. *Veneris res*. Cf. II, 173.

846. *Debere*. Seul exemple offert par Lucrèce d'un vers hypermètre.

847. *Procudere*. Les manuscrits ont *procludere*; l'édition *princeps* offre *procudere*. Cf. II, 115; III, 1079. Voici le commentaire de Lachmann : « Est enim procudere, cudendo et crebris ictibus extendere atque producere in longius spatium. »

848. *Pabula primum*. Voici le texte des manuscrits : *Pabula primum ut sint, genitalia deinde per artus Semina qua possint membris manare remissis Feminaque ut marius conjungi possis habere Mutua qui metuent inter se gaudia uterque*. Ajoutons-y quelques variantes des anciens correcteurs : *pabula primum sint, per artus, manere remissis; primum ut sint semina*,

Semina qua possint membris manare remissis,
Feminaque ut maribus conjungi possit avere,
Mutua qui mutent inter se gaudia uterque.
  Multaque tum interiisse animantum sæcla necessest
Nec potuisse propagando procudere prolem.
Nam quæcumque vides vesci vitalibus auris,
Aut dolus aut virtus aut denique mobilitas est
Ex ineunte ævo genus id tutata reservans:
Multaque sunt, nobis ex utilitate sua quæ
Commendata manent, tutelæ tradita nostræ.
Principio genus acre leonum sævaque sæcla
Tutatast virtus, volpes dolus, et fuga cervos.
At levisomna canum fido cum pectore corda,

qua possint, et *conjungi possit*, *Feminaque ut maribus*. De ces textes on a tiré d'abord *pabula primum ut sint*, *conjungi possit;* Lambin a écrit *habendum*, d'autres *habere*, enfin *feminaque ut maribus*, puis *nectant*. Lachmann, s'appuyant sur IV, 1041, veut écrire *membris manare remissis;* il restitue ainsi le v. 850. *conjungi possit avere*, et enfin adopte *mutuaque insinuent*. Avec Bernays et Munro, je crois *mutent* plus probable que *insinuent* et *nectant*. Je maintiens *avere* avec Bernays et Lachmann, malgré Munro, qui reprend *habere :* mais je ne vois pas de nécessité à modifier *remissis*, qui donne un très bon sens. Cf. IV, 1114 : « Membra voluptatis causa dum vi labefacta liquescunt. » Virgile, *G.* IV, 199 : « Nec corpora segnes in Venerem solvent. » J'écrirais donc : *Pabula primum ut sint, genitalia deinde per artus Semina qua possint membris manare remissis, Feminaque ut maribus conjungi possit avere, Mutua qui mutent inter se gaudia uterque.* — *Qui* est adverbe au v. 851.

853. *Propagando*. La première syllabe est brève. Lucrèce abrége toujours *pro* dans *profari*, *profecto*, *profecisci*, *projugere*, *profundere*, *profundus*, comme les poetes qui l'ont précédé. C'est dans Catulle que l'on trouve pour la première fois *pro* long dans *profundit*, LXIV, 202. Dans la plupart des autres mots, Lucrèce allonge *pro*. Toutefois, dans *propagare*, *propago* et *propellere*, il admet une quantité variable. Ainsi il allonge *o* dans *propagare*, I, 195; V, 847; il l'abrége, I, 20; II, 173; V, 853. Il l'abrège dans *propago*. Il l'allonge six fois et l'abrége deux fois dans *propellere*. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 22. — *Procudere*. Cf. v. 847.

854. *Vesci vitalibus auris*. Cf. *Æn.* I, 546 : « Si vescitur aura Ætheria. »

855. *Aut dolus aut virtus*. Cf. *Æn.* II, 390.

856. *Tutata*. Les manuscrits ont *trita*, déjà corrigé par Marullus, et l'édition de Brescia. — Construisez : *Mobilitas est tutata id genus*, *id reservans*. *Id genus* est à la fois le régime du verbe et du participe, qui par prolepse équivaut à *ita ut id reservaret*, c'est-à-dire *conservaret*. Enfin, *id genus* est, par une syllepse, comme l'antécédent de *quæcumque*.

857. *Sua quæ*. Pour la forme métrique de ce vers, cf. v. 9.

858. *Manent*. Cf. *Culex*, 64 : « Lapidum nec fulgor in ulla Cognitus utilitate manet. »

859. *Genus acre leonum*. Cf. III, 739 : « Acre leonum Seminium; » Ovide, *Fastes*, IV, 215; Virgile, *G.* III, 264 : « Genus acre luporum; » II, 151 : « Sæva leonum Semina. »

860. *Et fuga*. Telle est la leçon du *Quadratus*. L'*Oblongus* a *ut fuga*.

861. *Levisomna*. Adjectif dont la langue latine n'offre pas d'autre exemple. Cf.

Et genus omne quod est veterino semine partum,
Lanigeræque simul pecudes et bucera sæcla
Omnia sunt hominum tutelæ tradita, Memmi :
Nam cupide fugere feras, pacemque secuta
Sunt et larga suo sine pabula parta labore,
Quæ damus utilitatis eorum præmia causa.
At quis nil horum tribuit natura, nec ipsa
Sponte sua possent ut vivere nec dare nobis
Utilitatem aliquam, quare pateremur eorum
Præsidio nostro pasci genus esseque tutum,
Scilicet, hæc aliis prædæ lucroque jacebant
Indupedita suis fatalibus omnia vinclis,
Donec ad interitum genus id natura redegit.
  Sed neque Centauri fuerunt, nec tempore in ullo
Esse queunt duplici natura et corpore bino
Ex alienigenis membris compacta, potestas

Bouterwek, p. 39. — *Canum corda* équivaut à *canes ipsi*. Mais la périphrase même nous permet de nous représenter immédiatement les qualités morales de l'espèce dont il est question.

862. *Veterino*. Les manuscrits ont *veteri non*. Paul Diacre : « Veterinam bestiam Cato appellat a vehendo. »

863. *Lanigeræ pecudes*. Cf. VI, 1234 ; II, 662, 663. Ovide, *Métam.* VI, 395 : « Lanigerosque greges armentaque bucera. » Les manuscrits donnent *bugera*.

865. *Secuta*. Les manuscrits ont *secutæ*, admis par Wakefield et Forbiger. Lambin avait déjà rétabli *secuta*, adopté par Lachmann, Bernays et Munro.

869. *Sponte ut*. Construisez : *ut possent nec sponte sua vivere nec dare*, etc.

870. *Quare* équivaut à *quamobrem*, c'est-à-dire à *ut eam ob rem*. Cet emploi du pronom ou de l'adverbe relatif, pour la conjonction suivie d'un démonstratif, est familier à Lucrèce. Voyez d'ailleurs Tite-Live, XXIX, 15, 13 : « Nihil se, quare perire merito deberent, admisisse. »

871. *Præsidio* peut être considéré comme dépendant de *tutum*, dans le sens de *defensum*. Cf. Virgile, *Æn.* VI, 238 : « Tuta lacu nigro. »

872. *Scilicet*. Cette particule sert à arrêter l'esprit sur l'idée principale et à indiquer, en quelque sorte, que tout ce qui précède n'est qu'une dépendance de *hæc*, sujet de la phrase. — *Prædæ lucroque jacebant*, c'est-à-dire *prædæ lucroque erant*, mais l'expression a ainsi plus de force.

873. *Indupedita*. Comme *impedita*. Cf. v. 103.

875. *Centauri*. Les Centaures sont une invention des poètes. Moitié hommes, moitié chevaux, ils sont un peuple fabuleux que l'on place en Thessalie ; on les regarde comme les fils d'Ixion et de Néphélé, c'est-à-dire d'une nuée. Étant à demi divins, comme les Satyres et les Pans, ils semblent les génies des montagnes de la Thessalie. Mais toujours ils sont animés de sentiments brutaux et violents. — *Fuerunt*. Abréviation connue de la voyelle *e* au parfait, dont Lucrèce offre encore d'autres exemples. Cf. Bouterwek, p. 19 et 20. — Wakefield, pour éviter cette licence, écrivait *fuerunt*.

876. *Nec esse queunt*. Lucrèce réfute ici non seulement la croyance vulgaire mais la théorie d'Empédocle. Lambin, avec Marullus, écrit *esse queat*, faisant de *potestas* le sujet de *queat*.

Hinc illinc parilis quis non superesse potissit :
Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde.
Principio circum tribus actis impiger annis
Floret equus, puer haut quaquam : nam sæpe etiam nunc
Ubera mammarum in somnis lactantia quæret :
Post ubi equum validæ vires ætate senecta
Membraque deficiunt fugienti languida vita,
Tum demum pueris ævo florente juventas
Occipit et molli vestit lanugine malas ;
Ne forte ex homine et veterino semine equorum
Confieri credas Centauros posse neque esse,
Aut rabidis canibus succinctas semimarinis

878. *Hinc illinc parilis.* Les manuscrits ont ici : *Hinc illinc par vis ut non sit pars esse potissit.* Le *Quadratus* offre *sat pars.* Lambin admet : *Hinc illinc par vis ut non pari esse potissit ;* Lemaire : *Hinc illinc par vis ut non sic esse potissit ;* Lachmann : *Hinc illinc partis* (datif de *parta*, sous-entendu *membra*) *ut si par esse potissit ;* Bernays : *Hinc illinc parilis quis non superesse potissit ;* Munro : *Hinc illinc visque ut non sit par esse potissit.* Il faut admettre avec les derniers éditeurs *potissit*, subjonctif du verbe *potesse*, dont Lucrèce offre plus d'un exemple, et que l'on trouve dans le senatus-consulte des Bacchanales. Cf. Bouterwek, *Q. Lucret.* p. 87. Pour le reste, comme le dit Lachmann, il s'agit de conjecturer. Je reprendrais dans l'ancienne leçon *queat*, je ponctuerais après *potestas*, et j'écrirais : *Hinc illinc vis ut non sat par esse potissit. Potestas* a un sens assez semblable à *natura.* Lucrèce a dit ailleurs *plumbi potestas.*

879. *Id licet*, vers qui se trouve déjà, IV, 47.

880. *Circum.* Il y a tmèse. Joignez ce mot à *actis*, comme s'il y avait *circumactis.*

881. *Floret.* C'est le grec ἀκμάζει. — *Etiam nunc.* Maintenant encore, jusqu'à trois ans, l'enfant songe à sa nourrice.

882. *Ubera mammarum*, c'est-à-dire θηλὰς μαστῶν, *mammarum papillas*, le bouton du sein. — *Ubera.... quæret*, cf. Ovide, *Metam.* VII, 321 : « Lactantiaque ubera quærit. » — Le sujet de *quæret* est *puer*, et l'idée est celle-ci : A trois ans le cheval est un être accompli, l'enfant songe encore au sein de sa nourrice.

883. *Ætate senecta. Senecta* et *juventa* semblent dans le principe avoir été des adjectifs. Cf. III, 772 : « membris senectis. » Munro cite une inscription de Naples reproduite par Mommsen, 3833 : « Sed cum te decuit florere ætate juventa. Interiisti et liquisti in mæroribus matrem. »

885. *Tum demum*, etc. Les manuscrits ont ici *puerili ævo florenta juventas officit.* Lambin, suivi par Lachmann et Bernays, a écrit *pueris ævo florente juventas occipit.* Munro : *puero illi*, leçon probable ; mais je maintiendrais *officit*, l'expliquant comme Orelli, *obstat, interponit se lævori genarum.*

886. *Et molli vestit.* Cf. *Æn.* VIII, 160 : « Tum mihi prima genas vestibat flore juventa. »

887. *Veterino.* Cf. v. 862. — Il y a ici un emploi remarquable de *ne, neque.* C'est comme s'il y avait *ut non credas centauros confieri et esse.* Lucrèce aime d'ailleurs à réunir deux termes de ce genre *crescere et esse ; oriri, esse ; durare genique.* — *Confieri.* Mot assez rare, dont Virgile offre un exemple, *Æn.* IV, 116 ; il a le même sens que le simple avec plus de force.

889. *Rabidis.* Les manuscrits ont ici *rapidis.* Mais la confusion est fréquente entre *rapidus* et *rabidus*, et pour ce qui concerne Scylla, cf. Sénèque, *Medea*, 350 : « Siculi virgo Pelori Rabidos utero succincta canes. » Ovide, *Amours*, III, 12, 21 : « Scylla. ... Pube premit rabidos inguini-

Corporibus Scyllas, et cetera de genere horum,
Inter se quorum discordia membra videmus;
Quæ neque florescunt pariter nec robora sumunt
Corporibus neque proiciunt ætate senecta,
Nec simili Venere ardescunt nec moribus unis
Conveniunt, neque sunt eadem jucunda per artus.
Quippe videre licet pinguescere sæpe cicuta
Barbigeras pecudes, homini quæ est acre venenum.
Denique flamma quidem cum corpora fulva leonum
Tam soleat torrere atque urere quam genus omne
Visceris in terris quodcumque et sanguinis extet,
Qui fieri potuit, triplici cum corpore ut una,
Prima leo, postrema draco, media ipsa, Chimæra

busque canes. » Sur l'histoire de Scylla, cf. *Bucol.* VI, 74; *Æn.* III, 420. Scylla est la personnification d'un écueil élevé et fort dangereux, situé près de la ville de Scylla et entouré de rochers plus petits, sur lesquels le vent et le courant entraînent les navires.

890. *Cetera de genere horum.* Voyez ce qui a été dit sur cette expression partitive, v. 37.

891. *Discordia membra.* Au lieu de *discordia*, Heinsius voulait écrire *dissortia*. Mais Lachmann maintient le texte ordinaire en comparant ce passage de Columelle, VI, 36, 2 : « Ut discordantem utero suo generis alieni stirpem insitam facile recipiat ac perferat. »

893. *Projiciunt.* Au lieu de ce mot le texte des manuscrits a *proficiunt*, qui est bien difficile à expliquer. Wakefield, Eichstædt, Forbiger en ont fait *perficiunt*, qui ne convient guère à la vieillesse. Enfin, Lachmann, Bernays, Munro ont adopté *projiciunt*, conjecture due à Turnèbe, *Adversaria*, XIV, 23. — *Ætate senecta.* Cf. v. 883 et la note sur ce vers. De là est venu *ætas senecta* et le subst. *senecta.*

894. *Moribus unis.* Pluriel de l'adjectif numéral qui tient à ce que *mores*, dans ce sens, est un pluriel collectif. On dit de même *una castra*, *unæ litteræ*. Enfin, voyez Cicéron, *Pro Flacco*, 26 : « Unis moribus. » *Unis* équivaut à *iisdem*.

895. *Neque sunt eadem jucunda.* Suppléez *iis*.

896. *Cicuta.* Voyez un développement analogue, IV, 631 et suiv.

897. *Barbigeras pecudes.* Cf. VI, 970 : « Barbigeras capellas. »

898. *Flamma quidem*, vers incomplet dans les manuscrits. Les uns ajoutent *vero* (*Flamma quidem vero*), d'autres *denique* (*Denique flamma quidem*). Je me rangerais volontiers à cette dernière opinion soutenue par Lachmann et Bernays.

899. *Tam.* Quelques témoignages anciens ont *jam soleat*, qui ne peut être soutenu.

900. *Visceris*, la chair, tout ce qui est entre la peau et les os.

901-2. *Ut una*, *Prima leo... media.* Les manuscrits les plus anciens ont *unam*; quelques témoignages anciens donnent *medio*. Mais *media* se comprend bien. Cf. Virgile, *G.* II, 297 : « Media ipsa ingentem sustinet umbram. » — *Chimæra.* Cf. Homère, *Iliade*, VI, 181 : Πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα Δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο. Cf. *Æn.* VI, 288. La Chimère était un monstre né de Typhon et d'Echidna, dont le corps était un mélange du lion, de la chèvre et du dragon, et qui vomissait des flammes. Elle dévastait les plaines de la Lycie, lorsqu'elle fut tuée par Bellérophon. Il semble que ce soit la forme propre à la Lycie du combat de Jupiter et de Typhon, c'est-à-dire de la lutte entre le ciel pur et les vapeurs nées de la terre ou des forces volcaniques du sol. Cf. Preller, *Griech. Mythol.* t. II, p. 82, 83.

Ore foras aerem flaret de corpore flammam ?
Quare etiam tellure nova cæloque recenti
Talia qui fingit potuisse animalia gigni,
Nixus in hoc uno novitatis nomine inani,
Multa licet simili ratione effutiat ore,
Aurea tum dicat per terras flumina vulgo
Fluxisse, et gemmis florere arbusta suësse,
Aut hominem tanto membrorum esse impete natum,
Trans maria alta pedum nisus ut ponere posset
Et manibus totum circum se vertere cælum.
Nam quod multa fuere in terris semina rerum
Tempore quo primum tellus animalia fudit,
Nil tamen est signi mixtas potuisse creari
Inter se pecudes compactaque membra animantum,
Propterea quia quæ de terris nunc quoque abundant
Herbarum genera ac fruges arbustaque læta
Non tamen inter se possunt complexa creari,
Sed vis quæque suo ritu procedit, et omnes

903. *Ore foras... flaret.* Les manuscrits ont *ore feras aerem flare.*

904. *Tellure nova cæloque recenti.* Cf. Juvénal, VI, 11 : « Quippe aliter tunc orbe novo cæloque recenti. » — Cf. v. 797.

905. *Talia qui fingit.* Allusion à Empédocle, dont la doctrine est déjà combattue, II, 700 et suiv.

907. *Effutire*, dire des choses vaines et mensongères.

909. *Fluxisse.* Cf. Virgile, *G.* II, 166 : « Atque auro plurima fluxit. » — *Suësse.* Cf. v. 54.

910. *Hominem.* Les manuscrits ont *homine.* — *Impete.* Ce mot marque ici la force et la grandeur, accompagnées de l'instinct vif et naturel d'en user.

911. Cf. I, 199 et suiv.

912. *Circum se vertere.* C'est-à-dire *movere, rotare circum se.* Cette expression tient à l'idée que les anciens se faisaient du ciel. Ils le considéraient comme une sorte de boîte sphérique qui enveloppait le monde.

914. *Tempore quo primum.* Cf. *G.* I, 61. — *Fudit.* Cf. v. 820.

915. *Nil signi.* Génitif partitif pour *nullum signum.*

916. *Compactaque membra.* Cf. v. 877

918. *Herbarum genera.* Cf. I, 889; II, 699.

919. *Complexa* a un sens passif qui équivaut à peu près à *compacta.* Cf. Cicéron, *Pro Sexto Roscio*, 37 : « Quo uno maleficio scelera omnia complexa esse videantur. »

920. *Sed vis quæque suo.* Le texte est très altéré. Il porte : *Sed si queque suo ritu procedit.* Marullus écrivait : *Sed si quodque suo.* Lambin a restitué : *res sic quæque suo*, et Munro en a tiré : *Sed res quæque*, etc. Lachmann, suivi par Bernays, estime que *res* s'accorde mal avec *procedit*, et écrit : *Sed vis quæque.* Je crois cette leçon la meilleure et la plus voisine du texte. Wakefield, qui maintient *sed si queque*, explique : *Sed si (quoniam) quæque (herba) suo ritu procedit, et omnes (omnigenæ fetus terræ)*, etc.

Fœdere naturæ certo discrimina servant.
At genus humanum multo fuit illud in arvis
Durius, ut decuit, tellus quod dura creasset,
Et majoribus et solidis magis ossibus intus
Fundatum, validis aptum per viscera nervis,
Nec facile ex æstu nec frigore quod caperetur,
Nec novitate cibi nec labi corporis ulla.
Multaque per cælum solis volventia lustra
Volgivago vitam tractabant more ferarum.
Nec robustus erat curvi moderator aratri
Quisquam, nec scibat ferro molirier arva
Nec nova defodere in terram virgulta neque altis
Arboribus veteres decidere falcibu' ramos.
Quod sol atque imbres dederant, quod terra crearat
Sponte sua, satis id placabat pectora donum.
Glandiferas inter curabant corpora quercus

921. *Fœdere naturæ certo.* Cf. v. 810; Virg. *G.* I, 60 : « Continuo has leges æternaque fœdera certis Imposuit natura locis. » — Cf. Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 243.

922. *At genus humanum.* Lachmann admet *at* au lieu de la leçon des manuscrits *et*, et ce changement, qui marque mieux l'opposition des idées, semble nécessaire.

923. *Durius.* Cf. Virgile, *G.* I, 63 : « Unde homines nati, durum genus; » *G.* II, 341 : « Ferrea progenies duris caput extulit arvis. » — *Quod*, avec le subjonctif, équivaut à *quippe quod*, *utpote quod.*

924. *Solidis magis ossibus intus.* Cf. Arnobe, II, 16 : « Et nobis ex ossibus fundata sunt corpora et nervorum colligatione devincta. »

925. *Fundatum.* Cf. IV, 825 : « Fastigia posse Surarum ac feminum pedibus fundata plicari, Brachia tum porro validis ex apta lacertis. »

926. *Quod caperetur.* C'est-à-dire *quod implicaretur, tentaretur.* On peut comparer l'expression de Virgile, *Æn.* II, 384 : « Formidine captos. »

927. *Labi corporis ulla.* C'est-à-dire *ullo morbo.* Cf. Virgile, *Æn.* II, 97 : « Prima mali labes. » — *Labi* est un ablatif singulier. Cf. v. 75, la note sur le vers 719, et Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 30.

928. *Volventia* est un verbe neutre, comme dans *volventia plaustra* (Virgile, *G.* I, 163), *volventibus annis* (*Æn* I, 234), *volventem annum.*

929. *Volgivago.* Cf. IV, 1063 : « Volgivagaque vagus Venere. » — *Volgivago more ferarum.* Comme interprète Wakefield : *sine certis domiciliis.*

931. *Scibat.* Contraction fréquente dans Lucrèce; cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 35. — *Molirier.* Sur cet infinitif archaïque, cf. v. 51. Comparez pour l'expression, Virgile *G.* I, 494 : « Incurvo terram molitus aratro. » *Æn.* VII, 157 : « Humili designat mœnia fossa, Moliturque locum. »

932. *Nec nova*, etc. Ce vers se répète v. 1364.

934. *Quod sol atque imbres*, etc. Macrobe, *Saturn.* VI, 1, 65, compare cette imitation de Virgile, *G.* II, 500 : « Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura Sponte tulere sua carpsit. »

935. *Placabat pectora.* Cf. Horace, *Satires*, II, 8, 6 : « Quæ prima iratum ventrem placaverit, etc. »

936. *Glandiferas inter quercus.* Cf. Virgile, *G.* I, 148; Ovide, *Métam.* I,

Plerumque : et quæ nunc hiberno tempore cernis
Arbita puniceo fieri matura colore,
Plurima tum tellus etiam majora ferebat.
Multaque praeterea novitas tum florida mundi
Pabula dura tulit, miseris mortalibus ampla.
At sedare sitim fluvii fontesque vocabant,
Ut nunc montibus e magnis decursus aquai
Claru' citat late sitientia sæcla ferarum.
Denique nota vagi silvestria templa tenebant
Nympharum, quibus e scibant umori' fluenta
Lubrica proluvie larga lavere umida saxa,
Umida saxa, super viridi stillantia musco,
Et partim plano scatere atque erumpere campo.
Necdum res igni scibant tractare neque uti

937. — *Curabant corpora*. Cf. II, 31; Virgile, *G.* IV, 187.

939. *Plurima* et *majora* se rapportent à *arbita*.

941. *Pabula dura*, une nourriture rustique, sauvage. Lachmann a établi *dura* au lieu de *duri*, leçon des manuscrits. — *Ampla*, dont se contentait l'humanité misérable. Voyez un sens pareil dans Horace, *Satires*, II, 2, 101 : « Divitiasque habeo tribus amplas regibus. »

942. *Sedare.... vocabant*. Hellénisme pour *vocabant ut sedarent*. Lucrèce emploie assez souvent l'infinitif après les verbes qui marquent conseil ou nécessité. Cf. Holtze, *Syntaxis Lucret.* p. 125.

943. *Decursus aquai*. Cf. v. 263.

944. *Claru' citat*. Les manuscrits ont *Clarit tacitate*, ce qui n'a aucun sens. Depuis longtemps on avait rétabli *clare citat late* en interprétant *clare citat* par *clara voce citat*. Lachmann introduit un nouveau mot : *clarigitat*, fréquentatif de *clarigare*, qui signifie *res injuste raptas repetere*, et il le prend dans le sens détourné de *recolligere*. Mais il vaut mieux, ce semble, avec Orelli, Forbiger, Munro, admettre *claru' citat*. Ritschl propose *largu' citat*. Enfin Munro compare à ce sens de *clarus*, Virgile, *Æn.* VII, 141 : « Pater omnipotens ter caelo clarus ab alto Intonuit. »

945. *Nota vagi*. Le texte est *nota vagis*, admis par Wakefield. Mais il est plus simple de rapporter *vagi* au sujet du verbe *tenebant*. Marullus avait écrit *noctivagi*. — *Silvestria templa*, les grottes des montagnes boisées. Cf. IV, 578. Virgile, *Æn.* I, 166, appelle une grotte, *nympharum domus*. *Templa* signifie ici *demeure*, comme dans *acherusia templa*, *mentis templa*, toutefois en y ajoutant l'idée de demeure sacrée. Cf. Pacuvius, 309 : « Scrupea saxa Bacchi templa prope adgredite. »

946-47. *Quibus e scibant*. Les manuscrits anciens ont *escibant*, dont les manuscrits italiens ont fait *exibant*, et Wakefield *excibant*, en lui donnant pour sujet *nymphae*. Lachmann fait remarquer qu'il y a ici simplement un déplacement de la préposition qui se met après son régime. Enfin les manuscrits ont *humore*. Mais *fluenta humore lubrica* est une expression bien peu intéressante. Lachmann écrit donc *umori' fluenta*. — *Lavere*. Ancienne conjugaison du verbe *lavo*, dont Virgile lui-même n'est pas sans offrir des exemples.

948. *Umida saxa*. Remarquable répétition dont Lucrèce offre plusieurs exemples. Voyez, en particulier, II, 955, et V, 298, note.

949. *Partim*. Une partie de l'eau était absorbée par les fentes du rocher; une autre formait le ruisseau qui s'échappait dans la plaine.

950. *Scibant*. Cf. v. 946. — *Res igni tractare*, c'est *res coquere*.

Pellibus et spoliis corpus vestire ferarum;
Sed nemora atque cavos montis silvasque colebant,
Et frutices inter condebant squalida membra,
Verbera ventorum vitare imbrisque coacti.
Nec commune bonum poterant spectare, neque ullis
Moribus inter se scibant nec legibus uti.
Quod cuique obtulerat prædæ fortuna, ferebat
Sponte sua sibi quisque valere et vivere doctus.
Et Venus in silvis jungebat corpora amantum :
Conciliabat enim vel mutua quamque cupido
Vel violenta viri vis atque inpensa libido
Vel pretium, glandes atque arbita vel pira lecta.
Et manuum mira freti virtute pedumque
Consectabantur silvestria sæcla ferarum,
Multaque vincebant, vitabant pauca latebris,
Sætigerisque pares subus....
Missilibus saxis et magno pondere clavæ.
...silvestria membra

952. *Nemora atque cavos montes silvasque.* Cf. v. 41.

954. *Verbera ventorum.* Voyez dans Virgile, *G.*, III, 382 : « Tunditur Euro. »

955. *Commune bonum*, le bien de l'État ; ils n'avaient pas la notion d'un intérêt public.

956. *Neque ullis moribus.* Cf. *Æn.* VIII, 316 : « Quis neque mos nec cultus erat. »

958. *Ferebat Sponte sua.* J'admets la ponctuation de Lachmann, Bernays, Munro, qui font de ce vers un complément du sujet de *ferebat.*

959. *Venus* C'est ici l'amour, mais l'amour libre et sans règle.

960. *Quamque.* C'est-a-dire *quamque feminam*

961. *Impensa.* C'est-à-dire *vehemens, effrenata.*

965-68. *Sætigeris... silvestria membra.* Il y a ici dans le texte une confusion. Évidemment le manuscrit archétype dont se servait le copiste avait laissé échapper deux ou trois vers, que l'on avait placés ensuite dans la marge inférieure. L'un d'eux seulement a été copié, celui qui dans Bernays porte le n° 967, dans Lemaire le n° 966, et qui dans les manuscrits se trouve après 973 de Bernays et de Lemaire. Avancius l'avait déjà transposé; mais il le met après 966 de Lemaire, 964 de Bernays. C'est celui-ci : « Missilibus saxis et magno pondere clavæ. » Quant au v. 966 de Bernays, il a dans le manuscrit cette forme : « Sætigerisque pares subus silvestria membra. » Les éditeurs s'en sont tirés en écrivant *suibus;* malheureusement cette forme est étrangère à Lucrèce, qui semble n'avoir connu que *subus*, dont il fait un pyrrhique, VI, 974, 977 (Lachmann). Lucien Muller s'efforce vainement de soutenir la quantité *sūbus.* Munro essaye de remédier à cette difficulté en écrivant : « *Sætigerisque pares subu' sic sylvestria membra.* » *Sic* est ce que nous appelons une pure cheville. Lachmann et Bernays croient donc avec beaucoup de probabilité que c'est ici qu'il y a eu une lacune un peu étendue, qu'un vers entre deux demi-vers a été mis dans la marge inférieure, et que le copiste, ne compre-

Nuda dabant terræ, nocturno tempore capti,
Circum se foliis ac frondibus involventes.
Nec plangore diem magno solemque per agros
Quærebant pavidi palantes noctis in umbris,
Sed taciti respectabant somnoque sepulti,
Dum rosea face sol inferret lumina cælo :
A parvis quod enim consuerant cernere semper
Alterno tenebras et lucem tempore gigni,
Non erat ut fieri posset mirarier unquam
Nec diffidere, ne terras æterna teneret
Nox in perpetuum detracto lumine solis.
Sed magis illud erat curæ, quod sæcla ferarum
Infestam miseris faciebant sæpe quietem :
Ejectique domo fugiebant saxea tecta
Spumigeri suis adventu validive leonis,

nant rien à son texte, a seulement écrit le vers complet. Bernays et Lachmann écrivent donc :

> *Setigerisque pares subus.................*
> *Missilibus saxis et magno pondere clavæ*
> *......................... silvestria membra*
> *Nuda dabant terræ*, etc., etc.

Et Lachmann essaye par conjecture de rétablir le sens de ce passage, en ajoutant quelques mots : *Setigerisque pares subus atque leonum Missilibus saxis et magno pondere clavæ. Inde cavis temere abjecti silvestria membra Nuda dabant*, etc. Lachmann dit : *Tota hæc hominum cum subus collatio inepta est.* Deux idées différentes se trouveraient ainsi unies dans la même phrase, celle du combat contre les bêtes sauvages, et celle de la couche grossière. Lachmann croit qu'une très forte ponctuation doit séparer ces deux idées, qu'elles ne peuvent être unies par *que*. En conséquence, la comparaison avec les sangliers est une comparaison où se trouve non pas l'idée de vie grossière, mais l'idée de force brutale. Et ainsi il imagine ou plutôt il propose sa reconstruction du texte, qui a tous les caractères de la vraisemblance, si on l'examine un peu sérieusement.

969. *Nuda dabant.* Les manuscrits ont *nudabant*, qui ne peut se soutenir, puisque les hommes ne connaissaient pas les vêtements. C'est d'ailleurs une des corrections les plus simples qu'on puisse imaginer. Je ne dis rien des difficultés que les partisans de *nudabant* se préparent sans le savoir avec le mot *terræ*.

971. *Nec plangore diem.* Allusion probable à l'opinion des Stoïciens, que Lucrèce réfute indirectement. Cf. Manilius, I, 66 : « Nam rudis ante illos nullo discrimine vita.... Tum velut amissis mærens, tum læta renatis Sideribus : variosque dies incertaque noctis Tempora, nec similes umbras jam sole regresso, Jam propiore, suis poterat discernere causis. » Voyez encore Stace, *Thébaïde*, IV, 282.

973. *Respectabant.* C'est-à-dire *expectabant*. Cf. VI, 1234 : « Funera respectans. »

974. *Rosea face.* Cf. v. 608.

975. *A parvis.* C'est-à-dire *a pueris*.

977. *Non erat ut fieri posset mirarier.* L'infinitif *mirarier*, comme *diffidere*, a ici la valeur d'un substantif. Cf. Holtze, *Synt. Lucret.* p. 123.

979. *Nox æterna.* Cf. Virgile, *G.* I, 468.

981. *Infestam faciebant*, c'est-à-dire *infestabant*. Lucrèce a dit ailleurs : « iter infestum fecere viai ; » Cicéron : « infestam provinciam reddere ; » enfin *infestum facere* est une locution familière à Tite-Live.

Atque intempesta cedebant nocte paventes
Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.
  Nec nimio tum plus quam nunc mortalia sæcla
Dulcia linquebant labentis lumina vitæ.
Unus enim tum quisque magis deprensus eorum
Pabula viva feris præbebat, dentibus haustus,
Et nemora ac montis gemitu silvasque replebat,
Viva videns vivo sepeliri viscera busto.
At quos effugium servarat corpore adeso,
Posterius tremulas super ulcera tetra tenentes
Palmas horriferis accibant vocibus Orcum,
Donique eos vita privarant vermina sæva,
Expertis opis, ignaros quid volnera vellent.
At non multa virum sub signis milia ducta
Una dies dabat exitio, nec turbida ponti
Æquora fligebant navis ad saxa virosque.

984. *Intempesta nocte*, c'est-à-dire *eo tempore noctis quo nihil agitur*, et, par conséquent, au moment où la nuit est la plus noire, au milieu de la nuit.

986. *Nimio plus* a ici le sens comparatif de *multo plus, multo magis*.

987. *Linquebant lumina vitæ*. Cf. III, 540, 1023. — *Labentis*. Leçon probable substituée à *lamentis* par Muret, Lambin, Lachmann, Bernays, Munro.

988. *Unus enim tum quisque magis*. Cette tournure équivaut à cette idée : tantôt l'un, tantôt l'autre. Il y a une ellipse avec *magis*. Littéralement cela peut s'entendre ainsi : en effet chacun, l'un à un moment donné plus que l'autre, etc.

991. *Viva videns vivo sepeliri... busto*. Cf. Attius, 226 : « Natis sepulchro ipse est parens. » Ovide, *Métam*. VI, 664 : « Egerere inde dapes demersaque viscera gestit : Flet modo seque vocat bustum miserabile nati ; » Ennius, *Ann*. 141 : « Vulturus miserum mandebat homonem. Heu ! quam crudeli condebat membra sepulchro ! »

994. *Orcum*. Orcus était l'un des dieux principaux de la mort chez les Romains, qui l'assimilaient au Pluton des Grecs ; on croit son nom contracté de *uragus* (rac. *urgere*), ou dérivé de ἕρκος, enclos, parce qu'il tient enfermés tous les morts dans son empire. Cf. Preller, *Ræm. Mythol*. p. 453.

995. *Donique*. Cf. vers 706. Le plus-que-parfait est sans autre exemple après *donique, donec*. — *Vermina*, les spasmes qui viennent à la suite des fortes lésions. Paul Diacre, p. 374 : « Vermina dicuntur dolores corporis cum quodam minuto motu quasi a vermibus scindatur. Hic dolor græce στρόφος dicitur. » La vraie racine est *vertere*.

996. *Expertis opis*. Ne connaissant pas les secours de la médecine. — *Quid volnera vellent*, quel remède réclamaient les blessures.

997. *Sub signis ducere* est une expression que l'on rencontre fréquemment dans Cicéron et dans Tite-Live, s'appliquant aux armées régulières.

998. *Una dies dabat exitio*. Cf. vers 95. Ennius, *Ann*. 297 : « Mildia multa dies in bello conficit unus. »

999. *Fligebant*. Les manuscrits ont *lidebant* dont on a fait *lædebant* pour *allidebant*. Mais *lædere* en pareil cas n'est guère usité. Lachmann, et après lui les principaux éditeurs ont admis *fligebant*. Pacuvius dans son Teucer a dit : « flictus navium. »

Hic temere in cassum frustra mare sæpe coortum
Sævibat leviterque minas ponebat inanis,
Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis.
[Improba navigii ratio tum cæca jacebat]
Tum penuria deinde cibi languentia leto
Membra dabat, contra nunc rerum copia mersat.
Illi inprudentes ipsi sibi sæpe venenum
Vergebant, nunc dant *aliis* sollertius ipsum.
  Inde casas postquam ac pellis ignemque pararunt,
Et mulier conjuncta viro concessit in unum
Conubium, prolemque ex se videre creatam,

1000. *Temere, incassum, frustra.* Cf. II, 1060 : « Temere incassum frustraque. » Cicéron, dans sa traduction des *Phénomènes*, 32, a dit : « Sed frustra temere a vulgo, ratione sine ulla. » Lucrèce redouble des expressions qu'il prend comme synonymes pour donner plus de force à la pensée. — Les manuscrits ont ici *nec temere* qui n'a aucun sens. Lambin le premier a remplacé *nec* par *sed. Hic*, admis par Lachmann, a depuis été accepté par tous les éditeurs.

1001. *Minas ponebat.* Cf. Properce, IV, 10, 6 : « Ponat et in sicco molliter unda minas. »

1003. *Placidi pellacia ponti.* Cf. II, 559 : « Subdola cum ridet placidi pellacia ponti. »

1004. *Improba... jacebat.* Il est vraisemblable que ce vers n'est pas de Lucrèce. Lachmann critique avec raison le peu de valeur de l'épithète *improba*, et de plus établit péremptoirement que le génitif *navigii* est contraire à l'usage du temps de Lucrèce. Munro suppose toutefois que la leçon primitive a pu être : *Improba navigii ratio tum cæca jacebat.* Pour moi je suis pleinement de l'avis de Lachmann ; ce vers n'est qu'une glose qui a passé de la marge dans le texte.

1005. *Tum deinde.* Accumulation d'adverbes dont Lucrèce offre divers exemples ; on en trouve aussi dans l'ancienne latinité. — *Leto dabat.* Cf. vers 998, *dabat exitio.* Cf. Martha, *le Poëme de Lucrèce*, p. 189.

1006. *Copia mersat.* Cf. VI, 1174 : « *Sitis arida, corpora mersans.* » Bernays, au passage cité, écrit *corpora inurens*, qui est inadmissible. Il n'y a pas ici d'image appelée par le mot *copia*. *Mersare*, comme souvent *mergere*, équivaut uniquement à *obruere, deprimere*.

1007. *Imprudentes.* Les manuscrits ont *prudentes*, déjà corrigé par Marullus.

1008. *Nunc dant aliis.* Les manuscrits ont *vergebant, nudant sollertius ipsi.* Marullus a écrit : *nunc dant aliis*, admis par Bernays. Munro écrit : *nunc nurui dant sollertius ipsi.* Il s'appuie sur un vers de Juvénal, XIV, 220 : « Elatam jam crede nurum si limina vestra Mortifera cum dote subit. » *Ipsi* n'a guère de rapport avec *aliis* ; ce serait un vrai solécisme d'expression de l'admettre. Ce que je préférerais, c'est la leçon de Lachmann : *nunc se nudant*, *nudare* serait pris dans le sens de *perdere, spoliare*, et c'est une expression qui convient bien aux ravages que cause le luxe.

1009. *Inde casas... pararunt.* Comparez à ce passage celui qui est plus haut, v. 953-954, où il peint l'état antérieur de la société. — Voyez Martha, *le Poëme de Lucrèce*, p. 210.

1011. *Conubium.* Au lieu de *conubium*, il y a dans le texte *cognita sunt*, ce qui a fait introduire par Marullus un vers de sa composition, depuis accepté par la vulgate, *Castaque privatæ Veneris connubia læta.* Mais il est très certain que ce vers n'est pas de Lucrèce, et il devient

Tum genus humanum primum mollescere cœpit.
Ignis enim curavit ut alsia corpora frigus
Non ita jam possent cæli sub tegmine ferre,
Et Venus imminuit viris, puerique parentum
Blanditiis facile ingenium fregere superbum.
Tunc et amicitiem cœperunt jungere aventes
Finitimi inter se nec lædere nec violari,
Et pueros commendarunt muliebreque sæclum,
Vocibus et gestu cum balbe significarent
Imbecillorum esse æquum misererier omnis.
Nec tamen omnimodis poterat concordia gigni,
Sed bona magnaque pars servabat fœdera caste :

ainsi difficile d'expliquer *in unum* que l'on fait suivre d'une forte ponctuation. L'interprétation la plus ordinaire en ce cas est de considérer *unum* comme un neutre équivalent à *unum locum*. — La quantité de *conubium* a donné lieu à de nombreuses controverses. Plusieurs croient que *i* devient consonne; il semble plus simple d'admettre avec Lucien Müller, *de Re metrica*, p. 258, que la lettre *u*, dans ce mot, a été tantôt brève et tantôt longue.

1013. *Curavit* a ici le sens d'*effecit*. — *Alsia*. Lucrèce n'a employé qu'une fois cet adjectif, qui équivaut à *alsiosa*. On trouve *alsiosus* dans Varron (*de Re rustica*, II, 3) et dans Pline. Enfin Cicéron a employé *alsius* comme comparatif neutre de *alsus*.

1014. *Cæli sub tegmine*. Expression familière à Lucrèce. Cf. I, 688; II, 663. — *Ferre*. Les manuscrits de Leyde ont *ferri*. La leçon *ferre* est rétablie par les mss. italiens et par Marullus.

1016. *Ingenium fregere superbum*. Cf. Justin, I, 5, 5 : « Et quoniam defunctus sibi somnio videretur, animum minacem dumtaxat in illo fregit. » Ovide, *Tristes*, III, 14, 33 : « Ingenium fregere meum mala. » — *Blanditiis*. Val. Maxime, II, 7, 6 : « Infantiæ blandimenta. »

1017. *Amicitiem*. Lucrèce a ainsi fait plusieurs mots à la fois de la première et de la cinquième déclinaison : *amicitia* et *amicities*; *notitia* et *notities*, *effigies* et *effigia*. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 33. — Un correcteur de l'*Oblongus*, c.-à-d. du meilleur manuscrit de Leyde, a écrit *habentes*, qui a passé dans la plupart des imprimés et que l'on entend avec Wakefield dans le sens de *habitantes*. Lambin a écrit *habentes finitima*. La meilleure leçon admise depuis Lachmann était déjà reconnue par Marullus et Turnèbe.

1018. *Violari*. Les manuscrits ont *violare*. Lachmann a rétabli *violari*, qui forme une meilleure opposition à *lædere*, et qui d'ailleurs correspond mieux au passage d'Épicure, cité par Diogène Laërce, X, 150 : οὐκ ἦν τι καθ' ἑαυτὸ δικαιοσύνη, ἀλλ' ἐν ταῖς μετ' ἀλλήλων συστροφαῖς καθ' ὁπηλίκους δήποτε ἀεὶ τόπους συνθήκη τις ὑπὲρ τοῦ μὴ βλάπτειν μηδὲ βλάπτεσθαι.

1019. *Commendarunt*. Suppléez *alter alteri*.

1020. *Balbe* Ce sont les cris inarticulés que le poete signale ici. L'invention du langage ne vint que plus tard.

1021. *Omnis*. Les manuscrits ont *omni*, admis et approuvé par Wakefield. Marullus avait déjà rétabli *omneis*. Lambin écrit *omnium*.

1022. *Omnimodis*. Mot composé formé par analogie avec *multimodis*, où l'on peut reconnaître une apocope. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 17.

1023. *Caste*. Les manuscrits ont *casti*, admis par Wakefield.

Aut genus humanum jam tum foret omne peremptum,
Nec potuisset adhuc perducere sæcla propago.
At varios linguæ sonitus natura subegit
Mittere, et utilitas expressit nomina rerum,
Non alia longe ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ,
Cum facit ut digito quæ sint præsentia monstrent.
Sentit enim vim quisque suam quoad possit abuti.
Cornua nata prius vitulo quam frontibus extent,
Illis iratus petit atque infestus inurget.
At catuli pantherarum scymnique leonum
Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repugnant,
Vix etiam cum sunt dentes unguesque creati.

1024. *Aut* marque ici une forte opposition, et dans une certaine mesure équivaut à *alias*, *alia ratione*.

1025. *Nec potuisset propago...* Et la race des hommes n'eût pu conduire ses générations jusqu'au jour où nous sommes.

1026. *At varios linguæ sonitus.* Lucrèce traite ici une question débattue dans les écoles des philosophes, celle de l'origine du langage, et résolue par Épicure dans le même sens que lui. Cf. Diog. Laërce, X, 75 : τὰ ὀνόματα ἐξ ἀρχῆς μὴ θέσει γενέσθαι, ἀλλ' αὐτὰς τὰς φύσεις τῶν ἀνθρώπων καθ' ἕκαστα ἔθνη ἴδια πασχούσας πάθη καὶ ἴδια λαμβανούσας φαντάσματα ἰδίως τὸν ἀέρα ἐκπέμπειν, κτλ.

1027. *Utilitas expressit nomina rerum.* Horace, *Satires*, I, 3, 99-111, a évidemment eu sous les yeux Lucrèce; Munro rapporte chaque vers d'Horace au passage de Lucrèce qu'il reproduit. On peut rapprocher celui-ci : « Donec verba quibus voces sensusque notarent Nominaque invenere. »

1029. *Infantia linguæ*, l'incapacité de s'exprimer. *Infantia* est pris dans son sens originaire, comme dans Cicéron, *de Inventione*, I, 3 : « Infantes et insipientes homines. » Et dans Horace, *Satires*, I, 6, 57 : « Infans namque pudor prohibebat plura profari. » — Cf. Martha, le *Poème de Lucrèce*, p. 302, 304.

1030. *Monstrent.* Les manuscrits ont *monstret*. Marullus a rétabli *monstrent*, admis par la plupart des éditeurs. Wakefield veut conserver *monstret* en lui donnant pour sujet *infantia*. Lemaire seul l'a suivi.

1031. *Vim quisque quoad.* Les manuscrits ont *sentit enim vis quisque suam quod possit abuti*. Les anciennes éditions ont *vim* et *quam possit*. Lambin propose *quoad*, adopté par Lachmann, Bernays et Munro. *Quoad* équivaut à *quatenus*. Lachmann cite plusieurs exemples de *quoad* remplacé dans les manuscrits par *quod*. Avec *quod* d'ailleurs on l'entendrait de même, comme II, 248 : « Quod cernere possis. » Avec *abuti*, qui a le même sens que *uti*, on peut entendre le régime à l'accusatif. Ruddiman, t. II, p. 196, en offre plusieurs exemples empruntés à Plaute.

1033. *Inurget.* Verbe qui outre cet endroit ne se trouve que dans un passage contesté d'Apulée. — *Infestus.* Les manuscrits ont *infessus*, corrigé par Marullus en *infestus*, par Avantius en *infensus*. Mais le premier de ces mots se trouve dans Lucrèce, qui n'a pas employé le second.

1034. *Scymni*, transcription du grec σκύμνοι, c'est-à-dire *catuli leonum*.

1036. *Vix etiam.* Le *Quadratus* a *vix etiam cum sunt*, dont Marullus a fait *vix etiam*. L'*Oblongus* et les anciennes éditions ont *vix jam*.

Alituum porro genus alis omne videmus
Fidere et a pinnis tremulum petere auxiliatum.
Proinde putare aliquem tum nomina distribuisse
Rebus, et inde homines didicisse vocabula prima,
Desiperest; nam cur hic posset cuncta notare
Vocibus et varios sonitus emittere linguæ,
Tempore eodem alii facere id non quisse putentur?
Præterea si non alii quoque vocibus usi
Inter se fuerant, unde insita notities est
Utilitatis, et unde data est huic prima potestas,
Quid vellet, facere ut scirent animoque viderent?
Cogere item pluris unus victosque domare
Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vellent.
Nec ratione docere ulla suadereque surdis,
Quid sit opus facto, facilest : neque enim paterentur,
Nec ratione ulla sibi ferrent amplius auris

1037. *Alituum porro.* Les manuscrits ont *alituum proporro genus alis omne videmus.* Nonius cite ainsi ce vers : *tum porro genus omne videmus.* Marullus a rétabli *alituum porro. Alituum,* forme archaïque du génitif qui, après Lucrèce, a passé dans la poésie épique. Virgile en offre un exemple, *Æn.* VIII, 28. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 32.

1038. *Auxiliatum.* Ce mot n'offre pas d'autre exemple dans la langue latine. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 37.

1039. *Putare aliquem.* Allusion à l'opinion de Pythagore, et à celle que Platon a exprimée dans le *Cratyle.*

1041. *Desipere est.* Cf. v. 165.

1044. *Si.... non fuerant.* Lucrèce admet, pour un moment, la supposition de ceux qu'il réfute. Il la confirme comme vraie, pour en faire voir l'absurdité. *Si* a donc le sens de *puisque* et exprime une condition certaine, ou du moins considérée comme certaine; de là l'emploi de l'indicatif.

1045. *Unde insita notities est.* Cf. v. 182 : « Notities hominum dis unde est insita primum quid vellent facere ut scirent animoque viderent. » *Notities* répond à l'expression d'Épicure πρόληψις.

1046. *Utilitatis.* Les manuscrits ont ici *utilitas et,* et au vers suivant : *facere ut sciret animoque videret.* Marullus a rétabli *utilitatis.* Avantius, *scirent animoque viderent.* Lachmann admet cette dernière correction, à laquelle Bernays s'est rangé. Munro laisse dans le texte *sciret* et *videret* au sing. *Sciret* aurait la dernière longue comme *fulget,* II, 27. Mais je doute fort que Lucrèce se soit jamais permis cette licence. Cf. Lucien Müller, *de Re metrica,* p. 328.

1050. *Surdis.* Les manuscrits ont ici *surdis,* et au vers suivant : *facile si neque enim paterentur.* Marullus voulait lire *faciles neque paterentur,* leçon qui a été admise par Creech et reproduite dans Lemaire. Mais, si l'on fait rapporter la proposition *nec ratione docere,* etc., à *non poterat,* il faut *quid esset opus facto.* De plus les anciens poètes avant Catulle employaient souvent *neque* sans qu'il y eût auparavant un autre membre de phrase négatif; Lachmann a donc admis *facile est,* et il a été suivi en cela par Bernays et Munro.

1051. *Quid sit opus facto.* Le participe passé joue ici le rôle d'un ablatif de l'infinitif.

Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.
Postremo quid in hac mirabile tantoperest re,
Si genus humanum, cui vox et lingua vigeret,
Pro vario sensu varia res voce notaret,
Cum pecudes mutæ, cum denique sæcla ferarum
Dissimilis soleant voces variasque ciere,
Cum metus aut dolor est et cum jam gaudia gliscunt?
Quippe etenim licet id rebus cognoscere apertis.
Inritata canum cum primum magna Molossum
Mollia ricta fremunt duros nudantia dentes,
Longe alio sonitu rabie restricta minantur,
Et cum jam latrant et vocibus omnia complent :
Et catulos blande cum lingua lambere temptant
Aut ubi eos jactant pedibus morsuque petentes

1053. *Obtundere.* Les manuscrits ont *subtundere*, auquel le correcteur de l'*Oblongus* a substitué *obtundere.* Le sujet de *obtundere*, dans cette phrase amphibologique, est *sonitus.*

1055. *Cui vox et lingua vigeret.* Cf. Tite-Live, XXXIX, 40, 7 : « Nec is tantum cujus lingua vivo eo viguerit. »

1056. *Varia res voce notaret.* Les manuscrits ont *varias res* que défendent Wakefield et Forbiger. Bentley a rétabli *varia*, admis par Lachmann, Bernays et Munro.

1059. *Gaudia gliscunt.* Cf. III, 479 : « Jurgia gliscunt. » Pacuvius, 294 : « Gaudia gliscunt. »

1060. *Licet id rebus cognoscere apertis.* Les manuscrits principaux ont *licet in rebus.* Lambin en avait fait *id licet e rebus.* Gifanius, sur l'autorité de quelques manuscrits, a rétabli *id*, accepté par Lachmann, et, après lui, par Bernays et Munro. — *Rebus apertis*, au moyen des choses qui sont à notre portée, c'est-à-dire par l'expérience des choses usuelles. — *Quippe etenim.* Lucrèce aime à réunir ces deux conjonctions.

1061. *Inritata canum cum primum magna Molossum Mollia ricta fremunt.* Les manuscrits ont *cum primum magna Molossum* et *premunt.* Nonius écrit *tremunt.* Marullus a rétabli *fremunt.* Lachmann, et, après lui, Bernays ont admis *immane*, au lieu de *magna*, sans motif suffisant, comme le dit Munro. — Sans doute Virgile, *Æn.* XII, 535, a dit *immane frementi*, mais on trouve aussi *acerba fremens*, et on peut aussi faire rapporter le pluriel neutre *magna* à *fremunt.* — Cf. Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 304.

1062. *Duros nudantia dentes.* Cf. Plaute, *Captifs*, 485 : « Ne canem quidem inritatam voluit quisquam imitarier, saltem si non adriderent, dentes ut restringerent. » — *Ricta.* Lucrèce, VI, 1193, offre un autre exemple de *rictum, ricti.*

1063. *Alio sonitu... restricta minantur.* Les manuscrits ont *longe alia sonitu rabie stricta minatur.* Les manuscrits italiens et Marullus ont rétabli *alio.* Ils ont écrit *districta* et *minantur.* Mais en se rapportant au passage de Plaute cité ci-dessus, Lachmann a restitué *restricta.*

1064. *Et cum.* On doit signaler la répétition de *et cum* en tête des vers 1069, 1075, 1080.

1065. *Et catulos.* Les manuscrits ont *at*; mais il y a ici énumération, et non pas opposition entre les divers termes d'une description.

1066. *Aut ubi eos jactant pedibus morsuque petentes.* Les manuscrits ont *lactant* et *potentes.* Les manuscrits italiens ont *petentes* qui est indispensable. Ceux qui conservent *lactant* en font le fréquen-

Suspensis teneros imitantur dentibus haustus,
Longe alio pacto gannitu vocis adulant,
Et cum deserti baubantur in ædibus, aut cum
Plorantes fugiunt summisso corpore plagas.
Denique non hinnitus item differre videtur,
Inter equas ubi equus florenti ætate juvencus
Pinnigeri sævit calcaribus ictus amoris,
Et fremitum patulis ubi naribus edit ad arma,
Et cum sic alias concussis artibus hinnit?
Postremo genus alituum variæque volucres,
Accipitres atque ossifragæ mergique marinis
Fluctibus in salso victum vitamque petentes,
Longe alias alio jaciunt in tempore voces,

tatif de *lacere*. Mais, dès 1515, Naugerius avait admis *jactant*, accepté par les meilleurs éditeurs.

1067. *Imitantur*. L'*Oblongus* offre *imitantur;* le *Quadratus* donne *austus*. Lachmann et Bernays remplacent *imitantur* par *minitantur*. Avec Munro je conserve *imitantur*, en prenant *teneros* dans un sens proleptique : *ita ut teneri sint*.

1068. *Gannitu*. L'*Oblongus* donne *cannitu*. *Gannitus*, c'est le grognement d'un chien qui flatte.

1069. *Baubantur*. Les manuscrits ont *desertibus aubantur*. Nonius donne et explique *baubantur*. Ce mot ne se trouve qu'en cet endroit de tous les auteurs latins.

1070. *Plorantes*. Les manuscrits ont *florantis*. L'un des correcteurs de l'*Oblongus* a rétabli *plorantis*. Ce participe est au nominatif pluriel. Dans les manuscrits il y a quelquefois confusion entre les terminaisons *es* et *is* pour ce cas. Mais Bücheler constate, *Grundriss der Latein. Declin.* p. 15, qu'un très petit nombre seulement d'inscriptions antiques ont *is* ou *eis*. Il faut rétablir *plorantes*.

1072. *Equus juvencus*. Lucrèce dit ici *equus juvencus*, comme Horace a dit *juvencus* en parlant des jeunes gens, *Odes*, II, 8, 21 : « Te suis matres metuunt juvencis. »

1073. *Pinnigeri*. Virgile a dit *aligerum amorem*, *Æn.* I, 693. — *Sævit*. Virgile emploie de la même manière et dans le même sens *furere*, *G.* III, 100.

1074. *Patulis ubi naribus edit*. Les manuscrits ont ici *et fremitum patulis sub naribus edit ad arma*. Plusieurs éditeurs conservent cette leçon et entendent *ad arma*, pour *ad venerem*, comme dans Virgile, *Æn.* XI, 736 : « nocturna bella, » et *G.* III, 98 : « Si quando ad prœlia ventum est. » Je ne suis point de cet avis. Lachmann croit qu'il faut voir trois sortes de hennissements indiqués dans trois membres de phrase, qui chacun ont une conjonction qui les distingue; il remplace donc *sub* par *ubi*. Munro se prête à cette correction, mais surtout à cause de l'imitation évidente de Virgile qui a pu entraîner les copistes, *G.* III, 85 : « Collectumque fremens volvit sub naribus ignem. » La transformation de *ubi* en *sub* a d'ailleurs un autre exemple dans les manuscrits, III, 798.

1075. *Alias*. C'est-à-dire *alio tempore*. *Artibus*, pour *artubus*, est l'orthographe des manuscrits de Leyde, et elle a été admise par Lachmann.

1076. *Genus alituum*. Cf. v. 798.

1077. *Ossifragæ*. Il s'agit de l'orfraie, espèce d'aigle, selon Pline, *H. N.* X, 7, 8.

1079. *In salso*. L'adjectif *salsus* est pris au neutre, comme *siccus* dans *in sicco*. D'ailleurs il n'y a pas d'autre exemple de *in salso*.

Et cum de victu certant prædæque repugnant :
Et partim mutant cum tempestatibus una
Raucisonos cantus, cornicum ut sæcla vetusta
Corvorumque greges ubi aquam dicuntur et imbris
Poscere et interdum ventos aurasque vocare.
Ergo si varii sensus animalia cogunt,
Muta tamen cum sint, varias emittere voces,
Quanto mortalis magis æquumst tum potuisse
Dissimilis alia atque alia res voce notare !
|| Illud in his rebus tacitus ne forte requiras,
Fulmen detulit in terram mortalibus ignem
Primitus, inde omnis flammarum diditur ardor :
Multa videmus enim cælestibus inlita flammis
Fulgere, cum cæli donavit plaga vapore.

1080. *Cum... prædæque repugnant.* Les manuscrits ont *cum* ou *quo in*, et *prædataque.* On a corrigé ce dernier mot en *præda.* Lachmann reprend l'excellente leçon d'Avantius, *prædæ*, qui rappelle la lutte de l'oiseau avec la proie qui se défend, celle de l'aigle et du serpent, par exemple.

1081. *Mutant... raucisonos cantus.* On peut comparer à ce développement Virgile, *G.* I, 388 et suiv., et 410 et suiv.

1082. *Cornicum ut sæcla.* Les manuscrits ont *cornicum et sæcla.* Marullus supprimait *et*; Naugerius a remplacé ce mot par *ut*.

1086. *Muta tamen cum sint.* Les manuscrits de Leyde ont *multa*; les manuscrits italiens et Marullus *muta.* Cf. v. 1057, *pecudes mutæ.*

1088. *Alia res.* Les manuscrits de Leyde ont *alia re.* Les manuscrits italiens *res.*

1089. *Illud... ne requiras.* Lachmann croit ici avec juste raison à une addition faite après coup et qui n'a pas été fondue par le poète dans son œuvre. Dans le préambule, où il divise les sujets divers dont le livre doit traiter, Lucrèce place, v. 73, la crainte des dieux et la naissance de la religion après l'invention du langage. Ici, au contraire, il est question du feu et de sa découverte, matières qui trouveraient plutôt leur place avant l'invention du langage. Puis le poète traite des rois, des gouvernements, jusqu'au vers 1158. Il s'occupe ensuite de la religion, de l'invention des métaux, de la guerre, de l'agriculture. Enfin dans les dernières parties du livre, il y a des fragments sur la construction des tours, le partage des champs, qui font double emploi avec ce qui précède. Il y a dans toute la composition un désordre qui montre que la dernière main n'a pas été mise à l'œuvre. Tout le passage qui va de 1089 à 1376, quoique renfermant de grandes beautés, n'est évidemment ramené ni à sa place, ni à ses proportions régulières. — *Tacitus*, en toi-même. Cf. Horace, *Épîtres*, I, 4, 4 : « Tacitum silvas inter reptare salubres. » Juvénal, XI, 187 : « Tacito bilem tibi contrahat uxor. »

1091. *Diditur.* Ce présent montre que les conséquences de l'action durent encore, comme le dit Lemaire : *Inde accensa est omnis ista quæ per totum orbem distribuitur flamma. Diditur* est la leçon de l'*Oblongus* : le *Quadratus* a *diditus.*

1092. *Inlita... vapore.* Les manuscrits ont ici, ainsi que Nonius : *Multa videmus enim cælestibus insita flammis Fulgere cum cæli donavit plaga vaporis.* Lachmann, Bernays, Munro écrivent *inlita*, et, en effet, *insita* est bien difficile à entendre.

Et ramosa tamen cum ventis pulsa vacillans
Æstuat in ramos incumbens arboris arbor,
Exprimitur validis extritus viribus ignis
Et micat interdum flammai fervidus ardor,
Mutua dum inter se rami stirpesque teruntur :
Quorum utrumque dedisse potest mortalibus ignem.
Inde cibum coquere ac flammæ mollire vapore
Sol docuit, quoniam mitescere multa videbant
Verberibus radiorum atque æstu victa per agros.
Inque dies magis hi victum vitamque priorem
Commutare novis monstrabant rebu' benigni,

On l'explique ordinairement par : *conspersa seminibus flammarum.* Mais ce ne peut être le sens de *insitus.* Marullus écrivait *incita*, c'est-à-dire *percussa*, *commota.* La correction de Lachmann est bien préférable et bien plus simple ainsi que le sens qu'il admet : *adspersa et contacta.* — Lachmann remplace de plus *vaporis* non pas par *vapores*, comme la leçon vulgaire, mais par *vapore.* Nonius a d'ailleurs ici *vare.*

1093. *Fulgere.* Lucrèce a fait ce verbe des deux conjugaisons. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.*, p. 36. — *Cæli plaga...* C'est-à-dire *fulmen.*

1094. *Et ramosa tamen.* Les manuscrits ont *ut ramosa.* La correction est due à Marullus. La valeur des particules *et... tamen* n'est pas restrictive; elle sert à passer à une circonstance un peu différente, et sur laquelle le poète veut appeler l'attention. C'est comme s'il disait : il y a ce moyen, il est remarquable, et pourtant il n'est pas le seul, etc.

1095. *Æstuat... arboris.* Les manuscrits de Leyde ont *æstuat* et *ardoris.* Les manuscrits italiens : *æsiuat* et *arboris.* *Æstuare* se dit de quelque chose qui est agité par le vent, et dont le balancement ressemble à celui des flots. Munro compare Catulle, XXV, 12 : « Et insolenter æstues velut minuta magno Deprensa navis in mari. » Cicéron, *Verrines*, II, 74 : « Æstuabat dubitatione, versabat se in utramque partem non solum mente verum etiam corpore. »

1097. *Et micat.* Les manuscrits ont *emicat.* Marullus a rétabli *et micat.*

1098. *Mutua.* Pluriel neutre dans le sens adverbial.

1099. *Utrumque.* Je pense avec Lemaire que ce mot désigne ici la foudre et le choc des branches les unes contre les autres. Wakefield croit que *utrumque* représente le choc des branches de deux arbres différents, et le choc des branches du même arbre entre elles.

1103. *Hi victum.* Les manuscrits ont ici *invictum.* Wakefield en fait *in victum*, qu'il explique par *mutationes importare in victum.* Forbiger maintient *invictum*, qu'il entend par βίος ἄβιος, *victus qui proprie victus dici nequeat.* Le texte suivi par Lachmann, Bernays et Munro a été rétabli par Naugerius et admis par Lambin.

1104. *Novis monstrabant rebu' benigni.* Les manuscrits ont *rebus et igni.* Mais *igni* s'applique bien peu à ce qui va suivre. La correction est de Lachmann; elle a été adoptée par Bernays et Munro. Ceux qui acceptent *rebus et igni* entendent *igne rebus novis admoto*, ou *per ignem ad alias atque alias res novis experimentis in dies admotum.* Mais l'interprétation est forcée. D'ailleurs, si l'on se rend compte de la suite du développement, il semble d'une composition plus régulière de joindre les trois vers 1103-1105 à ce qui suit plutôt qu'à ce qui précède. Le développement est complet après le v. 1102, et il serait singulier que le v. 1106 fût le premier d'une série d'idées aussi importantes que celles qui viennent ensuite. La division en alinéas de Lachmann est donc de beaucoup préférable, et elle entraîne à admettre sa correction du v. 1104.

Ingenio qui præstabant et corde vigebant.
Condere cœperunt urbis arcemque locare
Præsidium reges ipsi sibi perfugiumque,
Et pecus atque agros divisere atque dedere
Pro facie cujusque et viribus ingenioque :
Nam facies multum valuit viresque vigebant;
Posterius res inventast aurumque repertum,
Quod facile et validis et pulchris dempsit honorem :
Divitioris enim sectam plerumque secuntur
Quamlubet et fortes et pulchro corpore creti.
Quod si quis vera vitam ratione gubernet,
Divitiæ grandes homini sunt vivere parce
Æquo animo : neque enim est umquam penuria parvi.
At claros homines voluerunt se atque potentes,

1105. *Qui corde vigebant.* C'est-à-dire *qui cordati erant.* Par ces mots Lucrèce veut indiquer la supériorité de l'esprit et celle du caractère.

1108. *Et pecus.* Les manuscrits de Leyde ont ici : *Et pecudes atque agros diviseratque debere.* Les manuscrits italiens : *et pecudes et agros.* Mais Lachmann remarque qu'au v. 1291 (1289, selon la numération de Bernays) le *Quadratus* porte *pecudes* au lieu de la leçon nécessaire *pecus*, avec un signe de correction. Il rétablit donc ici *pecus.* Marullus avait écrit deja *divisere atque dedere.*

1109. *Pro facie. Facies* ne designe pas seulement ici le visage, mais le corps tout entier ; c'est la même chose que *pulchrum corpus* du v. 1114.

1110. *Viresque vigebant.* Les manuscrits ont ici *viresque vigebant*, que je crois devoir conserver avec Munro et les anciens éditeurs. Lachmann écrit *vigorque*, croyant que *vigebant* a pris place sous la main du copiste a cause du vers 1105, et comparant Ovide, *Métam.* III, 492 : « Nec vigor et vires et quæ modo visa placebant. »

1111. *Res*, la richesse, les biens de la fortune.

1112. *Quod facile et validis*, etc. Cf. Horace, *Satires*, II, 3, 94 : « Omnis enim res, Virtus, fama, decus divina humanaque pulchris Divitiis parent. »

1113. *Divitioris.* La forme *ditior* est plus usitée. *Divitior* se trouve d'ailleurs encore dans plusieurs passages de Cicéron et dans Térence, *Phormion*, I, 1, 18 : « Qui minus habent ut semper aliquid addant divitioribus. »

1114. *Creti.* Les manuscrits italiens ont *certi.* Sur la formation du participe *cretus*, voyez V, 6 et 61, et *Æn.*, II, 74, la note de mon édition de Virgile.

1116. *Divitiæ grandes.* Cf. Cicéron, *Paradoxes*, VI, 3 : « Non esse cupidum, pecunia est; non esse emacem, vectigal est : contentum vero suis rebus esse, maximæ sunt certissimæque divitiæ. » Ce que dit ici Lucrèce est emprunté à la doctrine bien constatée d'Épicure. Cf. Cicéron, *Tusculanes*, III, 20 : « Negat Epicurus jucunde posse vivi, nisi cum virtute vivatur : negat ullam in sapientem vim esse fortunæ, tenuem victum antefert copioso. » Diogène Laërce, X, 1, 31, 144 : « Ὁ τῆς φύσεως πλοῦτος καὶ ὥρισται, καὶ εὐπόριστός ἐστιν· ὁ δὲ τῶν κενῶν δοξῶν, εἰς ἄπειρον ἐκπίπτει. » — Voyez la traduction de ce morceau et le jugement que M. Patin en porte, *Études sur la poésie latine*, t. I, p. 93. — Voyez aussi Martha, *le Poeme de Lucrèce*, p. 185 et suiv.

1118. *At claros homines voluerunt se.* Cf. Cicéron, *de Officiis*, II, 78 : « Qui vero se populares volunt. »

Ut fundamento stabili fortuna maneret
Et placidam possent opulenti degere vitam,
Nequiquam, quoniam ad summum succedere honorem
Certantes iter infestum fecere viai,
Et tamen e summo, quasi fulmen, deicit ictos
Invidia interdum contemptim in Tartara tætra;
Ut satius multo jam sit parere quietum
Quam regere imperio res velle et regna tenere.
Proinde sine in cassum defessi sanguine sudent,
Angustum per iter luctantes ambitionis;
Quandoquidem sapiunt alieno ex ore petuntque
Res ex auditis potius quam sensibus ipsis,
Nec magis id nunc est neque erit mox quam fuit ante,

1119. *Fundamento stabili.* Les manuscrits de Leyde ont *stabuli*. Le correcteur de l'*Oblongus* donne *stabilis*.

1120. *Opulenti.* Cf. Salluste, *Jugurtha*, 1 : « Sed dux imperator vitæ mortalium animus est; qui ubi ad gloriam virtutis via grassatur, abunde pollens potensque et clarus est, neque fortunæ eget. » Il est assez curieux de retrouver ici dans le poète et dans l'historien à peu près les mêmes idées, et presque les mêmes expressions.

1121. *Nequiquam.* Telle est la véritable orthographe de ce mot, fondée à la fois sur l'observation des monuments diplomatiques et sur les règles de l'étymologie. Cf. Ritschl, *Prolegg. ad Trinummum*, p. cv; Wagner, *Orthogr. Vergil.*, p. 459; Ribbeck, *Prolegg. ad Virgil.*, p. 436. *Nequiquam* est un adverbe formé de la négation et de l'ablatif *quiquam*, de tout genre, dérivé de *quisquam*.

1122. *Certantes iter infestum fecere viai.* Les manuscrits de Leyde ont *certantesque inter;* les italiens, *iter... viai*. Marullus a supprimé *que*. — *Iter viai.* Périphrase dont Lucrèce a usé plus d'une fois; cf. entre autres, II, 626. — *Infestum fecere.* Ils ont cherché à se nuire les uns aux autres.

1124. *In Tartara tætra.* Les manuscrits de Leyde ont *in Tartare thetra*. Le correcteur de l'*Oblongus* rétablit *tætra*. — *Contemptim*, c'est-à-dire *cum contemptu*, en les accablant de mépris et d'outrages. — *In Tartara tetra.* Avec Lemaire, j'entends par ces mots une mort cruelle. D'autres croient qu'il s'agit d'une condition basse et humiliante. Lucrèce a dit, II, 42 : « Tartara leti. » Ailleurs, III, 964, il explique le Tartare par une allégorie; mais il n'en reste pas moins que cette expression pour lui personnifie la cessation de l'existence visible et personnelle. Munro place après ce vers ceux qui portent les chiffres 1132, 1133. Cette transposition me semble nécessaire. Lachmann d'ailleurs, en les répétant à la fin de l'alinéa, les déplaçait déjà; dans les manuscrits, ils se trouvent avant celui qui commence par *quandoquidem*.

1126. *Res.* C'est-à-dire *res publicas*. — *Regere imperio.* Expression empruntée par Virgile, *Æn.* VI, 852.

1127. *Proinde sine.* L'*Oblongus* donne : *proinde side incassum defessis*, puis *defessi*. Le *Quadratus* : *Proinde fidei incassum*. Les italiens et Marullus ont *sine*. *In cassum*, pour des choses vaines, comme *in vanum*. — *Sanguine sudent*, qu'ils suent une sueur de sang, qu'ils se peinent et se fatiguent jusqu'à ce que leur sueur soit sanglante.

1129. *Sapiunt ex alieno ore.* Leur sagesse vient de la bouche d'un autre; c'est-à-dire, ils ne savent pas apprécier les choses par elles-mêmes; ils en jugent par ce qu'ils entendent dire.

Invidia quoniam, ceu fulmine, summa vaporant
Plerumque et quæ sunt aliis magis edita cumque.
  Ergo regibus occisis subversa jacebat
Pristina majestas soliorum et sceptra superba,
Et capitis summi præclarum insigne cruentum
Sub pedibus vulgi magnum lugebat honorem :
Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.
Res itaque ad summam fæcem turbasque redibat,
Imperium sibi cum ac summatum quisque petebat.
Inde magistratum partim docuere creare,
Juraque constituere, ut vellent legibus uti.
Nam genus humanum, defessum vi colere ævom,
Ex inimicitiis languebat ; quo magis ipsum

1132. *Vaporant*. Ce mot a ici un sens spécial comme *flagrare*. Munro cite, comme point de comparaison, un passage de Tite-Live, XXIV, 26, 3 : « Ne se innoxiam invidia Hieronymi conflagrare sinerent. » Pour *summa*, cf. Ovide, *Remèdes de l'amour*, 369 : « Summa petit livor... Summa petunt dextra fulmina missa Jovis. »

1133. *Aliis*. Les manuscrits ont *altis*. *Ilus* est la correction de Lambin, admise par Lachmann, Bernays et Munro.

1134. *Regibus occisis*. Cf. Martha, *le Poëme de Lucrèce*, p. 307.

1136. *Præclarum insigne*, le diadème. Cf. Tite-Live, XLV, 19, 10 : « Nomen regium et præcipuum capitis insigne gerat; » XXIV, 21, 7 : « Cum cruentam regiam vestem atque insigne capitis ostentarent; » XXVII, 31, 4 : « Populariter dempto capitis insigni. »

1138. *Metutum*. Priscien ne semble pas s'être souvenu de cet exemple, p. 883 P, lorsqu'il dit n'avoir jamais trouvé d'exemple de ce mot. Voyez aussi Struve, *Ueber die lat. Declin. und Conjug.* p. 260.

1139. *Res itaque... redibat*. Les manuscrits de Leyde ont *taque* et *recidat*. Les manuscrits italiens corrigent en *itaque* et *redibat*. L'expression de *res redit* n'est pas rare en latin, mais dans un sens un peu différent. Cf. Cicéron, *de Harusp. responsis*, 54 : « Ne in unius imperium res recidat admonemur. » Ici il faut entendre *res* par *summa imperii*. Cf. César, *Guerre civile*, III, 18, 2 : « Eo mortuo ad neminem unum summa imperii rediit. »

1140. *Summatum*. Mot sans autre exemple dans la langue latine. Cf. Bouterwek, *Q. Lucret.* p. 38. L'*Oblongus* a *cum hac* et pour première leçon *patebat*, corrigé d'ailleurs en *petebat*. Le *Quadratus* offre *imperium si cum*.

1141. *Partim*. C'est-à-dire *nonnulli*, *aliqui*. Les manuscrits de Leyde ont *docuere recreare*. Le correcteur de l'*Oblongus* a effacé *re*.

1142. *Jura... legibus*. Cf. Virgile, *Æn.* I, 507 : « Jura dabat legesque viris. » *Jura*, les principes d'équité qui doivent servir à déterminer les jugements dans les contestations entre particuliers ; *leges*, les prescriptions légales qui règlent la vie publique et privée. Les anciens aiment à rapprocher ces deux mots. Cf. v. 1145. Horace a dit aussi : « Qui consulta patrum, qui leges juraque servat, » et Juvénal, II, 72 : « Te leges ac jura ferentem. »

1143. *Vi colere ævum*. Le *Quadratus* a *vigere*; le correcteur de l'*Oblongus* : *vincere*; les manuscrits italiens : *vi colere ævum*. *Vi colere ævum*, c'est *inter vim et odia vivere*. Plaute et Térence ont plus d'une fois employé *vitam colere* pour *vivere*.

1144. *Quo magis*. C'est-à-dire *quapropter tanto magis*.

Sponte sua cecidit sub leges artaque jura.
Acrius ex ira quod enim se quisque parabat
Ulcisci quam nunc concessumst legibus æquis,
Hanc ob rem est homines pertæsum vi colere ævom.
Inde metus maculat pœnarum præmia vitæ.
Circumretit enim vis atque injuria quemque,
Atque unde exortast, ad eum plerumque revertit,
Nec facilest placidam ac pacatam degere vitam
Qui violat factis communia fœdera pacis.
Etsi fallit enim divom genus humanumque,
Perpetuo tamen id fore clam diffidere debet;
Quippe ubi se multi per somnia sæpe loquentes
Aut morbo delirantes protraxe ferantur

1145. *Certaque jura.* Les mss. ont *lura.* Le *Quadratus* donne *lusa*, le correcteur de l'*Oblongus : Jura.* — *Arta jura.* C'est-à-dire *jura quæ omnes arte in officio retinent.*

1148. *Vi colere ævum.* Les manuscrits ont *colore*, corrigé en *colere* dans l'*Oblongus.*

1149. *Inde.* C'est-à-dire *ex legibus, postquam conditæ sunt leges.* — *Maculat*, souille, gâte, corrompt. — *Præmia vitæ*, les joies de la vie, la douceur de vivre. Cf. Virgile, *Æn.* IV, 33 : « Veneris præmia. »

1150. *Circumretit... vis atque injuria.* Les manuscrits ont *jus atque injuriam quemque.* Le *Quadratus : circumrecit.* Le correcteur de l'*Oblongus : injuria.* Les manuscrits italiens : *vis.* — Le sens est celui-ci : L'auteur d'un acte de violence, d'une injustice, devient à son tour victime de son crime. Les conséquences de son crime, la punition infligée par les lois, l'enveloppent comme dans un filet.

1154. *Divom genus.* Cf. M. Patin, *Études sur la poésie latine*, t. I, p. 126.

1155. *Id fore clam diffidere debet.* — C'est-à-dire *Numquam confidit id fore semper occultum.* — *Fore clam.* Lucrèce emploie souvent des adverbes comme prédicat d'une proposition dont le verbe est le verbe substantif. Cf. Holtze, *Synt. Lucret. lineam.*, p. 117. C'est une construction archaïque. Munro cite un long passage de Diogène Laërce, X, ch. I, sect. 31, 37, 151, déjà indiqué par Wakefield, où l'on voit que ce fragment est une traduction de la doctrine d'Épicure : Ἡ ἀδικία, οὐ καθ' ἑαυτὴν κακὸν, ἀλλ' ἐν τῷ κατὰ τὴν ὑποψίαν φόβῳ, εἰ μὴ λήσει ὑπὲρ τῶν τοιούτων ἐφεστηκότας κολαστάς· οὐκ ἔστι τὸν λάθρα τι ποιοῦντα ὧν συνέθεντο πρὸς ἀλλήλους, εἰς τὸ μὴ βλάπτειν, μηδὲ βλάπτεσθαι, πιστεύειν ὅτι λήσει, κἂν μυριάκις ἐπὶ τοῦ παρόντος λανθάνῃ. Μέχρι γὰρ καταστροφῆς ἄδηλον εἰ καὶ λήσει. Voyez aussi Cicéron, *de Finibus*, I, 16, 50 : « Et quemadmodum temeritas et libido et ignavia semper animum excruciant et semper sollicitant turbulentæque sunt : sic injustitia cujus in mente consedit hoc ipso, quod adest, turbulenta non potest non fieri : si vero molita quippiam est, quamvis occulte fuerit, numquam tamen id confidet fore semper occultum. Plerumque improborum facta primo suspicio insequitur; deinde sermo atque fama; tum accusator, tum judex : multi etiam, ut te consule, ipsi se indicaverunt. »

1156. *Quippe ubi* a la même valeur que *quippe cum*, c'est-à-dire que *cum* avec le subjonctif. Lucrèce a employé quatre fois cette locution, deux fois avec l'indicatif, deux fois avec le subjonctif. Cf. Holtze, *Syntaxis Lucret. lineam.* p. 148.

1157. *Protraxe.* Syncope pour *protraxisse.* Lucrèce a admis de la même manière

Et celata *mala* in medium et peccata dedisse. ||
Nunc quæ causa deum per magnas numina gentis
Pervulgarit et ararum compleverit urbis
Suscipiendaque curarit sollemnia sacra,
Quæ nunc in magnis florent sacra rebu' locisque,
Unde etiam nunc est mortalibus insitus horror,
Qui delubra deum nova toto suscitat orbi
Terrarum et festis cogit celebrare diebus,
Non ita difficilest rationem reddere verbis.
Quippe etenim jam tum divom mortalia sæcla
Egregias animo facies vigilante videbant,

consumpse pour *consumpsisse*, *cesse* pour *cessisse*, *abstraxe* pour *abstraxisse*. Cf. Bouterwek. *Quæst. Lucret.* p. 11. D'ailleurs les exemples de cette syncope ne sont pas rares en latin. On peut comparer *detraxe*, qui est dans Plaute; *recestis* et *vixet*, dans Virgile. — *Se protrahere*, c'est litteralement : se mettre en lumiere, se denoncer. — Les manuscrits ont ici *dilirantes*.

1158. *Et celata mala*. Il y a dans les manuscrits *et celata in medium et peccata dedisse*. Marullus en a fait *et celata diu in medium peccata dedisse*. Mais Lachmann observe que Lucrece n'elide jamais la seconde syllabe d'un mot à quantité iambique. Il suppose donc qu'un mot est tombé, conserve *et*, et écrit : *et celata mala in medium et peccata dedisse*, ce qui d'ailleurs se rapproche davantage du texte des manuscrits.

1159. *Per magnas gentis*. L'adjectif est ici emphatique. Lucrece ne distingue pas les grandes nations des petites; il parle des grandes nations repandues sur la terre, et a l'imagination du poete se présente l'idee de leur nombreuse population et de leur puissance.

1160. *Ararum compleverit urbis*. Cf. plus haut, v. 39.

1161. *Sacra*. Les anciens poetes, jusqu'a Térence, abregent la première syllabe des formes obliques de *sacer* (sauf un exemple de Plaute, dans le *Rudens*, IV, vi, 4 : *sacres porc*); Virgile l'allonge toujours. Lucrece adopte tantot la premiere quantite, tantôt la seconde. Cf. Bouterwek. *Quæst. Lucret.* p. 25.

1162. *In magnis rebus*. Dans les affaires importantes, comme la paix, la guerre, les calamités ou les prosperites publiques.

1164. *Nova*. Il y a dans ce mot une valeur à peu près égale à celle du grec ἀεί : des temples nouveaux, qui se renouvellent sans cesse. L'humanité élève sans cesse de nouveaux temples.

1165. *Celebrare* est pris ici dans son sens propre et primitif : *celebres facere*, c'est-a-dire *crebro adire*, *frequentare*.

1166. *Non ita difficile est*. De ces mots dépend toute la période conjonctive qui commence à *nunc quæ causa*, v. 1159.

1167. *Tum divom mortalia sæcla... facies videbant*. La théorie de la conception des dieux que Lucrèce expose ici est celle d'Epicure. Cf. Sextus. *Adv. mathem.* IX, 25 : Ἐπίκουρος δὲ ἐκ τῶν κατὰ τοὺς ὕπνους φαντασιῶν οἴεται τοὺς ἀνθρώπους ἔννοιαν ἐσπακέναι θεοῦ. Μεγάλων γὰρ εἰδώλων, φησί, καὶ ἀνθρωπομόρφων κατὰ τοὺς ὕπνους προσπιπτόντων ὑπέλαβον καὶ ταῖς ἀληθείαις ὑπάρχειν τινὰς τοιούτους θεοὺς ἀνθρωπομόρφους.

1168. *Animo vigilante*. Dans la veille, tandis que l'imagination travaille. Munro cite d'ailleurs un passage de Cicéron, *de Natura deorum*, I, 46, qui explique nettement celui de Lucrece : « A natura habemus omnes omnium gentium speciem nullam aliam nisi humanam deorum. Quæ enim alia forma occurrit umquam aut vigilanti cuiquam aut dormienti? » Voyez Martha, *le Poeme de Lucrece*, p. 101.

Et magis in somnis mirando corporis auctu.
His igitur sensum tribuebant propterea quod
Membra movere videbantur vocesque superbas
Mittere pro facie præclara et viribus amplis.
Æternamque dabant vitam, quia semper eorum
Subpeditabatur facies et forma manebat,
Et tamen omnino quod tantis viribus auctos
Non temere ulla vi convinci posse putabant.
Fortunisque ideo longe præstare putabant,
Quod mortis timor haut quemquam vexaret eorum,
Et simul in somnis quia multa et mira videbant
Efficere et nullum capere ipsos inde laborem.
Præterea cæli rationes ordine certo
Et varia annorum cernebant tempora verti,
Nec poterant quibus id fieret cognoscere causis :
Ergo perfugium sibi habebant omnia divis
Tradere et illorum nutu facere omnia flecti.

1169. *Mirando corporis auctu.* Cf. Juvénal, XIII, 221 : « Te videt in somnis; tua sacra et major imago Humana turbat pavidum. »

1170. *His.* C'est-à-dire, « Ingentibus corporum simulacris, quæ sibi animo depingebant. » — *Sensum*, le sentiment, la vie. — Les manuscrits ont *proptere quod*, déjà amendé par les premiers correcteurs.

1175. *Et tamen.* Cf. sur l'emploi de ces particules, v. 1094. On pourrait traduire par : et en outre, et encore.

1176. *Non temere ulla.* Cf. Tite-Live, II, 61, 4 : « Patres quoque non temere pro ullo æque annisi sunt. » *Non temere* équivaut ici à *non facile.* — *Convinci* est ici pour *vinci.* Lucrèce ne semble pas avoir présenté d'autre exemple de ce mot pris dans un tel sens. — Les manuscrits ont *illa vi* corrigé par Marullus.

1177. *Fortunisque præstare.* C'est-à-dire *fortunatissimos et beatissimos esse.*

1178. *Vexaret.* Le subjonctif est ici appelé par l'idée que le poète rapporte les paroles des premiers hommes.

1180. *Nullum capere ipsos inde laborem.* Cf. Térence, *Andrienne*, 719 : « Ex eo nunc misera quem capit laborem. »

1181. *Præterea.* Voyez pour ce passage Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 94. — *Cæli rationes*, c'est-à-dire *certos siderum in cælo motus.* Cf. Sextus, *Adv. mathem.* IX, 25 : Ἔνιοι δὲ ἐπὶ τὴν ἀπαράβατον καὶ εὔτακτον τῶν οὐρανίων κίνησιν παραγινόμενοί φασι τὴν ἀρχὴν ταῖς τῶν θεῶν ἐπινοίαις ἀπὸ ταύτης γεγονέναι πρῶτον.

1182. *Et varia annorum.* Les manuscrits de Leyde ont *varias.* Les italiens et Marullus ont rétabli *varia.*

1183. *Id fieret.* Les manuscrits de Leyde ont *fierent.* Les italiens et Marullus : *fieret.*

1185. *Tradere* et *facere* sont ici comme deux accusatifs régimes de *habebant*, dont *perfugium* serait l'attribut. Lemaire donne *ollorum* pour *illorum.* C'est un archaïsme, je ne dis pas irrégulièrement formé, mais dont les manuscrits n'offrent aucune trace. Rien n'est plus fâcheux que le système d'archaïsme à outrance attribué à certains écrivains. Et souvent en pareil cas, les Allemands, que l'on accuse si fort de dénaturer et d'altérer les textes, sont non pas seulement les plus judicieux, mais aussi les plus sobres.

In cæloque deum sedes et templa locarunt,
Per cælum volvi quia nox et luna videtur,
Luna, dies, et nox, et noctis signa severa,
Noctivagæque faces cæli, flammæque volantes,
Nubila, sol, imbres, nix, venti, fulmina, grando,
Et rapidi fremitus, et murmura magna minarum.
O genus infelix humanum, talia divis
Cum tribuit facta atque iras adjunxit acerbas!
Quantos tum gemitus ipsi sibi, quantaque nobis
Volnera, quas lacrimas peperere minoribu' nostris!
Nec pietas ullast velatum sæpe videri
Vertier ad lapidem atque omnis accedere ad aras,

1186. *Deum templa*, la demeure des dieux. Cf. v. 945.

1187. *Nox et luna*. Les manuscrits ont *nox et luna*, que je crois devoir maintenir avec les anciennes éditions et avec Munro; c'est une épanalepse. Munro cite d'ailleurs un grand nombre d'exemples de ce genre, où il se produit dans la répétition un renversement de l'ordre des termes. En voici un notable de Lucrèce même; voyez plus bas, v. 1327 : « Tela infracta suo tinguentes sanguine sævi, In se fracta suo tinguentes sanguine tela. »

1188. *Severa*. Avec Munro, je conserve *severa*, leçon des manuscrits, au lieu de *serena* conjecture de Lambin. Cf. IV, 458 : « Severa silentia noctis. » — Voyez Virgile, *Æn.* VII, 138 : « Tum noctem noctisque orientia signa. »

1189. *Noctivagæque faces cæli*. Cf. II, 206 : « Nocturnasque faces cæli sublime volantes. » Virgile, *G.* I, 366 : « Noctisque per umbram Flammarum longos a tergo albescere tractus. » Lucain, I, 527 : « Cæloque volantes Obliquas per inane faces. »

1190. *Venti fulmina*. Les manuscrits de Leyde ont *flumina*, au lieu de *fulmina*. Le *Quadratus* offre *ventis* au lieu de *venti*. — La place assignée à *sol* par le poète est bizarre. Orelli suppose qu'il s'agit de la lumière éclatante du soleil qui succède à la pluie. Isidore, *Origines*, I, 36, 13, cite ainsi le vers, d'une manière évidemment fautive : « Nubila, nix, grando, procellæ, fulmina, venti. »

1191. *Murmura minarum*, les bruits sourds et menaçants du ciel. *Minarum* est un génitif de qualité, qui équivaut en réalité à un adjectif. — Sur tout ce passage, cf. Sextus, *Adv. math.* IX, 24 : ὁρῶντες γάρ, φησὶ [Δημόκριτος], τὰ ἐν τοῖς μετεώροις παθήματα οἱ παλαιοὶ τῶν ἀνθρώπων, καθάπερ βροντὰς καὶ ἀστραπὰς κεραυνούς τε καὶ ἄστρων συνόδους ἡλίου τε καὶ σελήνης ἐκλείψεις ἐδειματοῦντο, θεοὺς οἰόμενοι τούτων αἰτίους εἶναι.

1192. *O genus infelix humanum*. Ce mouvement ressemble à celui du livre II, v. 14, et aussi à celui-ci d'Empédocle : ὢ πόποι, ὢ δεινὸν θνητῶν γένος, ὢ δυσάνολβον, Οἵων ἐξ ἐρίδων ἔκ τε στοναχῶν ἐγένεσθε. — Cf. sur ce passage Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 32.

1193. *Iras adjunxit acerbas*. En effet, I, 44, Lucrèce a dit que la colère répugnait à la nature divine.

1195. *Volnera*. Entendez *volnera mentis*. Cf. Cicéron, *de Officiis*, III, 85 : « Hunc tu quas conscientiæ labes in animo censes habuisse, quæ volnera? » — *Minoribus nostris*. C'est-à-dire *posteris*. Cf. *Æn.* I, 532.

1196. *Velatum*. Cf. *Æn.* III, 405 : « Purpureo velare comas adopertus amictu. » Les manuscrits ont : *Nec pietas ulla velatum est*. Mais dans une citation de ce passage, *Inst. christ.* II, 3, 11, Lactance écrit *ulla est*. — Cf. Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 95 et suiv.

1197. *Vertier*. Les Romains, pour adresser leurs prières à la statue d'un dieu, s'en

Nec procumbere humi prostratum et pandere palmas
Ante deum delubra, nec aras sanguine multo
Spargere quadrupedum, nec votis nectere vota,
Sed mage pacata posse omnia mente tueri.
Nam cum suspicimus magni cælestia mundi
Templa, super stellisque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem solis lunæque viarum,
Tunc aliis oppressa malis in pectora cura
Illa quoque expergefactum caput erigere infit,
Ne quæ forte deum nobis inmensa potestas
Sit, vario motu quæ candida sidera verset :
Temptat enim dubiam mentem rationis egestas,
Ecquænam fuerit mundi genitalis origo,
Et simul ecquæ sit finis, quoad mœnia mundi
Solliciti motus hunc possint ferre laborem,
An divinitus æterna donata salute
Perpetuo possint ævi labentia tractu

approchaient de manière à l'avoir à leur droite, puis se tournaient alors de son côté. Cf. Plaute, *Curculion*, I, 1, 70 : « Quo me vertam nescio. — Si deos salutas, dextrovorsum censeo. » Le mouvement se désignait par les termes *circumvertere se*, *convertere se*, *corpus circumagere*. — *Lapidem*, une statue de marbre ou de pierre.

1198. *Pandere palmas*. Cf. *Æn.* III, 263 : « Passis de litore palmis, Numina magna vocat. »

1199. *Aras sanguine multo spargere*. Cf. *Æn.* XI, 82.

1200. *Votis nectere vota*. Cette expression signifie, d'une manière générale : faire des vœux qui sans interruption se succèdent les uns aux autres; mais il y a ici une allusion à la coutume des Romains de suspendre dans les temples des tablettes votives, *votivæ tabellæ*, et aussi en poésie *vota*. Cf. Properce, V, 3, 17.

1201. *Sed mage pacata*. Les manuscrits ont *placata*. Marullus a écrit *pacata*, et il a été suivi par Lachmann et les derniers éditeurs. Cf. v. 1152 : « pacatam degere vitam. »

1204. *Et venit in mentem viarum*. Suppléez *cogitatio*, *memoria*. Cette locution peut être assimilée à l'emploi de *meminisse* avec le génitif. Cf. Holtze, *Syntaxis Lucret.* p. 50.

1205. *In pectora* est la leçon des manuscrits. *In pectora caput erigere*, c'est, comme le dit Munro, *assurgere et invadere pectora*.

1206. *Caput*. Cf. I, 64. — *Infit*. Forme unique du verbe *inferi*. Ce mot équivaut à *incipit*.

1207. *Nobis*. Datif éthique, d'un emploi fréquent chez Lucrèce, et qui ajoute ici au mouvement de la phrase.

1209. *Rationis egestas*. C'est-à-dire *rerum ignorantia*. Cf. II, 53.

1212. *Solliciti motus*. Les manuscrits ont *et taciti motus*. Avantius en avait fait *et tanti motus*. *Solliciti motus* est une correction due à Bentley et qui a été acceptée par les derniers éditeurs. Cf. I, 343 : « Non tam sollicito motu privata carerent; » VI, 1036 : « Sollicito motu semper jactatur. »

1214. *Perpetuo... labentia tractu*. Ce vers répète celui qui se trouve, I, 1004.

Inmensi validas ævi contemnere viris.
Præterea cui non animus formidine divum
Contrahitur, cui non correpunt membra pavore,
Fulminis horribili cum plaga torrida tellus
Contremit et magnum percurrunt murmura cælum ?
Non populi gentesque tremunt, regesque superbi
Corripiunt divum percussi membra timore,
Ne quid ob admissum fœde dictumve superbe
Pœnarum grave sit solvendi tempus adultum ?
Summa etiam cum vis violenti per mare venti
Induperatorem classis super æquora verrit
Cum validis pariter legionibus atque elephantis,
Non divom pacem votis adit ac prece quæsit

1215. *Immensi... vires*. Cf. plus haut, v. 379.

1217. *Contrahitur*. C'est-à-dire πτήσσει καὶ συνειλεῖται. Cicéron, *de Natura deorum*, II, 102, dit à peu près de même : « Tum quasi tristitia quadam contrahit terram, tum vicissim lætificat. » — *Correpunt*. Comme l'explique Lambin : *contrahuntur et in unum coguntur*. Cf. sur tout ce passage la traduction et le développement de M. Patin, *Études sur la poésie latine*, t. I, p. 128 et suiv.

1218. *Fulminis*. Leçon rétablie par Marullus : les manuscrits ont *fulmini*.

1219. *Percurrunt murmura cælum*. Cf. v. 1191, et aussi VI, 287. Voyez sur cette description l'imitation de Virgile, *G.* I, 328-331. — Les manuscrits ont *murmure*. Le correcteur de l'*Oblongus* écrit *murmura*.

1220. *Populi gentesque*. Munro indique ici une exacte distinction entre les deux expressions. *Populi*, ce sont les nations civilisées, en grec πόλεις; *gentes*, toutes les nations, même barbares. Ainsi l'image, d'abord restreinte aux peuples auxquels pense naturellement le lecteur romain, s'étend et s'agrandit. Munro cite un passage remarquable de Tite Live, XLV, 19, où l'on trouve la même accumulation, mais où l'ordre des termes est différent : « Inter multas regum gentiumque et populorum legationes. » Et encore, XXIII, 1 : « In hanc dimicationem duorum opulentissimorum in terris populorum omnes reges gentesque animos intenderant. »

1221. *Corripiunt*. C'est-à-dire *contrahunt*. Cf. VI, 1159. — *Percussi*, et non *perculsi*, est la leçon des manuscrits.

1222. *Ne quid*. Les manuscrits ont *ne quod*. Mais ce dernier mot ne pouvant se rapporter qu'à *admissum*, il est nécessaire, avec Lachmann, Bernays et Munro, d'écrire *ne quid*.

1223. *Tempus adultum*. Les manuscrits ont ici *adauctum*. Marullus en a fait *adactum* ; ce qui, comme le dit Lachmann, est peu intelligible. Les derniers éditeurs, avec Lachmann, admettent *tempus adultum*, comme on dit *ætas adulta*. — La construction *pœnarum solvendi* est très remarquable. Le gérondif devient ici un substantif verbal au génitif, qui à son tour a un régime au génitif. Plaute et Térence, Cicéron même, en offrent des exemples. Madvig remarque d'ailleurs que cette construction n'a lieu qu'avec un pluriel. Toutefois on trouve dans Plaute *lucis tuendi*, et dans Térence *ejus (uxoris) videndi cupidus*.

1224. *Summa*. Les anciens manuscrits ont *summe* et *summet*. Marullus a rétabli *summa*.

1225. *Induperatorem*, etc. Cf. Ennius, *Annales*, 552 : « Cum legionibus quom proficiscitur induperator. » — *Verrit*. C'est-à-dire *jactat, impellit*. Cf. I, 279.

1227. *Divom pacem*. Cf. *Æn.* III, 270. Tite-Live, XLII, 2, 3 : « Pacemque deum peti precationibus. » — *Quæsit*. C'est-à-dire *quærat*. Festus : « *Quæso* significat idem

Ventorum pavidus paces animasque secundas,
Nequiquam, quoniam violento turbine sæpe
Correptus nilo fertur minus ad vada leti ?
Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Opterit, et pulchros fascis sævasque secures
Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur.
Denique sub pedibus tellus cum tota vacillat
Concussæque cadunt urbes dubiæque minantur,
Quid mirum, si se temnunt mortalia sæcla
Atque potestatis magnas mirasque relinquunt
In rebus viris divum, quæ cuncta gubernent ?
  Quod superest, æs atque aurum ferrumque repertumst
Et simul argenti pondus plumbique potestas,
Ignis ubi ingentis silvas ardore cremarat
Montibus in magnis, seu cælo fulmine misso,

quod *rogo*. *Quæsere* tamen Ennius pro *quærere* posuit. » Cf. Cicéron, *Aratus*, 18 : « Si quæsere perges. » — *Adit ac prece*. Les manuscrits ont *adita prece*. Selon Lachmann, Marullus a rétabli la leçon actuelle, qui est la vraie.

1228. *Paces*. Lachmann, à cause de la répétition *pacem*, *paces*, veut rejeter ce vers. Munro indique avec beaucoup de justesse que ces répétitions sont fréquentes dans Lucrèce, et il signale comme une réminiscence de Lucrèce ce vers d'Horace, *Épîtres*, II, 1, 102 : « Hoc paces habuere bonæ ventique secundi. »

1229. *Sæpe*. Cf. *Æn*. I, 148. Ce mot correspond au français « quelquefois, parfois ; comme nous le voyons arriver plus d'une fois, » *ut sæpe fit*.

1230. *Correptus turbine*. Cf. *Æn*. I, 45. — Les manuscrits ont *nilo fertur minus aquada leti*. La correction a été faite par Marullus. — *Ad vada leti*. C'est-à-dire *ad mortem*. La métaphore est tirée des bas-fonds sur lesquels les navires vont se briser. Lucrèce a dit encore plus loin, et d'une façon analogue : « Belli miscebant fluctus. »

1231. *Vis abdita quædam*, une force dont on n'aperçoit pas les causes. C'est-à-dire la force de la nature, dont l'esprit humain ne peut calculer les actions multiples et variées. On a voulu voir dans ce passage une contradiction avec la négation des dieux et de la Providence. Mais cette contradiction n'existe pas. Lucrèce dit qu'on ne peut saisir l'enchaînement des mouvements de la nature, et qu'on y croit voir une force volontaire (*videtur*, etc.). Cela ne blesse en rien son système général.

1235. *Concussæque cadunt dubiæque minantur*. La conjonction *que* donne ici à toute la phrase la valeur de *aliæ concussæ cadunt... aliæ dubiæ minantur*.

1237. *Relinquunt* a ici le sens de *admittunt*, *non rejiciunt opinionem vires esse*, etc.

1239. *Æs atque aurum*. Les manuscrits ont ici *æque aurum*, transformé par Marullus en *æs atque aurum*.

1240. *Plumbique potestas*. Ce dernier mot a ici le sens de *vis*, et forme une périphrase qui d'ailleurs répond à *argenti pondus* de la première partie du vers.

1241. *Ubi ingentis*. Les manuscrits de Leyde ont *ubi gentis*; les manuscrits italiens, *ubi ingentis*.

1242. *Cælo*. L'*Oblongus* donne *cælo*; le *Quadratus* et les italiens : *cæli*. Mais Lachmann remarque que nulle part ailleurs Lucrèce n'a dit *fulmen cæli*. Enfin il compare Salluste, *Jugurtha*, 75, 7 : « Tanta repente cælo missa vis aquæ dicitur. »

Sive quod inter se bellum silvestre gerentes
Hostibus intulerant ignem formidinis ergo,
Sive quod inducti terræ bonitate volebant
Pandere agros pinguis et pascua reddere rura,
Sive feras interficere et ditescere præda :
Nam fovea atque igni prius est venarier ortum
Quam sæpire plagis saltum canibusque ciere.
Quidquid id est, quacumque e causa flammeus ardor
Horribili sonitu silvas exederat altis
Ab radicibus et terram percoxerat igni,
Manabat venis ferventibus in loca terræ
Concava conveniens argenti rivus et auri,
Æris item et plumbi. Quæ cum concreta videbant
Posterius claro in terra splendere colore,
Tollebant nitido capti levique lepore,
Et simili formata videbant esse figura

1243. *Bellum silvestre.* On peut rapprocher de cette expression le vers 1248. La guerre comme la chasse se faisait d'abord à l'aide du feu, en incendiant les massifs de bois où l'ennemi ou bien la proie s'était réfugiée.

1244. *Formidinis ergo.* C'est-à-dire *Formidinis incutiendæ causa. Ergo* a ici la valeur du grec *χάριν*.

1245. *Inducti terræ bonitate.* Cette pratique d'incendier les champs pour les débarrasser des broussailles et des herbes, et en même temps les couvrir de cendres fertilisantes, soit en vue du labour, soit en vue du pâturage, est attestée par Virgile, *G.* I, 84 ; *Æn.* X, 406, et par Pline, *H. N.* XVIII, 30, 72.

1246. *Pandere.* C'est découvrir le sol caché par les bois et les buissons. — *Pascua* est adjectif. — Les manuscrits ont ici *pingues* dont le correcteur de l'*Oblongus* a fait *pinguis*.

1248. *Est ortum.* C'est-à-dire *cœptum, natum.*

1249. *Sæpire plagis saltum.* Cf. Virgile, *Buc.* X, 57, et *G.* I, 140.

1250. *Quidquid.* Les manuscrits ont *quicquid.* Mais l'orthographe généralement adoptée de ce mot et justifiée par Lachmann est *quidquid.*

1251. *Sonitu... altis.* Les manuscrits ont *sonitus* déjà rétabli en *sonitu* par le correcteur du *Quadratus.* Quelques textes ont *altas. Altis* est la leçon de l'*Oblongus* et de Marullus.

1252. *Ab radicibus.* Les manuscrits ont *a radicibus.* Mais partout ailleurs le poète devant *r* écrit *ab*, de même que *a* devant *m* et *l*.

1254. *Argenti rivus et auri.* Cl. Virgile, *G.* II, 165 : « Argenti rivos ærisque metalla Ostendit venis atque auro plurima fluxit. »

1255. *Concreta.* Lorsque les filons de métal refroidis formaient des masses compactes.

1256. *In terra splendere.* Les manuscrits ont *in terras*, mais l'accusatif s'explique mal. Lambin écrit *in terris* ; Lachmann, *in terra*, ce qui a plus de propriété. D'ailleurs, devant *splendere*, le redoublement de *s* se conçoit facilement.

1257. *Capti.* Les manuscrits de Leyde ont *capiti*, qui ne donne pas de sens. Marullus a rétabli la leçon nécessaire *capti*. — *Levi lepore.* C'est-à-dire *levitatis jucunda venustate.*

1258. *Videbant* est la leçon des manuscrits italiens. Ceux de Leyde ont *videbat.*

Atque lacunarum fuerant vestigia cuique.
Tum penetrabat eos posse hæc liquefacta calore
Quamlibet in formam et faciem decurrere rerum,
Et prorsum quamvis in acuta ac tenuia posse
Mucronum duci fastigia procudendo,
Ut sibi tela darent, silvasque ut cædere possent
Materiemque dolare ac levia radere tigna
Et terebrare etiam ac pertundere perque forare.
Nec minus argento facere hæc auroque parabant
Quam validi primum violentis viribus æris,
Nequiquam, quoniam cedebat victa potestas
Nec poterat pariter durum sufferre laborem.
Tum fuit in pretio magis *æs*, aurumque jacebat
Propter inutilitatem hebeti mucrone retusum :
Nunc jacet æs, aurum in summum successit honorem.
Sic volvenda ætas commutat tempora rerum.

1259. *Lacunarum... vestigia cuique.* Construisez *atque vestigia lacunarum fuerant cuique.* C'est-à-dire : ils avaient la forme des cavités du terrain, dont la trace était encore adhérente à chaque lingot de métal.

1260. *Tum penetrabat eos.* C'est-à-dire *penetrabat in animos eorum.* Munro, après Wakefield, cite Tacite, *Annales*, III, 4 : « Nihil tamen Tiberium magis penetravit quam, etc. »

1262. *Quamvis in acuta.* C'est-à-dire *in quamvis acuta.*

1263. *Mucronum fastigia*, c'est-à-dire *acumina.*

1264. *Darent..., possent.* Les manuscrits ont ici *ut sibi tela parent silvasque et cedere possint*, que conserve Wakefield. Marullus écrivait *excidere.* Lachmann a rétabli *darent* et *possent*, ce qui met les deux verbes de la proposition en rapport de temps avec la première, *tum penetrabat eos.*

1265. *Dolare ac levia radere tigna.* Les manuscrits ont *materiemque dolaret levare ac radere tigna.* Marullus en avait fait *dolare ac levia radere tigna*, que je crois utile de conserver avec Munro. Lambin : *levare dolare ac radere*, que l'on retrouve dans Lemaire. Enfin Lachmann et Bernays admettent : *materiemque domo, levare ac radere tigna.* Suivant Lachmann, *domo* est un datif comme dans Horace, *Épîtres*, I, 10, 13 : « Ponendæque domo quærenda est area primum. »

1266. *Perque forare.* Tmèse pour *et perforare.*

1269. *Victa potestas.* Entendez *auri et argenti*, dont il vient d'être question.

1270. *Poterat.* Les manuscrits ont *nec poterant.* Lambin a rétabli *nec poterat*, qu'ont admis Lachmann et Bernays. Munro adopte la même leçon, mais en hésitant.

1271. *Tum fuit in pretio.* Les manuscrits ont *nam fui in prætio magis aurumque jacebat.* Le correcteur de l'*Oblongus* écrit *fuit.* Les italiens ajoutent *æs* que l'on peut d'ailleurs suppléer à l'aide de ce passage d'Isidore, *Origines*, XVI, 20 : « Eratque in pretio magis æs. » Enfin Lachmann, suivi par Bernays et Munro, substitue *tum* à *nam*, pour rendre plus exacte la suite des idées.

1274. *Volvenda ætas.* C'est-à-dire *volubilis.* Cf. *Æn.* IX, 7 : « Volvenda dies en attulit ultro. » — *Tempora rerum*, les situations différentes des choses selon les temps.

Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore :
Porro aliut succedit et *e* contemptibus exit,
Inque dies magis adpetitur floretque repertum
Laudibus et miro est mortalis inter honore.
Nunc tibi quo pacto ferri natura reperta
Sit facilest ipsi per te cognoscere, Memmi.
Arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerunt,
Et lapides et item silvarum fragmina rami,
Et flamma atque ignes, postquam sunt cognita primum.
Posterius ferri vis est ærisque reperta.
Et prior æris erat quam ferri cognitus usus,
Quo facilis magis est natura et copia major.
Ære solum terræ tractabant, æreque belli
Miscebant fluctus et vulnera vasta serebant
Et pecus atque agros adimebant : nam facile ollis
Omnia cedebant armatis nuda et inerma.
Inde minutatim processit ferreus ensis,
Versaque in obprobrium species est falcis ahenæ,
Et ferro cœpere solum proscindere terræ
Exæquataque sunt creperi certamina belli.

1275-78. *Quod fuit... est mortalis inter honore.* Comparez à ce passage les vers 829-833 du même livre.

1277. *Repertum.* Lemaire indique avec justesse qu'il y a ici une opposition entre *adpetitur* et *repertum*, et il compare le passage si connu de Virgile, *Æn.* IV, 692 : « Quæsivit cælo lucem ingemuitque reperta. »

1281. *Arma antiqua.* Cf. Horace, *Satires*, I, 3, 101 : « Unguibus et pugnis, dein fustibus, atque ita porro Pugnabant armis. »

1283. *Et flamma atque ignes.* L'*Oblongus* : *flammatque.* Naugerius en avait fait *flammæ atque ignes.*

1284. *Ferri vis.* Cf. vers 1240 : « Plumbique potestas. »

1286. *Facilis.* C'est-à-dire *tractabilis* ; *maxime proprium, quicum quid facere valeas.*

1287. *Ære solum terræ...* Cf. Hésiode, *Travaux et Jours*, 1[illegible] : Τοῖς δ' ἦν χάλκεα μὲν τεύχεα, χάλκεοι δέ τε οἶκοι, Χαλκῷ δ' εἰργάζοντο· μέλας δ' οὐκ ἔσκε σίδηρος. — *Solum terræ.* C'est-à-dire *terram, agros.*

1288. *Miscebant fluctus.* Cf. vers 1433 : « Et belli magnos commovit funditus æstus. » — *Vasta* a le sens de *ingentia.* — *Serebant* équivaut à *inferebant tumultuario impetu, spargebant*, comme on dit *spargere tela, sagittas.*

1292. *Versaque in obprobrium species est falcis ahenæ.* Le *Quadratus* donne *athenæ.* Macrobe donne *in obscurum*, d'où les éditeurs ont fait *in obscenum.* Selon Bentley, cité par Munro, ces mots font allusion à des usages magiques et réprouvés par les lois. Cf. *Æn.* IV, 513 : « Falcibus et messæ ad lunam quæruntur aenis Pubentes herbæ. »

1294. *Creperi.* C'est-à-dire *dubii, incerti.* Nonius, I, 46 [illegible] « *Crepera* res proprie dicitur *dubia*, unde *crepusculum* dicitur *lux dubia*, et *senes decrepiti* dicti in

Et prius est armatum in equi conscendere costas
Et moderarier hunc frenis dextraque vigere
Quam bijugo curru belli temptare pericla.
Et bijugos prius est quam bis conjungere binos
Et quam falciferos armatum escendere currus.
Inde boves lucas turrito corpore, tetras,
Anguimanus, belli docuerunt volnera Pœni
Sufferre et magnas Martis turbare catervas.
Sic alid ex alio peperit discordia tristis,
Horribile humanis quod gentibus esset in armis,
Inque dies belli terroribus addidit augmen.
  Temptarunt etiam tauros in mœnere belli,
Expertique sues sævos sunt mittere in hostis.
Et validos partim præ se misere leones

dubio vitæ constituti. *Creperum bellum* anceps et dubium. » Curtius, *Grundzüge der griech. Etymol.* 3[e] édit., p. 657, admet, non sans vraisemblance, une analogie de racine entre ce mot et le grec κνέφας, ténèbres, crépuscule, par le changement de *r* en *n*.

1295. *Conscendere* et *moderarier* du vers suivant ont la valeur de véritables substantifs.

1296. *Dextraque vigere.* Le guerrier dirigeait son cheval de la main gauche, et de la droite exerçait sa valeur. Cf. Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 308.

1298. *Bijugos.* Les manuscrits ont *bijugo* conservé par Lambin; Wakefield et Forbiger en ont fait *bijugam*. J'admets *bijugos*, sous-entendu *equos*, avec les derniers éditeurs depuis Lachmann.

1299. *Escendere.* Leçon dont les éditeurs ont fait *ascendere*, mais qui doit être conservée avec Lachmann.

1300. *Inde boves lucas.* Les manuscrits ont *boves eas* et *tetros*. Il s'agit ici des éléphants, appelés par les Romains bœufs de Lucanie. Cf. Pline, *H. N.* VIII, 16 : « Elephantos Italia primum vidit Pyrrhi regis bello et boves lucas appellavit in Lucania visos anno urbis CCCCLXXI. » Le nominatif, selon Lachmann, est non pas *bos Lucas*, comme le veut Saumaise, mais *Luca bos*. — *Tetras.* Selon Isidore, *Origines*, X, 270, Ennius avait déjà dit *tetrosque elephantos*. Le même Isidore donne *ferus* pour équivalent à *tæter*.

1301. *Anguimanus.* Lucrèce a encore employé ce mot, II, 537, et le fait de la quatrième déclinaison. Priscien, p. 718 P., indique en effet que les composés de *manus* suivent la déclinaison de ce nom. Lucrèce est d'ailleurs le seul des écrivains considérables qui ait employé un tel composé hors du nominatif et de l'accusatif singuliers.

1305. *Belli terroribus.* Les manuscrits de Leyde, déjà corrigés par les italiens et Marullus, ont *bellis terroribus*.

1306. *Temptarunt.* Orthographe attestée par tous les manuscrits et les inscriptions antiques, et qui évidemment a été celle des Romains. Corssen, *Aussprache*, 2[e] édit. t. I, p. 123, pense que c'est une confusion entre *temptus* et *tentus*, qui a amené une erreur, et que d'ailleurs *temptare* ne peut se justifier ni phonétiquement ni étymologiquement. Curtius, *Grundzüge*, 3[e] édit., p. 205, trouve quelque analogie entre cette forme dérivée du radical de *tenere* et d'autres formes dérivées du même radical dans des langues congénères, telles que le lithuanien *tempja*, *timpa*, *timptyva*.

1308. *Partim.* Telle est la leçon des manuscrits principaux. Quelques autres ont *Parthi*, admis par Lambin, Creech, et Wakefield. Voyez, vers 1141, *partim*, équivalant à *alii*, sujet d'un verbe.

Cum doctoribus armatis sævisque magistris,
Qui moderarier his possent vinclisque tenere,
Nequiquam, quoniam permixta cæde calentes
Turbabant sævi nullo discrimine turmas,
[Terrificas capitum quatientes undique cristas,]
Nec poterant equites fremitu perterrita equorum
Pectora mulcere et frenis convertere in hostis.
Inritata leæ jaciebant corpora saltu
Undique, et adversum venientibus ora petebant,
Et necopinantis a tergo deripiebant,
Deplexæque dabant in terram volnere victos,
Morsibus adfixæ validis atque unguibus uncis.
Jactabantque suos tauri pedibusque terebant,
Et latera ac ventres hauribant supter equorum

1309. *Doctoribus.* Les principaux manuscrits ont ici *doctoribus;* quelques autres offrent *ductoribus* que l'on trouve dans Lambin et dans Lemaire, mais dont le sens beaucoup plus ordinaire est, par suite, moins intéressant. — *Sævis*, qui exerçaient sur les animaux féroces un empire violent et absolu.

1310. *His*, suppléez *leonibus* complément de *moderarier*. Le verbe *moderari* gouverne le datif. Cf. Madvig, *Latein. Sprachlehre*, § 244, *Anm.* 1.

1312. *Nullo discrimine*, sans faire de différence entre l'armée ennemie et celle à laquelle eux-mêmes appartenaient.

1313. *Terrificas... quatientes... cristas.* Ce vers se retrouve, II, 632, avec cette différence que *undique* remplace ici *numine*. Lachmann et Bernays, après Lefèvre, croient ce vers interpolé. Il est en effet difficile de s'expliquer le sens de *cristas* quand il s'agit de lions. Wakefield entend ces mots par *villosas jubas hirsutasque*, *capitum* par *cervicum*. Munro pense qu'il s'agit d'ornements placés sur la tête des animaux de combat à la fois pour inspirer la terreur et pour servir d'armes défensives, et il cite un passage de Tite-Live, XXXVII, 40, 4, où il s'agit des éléphants d'Antiochus : « Addebant speciem frontalia et *cristæ*. » Il y a toutefois une différence notable, et je me rangerais plutôt à l'avis de Lachmann.

1314. *Fremitu.* C'est-à-dire *leonum rugitu*. Cf. Virgile, *Æn.* XI, 341 : « Fremit ore cruento. »

1316. *Leæ*, féminin poétique de *leo*. On en trouve des exemples dans Lucrèce, dans Ovide, dans Sénèque le Tragique, seulement au nominatif singulier et pluriel et à l'accusatif pluriel. — *Jaciebant corpora saltu*. Cf. Virgile, *Æn.* II, 565 : « Corpora saltu ad terram misere. »

1317. *Petebant.* Les manuscrits ont *patebant*. C'est Marullus qui a rétabli *petebant*.

1318. *Deripiebant.* Leçon de l'*Oblongus*, préférable à celle du *Quadratus*, qui est *diripiebant*.

1319. *Deplexæ.* Lambin entend ce mot par : *deligatæ et solutæ;* Wakefield, par : *arte amplexa*, *valide ambientes;* Turnèbe, cité par Munro, par : *de eis pendentes eisque implicatæ*. Je m'arrête à ce dernier sens. Il n'y a pas d'ailleurs d'autre exemple du verbe *deplecti* dans la langue latine. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.*, p. 40.

1320. *Morsibus adfixæ.* Cf. Virgile, *G.* IV, 236 : « Læsæque venenum Morsibus inspirant et spicula cæca relinquunt Adfixæ venis animasque in vulnere ponunt. »

1322. *Hauribant*, perçaient. Le verbe *haurire*, dans Virgile et dans Lucrèce, semble avoir souvent le sens de *alte penetrare*.

Cornibus, et terram minitanti fronte ruebant.
Et validis socios cædebant dentibus apri,
Tela infracta suo tinguentes sanguine sævi,
In se fracta suo tinguentes sanguine tela
Permixtasque dabant equitum peditumque ruinas :
Nam transversa feros exibant dentis adactus
Jumenta aut pedibus ventos erecta petebant,
Nequiquam, quoniam ab nervis succisa videres
Concidere atque gravi terram consternere casu.
Si quos ante domi domitos satis esse putabant,
Effervescere cernebant in rebus agundis,
Volneribus, clamore, fuga, terrore, tumultu,
Nec poterant ullam partem redducere eorum,
Diffugiebat enim varium genus omne ferarum ;

1323. *Minitanti fronte.* Les manuscrits ont *minitanti mente*, changé par Lachmann en *minitanti fronte.* — *Ruebant.* Le verbe *ruere* est ici actif comme dans Virgile, *Æn.* I, 85.

1324. *Socios.* Leurs compagnons sont ici leurs maîtres, qui combattaient avec eux.

1325-26. *Tela infracta... fracta... tela.* Lachmann et, après lui, Bernays veulent rejeter le second de ces deux vers comme faisant double emploi avec le premier. J'aime mieux, avec Munro, voir là un exemple d'épanalepse, où *in se fracta* du second vers développe et détermine *infracta* du premier. — *Tela infracta.* Cf. Virgile, *Æn.* X, 731 : « Infractaque tela cruentat. »

1328. *Transversa.* C'est-à-dire *Transverso saltu.* — *Exibant.* Ce verbe avec l'accusatif a le sens de « esquiver » : c'est un terme propre au détail des combats. Cf. *Æn.* V, 438. Lucrèce a dit, VI, 1203 : « Profluvium porro qui tætri sanguinis acre Exierat. » Et 1215 : « Ut acrem exiret odorem. » — Les manuscrits ont *adauctus;* c'est Marullus qui a rétabli la vraie leçon. *Adactus* est d'ailleurs sans autre exemple, non plus que *adauctus.* Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 37.

1329. *Pedibus ventos erecta petebant.* Cf. Virgile, *Æn.* X, 892 : « Tollit se arrectum quadrupes et calcibus auras Verberat. » Les manuscrits ont *petebat.* Le pluriel a été introduit dans le texte par le correcteur de l'*Oblongus.*

1330. *Ab nervis.* C'est-à-dire *a parte nervorum.* La préposition marque ici la direction dans laquelle l'action s'exerce. *Nervi* est d'ailleurs *nervi crurum.* Le verbe *succidere* est technique dans cette expression. Cf. Tite-Live, XLIV, 27, 4 : « Equi pars in mari fractis navibus absumpti, partim nervos succiderunt in litore Macedones. »

1331. *Gravi terram consternere casu.* Cf. *Æn.* XII, 543 : « Late terram consternere tergo. »

1332. *Domi domitos.* Allitération évidemment recherchée par le poète.

1333. *Effervescere*, bouillonner, c'est-à-dire, reprendre toute l'ardeur violente et brutale de leur nature, qu'il n'était pas possible de maîtriser.

1334. *Volneribus, ...tumultu.* Ces ablatifs marquent de quelle manière se laissait voir le bouillonnement du sang chez les animaux que l'on avait crus domptés.

1335. *Redducere.* Telle est la quantité de ce mot partout adoptée par Lucrèce. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 22.

1336. *Varium genus omne.* Cf. VI, 363 : « Tum variæ causæ concurrunt fulminis omnes. »

Ut nunc sæpe boves lucæ ferro male mactæ
Diffugiunt, fera fata suis cum multa dedere.
Sic fuit ut facerent. Sed vix adducor ut, ante
Quam commune malum fieret fœdumque, futurum
Non quierint animo præsentire atque videre.
[Et magis id possis factum contendere in omni
In variis mundis varia ratione creatis
Quam certo atque uno terrarum quolibet orbi]
Sed facere id non tam vincendi spe voluerunt,
Quam dare quod gemerent hostes, ipsique perire,
Qui numero diffidebant armisque vacabant.
Nexilis ante fuit vestis quam textile tegmen.
Textile post ferrumst, quia ferro tela paratur,
Nec ratione alia possunt tam levia gigni
Insilia ac fusi, radii, scapique sonantes.

1337. *Male mactæ*. Le sens est clair. *Male mactæ* équivaut à *male habitæ*, à *vulneratæ*. L'étymologie est incertaine; il ne faut pas, je crois, songer à *mactus*, que l'on trouve dans l'expression *macte* ou *macti virtute, animo*. Munro pense qu'il y a ici un participe du verbe *macere* que l'on rencontre dans ce fragment de Névius restitué par O. Muller (Festus, p. 397) : « Namque nullum pejus macit homonem quamde mare sævum. »

1338. *Fera fata suis*. Les manuscrits ont *facta*. Mais la troisième lettre est effacée dans le *Quadratus*. Lachmann, Bernays, Munro ont adopté cette correction. Il est difficile en effet de comprendre ce que signifie *dare factum*.

1339. *Sic fuit ut facerent*. Telle est la correction de Marullus. Les manuscrits ont *si fuit ut facerent*. Le sens est d'ailleurs sans difficulté : *Sic illi utpote imperiti ingenii bestiarum Temptarunt etiam tauros in munere belli*, etc. — *Sed vix adducor*. C'est-à-dire *adducor ad credendum ut*. Munro compare Cicéron, *de Finibus*, I, 14 : « Illud quidem adduci vix possum ut ea quæ senserit ille tibi non vera videantur. »

1340-44. *Non quierint... quolibet orbi*. Lachmann et Bernays transposent l'ordre du vers 1340 et du suivant. Avec leur correction et leur ponctuation, le sens et la construction, d'ailleurs assez embarrassée, deviennent clairs et faciles. Ils rejettent comme interpolés les trois vers suivants qui se retrouvent plus haut, vers 526-528, mais dans un passage où l'on conçoit mieux qu'ils se rencontrent, puisqu'il s'agit du système du monde. Ici Lemaire, qui confond ces vers, les explique de la manière suivante : *Prudentius affirmares hoc in variis universi mundis evenisse quam in certa qualibet terrarum parte. Id est, et tamen nullum hujus rei exemplum apud aliquam gentem certo invenies; vaga tantum et incerta fama est.*

1346. *Quod gemerent*. C'est-à-dire *propter quod*. L'accusatif du pronom relatif marque le but auquel se termine l'action. — *Ipsi*, ceux mêmes qui avaient employé les nouveaux moyens de nuire à l'ennemi.

1348. *Nexilis vestis*. Ce sont des peaux de bêtes rattachées avec des tendons, ou nouées avec des lanières de cuir.

1351. *Insilia*. On n'est pas fixé sur le sens précis de ce mot, qui d'ailleurs ne se trouve que dans ce passage de Lucrèce. Il vient d'*insilio* et marque une des parties du métier du tisserand qui s'élève et s'abaisse. Les uns croient qu'il s'agit de la pédale, les autres des baguettes des lisses

Et facere ante viros lanam natura coegit
Quam muliebre genus : nam longe præstat in arte
Et sollertius est multo genus omne virile ;
Agricolæ donec vitio vertere severi,
Ut muliebribus id manibus concedere vellent
Atque ipsi pariter durum sufferre laborem,
Atque opere in duro durarent membra manusque.
  At specimen sationis et insitionis origo
Ipsa fuit rerum primum natura creatrix,
Arboribus quoniam bacæ glandesque caducæ
Tempestiva dabant pullorum examina supter ;
Unde etiam libitumst stirpis committere ramis
Et nova defodere in terram virgulta per agros.
Inde aliam atque aliam culturam dulcis agelli
Temptabant, fructusque feros mansuescere terram
Cernebant, indulgendo blandeque colendo.
Inque dies magis in montem succedere silvas

qui s'élèvent et s'abaissent en ouvrant la chaîne. — *Radii*. Ce sont les navettes ; ce que Virgile appelle *pecten*, *G*. I, 294 : « Arguto conjunx percurrit pectine telas. » — *Scapi sonantes*. Les ensouples ou rouleaux autour desquels se trouve enroulée la chaîne ourdie et parée. On les appelle *sonantes*, soit parce qu'aux extrémités des fils de la chaîne se trouvaient attachés, pour les tenir tendus, des poids qui se heurtaient bruyamment, soit parce que les poignées qui joignaient les ensouples aux montants les heurtaient pendant le tissage.

1355. *Agricolæ*. Les hommes occupés aux rudes labeurs de la campagne reprochèrent leur mollesse à ceux qui se livraient à des travaux sédentaires.

1359. *At specimen*. Les manuscrits ont *aspecimen*. Les anciennes éditions ont fait *adspecimen ;* mais le correcteur du *Quadratus* donne déjà *at specimen*. Cf. vers 186 : « Ipsa dedit specimen natura creandi. « — *Satio et insitio*, c'est l'art de planter et de greffer.

1360. *Natura creatrix*. Cf. M. Patin, *Études sur la poésie latine*, t. I, p. 120.

1362. *Pullorum*. Caton, *de Re rustica*, 51 : « Ab arbore abs terra pulli qui nascentur, eos in terram deprimito. » Virgile, *G*. II, 17 : « Pullulat ab radice aliis densissima silva. » — *Examina*. Expression amenée ici par l'idée du grand nombre de rejetons qui s'élèvent au pied de l'arbre.

1363. *Libitum est*. Terme qui marque l'expérimentation sans certitude de succès.

1364. *Defodere*, leçon du correcteur de l'*Oblongus*. Les manuscrits ont *defodire*. — *Virgulta per agros*. Cf. *G*. II, 346.

1366. *Fructusque feros mansuescere terram*. Les manuscrits ont *terra*. L'emploi de l'accusatif est une conjecture de Lachman admise par Bernays et Munro. Le verbe *mansuescere* prend une valeur active comme dans Varron, *de Re rustica*, II, 1, 4 : « *Silvestria mansuescerent*, » et comme plus d'une fois, dans les différents écrivains de la langue latine, *insuescere*, *consuescere*, etc. — Comparez à ce passage, Virgile, *G*. II, 36 : « Fructusque feros mollite colendo. »

1367. *Indulgendo... colendo*. Le sujet de ces gérondifs est *agricolæ* ou *homines*. Le gérondif a toujours un sens actif.

1368. *In montem succedere*. Les bois sauvages se retiraient sur les montagnes, chassés des vallées par la culture.

Cogebant infraque locum concedere cultis,
Prata, lacus, rivos, segetes vinetaque læta
Collibus et campis ut haberent, atque olearum
Cærula distinguens inter plaga currere posset
Per tumulos et convallis camposque profusa;
Ut nunc esse vides vario distincta lepore
Omnia, quæ pomis intersita dulcibus ornant
Arbustisque tenent felicibus opsita circum.

|| At liquidas avium voces imitarier ore
Ante fuit multo quam levia carmina cantu
Concelebrare homines possent aurisque juvare.
Et zephyri, cava per calamorum, sibila primum
Agrestis docuere cavas inflare cicutas.
Inde minutatim dulcis didicere querellas,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum,
Avia per nemora ac silvas saltusque reperta,
Per loca pastorum deserta atque otia dia.
[Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas

1371. *Haberent*, comme les verbes qui précèdent, a pour sujet *homines*.

1372. *Olearum cærula plaga*. Cf. Pindare, *Olymp.* III, 23 : γλαυκόχροα κόσμον ἐλαίας. — *Distinguens*. Les lignes d'oliviers au milieu des champs y forment comme des limites, des traînées de couleurs variées qui charment les yeux.

1375. *Ornant*, comme, plus bas, *tenent*, a pour sujet *homines*.

1376. *Arbustis felicibus*. Ce sont des vergers plantés d'arbres fruitiers. — *Opsita circum* enchérit encore sur *intersita*, et complète la peinture.

1377. Dans tout le passage qui suit jusqu'au vers 1433 inclusivement, Lachmann et Bernays trouvent une liaison insuffisante avec ce qui précède, et veulent voir une addition introduite postérieurement par le poete. Cf. Martha, *le Poeme de Lucrèce*, p. 311 et suiv. — *Liquidas*, claires, mélodieuses. Cf. II, 146.

1378. *Levia*. Munro compare deux passages de Quintilien, II, 5, 9, et V, 12, 18, où *levis* est pris dans le sens de chose qui coule facilement, qui ne présente aucun obstacle, et par conséquent qui est agréable, qui plaît et charme.

1379. *Concelebrare* a ici le sens de faire souvent, se livrer à quelque occupation avec étude et ardeur. Cf. Cicéron, *de Inventione*, I, 4 : « Studia per otium ab optimis concelebrata. »

1380. *Zephyri*. Malgré la note de Wakefield, il n'y a pas de doute que *zephyri* ne soit un génitif qui dépend de *sibila*. — *Cava per calamorum*. C'est-à-dire *per cavos calamos*.

1381. *Cicutas*. Cf. Virgile, *Buc.* II, 36 : « Disparibus septem compacta cicutis Fistula. » Voy. aussi IV, 586.

1385. *Otia dia*. Ce dernier mot a ici vraisemblablement le même sens que *divinus* dans *divinosque lacus* (*Æn.* III, 442), *divini fontes* (Properce, I, 18, 27). Il sert à peindre le charme puissant des loisirs du pâtre au milieu des lieux pittoresques et déserts qu'il parcourt.

1386. *Sic unumquidquid*... Ce vers et le suivant répètent les vers 1452, 1453 et sont considérés ici par les plus récents éditeurs comme une interpolation.

In medium ratioque in luminis erigit oras.]
Hæc animos ollis mulcebant atque juvabant
Cum satiate cibi : nam tum sunt carmina cordi.
Sæpe itaque inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivom sub ramis arboris altæ
Non magnis opibus jucunde corpora habebant,
Præsertim cum tempestas ridebat et anni
Tempora pingebant viridantis floribus herbas.
Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni
Consuerant, agrestis enim tum musa vigebat :
Tum caput atque umeros plexis redimire coronis
Floribus et foliis lascivia læta monebat,
Atque extra numerum procedere membra moventes
Duriter et duro terram pede pellere matrem;
Unde oriebantur risus dulcesque cachinni,
Omnia quod nova tum magis hæc et mira vigebant.
Et vigilantibus hinc aderant solacia somni,

1389. *Cum satiate cibi.* C'est-à-dire, comme le veut Munro, ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδήτυος ἐξ ἔρον ἕντο. — *Nam tum sunt carmina cordi.* Cette leçon est une correction de Lachmann. Les manuscrits ont *nam tum sunt omnia cordi.* Selon Lambin, quelques textes ont *nam tum hæc sunt omnia cordi*, et c'est à cette leçon que s'est attaché Munro. Lefèvre proposait *otia.*

1390. *Sæpe... prostrati in gramine.* Ce vers et les quatre suivants se répètent à peu près, II, 29-33. Les manuscrits ont *gramina molli.* Le correcteur de l'*Oblongus* écrit *gramine.*

1391. *Propter aquæ rivom.* La première leçon des manuscrits est *proptereaque rivom.*

1392. *Habebant* répond à *curant* du livre II, 31. Munro cite heureusement un passage de Plaute où les deux termes sont réunis, *Captifs*, 314 : « Is, uti tu me hic habueris, proinde illum illi curaverit. »

1395. *Tum joca.* Les manuscrits ont *tum loca*, corrigé par Marullus et les textes italiens.

1397. *Redimire.* Les manuscrits ont *redimere*, corrigé par Marullus et les textes italiens. — *Plexis.* Cf. Catulle, LXIV, 283 : « Hos (flores) indistinctis plexo tulit ipse corollis. » — A *humeros redimire*, comparez Ovide, *Fastes*, II, 739 : « Fusis per colla coronis. »

1398. *Monebat.* Leçon de Marullus. Les manuscrits ont *movebat.*

1399. *Extra numerum.* C'est-à-dire *incomposite.* Cf. Virgile, *G.* I, 350 : « Det motus incompositos et carmina dicat. » Pour l'expression, cf. Cicéron, *Paradoxes*, III, 26 : « Histrio si paulum se movit extra numerum. » Le contraire est *in numerum*, que l'on trouve II, 631 et 636, et aussi Virgile, *Buc.* VI, 27.

1400. *Duriter.* C'est-à-dire *rustice.* — *Terram pede pellere.* Cf. Horace, *Odes*, III, 18, 15 : « Gaudet invisam pepulisse fossor Ter pede terram. »

1402. *Vigebant.* Les manuscrits de Leyde ont *vigebat.* La leçon *vigebant* est restituée par les italiens.

1403. *Somni.* Les manuscrits ont *somno.* Lambin, suivi par Lachmann, Bernays et Munro, écrit *somni*, qu'il attribue au manuscrit du Vatican; *vigilantibus*, obligés de veiller. L'idée est que le chant et les danses consolent les yeux de veiller, sont une compensation du sommeil.

Ducere multimodis voces et flectere cantus
Et supera calamos unco percurrere labro;
Unde etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,
Et numerum servare sonis didicere, neque hilo
Majorem interea capiunt dulcedini' fructum
Quam silvestre genus capiebat terrigenarum.
Nam quod adest præsto, nisi quid cognovimus ante
Suavius, in primis placet et pollere videtur,
Posteriorque fere melior res illa reperta
Perdit et immutat sensus ad pristina quæque.
Sic odium cœpit glandis, sic illa relicta
Strata cubilia sunt herbis et frondibus aucta.
Pellis item cecidit vestis contempta ferinæ;
Quam reor invidia tali tunc esse repertam,
Ut letum insidiis qui gessit primus obiret,
Et tamen inter eos distractam sanguine multo

1404. *Multimodis.* Apocope familière à Lucrèce. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 17. — *Ducere voces, flectere cantus*, semblent en pareil cas les termes techniques. Cf. Ovide, cité par Munro, *Amours*, II, 4, 25 : « Hæc quia dulce canit flectitque facillima vocem. »

1405. *Supera.* C'est-à-dire *supra, in superiori parte calamorum.* Ce vers se répète à peu près, II, 586.

1406. *Vigiles.* Comme l'indique Orelli, *excubiæ, custodes, qui somnum arcere volunt, cantare solent.* — *Tuentur.* C'est-à-dire *observant.*

1407. *Numerum servare sonis.* Les manuscrits ont *et numerum servare genus didicere.* Aussi a-t-on dès les premiers temps corrigé ce passage. La leçon vulgaire est : *et numeris servare genus.* Munro écrit : *et numerum servare recens.* Je préfère le texte de Lachmann et Bernays, *et numerum servare sonis.* — *Neque hilo.* C'est-à-dire *et nihilo.*

1408. *Majorem dulcedini' fructum.* Les manuscrits ont *majore interea capiunt dulcedine fructum*, que l'on explique en faisant de *majore dulcedine* un ablatif de qualité qui dépend de *fructum.* Quelques textes anciens ont *majorem* dont Lachmann, Bernays et Munro ont fait la leçon plus claire et plus facile à interpréter : *majorem dulcedini' fructum.*

1409. *Silvestre genus terrigenarum.* La race des hommes primitifs, nés de la terre et habitant dans les forêts.

1412. *Posteriorque... reperta.* Construisez : *posteriorque melior res reperta perdit illa* (neutre pluriel). Telle est la construction proposée par Munro et très certainement la meilleure.

1414. *Cœpit.* Les manuscrits ont *cœpit* que je ne vois aucune raison de changer en *cepit*, comme l'a fait Lemaire. — Les manuscrits ont *sigilla.* Le correcteur de l'*Oblongus* en a déjà fait *sic illa.*

1416. *Ferinæ.* Les manuscrits ont *ferina*, corrigé en *ferinæ* par Marullus qui rapporte le mot à *pellis.*

1417. *Tunc.* Telle est la correction de Marullus; les manuscrits ont *nunc. Tunc*, alors, c'est-à-dire *cum veste omnes egerent et tempestatum injurias paterentur.* — *Invidia tali esse repertam.* C'est-à-dire, avoir excité tant de jalousie contre celui qui l'inventa que, etc.

1419. *Et tamen.* Quoique celui qui l'avait trouvée eût été dépouillé, ses ravisseurs ne purent en tirer aucun profit. Tel est le sens de Lemaire, qui est le plus simple et le meilleur.

Disperiisse neque in fructum convertere quisse.
Tunc igitur pelles, nunc aurum et purpura curis
Exercent hominum vitam belloque fatigant;
Quo magis in nobis, ut opinor, culpa resedit.
Frigus enim nudos sine pellibus excruciabat
Terrigenas : at nos nil lædit veste carere
Purpurea atque auro signisque ingentibus apta,
Dum plebeia tamen sit, quæ defendere possit.
Ergo hominum genus in cassum frustraque laborat
Semper et *in* curis consumit inanibus ævom,
Nimirum, quia non cognovit quæ sit habendi
Finis et omnino quoad crescat vera voluptas :
Idque minutatim vitam provexit in altum
Et belli magnos commovit funditus æstus. ||
At vigiles mundi magnum versatile templum
Sol et luna suo lustrantes lumine circum
Perdocuere homines annorum tempora verti
Et certa ratione geri rem atque ordine certo.

1420. *Convertere* est pris dans le sens neutre ou absolu.

1423. *Resedit*, c'est-à-dire *perduravit*, *inveteravit*. Dans ce verbe est contenue l'idée d'une faute qui persiste et s'aggrave, comme la lie qui tombe au fond d'un vase s'épaissit.

1425. *Terrigenas*. Cf. v. 1409.

1426. *Auro signisque ingentibus apta*. Les manuscrits et les éditions ont *ingentibus*, de telle façon que je ne comprends pas la raison de la correction de Lemaire : *rigentibus*. *Auro atque signis*, est une hendiadyin pour *signis aureis*. — *Apta*. C'est-a-dire *instructa*. *Vestis apta signis*, c'est-à-dire *vestis instructa signis*, *cui signa apta sunt*. Cf. Virgile, *Æn.* IV, 482 : « Axem stellis ardentibus aptum. »

1427. *Dum plebeia tamen sit*, etc. Cf. Horace, *Satires*, I, 3, 14 : « Toga quæ defendere frigus, quamvis crassa, queat. » *Defendere* équivaut ici à *tegere*, *defendere a frigore*.

1429. *Semper et in curis*. Correction des manuscrits italiens et de Marullus. Les manuscrits de Leyde ont *et auris*.

1431. *Quoad crescat vera voluptas*. C'est ici l'expression de la doctrine épicurienne, qui renfermait le plaisir dans certaines bornes.

1432. *Provexit in altum*. C'est-à-dire *in mare*, *in medios fluctus*, *in medias tempestates*.

1433. *Belli æstus*. Cf. 1288, *belli fluctus*.

1434. *Magnum versatile templum*. Les manuscrits ont *magnum versatile* dont Marullus a fait *magnum et versatile*. Lachmann et Bernays appliquent l'épithète à *mundi* et écrivent ainsi *versatili'* pour *versatilis*. Pour moi, je crois, avec Munro, que *versatile* s'unit intimement à *templum* à peu près comme si ce n'était qu'un seul mot, et qu'alors la locution peut recevoir l'épithete *magnum*. — *Mundi templum* équivaut à *cælum*.

1435 *Lustrantes*. Cf. Cicéron, *Phénomènes d'Aratus*, 237 : « Quattuor æterno lustrantes lumine mundum Orbes stelligeri, » etc.

1436. *Perdocuere*. C'est-à-dire *plene et plenissime docuere*. — La répétition

Jam validis sæpti degebant turribus ævom,
Et divisa colebatur discretaque tellus,
Jam mare velivolis florebat puppibus; urbes,
Auxilia ac socios jam pacto fœdere habebant,
Carminibus cum res gestas cœpere poetæ
Tradere : nec multo priu' sunt elementa reperta.
Propterea quid sit prius actum respicere ætas
Nostra nequit, nisi qua ratio vestigia monstrat.
Navigia atque agri culturas, mœnia, leges,
Arma, vias, vestes, *et* cetera de genere horum,
Præmia, delicias quoque vitæ funditus omnis,
Carmina, picturas, et dædala signa polire,
Usus et impigræ simul experientia mentis
Paulatim docuit pedetemtim progredientis.
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium ratioque in luminis erigit oras :

constante des mêmes phénomenes célestes donna aux hommes l'idée des saisons régulières.

1438. *Degebant.* Les manuscrits de Leyde ont *degebat.* Les manuscrits italiens *degebant.*

1439. *Discreta.* C'est-à-dire *limitibus distincta.*

1440. *Florebat puppibus; urbes.* Les manuscrits ont *tum mare velivolis florebat propter odores*, leçon acceptée par Wakefield, Eichstædt, Forbiger, Orelli, Lemaire, mais où l'on ne s'explique guere l'emploi de *velivolis* sans substantif, et le sens de *propter odores*, que Lambin croit être une glose maladroitement introduite à la place du texte. Le Servius de P. Daniel cite ainsi ce vers : *florebat navibus pontus.* Les anciens éditeurs, Marullus et Lambin, en ont fait : *tum mare velivolum florebat navibu' pandis.* Lachmann propose : *Jam mare velivolis florebat puppibus, et res.* Munro, dont la leçon me semble préferable : *Jam mare velivolis florebat puppibus; urbes.* Il compare, I, 255 : « Lætas urbes pueris florere videmus. » Et Valérius Flaccus, *Argon*, I, 537 : « Armata florescant pube novales. »

1444. *Quid sit prius actum...* Cf. V. 324 et suivants. — *Respicere.* Le passé est en arrière; cf. Horace, *Odes*, III, 29, 46 : « Quodcumque retro est. »

1448. *Præmia.* C'est-à-dire *præmia vitæ*, ce sont les avantages de la vie, ce qui en fait le prix. Cf. III, 954 : « Omnia perfunctus vitai præmia. »

1449. *Polire.* Les manuscrits ont *polito.* Wakefield admet *politus.* Les anciens imprimés *politos* qui est absurde dit Lachmann. Marullus, et après lui Lachmann, Bernays et Munro, *polire.* — *Dædala.* Cf. *G.* IV, 179 : « Et favos et dædala fingere tecta. » L'adjectif *dædalus* ou *dædalius*, du grec δαιδάλλειν, désigne tout ce qui est fait avec art.

1450. *Usus et... experientia mentis.* Cf. Virgile, *G.* I, 133 : « Ut varias usus meditando extunderet artes Paulatim. » Manilius, I, 61 : « Per varios usus artem experientia fecit, Exemplo monstrante viam. » — Cf. Martha, *le Poème de Lucrèce*, p. 322 et suiv.

1451. *Pedetemtim progredientis.* Cf. V. 533 : « Præcipere hautquaquam pedetemtim progredientis. » Georges rejette absolument l'orthographe pedetentim.

1452. *Protrahit ætas In medium.* Voy.

Namque alid ex alio clarescere conveniebat,
Artibus ad summum donec venere cacumen.

la même expression, *Æn.* II, 123 : « Protrahit in medios. »

1454. *Alid*, forme archaïque pour *aliud*, mais dont Lucrèce offre divers exemples. Catulle a aussi *alid*, XXIX, 16, et *alis*, LXVI, 28. Cf. Bouterwek, *Quæst. Lucret.* p. 35. Les formes *alis*, *alid*, sont d'ailleurs des formes abrégées. Cf. Schweizer-Sidler, *Elementar und Formenlehre*, p. 62. — Les manuscrits ont *clarescere corde videbant*, qui est ainsi expliqué par Orelli : *homines illi mente videbant in artibus aliud ex alio clarescere, id est, perfectius reddi.* » *Corde* n'en est pas moins bizarre. Aussi Lachmann et Bernays écrivent : *clarescere conveniebat ;* Munro : *clarescere et ordine debet.* Je préfère la correction de Lachmann.

FIN